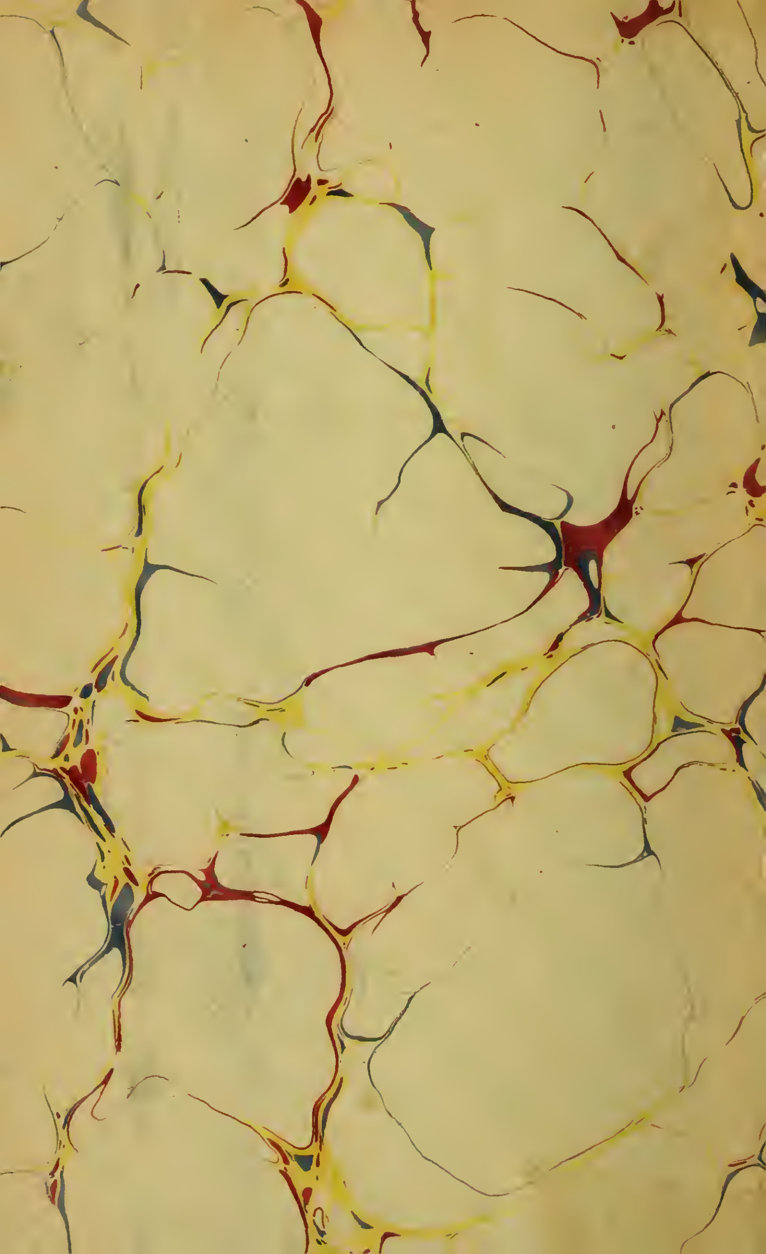
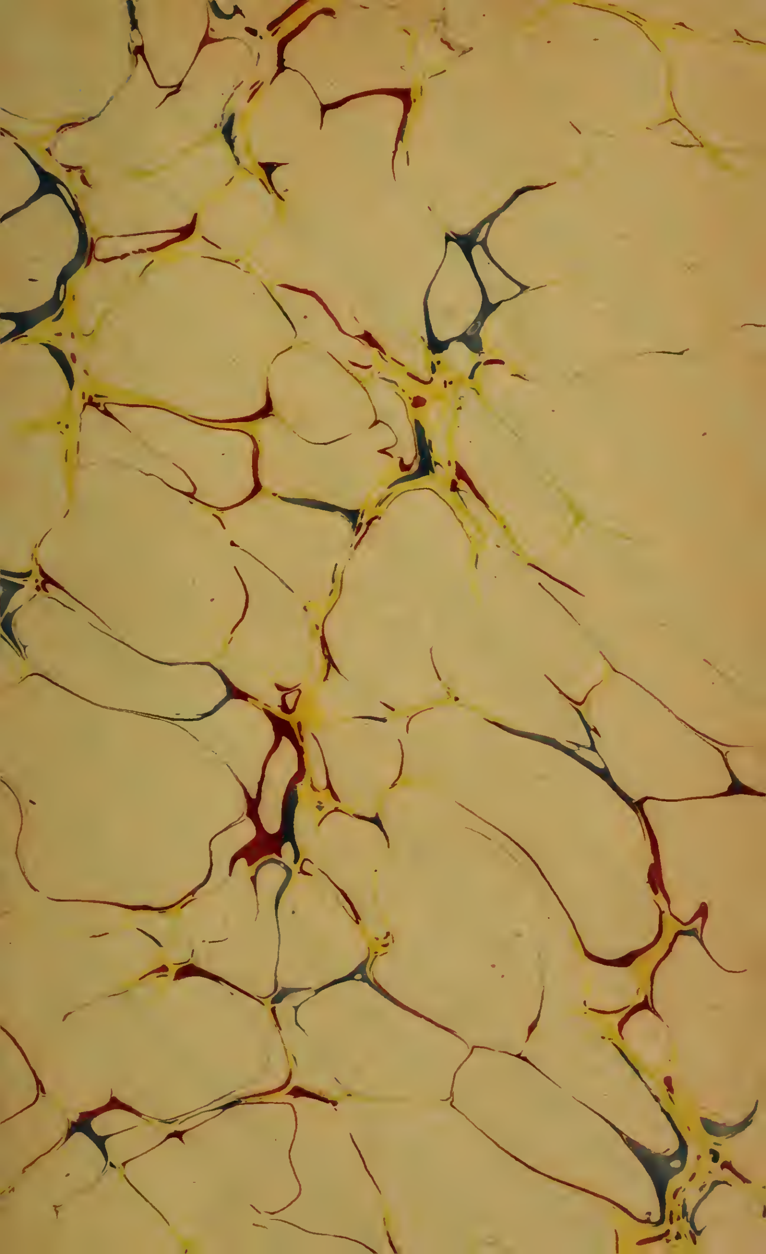




LES

VIEUX AUTEURS CASTILLANS

DU MÊME AUTEUR

Poëtes et romanciers de la Lorraine.	1 vol.
La Cour littéraire de Don Juan II.	2 —
Petit romancero.	1 —
Romanceiro portugais.	1 —
Folk-lore, études de littérature populaire.	1 —
Chants populaires du Pays Messin, 2e éditon.	2 —
Jeanne d'Arc, poème dramatique	1 —
Jeanne d'Arc au théâtre.	1 —
Vieilles nouvelles.	1 —
Le Victorial, chronique de don Pero Niño, traduit sur le manuscrit espagnol en collaboration avec le comte Albert de Circourt.	1 —
Souvenirs sur l'Émigration, l'Empire et la Restauration, par le comteA. de Puymaigre, père de l'auteur, publiés par ce dernier.	1 —

St-Amand (Cher). — Imprimerie DESTENAY, Bussière Frères.

COMTE DE PUYMAIGRE
CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE ESPAGNOLE
ET DE L'ACADÉMIE D'HISTOIRE DE MADRID

LES VIEUX AUTEURS CASTILLANS

HISTOIRE DE L'ANCIENNE LITTÉRATURE ESPAGNOLE

NOUVELLE ÉDITION

DEUXIÈME SÉRIE



PARIS
NOUVELLE LIBRAIRIE PARISIENNE
ALBERT SAVINE, ÉDITEUR
12, RUE DES PYRAMIDES, 12
1890

ERRATA

Page 91, ligne 18, au lieu de *Santillano, Santillana.*

Page 93, note, ligne 1, au lieu de *bravo, brave.*

Page 172, ligne 25, au lieu *d'analogiques, anagogiques.*

Page 280, note, ligne 2, au lieu de *consulté, consultée.*

Même page, même note, ligne 14, au lieu de *le chevalier français au moyen-âge, la littérature française au moyen-âge.*

Ce volume a été en grande partie refait. Beaucoup d'extension a été donnée à l'examen des œuvres de don Alfonso X et de celles de l'infant don Juan Manuel. La notice sur la *Gran Conquista de Ultramar* a été profondément remaniée. J'ai parlé avec détails du *Livre de Calila et Dimna* précédemment à peine indiqué. J'ai dû m'arrêter à la *Geste de Fernan Gonzalez*, à la *Chronique de don Alfonso XI* et aux *Chroniques des rois de Castille*. De pareils développements m'ont obligé à retarder l'insertion des pages consacrées aux *Bocados de Oro*, à la *Danza de la muerte*, aux quatrains de Santob, au *Rimado de Palacio*, à la chronique de Lopez de Ayala et au célèbre roman d'Amadis. Ces diverses études trouveront place dans un dernier volume dont une partie sera accordée aux romances.

Je serais ingrat si je n'exprimais pas ma reconnaissance à la presse française et étrangère qui a témoigné pour le premier tome de cette édition nouvelle autant d'indulgence qu'elle en

avait montré lors de l'apparition de mon travail. Ne dois-je pas aussi quelques remerciements à deux ou trois écrivains qui m'ont fait l'honneur de m'emprunter des idées, des phrases, des pages même et qui ont eu assez de confiance en moi, pour, par l'omission de mon nom, ne pas me laisser la responsabilité de mes dires ?

Malgré l'attention avec laquelle j'ai revu ce volume, je suis bien loin de prétendre qu'on n'y puisse signaler des erreurs et des lacunes. J'offre mon œuvre au public non comme une histoire complète de l'ancienne littérature espagnole, mais comme une série d'études sur une période de cette littérature intéressante où tant de fois on peut saisir les reflets de nos vieux écrivanis.

Th. P.

CHAPITRE PREMIER

ALFONSO X — DÉTAILS HISTORIQUES

Ayant comme infant montré autant de valeur que d'habileté, parlant l'arabe aussi facilement que le latin, auteur du plus parfait recueil de jurisprudence que l'Europe ait connu jusqu'aux temps modernes, initié aux sciences exactes, d'une infatigable activité d'esprit, astronome, historien, poète, en relation avec les troubadours et leur protecteur, Alfonso X paraissait appelé aux plus hautes destinées et son règne ne fut qu'un tissu de calamités. Quelles causes annihilèrent tant de grandes qualités? Quelle faute commit ce roi dont l'intelligence était si vaste et si brillante? On lui a reproché l'ambition qui le porta à briguer le titre d'empereur, mais quel prince eût alors résisté aux prestiges de ce titre? La facilité avec laquelle il crut qu'en altérant la monnaie il remédierait à des embarras financiers? Mais cette erreur qui fut celle de Philippe-le-Bel, prince habile certainement, était commune à une époque où l'on était dénué des plus simples notions d'économie politique. Don F. Marina a dit de lui : « Ce prince entraîné

par un amour inconcevable pour les nouveautés, tenta des efforts prodigieux pour parvenir au gouvernement absolu et pour renverser les coutumes, les droits et la liberté de la nation. Malgré de bonnes intentions, des idées vastes, des changements avantageux à la chose publique, le peu de déférence qu'il montra pour les mœurs et les coutumes de ses peuples les souleva contre lui ; il leur devint odieux et il fut le premier roi de Castille qui mérita le titre de despote[1]. » Faut il vraiment attribuer une désaffection réelle à des tendances à l'autocratie dont je ne remarque point de traces dans la vie d'Alfonso X et ne peut-on penser que D. F. Marina a écrit ces lignes sous l'influence d'opinions toutes modernes? Le P. Mariana, lui, semble avoir voulu rendre la science même coupable des infortunes d'Alfonso X, en disant, séduit par le cliquetis d'une antithèse : « Pendant qu'il considérait le ciel et qu'il observait les astres, il perdit la terre. » « Dumque cœlum considerat, observatque astra terram amisit. » Mais Alfonso X fut autre chose qu'un pédant absorbé par de vaines études et les troubles de son règne semblent dus plutôt à de fâcheuses circonstances qu'à ses propres fautes. L'histoire a été sévère pour lui, comme elle l'est trop souvent pour les rois malheureux. *Væ victis*. Sa grande faute fut d'être détrôné par son fils.

J'ai dit ailleurs quels ont été les commencements de la Castille jusqu'au règne d'Alfonso VIII, fils de doña Ur-

[1] *Histoire constitutionnelle d'Espagne, Théorie des Cortès*, t. I, p. 275, de la traduction.

raca et de Raymond de Bourgogne. Avant d'esquisser la vie d'Alfonso le Savant, avant de m'arrêter devant les œuvres si variées qui ont valu à ce roi d'occuper un rang distingué parmi les écrivains du moyen âge, je complèterai la liste de ses prédécesseurs. Ce coup d'œil rapidement jeté sur l'histoire de la Castille ne sera peut-être pas sans utilité pour l'ensemble même de ce travail.

Alfonso VIII, qui exerça sur les princes espagnols une suprématie à laquelle il dut le titre d'empereur, transmit la couronne à Sancho III. Celui-ci ne régna que peu de temps, mais Alfonso IX suivit les grands exemples donnés par son aïeul : il travailla à l'accroissement de ses états et à l'abaissement des Mores. Ce roi laissa un fils, Enrique Ier, qui mourut avant sa majorité, et deux filles : l'une, Blanche, fut mère de saint Louis ; l'autre, Bérengère, épousa Alfonso IX, roi de Léon, et fut mère de S. Ferdinand. Fernando III.

Ce prince monta sur le trône de Castille en 1217, après l'abdication de Bérengère qui avait succédé à Enrique Ier, et fut reconnu roi de Léon à la mort de son père Alfonso IX. Les commencements de son règne furent troublés par diverses factions ; il réussit à les maîtriser et put se consacrer tout entier à la guerre sainte, à la guerre contre les Mores. Il fut secondé par le fils que Béatrix de Souabe lui avait donné en 1222, par l'infant don Alfonso. Fernand étant tombé malade à Burgos, Alfonso se rendit en Andalousie pour prendre le commandement des troupes, car une trêve conclue avec le roi de Grenade allait expirer, et il était nécessaire de tenir les Mores en respect. Alfonso reçut à To-

lède une ambassade du roi de Murcie. Ce prince se reconnaissait tributaire de Fernand, à la condition que les chrétiens le défendraient contre Alhamar, roi de Grenade. L'infant saisit une si favorable occasion, entra dans le royaume de Murcie, se mit en possession des principales villes, puis retourna près de son père pour lui rendre compte de cette heureuse négociation. Revenu à la santé, Fernand III s'empara de Cordoue et contraignit le roi de Grenade à se reconnaître son vassal. Il prit ensuite Séville, Xérès de la Frontera, Cadix, San Lucar — glorieuses expéditions auxquelles son fils s'associa — et il se préparait à passer en Afrique, lorsqu'il mourut le 30 mai 1252. Vaillant guerrier, grand roi, placé au nombre des saints par Clément X, Fernand fut encore le protecteur de la langue castillane, il en permit l'usage dans les actes publics. A peu près à l'époque où son cousin-germain rédigeait les lois si connues sous le non d'*Établissements de saint Louis*, Fernand faisait traduire, en idiôme vulgaire et sous le nom de *Fuero-juzgo*, la loi des Goths (*Forum judicum*) qui n'avait pas cessé de régir l'Espagne chrétienne. Il donnait ainsi à son fils l'idée inspiratrice des *Siete Partidas*, et tout à la fois faisait passer le dialecte castillan à l'état de langue.

Avant qu'il parvînt au trône, Alfonso jouissait déjà d'une grande renommée ; elle prépara sa fâcheuse candidature à l'empire. Le roi de Castille se rattachait à l'Allemagne par sa mère, fille de l'empereur Philippe Ier et avait même hérité d'elle quelques droits sur la Souabe. Une partie des électeurs lui donna des suffrages tandis

que Richard, comte de Cornouailles, obtenait aussi un certain nombre de votes. Cette élection indécise fut, on ne peut le nier, la cause principale des troubles qui remplirent le règne d'Alfonso. On ne doit pas répéter, cependant, ce qu'ont dit plusieurs historiens, qu'elle lui fit négliger la grande politique de ses ancêtres, l'expulsion des Mores,car plusieurs fois il les combattit vaillamment ; mais cette prétention à l'empire lui créa des besoins de numéraire qu'il satisfit par de mauvaises mesures. Ce fut un motif de mécontentement dont quelques ambitieux firent un prétexte de révolte. Parmi eux, Alfonso eut la douleur de compter son frère don Enrique. Ce dernier s'empara d'Arcos, de Lebrija et détermina le chef musulman de Niebla à refuser le tribut qu'il devait au roi de Castille. Vaincu enfin dans une bataille que lui livra Nuño de Lara, don Enrique erra d'abord de cour en cour et se retira ensuite à Tunis où il passa quelques années.

A l'aspect de ces dissensions les Mores avaient repris courage, ils coururent aux armes de tous côtés, massacrèrent les garnisons chrétiennes, reprirent Xérès, San Lucar, tout le royaume de Murcie. Alfonso, secondé par son beau-frère, don Jayme, roi d'Aragon, mit les Arabes en complète déroute et rentra en possession de toutes les places qui lui avaient été enlevées. Alhamar sollicita la paix et l'obtint à la condition de n'inquiéter en aucune manière les Alcaldes de Comares, de Guadiz et de Malaga qui l'avaient abandonné et s'étaient reconnus vassaux d'Alfonso. Un peu plus tard, des hostilités contre ces Alcaldes rallu-

mèrent la guerre entre le roi de Castille et Alhamar qui n'avait temporisé que pour augmenter ses forces. Cette fois Alhamar — chose horrible à dire — fut secondé par des chrétiens, par un frère même du roi, par don Felipe. Ce prince, en invoquant le *bien public*, cette éternelle devise des intrigants, avait formé un parti assez nombreux, mais n'ayant pas rencontré dans les Cortès réunies à Burgos la sympathie sur laquelle il comptait, il se laissa, ainsi que ses compagnons, attirer par le roi de Grenade et conclut avec celui-ci un traité impie. La mort d'Alhamar rompit seule cette odieuse alliance. Alfonso n'avait cessé de désirer une réconciliation : elle eut lieu ; son frère se détermina à revenir en Castille, il y fut accueilli par un pardon généreux.

A la nouvelle que les princes allemands venaient d'appeler Rodolphe de Hapsbourg à l'empire, Alfonso résolut d'attaquer cette élection : il se rendit à Beaucaire où il eut avec le pape une entrevue sans résultats. Aussitôt que son départ fut connu, les Mores reprirent les armes, ils battirent les chrétiens en plusieurs rencontres, et le fils aîné du roi, don Fernando de la Cerda, qui cherchait à remplacer son père, succomba à ses fatigues. Il mourut en recommandant à Nuño de Lara ses enfants et sa femme Blanche, fille de saint Louis.

Alfonso avait épousé Yolande d'Aragon ; comme elle ne lui donnait point d'héritiers, il avait voulu la répudier et épouser une princesse de Danemarck qui vint même en Espagne. « Mais, dit Bayle, la reine passa d'une extré-

mité à l'autre, elle eut neuf enfants, c'était plus qu'il n'en fallait pour le bonheur et le repos de son mari ; ce fut pour ses péchés qu'il eut une femme si féconde. » Le second fils d'Alfonso X fut ce don Sancho auquel on donna le surnom de El Bravo et donc l'ambition remplit la vie de son père de tant d'amertume. Celui-ci était encore en France, don Sancho se mit à la tête de l'armée et agit avec tant de vigueur, tant d'habileté qu'il eut promptement refoulé les Arabes. Sa conduite lui mérita une grande popularité dont son père s'épouvanta au retour de son inutile voyage à Beaucaire. Don Sancho rejoignit Alfonso à Tolède et là quelques seigneurs demandèrent qu'il fût reconnu héritier présomptif de la couronne au détriment du fils aîné de Fernando de la Cerda. Le roi refusa de se prononcer et remit la question aux Cortès réniesu à Ségovie. Elles se déclarèrent en faveur de don Sancho. Mais cette décision, conforme à l'ancien droit suivi dans le royaume, causa un grand mécontentement à la reine Yolande et à sa belle-fille Blanche. Toutes deux se retirèrent avec les enfants de don Fernando de la Cerda à la cour de Jayme d'Aragon dont Yolande était la sœur. Ici se place dans la vie d'Alfonse X un acte affreux raconté dans la chronique de ce roi avec la plus froide impassibilité.

« Et le roi partit de Ségovie et l'infant Don Sancho avec lui et ils s'en furent à Burgos et parce que le roi sut certaines choses de l'infant don Fadrique son frère et de Don Ximon Ruiz de los Cameros, le roi ordonna à l'Infant de prendre don Ximon Ruiz de los Cameros et de le faire

tuer incontinent. Et don Sancho sortit aussitôt de Burgos et alla à Logroño où il trouva Don Ximon Ruiz et le fit arrêter et le même jour où cela se fit, Diego Lopez de Salcedo s'empara à Burgos de don Fadrique par ordre du roi. Et don Sancho alla à Treviño et ordonna de brûler Ximon Ruiz et le roi ordonna d'étrangler Don Fadrique. Et des autres choses qui arrivèrent en ce temps, on ne parle pas davantage par écrit [1]. »

Ces atrocités ne pouvaient que rendre plus intéressante la veuve de Fernando. Philippe-le-Hardi, roi de France, adressa plusieurs fois des réclamations au sujet de ses jeunes neveux et finit par déclarer la guerre à Alfonso X. Une transaction eut lieu : Philippe-le-Hardi consentit à reconnaître don Sancho comme héritier d'Alfonso, à la condition que le fils de don Fernando obtiendrait à titre de fief le royaume de Murcie. Sancho, à qui l'on n'avait pas fait part de ces conventions, fut très irrité du morcellement de ses états futurs. Il empêcha les Cortès convoquées à Séville de ratifier le traité, et par d'autres Cortès réunies à Valladolid il se fit accorder le titre de régent du royaume. Ce fut là le commencement d'une guerre plus impie encore que celle qui avait désolé Alfonso durant les premières années de son règne. Le malheureux roi de Castille invoqua vainement l'appui de la France et de l'Aragon contre un fils dénaturé ; il fut réduit à solliciter l'alliance du roi de Maroc, Aben-Yuzaf. Alfonso ne trouva bientôt plus de fidélité qu'à Séville. Dans ces douloureuses circonstances il écrivit à un gentilhomme

[1] Chronicas de los reyes de Castilla, t. I, p. 53.

espagnol, qui avait passé au service d'Aben-Yuzaf, une lettre qui peint toute la grandeur de son infortune.

« Je ne trouve pas d'abri dans mes terres, disait-il à ce gentilhomme nommé don Alonso Perez de Guzman, je n'y trouve pas un protecteur, pas un défenseur, malgré tout le bien que j'ai fait. Puisque dans ma terre me manque qui me devrait servir et aider, force m'est d'aller chercher dans un royaume étranger qui ait pitié de moi. Puisque ceux de Castille m'ont trahi, nul ne me peut blâmer si je m'adresse à ceux de Benamarin [1]. Si mes fils sont mes ennemis, il ne peut être mal que je prenne mes ennemis pour fils, ennemis en la foi mais non dans le cœur, car j'aime et estime le bon roi Aben-Yuzaf, car il ne me méprisera ni ne m'abandonnera pas, il est mon allié fidèle. Je sais combien vous lui êtes dévoué et combien il vous aime et avec combien de raison et combien il agira d'après votre avis ; ne regardez pas les choses passées, mais les présentes. Considérez qui vous êtes et de quel lignage vous venez. Pensez que dans un temps je pourrai vous faire du bien, et que si je ne vous en fais pas votre conduite envers moi vous récompensera. Donc, mon cousin Alonso Perez de Guzman, faites tant près de votre seigneur et mon ami que sur ma couronne la plus précieuse et sur les pierreries qui l'ornent, il me prête ce qu'il trouvera bon. Si vous pouvez me procurer son aide vous le ferez, je n'en doute pas. Je tiens à ce que toute la bonne assistance qui me viendra de votre maître passe par votre main. Que celle de Dieu soit avec vous. — Fait en ma

[1] Nom d'une tribu ou dynastie africaine. *Cancionero de Baena* t. II, p. 299.

seule cité fidèle de Séville, de mon règne la huitième année, de mes peines la première. — Le Roi.[1]

Dans cette *seule cité fidèle de Séville*, Alfonso X fit son testament le 8 novembre 1283 (1321 de l'ère de César.) Il y reconnut pour son héritier l'infant don Alfonso, fils aîné de l'infant don Fernando de la Cerda et à défaut de ce prince ou de ses frères, le roi de France : « parce que, dit-il, il vient directement d'où nous venous-mêmes de l'empereur d'Espagne (Alfonso VIII) et qu'il est arrière petit-fils, comme nous, du roi don Alfonso de Castille (Alfonso IX) car il est petit-fils de sa fille, et ce royaume le lui donnons et octroyons en telle sorte qu'il soit joint au royaume de France, n'en fasse qu'un avec lui et que celui qui sera roi et seigneur de France soit aussi roi et seigneur de nos états d'Espagne ». Dans une autre partie de son testament, Alfonso X appuye sur les avantages qui résulteraient de l'union des deux peuples dont il apprécie les qualités différentes et qui seraient appelés à tenir le premier rang dans la chrétienté[2]. Ce testament ne fut pas plus exécuté que celui d'un autre souverain plus puissant que le roi d'Espagne, de Louis XIV.

Avant sa mort Alfonso X eut la consolation de voir revenir à lui son second fils, don Juan, qui s'était associé à la révolte de Sancho. Quant à celui-ci, maudit par son père, si l'on en croit une chronique partiale en

[1] Diego Ortiz de Zuniga, *Anales de Sevilla*, p. 124.

[2] Testament d'Alfonso X en tête du second volume des *Siete Partidas*. Ed. de Paris.

sa faveur, il finit par obtenir son pardon. Alfonso X succomba à ses chagrins à l'âge de 58 ans, le 21 août 1284 et don Sancho lui succéda [1].

Voilà l'esquisse de la vie d'Alfonso X, mais je n'ai pas encore parlé des institutions fondées par lui et des travaux de genre si divers qui remplirent cette existence dont les limites n'eurent rien d'exceptionnel et qui semblerait avoir dû s'user tout entière au milieu des préoccupations politiques, des guerres, des négociations, des malheurs, de tous les événements d'un règne profondément agité. On ne peut se défendre d'un sentiment d'admiration en contemplant tout ce qu'a laissé Alfonso X, en se demandant où il put trouver toutes les heures studieuses employées à tant d'œuvres différentes. Un de ses premiers actes comme roi fut l'organisation sur une large base de l'université de Salamanque qu'avait fondée son aïeul Alfonso roi de Léon. Il y institua des chaires de droit civil, deux chaires de droit canonique, deux chaires de philosophie et une chaire de musique. Il alloua des appointements considérables aux professeurs et accorda de grands priviléges aux étudiants [2].

Comme Eccelino da Romano en Italie, comme Frédéric II en Allemagne [3], Alfonso eut un goût constant pour l'astronomie. Dès sa jeunesse, il s'était appliqué à cette science alors si pleine d'erreurs. Entouré de savants juifs ou arabes les plus célèbres de l'Espagne et

[1] *Chronica de Alfonso Decimo*, cap. LXXVII, p. 66.

[2] *Études sur l'Espagne*, par Viardot, p. 128.

[3] *Hist. litt. de France*, t. XVI, p. 117.

que souvent il attirait de pays étrangers, Alfonso travaillait avec eux, les présidait, discutait leurs opinions, examinait leurs œuvres, leur faisait exécuter des traductions de toutes les langues savantes, les aidait de ses remarques, de ses conseils, et fondait la première société scientifique que l'Europe ait vu se créer. Les soins et les soucis de la royauté ne détournèrent pas Alfonso de tant de travaux : « Toutes les sciences, toutes les connaissances humaines, dit Amador de los Rios, furent appelées à contribuer à ce prodigieux accord dont l'âme était le savant roi. Les sciences naturelles comme les sciences philosophiques, la jurisprudence comme l'histoire, la poésie et enfin toutes les branches du savoir devinrent l'objet d'un culte ; l'intelligent monarque était sans cesse occupé à rechercher où étaient les hommes et les œuvres qui devaient contribuer au complet développement de ses grandes idées. Pour l'Espagne semblait s'ouvrir une ère de splendeur et de gloire semblable à celle qu'avaient offerte au monde les illustres califes du Caire ; la cour d'Alfonso X ne le cédait en rien à la cour du grand Almanon, appelé par divers historiens l'*Auguste des Arabes*[1]. »

La première année du règne d'Alfonso X fut signalée par l'apparition des tables astronomiques qui portent son nom, elles parurent en 1252, le 3 des calendes de juin, le jour même où il succéda à son père[2]. « On

[1] *Estudios sobre los Judios de España*, por don J. A. de los Rios, p. 271.

[2] « L'église de Séville conserve ces tables parmi ses reliques

croit, dit M. Delambre, qu'elles sont principalement l'ouvrage du rabbin Isaac Aben-Sid, surnommé Hazan, inspecteur de la synagogue de Tolède. Mais on est persuadé que ce rabbin ne répondit pas dignement à la confiance que lui témoignait le prince, qu'il employa mal les secours de toute espèce qui lui étaient prodigués, et que ces tables ne valaient pas à beaucoup près les quarante mille ducats qu'elles coûtèrent. » Telle est aussi l'opinion de Laplace.

La théorie alfonsine ne diffère de celle de Ptolémée que par quelques corrections légères faites aux moyens mouvements, aux époques et aux constantes, et elle ajoute aux embarras de cette théorie le système du mouvement de trépidation, rêverie accréditée par l'astronome arabe Thebith ben-Chora. Cependant les tables alfonsines remplacèrent avec avantage celles de Ptolémée. « Elles ont joui d'une grande réputation, dit encore Delambre ; tout le mérite qu'elles peuvent avoir paraît cependant se borner à la correction de quelques époques, à une amélioration sensible des mouvements du soleil et de la longueur de l'année. C'était déjà quelque chose. On eût mieux fait si l'on n'avait pas compliqué les calculs par un système de précession qui n'avait aucun fondement réel, et dont les périodes avaient été fixées d'après des idées superstitieuses très étrangères à l'astronomie. Mais on peut jusqu'à un

et les exhibe dans les processions, dans les fêtes solennelles, non sans raison, car il n'y a pas au monde une autre chose de cette sorte. » (*Origenes de las dignidades seglares de Castilla y Léon*, por el doctor Salazar de Mendoza, p. 71.)

certain point excuser les alfonsines par ce qu'a fait, depuis, Copernic, qui a conservé un système à peu près semblable pour la précession [1]. »

Si les travaux d'Alfonso ne firent point faire un grand pas à l'astronomie, ils eurent, comme je le dirai tout à l'heure, une certaine influence sur la langue espagnole et témoignent la studieuse activité du docte prince. Un passage du prologue des tables prouve avec quelle ardeur il stimulait les savants qui l'entouraient : « Le roi engagea à se réunir Aben-Ragel et Alquibicio ses maîtres, de Tolède, Aben-Music et Mahomat, de Séville, et Joseph Aben-Ali et Jacob Abvena, de Cordoue, et plus de cinquante autres qu'il fit venir de la Gascogne et de Paris avec de grands salaires ; et il leur ordonna de traduire le *Liber quadripartiti* de Ptolémée, et d'y joindre les livres de Montesam et Algazel. Il chargea de ce soin Samuel et Jehuda Alfaqui de Tolède ; il leur enjoignit à tous de se réunir dans l'Alcazar de Galiana pour y discuter sur le mouvement du firmament et des astres. Aben-Ragel et Alquibicio présidaient en l'absence du roi [2]. »

Ce n'est pas un spectacle peu curieux que de voir en plein moyen âge un roi chrétien, le fils de saint Fernand, réconcilié par la science avec les Arabes et avec les Israélites. Lorsqu'après la prise de Séville quantité

[1] *Astronomie du moyen âge*. p. 248, 253, 257. *La Biblioteca* de R. de Castro, t. II, p. 645, donne d'amples détails sur les Tables alfonsines.

[2] Cité par don J. Amador de los Rios ; *Estudios sobre los Judios*, p. 271.

de terrains se trouva sans maîtres, Alfonso X montra aux Juifs la plus grande générosité et leur en donna la majeure partie[1]. Du reste, avant ce roi déjà, les Juifs avaient en Espagne une position très tolérable. Les prédécesseurs d'Alfonso leur avaient souvent accordé leur protection et avaient assuré leur liberté individuelle en leur faisant dans l'ordre civil des concessions assez importantes. Le *Fuero Viejo* de Castille contenait plusieurs dispositions bienveillantes à leur égard. Les Juifs espagnols durent à leur instruction de jouer un rôle remarquable. Ils exercèrent d'abord une puissante action sur la civilisation arabe et subirent ensuite l'influence des Mores, dans la langue desquels ils exprimèrent souvent leurs pensées. Dès le onzième siècle, la science rabbinique s'était montrée avec éclat dans Samuel-ben-Cophni, Isaac-bar-Barny, Jehudah-ben-Levi. Ceux-ci précédèrent Samuel-Jehudi, qui écrivit en arabe, et Isahac, auteur d'un traité sur diverses maladies. On a prétendu que ce traité avait été composé en langue vulgaire, mais c'est sans doute une traduction faite en cette langue que l'on a citée, car Isahac, qui vivait vers 1070, n'aurait pu employer une langue beaucoup plus nette, beaucoup mieux formée que celle du *Poème du Cid*, postérieur à l'époque où ce prétendu échantillon aurait été composé. Avant l'avènement d'Alfonso X, parmi les Israélites qui se signalèrent par leur intelligence, il faut encore citer Mozeh Sephardi qui renia ses erreurs et qui, après son baptême, fut appelé

[1] *Histoire des Mores Mudejares*, par M. le comte de Circourt, t. I, p. 211.

Pierre Alphonse. Il écrivit un ouvrage de controverse, un dialogue entre un juif et un chrétien, trouvant dans sa propre personne le sujet de cette discussion et les noms de ses deux interlocuteurs. Un autre livre beaucoup moins grave, un recueil de contes souvent répétés, *Doctrina clericalis*, a surtout donné quelque célébrité à cet écrivain. Un autre juif également converti, Jean de Capoue, doit aussi de n'être pas oublié à un ouvrage du même genre, *Directorium humanæ vitæ*.

On connaît le genre de travaux qu'Afonso X assigna à plusieurs des Israélites dont il avait fait ses collaborateurs. A Jehuda-ha-Cohen, Mozeh et Jean Daspaso — qui tous trois embrassèrent le christianisme — échut la tâche de traduire le traité de la sphère céleste de l'arabe Acosta. Zag de Surjumenza fut chargé d'écrire l'*Astrolabe rond* (Astrolabio redondo) et l'*Astrolabe plane* (Astrolabio plano). Jehuda, outre sa part de collaboration dans la traduction du traité d'Acosta, fit encore passer en langue vulgaire les œuvres astronomiques d'Abi-Aben-Rayel, le traité d'Avicenne sur les *mille vingt-deux étoiles* connues de son temps, et écrivit encore un livre sur les vingt-deux constellations. Un des contemporains de Jehuda, Mozeh de Zaragua, a laissé un poème sur le jeu des échecs, poème écrit suivant Jose Amador de los Rios, dans un rythme qui a servi de modèle aux *Coplas de arte Mayor*[1]. Plus tard on retrouvera encore parmi les Israélites un poète distingué — mais celui-là écrivit dans la langue vul-

[1] *Estudios sobre los Judios*, v. p. 189-236-242-246.

gaire — don Santob, de Carrion, qui dédia ses vers au roi don Pèdro.

J'ai dû m'arrêter un peu devant les noms de ces Juifs si instruits, la langue espagnole leur doit beaucoup ; en employant cette langue encore informe, à exprimer les découvertes de la science, ils la fortifièrent et lui donnèrent la clarté et la précision. « Ainsi se réalisait, dit fort bien De Los Rios, un des plus extraordinaires phénomènes qu'offre l'histoire de la civilisation des peuples, phénomène qu'il faut considérer sous un double aspect si l'on veut comprendre toute sa grandeur et toute son importance ; d'un côté apparaît le peuple castillan avec ses mœurs rudes, ses préoccupations, ses instincts belliqueux, s'emparant sans s'en douter des sciences de deux peuples plus avancés dans les spéculations philosophiques ; d'un autre côté l'idiome vulgaire encore au maillot, encore indéterminé et vague, était employé pour exprimer des abstractions métaphysiques, mettant ainsi la science à la portée de tous [1]. » Peut-être Alfonso ne se rendit pas compte de toute l'étendue de son œuvre, mais cette œuvre a été grande et belle ; longtemps mal jugée elle doit être à présent appréciée à toute sa valeur.

Fernando III avait toléré l'emploi de la langue vulgaire, Alfonso le prescrivit : « Il fut le premier, dit Mariana, qui ordonna que les contrats et tous les actes publics se feraient désormais en espagnol, dans la vue de perfectionner et de polir cette langue encore gros-

[1] Même livre, p. 271.

sière... Aussi depuis ce temps-là on cessa de se servir de la langue latine dans les chartes, les contrats, les édits et dans les autres actes publics qui jusque-là s'étaient toujours faits en latin [1]. »

Alfonso aida encore puissamment à la propagation du castillan en faisant traduire les livres sacrés dans cette langue. Lui-même, assure-t-on, avait lu quatorze fois la Bible et toutes ses gloses. Cela n'a pas empêché qu'on ne l'ait ridiculement accusé d'impiété parce qu'il dit un jour : « Si Dieu m'avait appelé à son conseil au moment de la création, j'aurais pu lui donner quelques bons avis [2]. » Mais le prologue des *Siete Partidas* porte les traces d'une vive piété, et les paroles dont s'effraya la dévotion du moyen âge doivent être regardées comme une plaisanterie ou comme une critique de l'incohérence avec laquelle on expliquait l'organisation de l'univers [3].

On peut le dire hardiment, depuis Charlemagne jus-

[1] *Historia de España*, lib. X, cap. VII, p. 823.

[2] Diego de Cosmenares raconte à ce sujet qu'un Franciscain vint exhorter le roi à la pénitence, que ce propos impie excita un orage épouvantable dont, malgré sa science, Alfonso n'avait pas pu prévoir la formation. Il ajoute que cette horrible tempête ne s'apaisa que lorsque le roi, repentant et terrifié, eut avoué sa faute et détesté son blasphème. Cosmenares attribue tous les malheurs d'Alfonso X à cette malencontreuse phrase! — *Historia de la insigne ciudad de Segovia y conpendio de las historias de Castilla*, p. 221 et suiv. Voir à ce sujet Bayle article *Castillan*. Bayle ne paraît pas avoir connu le passage de Cosmenares.

[3] *Exposition du système du monde*, par La Place, p. 315.

qu'aux Médicis, aucun prince ne fit autant qu'Alfonso X pour les sciences et la civilisation, et Alfonso X ne se contenta pas, comme les ducs de Florence et comme l'empereur Franc, d'accorder sa protection aux poètes et aux érudits, il prit lui-même la plume, il fut un des écrivains les meilleurs, les plus abondants du moyen âge et c'est dans de nombreuses pages que nous allons parler des œuvres si variées du savant roi.

CHAPITRE II

LA CHRONIQUE GÉNÉRALE

Les romances se confondant aux chansons de geste jouirent sans doute, à leur origine, d'une même vogue dans toutes les classes de la nation espagnole. Les guerres prolongées de siècle en siècle, si elles ne manquaient pas d'une certaine élévation, si elles n'étaient pas sans quelque influence poétique sur la société, la courbaient toutefois sous les ravages qui forment leur fidèle cortège et réduisaient les habitants à une condition semblable ; elles les mettaient sous le même niveau d'une manière plus sensible qu'en aucun autre pays chrétien [1].

C'est à Ticknor que j'emprunte ces considérations fort justes ; le critique américain les complète dans quelques pages dont je donnerai la substance. Lorsque la lutte contre les Arabes se porta aux frontières, quand la Castille et les contrées du nord furent jusqu'à un certain point rassurées et tranquilles, quelques loisirs na-

[1] *Hist. of erature*, t. I, chap. VIII, p. 142.

quirent de cette sécurité. Les châteaux, qui cessaient d'être dans une constante et anxieuse expectative, se changèrent en résidences où une rude mais franche hospitalité était généreusement offerte. Dès lors les distinctions sociales que produisent les différents degrés de richesse, de civilisation ou de pouvoir, devinrent de plus en plus marquées. Les romances furent plus particulièrement le patrimoine des rangs inférieurs, tandis que les classes élevées adoptèrent ou créèrent des formes littéraires mieux appropriées à leur nouvelle situation, dénotant plus de réflexions, plus de connaissances et révélant à la fois un genre de vie plus pacifique et plus stable.

La plus ancienne de ces formes fut celle des chroniques en prose. Elles étaient une continuation des chroniques latines connues bien antérieurement et elles obtinrent la faveur de personnes qui quotidiennement employées dans des entreprises pareilles à celles que racontaient ces antiques relations, regardaient de telles œuvres comme une garantie de leur renommée future. Jusqu'ici on a considéré la chronique de D. Alfonso X comme le plus ancien livre de cette espèce écrit en langue vulgaire. Mais Amador de Los Rios nous semble démontrer[1] que Rodrigo, archevêque de Tolède, après avoir composé son *Historia gothica* en latin en fit lui-même en romance une traduction modifiant le texte primitif, abrégeant divers passages et accueillant certaines traditions populaires, tel par exemple que

[1] *Historia critica de la literatura española*, t. III, 2e partie, ch. VIII. p. 421 et suiv.

l'épisode de la maison d'Hercule ouverte par le dernier roi Goth. Cette version put servir de modèle à D. Alfonso qui d'ailleurs mit souvent à contribution soit cette traduction en castillan, soit le texte latin de l'évêque de Tolède. C'est du reste ce que le docte prince reconnaît dans le préambule de son œuvre.

« Nous, don Alfonso, par la grâce de Dieu, roi de Castille, de Tolède, de Léon, de Galice, de Séville, de Cordoue, fils du très noble roi don Fernando et de la reine Béatrice. avons ordonné de réunir tout ce que l'on pouvait avoir de livres historiques rapportant des faits relatifs à l'Espagne... Nous avons pris la chronique de l'archevêque don Rodrigo et de maître Lucas, évêque de Tuy, [1].... et nous avons composé ce livre... »

Ces paroles ne peuvent laisser de doute sur la part très active qu'Alfonso X prit à la rédaction de la *Chronique d'Espagne*, appelée plus ordinairement *Chronique générale*[2]. Cependant Florian de Ocampo, son premier éditeur [3], avance, mais sans aucune preuve, que les trois premières parties de la chronique seulement sont du roi de Castille, que la quatrième et dernière est d'une autre main.

Cette opinion, émise dans le milieu du seizième siècle, plus de deux cents ans après l'apparition de la *Chronique,* a été depuis répétée sans examen. Cette dernière partie, à laquelle, suivant Ocampo, Alfonso-le-Savant serait

[1] Folio II.

[2] Voir ce que nous en avons déjà dit à propos du Cid, t. I, p. 138.

[3] *Las quatro partes enteras de la cronica de España. Zamora, 1541.*

resté étranger, cette dernière partie contient sur saint Fernando des détails qu'un fils était mieux que tout autre en position d'écrire. Il existe, du reste, sur l'auteur de la *Chronique générale*, une affirmation qui a beaucoup plus de poids que celle d'Ocampo. Don Juan Manuel, neveu du royal écrivain et qui fit un abrégé de cette *Chronique*, la regardait comme étant réellement composée par son oncle. Alfonso fut nécessairement aidé dans cette vaste entreprise ; on lui communiqua comme il l'avait ordonné, des documents qui, plus ou moins modifiés, entrèrent dans son œuvre ; ces intercalations, moins soigneusement remaniées les unes que les autres, expliquent parfaitement les différences de style qui frappent à la lecture de la royale chronique.

Le plan qu'a suivi Alfonso X est très simple. La première partie de la *Chronique générale* commence à la création du monde ; l'histoire de Rome y occupe un assez grand espace, puis l'auteur arrive à l'invasion de l'Espagne par les Visigoths. On retrouve dans le début de cette partie les notions incomplètes qui, au moyen âge, avaient cours sur l'antiquité. On peut y remarquer que les aventures de Didon y sont racontées d'une manière toute particulière. Les poètes et les chroniqueurs les plus populaires de l'Espagne ont toujours pris parti pour la reine de Carthage contre Enée, qui, par parenthèse, ne vécut que trois siècles après elle. Un romance sur les prétendues amours de ces deux personnages offre aussi les mêmes indices de partialité[1].

[1] Folio XXVI.

Le règne des Goths et la perte de l'Espagne, qui remplissent la seconde partie de la *Chronique générale*, sont traités d'après les écrivains ecclésiastiques et aussi d'après des documents arabes. De ceux-ci semble provenir le récit de l'amour de Rodrigo pour la Cava, légende que le Père Tailhan déclare inacceptable [1], qui fut débitée au XIIe siècle seulement par le moine de Silos et qui, amplifiée par Lucas de Tuy, arriva à don Alfonso X. Celui-ci raconte sans émettre un doute l'ouverture de la maison d'Hercule où le roi goth ne découvrit qu'un coffre et dans ce coffre une pièce d'étoffe où étaient représentés des guerriers vêtus de costumes étrangers. Au-dessous de cette peinture une inscription annonçait que l'Espagne serait conquise par un peuple portant les habits et les armes représentés sur l'étoffe prophétique et que cette catastrophe arriverait quand la maison d'Hercule aurait été ouverte. Inutile de rappeler que la séduction de la Cava, fille et selon d'autres, femme du comte Julian, fut la cause prétendue de l'invasion des Arabes. [2] Il y a dans la chronique un beau parallèle entre l'Espagne avant et l'Espagne après la conquête. Il est d'ailleurs imité de Rodrigo de Tolède. Citons-en quelques lignes.

[1] *Chronique rimée des derniers rois de Tolède*, p. 178.

[2] Barbosa, dans son *Portugal antigo e moderno*, prétend que quand Don Sancho I prit aux Mores en 1187, le château de Arouca, on y trouva un vieux manuscrit contenant un poème attribué à don Rodrigo et contenant le récit de ses malheurs. Quatre stances sont ensuite empruntées à ce poème sans doute apocryphe, tome I. p. 238.

« L'Espagne est comme le Paradis de Dieu, elle est arrosée par cinq rivières principales qui sont le Duero, l'Ebre, le Tage, le Guadalquivir et la Guadiana : entre ces fleuves sont de grandes montagnes et de grandes terres ; les vallées et les plaines sont larges et spacieuses ; par la bonté du sol et la fraîcheur des rivières, elles sont fertiles et produisent beaucoup de fruits. En outre, en Espagne il y a beaucoup de ruisseaux et de fontaines, jamais un puits ne manque où il est nécessaire. L'Espagne abonde de blé et de denrées, elle est savoureuse de lait et de toutes les choses que l'on en fait, peuplée de gibiers et de chasses, couverte de troupeaux, pleine de chevaux, de mulets et de mules, munie de châteaux-forts, joyeuse par ses bons vins, heureuse par l'abondance du pain, riche en plomb, en étain, en vif-argent, en fer, en cuivre, en argent, en or, en pierres précieuses, en marbres de toutes sortes, en sel de mer, en salines de terre, en mines de bleu, d'ocre, de craie et d'alun. L'Espagne est brillante de soie, elle a les douceurs du miel et du sucre, elle est éclairée par la cire, éclairée par l'huile, réjouie par le safran [1]. L'Espagne est ingénieuse, elle est redoutée, courageuse au combat, patiente dans les revers, fidèle au Seigneur, attachée à l'étude, courtoise en parole, accomplie en tout bien. Il n'y a point de terre au monde qui lui ressemble par la bonté, qui lui soit égale par la force ; il y a

[1] On croyait que le safran avait la propriété d'égayer, Pierre de Messie lui attribue encore d'autres qualités : « L'améthiste et l'herbe nommée aristolochie ou la sarrazine et aussi le *safran*, font beau teint et l'esprit vif à qui les porte et encore chassent les malins esprits et leur est ceste vertu communiquée par l'estoile appellée cœur de Scorpion, de la nature de Jupiter et de Mars. » *Diverses leçons*, par Pierre de Messie, ch. XXXIX.

peu de royaumes dans le monde qui soient aussi vastes qu'elle. Et sur tous elle l'emporte par la grandeur, par la loyauté. O Espagne, il n'est personne qui puisse dire ce que tu vaux [1]!

Que cette contrée, si chaudement décrite, sera différente après l'invasion des Mores :....

« Sa terre sera vide de peuple, baignée de larmes, pleine de cris ; hôtesse des étrangers, trahie par ses voisins, privée de ses habitants, veuve de ses fils, en proie aux barbares, navrée de plaies et de blessures, sans courage, sans force, sans consolations, ravagée par les siens... Ses chants sont oubliés et son langage s'est changé en un langage inconnu, en paroles étrangères. »

La troisième partie de la *Chronique* a pour nous un plus grand intérêt que la première moitié de cet ouvrage. On y trouve de curieuses traditions. C'est là qu'est racontée la résistance de Pélage, la vie de Bernardo del Carpio. C'est là qu'on lit les hauts faits de Fernan Gonzalez et l'épisode si intéressant des sept infants de Lara. Cette troisième partie se rattache aussi par divers points à notre histoire et surtout à nos fictions chevaleresques. Il y est fréquemment question de Charles Martel que l'on qualifie de roi. Les actes que l'on rapporte de lui sont parfois conformes à la vérité, et d'autrefois s'en éloignent plus ou moins. Dans le chapitre III est relatée une victoire que Charles Martel remporta, devant Narbonne, sur deux princes mores d'Espagnes. Dans le chapitre suivant, folio CCV, il est dit comment Charles marcha sur Orléans que les Sarra-

[1] F. CXCVII.

sins occupaient et comment ils s'enfuirent à son approche. Des bandes arabes portèrent en effet la terreur dans l'Orléanais, l'Auxerrois et le Senonais. Dans le même chapitre se trouve un fait dont je ne vois pas de traces dans l'histoire : comment le roi Charles mit à mort Maurice, duc de la Gaule Gothique, parce qu'il avait appelé les Sarrasins. Plus loin, l'auteur raconte comment Abdérame (Abd-el-Rahman), tua Muñuz, gendre d'Eudes, duc d'Aquitaine, et lui enleva sa femme. Le Muñuz des chroniqueurs est Othman ben-abou-Nessa à qui Eudes, au scandale des chrétiens et des mahométans, avait effectivement donné sa fille Lampegia. Battu par les troupes d'Abd-el-Rahman, Othman fut massacré et sa femme envoyée en présent au calife. La *Chronique générale* raconte qu'Abdérame fit détourner le lit du Rhône et marcha sur Orléans ; que là Eudes lui livra bataille ; que les chrétiens essuyèrent une terrible défaite ; que les Arabes victorieux traversèrent Périgueux, brûlèrent Tours ; qu'Eudes vint implorer Charles Martel et que celui-ci rassembla une énorme armée. Vient ensuite le récit de la bataille de Poitiers, puis l'auteur avance que Charles Martel tourna ses armes contre le duc d'Aquitaine et le tua pour le punir de ce qu'il avait attiré les infidèles. On sait que telle ne fut pas la fin d'Eudes ; il mourut de mort naturelle en 735, laissant pour héritier son fils Hunald. Sauf deux guerres contre les Mores, guerres dont on ne retrouve pas d'indices dans l'histoire, le royal auteur ne s'éloigne pas trop de la vérité dans ce qu'il dit de Carloman et de Pepin. C'est à Charlemagne que le roman fait

une complète invasion dans la *Chronique générale.* On y raconte les prétendues amours de ce prince avec la belle Galienne, fille de Galafre, roi de Tolède. Je ne m'arrêterai pas ici sur cet épisode, j'aurai à y revenir plus tard lorsque je parlerai de la *Grande conquête d'outre-mer* où ce récit occupe une large place, tout en présentant des différences notables avec la version donnée dans la *Chronique générale.* Après avoir rapporté ce roman, l'auteur fait encore aller Charlemagne en Espagne ; il mêle aux entreprises de cet empereur, au récit du sanglant combat de Roncevaux, les aventures de Bernardo del Carpio [1]. Qu'était ce personnage ? L'histoire a-t-elle le droit de le réclamer ? Est-il simplement une imitation des paladins de nos chansons de geste ? je ne puis guère voir en lui autre chose qu'une copie de nos turbulents chevaliers. Comme Roland, il est le neveu de son souverain qui persécute sa sœur, de même que Charlemagne persécute Berthe. Que l'on relise dans *li Reali di Francia* [2] les chapitres où sont racontées les amours de Milon et l'on verra que les amours du comte de Saldaña en paraissent la reproduction. Bernardo del Carpio est une imitation, et cette imitation on essaya de la rendre plus imposante en la faisant, à Roncevaux, triompher de son héroïque modèle. Du reste, Bernardo del Carpio date de loin puisque la *Chronique générale* cite déjà plusieurs chansons de geste où il est parlé de ce guerrier. Il naquit, suivant cette chronique, de Sandias,

[1] F. CCXX

[2] *Libro Sesto*, cap. LII, LIII, p. 456 et seg.

comte de Saldaña, et de la sœur d'Alfonso-le Chaste qui fut non roi de Castille, comme le disent les traditions espagnoles, mais roi de Léon. D'après quelques chants antiques, Bernardo aurait été le fils d'une sœur de Charlemagne, enlevée par le comte de Saldaña comme elle revenait d'un pélerinage à Saint-Jacques de Compostelle. « Mais cela ne peut être, ajoute l'auteur, il ne faut pas croire toutes les choses que l'on dit dans les *Cantas* (Cantares ?). Et la vérité est ce que nous avons déjà conté selon ce que nous trouvons dans les histoires véridiques qu'ont faites les savants.[1] »

Ces histoires véridiques invoquées par Alfonso X contiennent, comme on va le voir, de bien étranges allégations, des récits dans lesquels le lecteur ne trouvera plus rien de la vérité. Alfonso condamna le comte à une captivité perpétuelle et fit enfermer sa sœur dans un cloître. Quant à Bernardo, il lui cacha son origine et l'éleva comme s'il était son fils. Ce n'était cependant pas à lui qu'il pensait laisser sa couronne ; il la fit offrir à Charlemagne, à condition que ce souverain l'aiderait à expulser les Mores. Charles accepta la proposition d'Alfonso ; mais le secret de ces combinaisons ayant été découvert, les grands et Bernardo à leur tête firent les plus vives remontrances au roi. Celui-ci envoya des messagers pour retirer sa parole ; l'empereur, courroucé, somma Alfonso de se reconnaître son vassal. Bernardo s'unit aussitôt à Marsil, roi de Saragosse, et l'empereur vint assiéger Tudela qu'il aurait prise sans la trahison de Galalon (Ganelon). Charles s'avança en-

[1] F. CCXXI.

suite dans les Pyrénées, après avoir laissé comme arrière-garde une partie de son armée à Roncevaux. Alfonso, Marsil et Bernardo attaquèrent cette arrière-garde, et dans un terrible combat, auquel la poésie a donné plus de célébrité que l'histoire, moururent Roland, Ancelin, Renaud de Montauban et tant d'autres illustres guerriers dont la *Chronique générale* donne les noms[1].

Charles, consterné de ce désastre, retourna en Allemagne pour y réunir de nouvelles troupes. Les uns disent, ajoute la *Chronique*, qu'il revint assiéger Saragosse, que Marsil livra une bataille cruellement disputée et dans laquelle il périt, que l'empereur prit la ville où il trouva un grand butin et qu'il se rendit ensuite en Allemagne. On dit aussi qu'il emmena avec lui Bernardo et le fit roi d'Italie. « Mais, poursuit l'auteur, comme nous n'avons pas trouvé cela dans les livres antiques, nous ne l'affirmons pas. »

Bernardo connut enfin le secret de sa naissance, il lui fut révélé par deux nobles dames : Maria Melendez et Urraca Sanchez.

[1] F. CCXX.

Est-il nécessaire de rappeler au lecteur que les Espagnols n'eurent aucune part au combat de Roncevaux, et que ce fut le fait des Basques. L'imagination populaire leur substitua les Sarrazins, ces éternels ennemis, des chrétiens.

Il n'y a du reste point d'autres documents contemporains sur le combat de Roncevaux que deux mentions, l'une dans la *Vie de Charlemagne*, d'Eginhard, l'autre dans les *Annales*, qui lui ont été attribuées et qui sont l'œuvre d'Angilbert.

Voir Léon Gautier *La Chanson de Roland* p. VII, et G. Paris *Littérature française au moyen-âge* p. 53.

« Et quand Bernardo sut que son père était prisonnier cela lui pesa beaucoup sur le cœur, et son sang se tourna dans son corps, et il se retira dans sa chambre en montrant la plus grande douleur du monde, et il se vêtit d'habits de deuil, et il s'en fut vers le roi don Alfonso, et le roi, quand il le vit, lui dit : « Bernardo, par aventure, désirez-vous ma mort ? » car Bernardo avait toujours cru jusque-là qu'il était le fils du roi don Alfonso. Et Bernardo lui dit : « Seigneur, je ne veux pas votre mort, mais j'ai grand chagrin parce que mon père, le comte don Sandias, gît en prison et je vous demande en grâce que vous me le fassiez rendre. » Et le roi don Alfonso, quand il entendit cela, dit : « Bernardo, éloignez-vous de moi, et ne soyez jamais assez audacieux pour me dire cela, car je vous jure que, jamais de mon vivant, vous ne verrez votre père hors de prison. »

Malgré la colère du roi, Bernardo recommença souvent les mêmes instances. La délivrance de son père devint le but de ses efforts, de tous ses exploits, la récompense qu'il sollicitait pour ses hauts faits, le prix qu'il mettait à ses héroïques services. Le roi lui laissait espérer la liberté de don Sandias, puis trouvait toujours quelques prétextes pour la retarder. Irrité de tant de manques de foi, Bernardo se révolta contre son oncle ; il commença contre la royauté une lutte qui se prolongea jusque sous le règne d'Alfonso-le-Grand. On offrit enfin à Bernardo la liberté de son père s'il voulait céder le château de Carpio dont la possession le rendait si formidable ; il consentit avec empressement à cette proposition, mais on ne lui remit que le cadavre du comte

de Saldaña. On procéda à cette lugubre restitution comme si don Sandias eût été vivant. Bernardo commença à pousser de grands cris de joie et à dire :

« A Dieu ! où donc est le comte don Sandias de Saldaña. » Et le roi don Alfonso lui dit : « Vous le voyez, aller le saluer puisque vous désirez tant le voir. » Et Bernardo fut alors vers lui et lui baisa la main. Mais quand il la trouva froide et qu'il le vit toute la couleur noircie, il comprit qu'il était mort, et avec le chagrin qu'il eut il commença à pousser de grands cris et à mener grand deuil en disant : « Ah ! comte don Sandias ! vous m'avez engendré pour mon malheur ! car jamais homme ne fut perdu comme je le suis maintenant pour vous, car puisque vous êtes mort et que j'ai perdu le château, je ne vois pas au monde que faire ! » Et quelques-uns disent dans leurs chansons de geste que le roi lui dit alors : Don Bernardo, à présent il n'est plus temps de beaucoup parler et je vous dis que vous sortiez incontinent de mes terres[1]. »

Pour ne pas interrompre cette histoire de Bernardo del Carpio, j'ai passé divers détails que la *Chronique générale* donne sur Charlemagne, détails peu véridiques et dont il serait intéressant de rechercher les sources. Je vais les indiquer rapidement : Charlemagne prend Saragosse et Pampelune qu'il démantèle, il s'empare encore d'autres villes que les Mores lui reprennent plus tard. — Le gouverneur de Barcelone livre sa ville à Charlemagne. Les Arabes la lui ravissent. — Le

[1] Mariana a accueilli dans son histoire d'Espagne cette légende de Bernardo del Carpio, t. II, livre VII.

pape Léon fait Charlemagne empereur d'Allemagne, du consentement des Romains, et l'empereur Constantin ayant fait aveugler son fils ils lui préférèrent Charles. L'empereur rédige vingt-deux chapitres de lois qu'il appelle capitulaires. Il envoie des ambassadeurs au Miramolin d'outre-mer pour régler diverses questions avec lui. Le Miramolin lui fait présent, entre autres cadeaux, du corps de saint Cébrian, évêque de Carthagène et de la tête de saint Pantaléon. — Mort de Charlemagne à Aix. Elle arrive au moment où il s'apprêtait à revenir en Espagne. On lui élève un superbe tombeau sur lequel on représente toutes ses victoires. Mais dans cette partie du sépulcre qui correspondait à son expédition en Espagne, il n'y avait aucune peinture, parce que Charles n'avait pu tirer vengeance de la défaite de Roncevaux. — L'auteur prémunit ses lecteurs contre les mensonges des chansons de geste où l'on attribue à Charlemagne la prise d'un grand nombre de villes espagnoles. Il dit que le chemin de saint Jacques n'a pu être fait par Charlemagne. Quelques-uns prétendent qu'après Roncevaux Charles fit le pèlerinage de Saint-Jacques et de San Salvador d'Oviedo ; qu'à son instance Alfonso confirma les établissements de Saint-Isidore ; qu'il rendit à l'empereur les prisonniers et lui fit beaucoup de présents ; que revenu en France Charles obtint du pape un évêché pour chacune des églises de San-Salvador et de Saint-Jacques, mais il ne faut rien croire de tout cela, ajoute la *Chronique générale*.

Malgré cette velléité d'esprit critique, don Alfonso ou l'écrivain qui travaillait d'après ses ordres accueille

sans difficulté un peu plus loin des détails souvent fort invraisemblables sur le comte Fernan Gonzalez. La vie de ce personnage illustre est racontée à peu près de la même manière que dans une geste dont nous parlerons et qui a précédé la chronique de Fernan Gonzalez ; nous passons la tradition fort intéressante des *sept infants de Lara* que nous retrouverons dans le romancero, enfin la dernière partie de cette compilation où les fables se mêlent aux faits réels d'une façon qui a parfois embarassé les historiens, commence par la vie du glorieux don Ruy Dias de Bivar. Au sujet de la chronique particulière de ce personnage, j'ai déjà parlé de cette vie qui occupe dans l'œuvre d'Alfonso X une place disproportionnée avec l'ensemble du livre. J'ai dit que la *chronique du Cid* avait généralement été regardée comme la reproduction du récit de la *Chronique générale.* Cette reproduction offre néanmoins d'assez nombreuses variantes. Ainsi dans la *Chronique générale* on lit sur les premiers temps de l'exil de Rodrigo des détails qui semblent pris à la chanson du Cid et qui ont été passés sous silence dans la chronique particulière. A la vie du Cid succède le récit de faits plus authentiques et des recherches sur la formation des divers royaumes de la Péninsule. L'auteur reconnaît l'origine française de la monarchie portugaise et fait venir de Besançon le prince Henri son fondateur.

Quelques faits se rattachent à notre propre histoire, ainsi D. Alfonso raconte d'après l'archevêque D. Rodrigo que notre Louis VII ayant épousé une fille d'Alfonso VIII — l'historien espagnol l'appelle Elisabed

nous la nommons Constance, — des calomniateurs firent courir le bruit que le roi de Castille avait eu cette fille d'une maîtresse, femme de vile condition. Louis VII pour éclaicir ce point se rendit en Espagne comme un pèlerin allant à Saint Jacques de Compostelle. Ayant appris sa venue et le mobile de son voyage, Alfonso VIII en présence du comte de Barcelone dit au roi Louis : « Voyez et sachez, roi, que j'ai engendré dans l'impératrice doña Bérengère, sœur du comte de Barcelone, ma fille Elisabed que je vous ai donnée pour femme et avec qui vous êtes marié. Et alors le roi don Louis en entendant ces paroles de l'empereur leva les mains au ciel, rendant grâce à Dieu et disant soyez béni, Seigneur, qui avez permis que j'eusse pour femme la fille d'un aussi puissant prince que l'empereur don Alfonso et la sœur du comte de Barcelone ». Don Alfonso voulut faire don au roi de France de mules, de chevaux, de pierreries, d'étoffes mauresques, mais le prince français n'accepta qu'une escarboucle faisant partie d'une couronne rappelant la couronne d'épines de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Cette escarboucle le roi Louis la plaça sur l'autel de saint Denis où l'Archevêque don Rodrigo se rappelait l'avoir vue lors de son voyage en France [1]. Plus loin (F. CCCLXXX) la chronique raconte comment des envoyés de France vinrent demander à don Alfonso IX, la main d'une de ses filles pour le jeune Louis VIII. Ils préférèrent la princesse Blanche à l'infante Doña

[1] F. CCCCIII.

Urraca qui leur parut plus belle, mais dont le nom ne semblait point propre à satisfaire des oreilles françaises « porque de su nombre no se tuvieron pagados segun el consonamiento de su lenguage ».

Alfonso X raconte avec détails les événements ou même les incidents rapprochés de son époque et son œuvre se termine par le règne et la mort de son père saint Fernand.

La *Chronique générale* n'est pas toujours une source où l'histoire peut hardiment puiser, le roman s'y marie étrangement à la vérité ; mais, malgré cela, ou souvent à cause de cela, elle est une œuvre très intéressante et mériterait un plus long examen. J'ai indiqué seulement une partie de ses légendes chevaleresques et je ne me consolerai pas d'avoir été aussi bref si je ne savais qu'un peu plus loin, en traitant des romances, je rencontrerai encore plusieurs des personnages de la *Chronique générale*, que là j'aurai à m'occuper des sept infants de Lara et à reparler de Bernardo del Carpio. Dozy a écrit une bonne page sur la *Chronique générale*, il a parfaitement démontré que ce livre, dédaigné par une certaine école, est fécond en précieux enseignements : « Rien n'est plus facile que de prouver que certaines histoires qui se trouvent dans la *Cronica* n'ont jamais eu lieu, que ce sont des fables comme l'on dit. Mais au lieu de répéter toujours cette thèse banale et de la prononcer jusqu'à satiété, comme on s'obstine à le faire, ne vaudrait-il pas mieux analyser ces récits, les caractériser, en rechercher l'origine, en tirer des conséquences dont l'histoire littéraire ne profiterait pas

moins que l'histoire des mœurs. Certes, l'histoire n'est pas si grande dame qu'elle le paraît ; le véritable historien ne dédaigne nullement les traditions populaires, les poèmes de quelque nature qu'ils soient. C'est là, au contraire, que se révèle le génie d'une époque, c'est là qu'il se dessine bien plus nettement, peut-être, que dans les écrits de graves et sévères historiens. Les écrivains qui regardent avec un œil de mépris ces récits tour à tour terribles et charmants, mélancoliques ou joyeux, me font assez l'effet de vouloir faire ressembler l'histoire du moyen âge à une de ces îles dont parlent les anciens géographes, où il n'y avait point de femmes mais seulement des hommes. Sur ces îles la vie doit avoir été souvent triste et ennuyeuse, précisément comme le serait l'histoire si on la dépouillait de ces beaux et joyeux festons poétiques [1]. »

On a souvent confondu avec la chronique dont le vrai titre était *Cronica d'España* [2], un autre grand ouvrage qu'Alfonso X entreprit après avoir terminé celui dont il vient d'être parlé. Ce livre, *la grande et general Estoria* n'est rien moins qu'une histoire universelle; il n'a pas été imprimé, mais Rodriguez de Castro et De los Bios l'ont soigneusement examiné et analysé et c'est d'après eux, d'après De los Rios surtout, tantôt résumant leurs appréciations, tantôt les traduisant, que nous essaierons de faire connaître ce travail

[1] *Études sur l'Espagne*, p. 384.

[2] On la connaît et on la cite généralement comme je l'ai fait moi-même, sous le titre de *Chronique générale*, mais ce nom devrait être réservé plutôt à la *Grande et general Estoria*.

énorme[1]. Il n'a point été achevé, il se compose de cinq parties et devait sans doute être complété par deux autres, ce qui eût donné ce nombre sept auquel le royal auteur attribuait une certaine importance, comme on le verra quand il sera question des *Siete Partidas*. La quantité des écrivains consultés par Alfonso est très considérable, bien des fois il invoque des textes grecs, latins, hébreux, arabes, et le soin qu'il met à expliquer certaines étymologies prouve qu'il avait réellement la connaissance de ces langues. Malgré cette érudition, il rencontra bien des difficultés dans les questions chronologiques et de plus grandes encore dans tout ce qui concernait la géographie qui était alors un vrai chaos. Malgré les obstacles nés de l'état des sciences, des lettres, de l'inexpérience de l'histoire et enfin de sa propre crédulité, Alfonso X exécuta, d'une manière bien remarquable pour l'époque, une œuvre que personne n'avait tentée avant lui. Il cherche son point de départ dans la Genèse et mêle au récit de la Bible l'histoire de divers peuples, étudiant leur origine, expliquant leurs croyances, leurs rites, esquissant leurs mœurs, signalant la naissance des lettres, des sciences, des arts, montrant leur développement dans de grands empires, leur passage d'une nation à une autre... Suivant De los Rios, Alfonso X semble avoir deviné ce qu'on a appelé la philosophie de l'histoire. Aux élé-

[1] Pour ce qui suit voir l'*Historia critica*, t. III, 2e part. cap. XI, de la page 591 à la page 606, et la *Biblioteca española* de Rodriguez de Castro, t. II, p. 673. Castro dit de la *General historia :* obra conocida de muy pocos y vista de muchos menos.

ments que lui fournit le Pentateuque, dans la première partie de son œuvre, il mêle les demi-dieux et les héros du paganisme et fait intervenir les inventions du polythéisme. La seconde partie de la *Grande et générale histoire* a pour base les livres de Josué, des Juges, de Ruth, et les deux premiers livres des Rois dont les trois derniers commencent la partie suivante. A ces matériaux fournis par la Bible, il ne cesse de joindre les principaux événements de l'histoire profane. Il fait coïncider le siège et la destruction de Troie avec le gouvernement des Rois, il donne Diomède pour contemporain à David. Il passe ensuite aux Paralipomènes, à Esdras, à Judith, à Esther, à Job, il traduit les Psaumes, le Cantique des cantiques, le livre de la Sagesse, l'Ecclésiastique, les Proverbes et les petits prophètes, toujours en considérant ce qui se produit dans l'histoire profane.

Au commencement de sa quatrième partie, Alfonso X raconte l'histoire de Babylone jusqu'à la mort d'Antiochus-le-Grand. Il revient ensuite à la Bible pour ouvrir les intéressants livres des Macchabées qui relient l'histoire du peuple de Dieu à celle du peuple romain dont les grandeurs excitent son admiration. La vie de Jésus redite d'après les Evangiles, les miraculeux effets de sa prédication, le triomphe de sa doctrine répandue par les Apôtres, forment le sujet de la cinquième partie de la *Grande et générale histoire*.

L'influence moresque se fait vivement sentir sur cette œuvre si remarquable. Alfonso accorde une grande confiance aux historiens arabes ; il introduit dans son

livre beaucoup de singulières légendes où domine le merveilleux caractéristique de la littérature orientale, et les donne souvent pour base principale à son récit. Tout particulier est le coloris que produit ce mélange d'éléments fournis par les Arabes, par la Sainte Ecriture et par les poètes classiques qui lui semblent aussi de respectables autorités ; les *Métamorphoses* d'Ovide lui apparaissaient comme la Bible des païens.

« Différente de la *Chronique d'Espagne* qui doit son plus grand prix aux traditions répandues dans le peuple, a dit De los Rios, la *Grande et générale histoire* a pour base exclusive l'autorité des savants et s'adresse principalement aux érudits, prenant quelquefois le titre d'histoire scholastique qui indiquait le cercle privilégié de lecteurs auquel elle était destinée. Se reposant dans le principe catholique, elle tourne autour de l'Ancien et du Nouveau Testament, les conciliant avec les histoires profanes, s'étendant sur les mêmes faits, racontés d'un côté et de l'autre ou indiquant des différences produites par le témoignage des historiographes ou des commentateurs. Une si nouvelle, si difficile tâche ne fut pas toujours couronnée par le succès, mais quand nous voyons consultés les plus antiques historiens de la Grèce et de Rome et les plus respectables géographes, quand à côté d'un écrivain hébreu nous rencontrons un auteur ou un géographe arabe, quand les travaux vénérables des commentateurs qui vécurent dans les premiers siècles de l'Eglise, comme ceux des glossateurs du moyen âge, sont mis à contribution pour illustrer la vérité, enfin quand poètes, grammairiens,

moralistes, philosophes, s'unissent, obéissant au penser unitaire qui domine dans la *Grande et générale histoire*, nous ne pouvons cacher l'admiration et le respect que nous inspirent l'érudition et le talent de l'homme qui trouva comme un stimulant dans la grandeur de l'entreprise et la difficulté de la mener à fin. »

Le patriotisme rend parfois De los Rios partial et hyperbolique, il se peut qu'il ait parlé avec trop d'enthousiasme de la *Grande et générale histoire*, mais il est certain que cette œuvre doit offrir beaucoup d'intérêt et l'on ne s'explique pas qu'elle n'ait pas encore été mprimée.

CHAPITRE III

LAS SIETE PARTIDAS

Le titre le plus glorieux d'Alfonso X me paraît le code si célèbre sous le nom de *Las Siete Partidas* (les Sept Parties) ; en dépit de sa nature, ce livre se rattache par tant de points à l'histoire littéraire, il exerça sur la langue espagnole une si grande et si légitime influence, que je me crois obligé d'en parler avec quelques détails.

Les Romains donnèrent la municipalité à l'Espagne. De nouveaux conquérants, les Goths, lui apportèrent l'usage des assemblées populaires. Les conciles, mot auquel il ne faut pas attribuer son acception accoutumée et trop restreinte ici, les conciles des Goths étaient une sorte de sénat dépositaire de la volonté nationale. Ces deux institutions, l'une d'origine romaine, l'autre d'origine barbare, ont servi de base à la constitution politique de l'Espagne. Cachées sous l'envahissement des Arabes, elles reparurent dès que reparut le peuple espagnol.

Aux conciles, aux assemblées nationales était réser-

vée la confection des lois, et des travaux successifs de ces importantes réunions sortit une législation complète.

Ce grand code, œuvre du temps et de l'expérience, était connu sous le titre de *Forum Judicum.* Saint Fernando le fit traduire en romance sous le nom de *Fuero juzgo.* C'est un corps de droit régulier, divisé en douze livres qui sont subdivisés en titres et en lois. Fernando avait projeté une plus vaste entreprise, la rédaction d'un code complet destiné à l'Espagne chrétienne qui était alors régie par un nombre infini de fueros, de privilèges, de chartes qui souvent se contredisaient. Il mourut sans avoir pu réaliser ce dessein, mais son fils, qui sans doute n'avait pas été étranger à la publication du *Fuero juzgo*, eut la gloire de mettre à exécution cette grande pensée.

Alfonso préluda à ce vaste ouvrage par le *Miroir de tous les droits* (Espejo de todos los derechos), qu'il termina avant 1255. Ce traité paraît avoir été suivi du *Fuero real*, code plus court que l'on a attribué quelquefois à don Alfonso VIII ou à don Alfonso IX, sans vouloir remarquer que le prince, qui y prend le titre de roi de Séville, de Cordoue, de Murcie, etc., ne pouvait être qu'Alfonso X, puisque ces villes furent seulement conquises par saint Fernando.

Alfonso commença les *Sept Parties* en 1256, elles furent terminées en 1263. Il est hors de doute que le savant roi fut aidé par différents collaborateurs dans la longue tâche de compiler les *Décrétales*, le *Digeste*, le *Code de Justinien*, le *Fuero juzgo* et les autres re-

cueils de lois tant espagnoles qu'étrangères dont la réunion a formé les *Siete Partidas*. Néanmoins tout l'honneur de cette grande œuvre revient à don Alfonso ; ce fut lui qui coordonna ces matériaux si divers, qui les entremêla de dissertations de genres différents, qui les rédigea dans cette belle prose, supérieure, suivant Marina, à tout ce que purent produire les deux ou trois siècles suivants.

Les *Sept Parties* furent ainsi nommées parce qu'elles présentent sept grandes sections. Ces sections sont à leur tour divisées en espèces de chapitres intitulés : *Titulos* (titres), et chacun de ces titres se compose de paragraphes portant la dénomination de lois, dénomination que la manière dont ils sont composés rend souvent fort inexacte. Le désir d'exécuter le projet de son père, « le bienheureux roi don Fernando qui était accompli en justice et en vérité, » détermina surtout Alfonso X à entreprendre cet énorme travail.

A propos de la division donnée à son livre, l'auteur s'efforce de prouver, d'après les idées de l'époque et en invoquant Aristote et les livres saints, toute la bonté du nombre sept. Il cite les sept cieux, les sept jours de la semaine, les sept métaux, les sept arts, les sept animaux de chaque espèce mis dans l'arche, les sept ans que Jacob servit son beau-père, les sept ans de disette et les sept ans d'abondance annoncés par Joseph, le chandelier à sept branches, les sept sacrements, etc. Ces recherches rappellent un peu les doctes puérilités de Dante sur le chiffre trois et sur le chiffre neuf, sur ce chiffre neuf qui paraissait présider aux destinées de

Béatrix, comme pour prouver qu'elle était un miracle, puisque la cause des miracles est la Trinité et que trois est facteur de neuf[1]. Ce n'est pas là seulement que l'Œuvre d'Alfonso X porte l'empreinte de son époque: dans cette œuvre on retrouve à chaque instant l'esprit du XIIIe siècle, on le retrouve jusque dans l'idée étrange de former avec la première lettre de chacune des Sept Parties un acrostiche dont le mot est le nom d'Alfonso.

Le roi de Castille, à la fin de sa préface, a donné lui-même un sommaire de son travail.

« Nous avons partagé notre livre en sept parties, nous nous occupons dans la première de toutes les choses qui appartiennent à la sainte foi catholique, qui font connaître Dieu à l'homme. Dans la seconde nous nous occupons de ce que doivent faire les empereurs, les rois et autres grands seigneurs pour valoir davantage, pour augmenter et guider leurs royaumes, leurs honneurs, leurs terres, et pour que leurs volontés trouvent appui chez ceux qui sont de leur seigneurie et qui font bien. Dans la troisième partie nous traitons de la justice qui fait vivre les hommes en paix entre eux et des personnes qui sont nécessaires pour exercer la justice. Dans la quatrième, des fiançailles et des mariages qui aident amour d'homme et de femme, des choses qui concernent le mariage, des enfants légitimes qui en naissent et aussi des autres, quelle que soit leur position, et du pouvoir qu'ont les pères sur leurs fils et de l'obéissance que ceux-ci doivent à leurs pères... et des devoirs qu'il y a entre les domestiques et

[1] *Vita Nuova*, p. 63.

ceux qui les entretiennent, entre les serfs et leurs maîtres, entre les vassaux et leurs seigneurs, et des bienfaits que les moindres reçoivent des plus grands et aussi de ce que les grands reçoivent des autres. Dans la cinquième partie, nous parlons des emprunts et des échanges et des achats, et de tous les autres arrangements et affaires que les hommes font entre eux d'un commun accord, et de quelle manière ces conventions doivent être faites, et quand elles sont valables ou non, et comment on doit régler les discussions qui naissent entre eux. Dans la sixième, nous traitons des testaments, de ceux qui les doivent faire, comment ils doivent être faits, et de quelle façon les pères peuvent laisser leurs biens à leurs enfants, à leurs autres parents et même à des étrangers ; et en outre des orphelins et de ce qui les regarde. Dans la septième partie, nous nous occupons de toutes les accusations, des maux, des torts que les hommes font de tant de manières, et des peines et des châtiments qu'ils méritent pour cela [1]. »

On le voit, le cadre est immense, les matières qu'Alfonso X se propose de traiter sont considérables, et pourtant ce sommaire est bien loin de donner une idée de tout ce que renferment les *Siete Partidas*. Non-seulement Alfonso X ne quitte pas un sujet qu'il ne l'ait épuisé, mais il place dans son code une foule de choses que l'on ne s'attend pas à y trouver. Le *non erat hic locus* d'Horace est le mot que l'on peut presque toujours adresser aux écrivains du moyen âge. On regretterait vivement du reste que les *Sept Parties* n'offris-

[1] P. LX.

sent pas toutes ces digressions, tous ces accessoires, toutes ces réflexions morales qui font de ce livre un livre original à part, et tout à la fois judiciaire, philosophique, historique et littéraire ; un livre qui instruit autant que les dissertations de Muratori, qui intéresse plus que le *Cortigiano* de Castiglione, qui traite d'un autre point de vue et avec plus d'honnêteté quelques-uns des sujets dont s'est occupé Machiavel. Ce n'est nullement là, comme les codes modernes, un répertoire de lois formulées avec une sèche précision. Les *Siete Partidas* ne rappellent en rien l'œuvre inspirée par Napoléon, elles sont une succession de traités de genres divers. Tout n'y est pas ordonné avec l'inflexible rigidité du législateur ; à côté des prohibitions il y a des avis, des conseils qui sont donnés plutôt par un sage que par un souverain et qui présentent des traces bien évidentes d'influence orientale. Alfonso X avait appelé un de ses ouvrages, *Miroir de tous les droits*. On pourrait appeler les *Siete Partidas* : *Miroir de l'Espagne*. Elle s'y réfléchit avec ses plus petits détails de mœurs publiques et privées, elle y est prise sur le fait, prise vivante. Les *Siete Partidas* sont le commentaire obligé non-seulement de l'histoire politique de l'Espagne, mais aussi de l'histoire de son ancienne littérature, et sont tout à la fois un des plus beaux monuments de cette littérature elle-même. — Je voudrais que cette indication générale pût faire comprendre combien il est difficile ici, où je ne puis écrire qu'un chapitre et non un volume, de parler d'une manière satisfaisante de cette colossale entreprise ; je voudrais que ces difficultés

me fissent pardonner tout ce que cette analyse a d'incomplet.

Comme Alfonso X l'a annoncé dans son préambule, la première partie traite « de toutes les choses qui appartiennent à la sainte Foi catholique, » mais avant d'aborder ce sujet principal, il entre dans d'assez longues explications sur les lois, il les définit, les divise, dit ce qu'elles doivent être, par qui elles doivent être faites, abrogées, et arrive à cet axiome que nul n'est censé les ignorer. Alfonso X parle de l'usage, de la coutume et des *fueros* qui sont l'union de la coutume et de l'usage. Le savant auteur entre ensuite d'une façon déterminée dans la matière de sa première partie ; mais il ne s'occupe pas de la religion à un point de vue seulement humain, il s'en occupe souvent en théologien. Il parle de la sainte Trinité dans les six lois que contient le titre III. Le titre IV, qui se compose de cent vingt-neuf lois, est consacré aux sacrements. Alfonso X les explique, les commente et entre dans les plus grandes particularités sur leurs détails matériels. Une longue série de lois est appliquée à la confession. Alfonso X pénètre dans tous les mystères de l'examen de conscience et du confessionnal. Il s'étend moins sur la communion, l'ordre et l'extrême-onction ; quant au mariage, il en parle plus particulièrement dans la quatrième partie qui lui est spécialement affectée. Le titre V « des prélats de la sainte Eglise qui ont à enseigner la foi et à administrer les sacrements » renferme soixante-six lois ; une grande quantité en est uniquement théologique ; mais d'autres sont intéressantes à

consulter sur les prérogatives des hauts dignitaires ecclésiastiques, sur le mode de leurs élections ; d'autres encore contiennent de bons mais naïfs conseils sur la manière dont doivent vivre les évêques. Alfonso X leur prêche la sobriété, la modestie.

Le titre VI est entièrement relatif aux clercs, aux prêtres qui se trouvent placés au-dessous des évêques. Alfonso définit les fonctions des doyens, prévôts, prieurs, archidiacres, chantres, trésoriers, sacristains, maîtres d'école, archiprêtres, diacres, sous-diacres. Il expose quels motifs peuvent empêcher de recevoir la prêtrise, quelles sont les conditions nécessaires pour obtenir les ordres, quel doit être le genre de vie des prêtres. La loi XXXIVe « comment les clercs doivent dire les heures et faire choses bonnes et convenables, et s'abstenir des autres » donne de curieux détails sur certaines représentations qui avaient lieu dans les églises. J'aurai, dans une autre partie de ce livre, à citer cette loi. Alfonso X continue à tracer minutieusement ce tableau de la vie cléricale, il le complète en consacrant tout le titre VII aux religieux. Le titre VIII roule sur les vœux dont le roi de Castille distingue très bien diverses espèces ; le titre IX sur les excommunications et toutes leurs conséquences ; le titre X sur la manière dont on doit construire les églises ; le titre XI sur les privilèges et franchises des églises et des cimetières ; le titre XII sur les monastères ; le titre XIII sur les sépultures ; nous voyons là, loi IX, que la sépulture religieuse ne pouvait être accordée au chevalier tué dans un tournoi. Dix autres titres, ayant pour objet les biens

des églises, le droit de patronage, le casuel des clercs, la simonie, les sacrilèges, les offrandes, les dîmes, etc., terminent la première partie.

La seconde partie parle « des empereurs et des rois, et des autres grands seigneurs qui exercent le pouvoir temporel, ce qu'ils doivent être et comment ils doivent diriger, suivant la justice, eux, leur vie et leurs royaumes, et comment leurs peuples doivent craindre Dieu et eux. » Cette partie me paraît la plus intéressante de l'ouvrage si intéressant d'Alfonso X. Elle fait pénétrer dans la vie publique et privée des rois ; elle les montre entourés de leurs officiers, et dans leurs relations avec leurs sujets ; elle contient à la fois de précieux documents sur la féodalité espagnole, sur la chevalerie, et plus qu'aucune autre elle est entremêlée de digressions morales et philosophiques dont je ne craindrai pas de donner tout à l'heure plus d'un échantillon.

Alfonso commence par dire quelles sont les attributions de ce pouvoir impérial qu'il ambitionna de posséder, et auquel un de ses successeurs donna un si grand éclat. De l'empereur il passe au roi, il expose par combien de manières on peut arriver à la royauté, et écrit sur le tyran des lignes que je vais mettre sous les yeux du lecteur [1] :

« Tyran signifie un seigneur cruel qui s'est emparé du pouvoir dans un royaume ou une seigneurie, par force, par ruse ou par trahison. Les tyrans sont de telle nature que quand ils se sont emparé du pouvoir, ils ne pensent

[1] P. 242.

qu'à leur intérêt, dût-il être contraire à celui de leur état, qu'ils vivent dans la crainte de perdre. Les sages de l'antiquité ont dit que pour user plus facilement de leur puissance, ils agissent de trois manières contre le peuple. La première est qu'ils s'efforcent de rendre leurs sujets ignorants et craintifs, pour qu'étant ainsi ils n'osent pas se soulever contre eux et contre leur volonté ; la seconde est qu'il y ait désunion entre eux, de façon qu'ils ne se fient pas les uns aux autres, car tant qu'ils vivront en désaccord, ils n'oseront rien dire contre leur maître, ne comptant pas sur la discrétion et sur la foi les uns des autres ; la troisième est qu'ils tâchent de les rendre pauvres et de leur donner de grandes occupations pour qu'ils soient tellement absorbés dans leur mal, qu'il ne leur puisse venir au cœur de rien entreprendre contre leur seigneur. Les tyrans travaillent toujours à ruiner les puissants, à accabler les sages. Ils empêcheront toujours les confréries et associations d'hommes. Ils seront toujours aux aguets de ce qui se dit ou se fait dans leurs terres. Les tyrans confient plutôt leurs pensées et la garde de leur corps à des étrangers qui obéissent à leur volonté, qu'aux hommes du pays qui doivent avant tout leurs services au pays. Nous dirons encore qu'un seigneur qui serait arrivé au pouvoir par d'autres voies que celles dont nous avons parlé et qui userait mal de son autorité, et comme nous venons de le définir dans cette loi, mériterait d'être appelé Tyran [1] par ses peuples, car le seigneur qui était juste se changerait en inique, comme l'a dit Aristote dans le livre qui parle du gouvernement des cités et des royaumes. »

[1] Le lecteur ami des comparaisons pourra lire diverses pensées de Machiavel, sur le même sujet : *Opere di Machiavelli*, t. IV, p. 489.

Au-dessous des rois sont les princes, ducs, comtes et autres grands et honorés seigneurs qui ont aussi à exercer une part de puissance ; l'indication de leurs droits finit le titre Ier. Au titre II, Alfonso entreprend le portrait un peu idéalisé du roi. Il le montre d'abord dans ses rapports avec Dieu. Un roi ne peut être bon s'il n'aime Dieu par-dessus toutes choses. Dans le IIIe, le IVe et le Ve Titres, l'auteur examine ce que doit être le souverain dans ses pensées, ses paroles et ses actes. Je vais emprunter quelques citations à ces trois titres :

« Le roi ne doit pas désirer dans son cœur des honneurs superflus, il doit au contraire bien s'en garder, car ce qui est de trop ne peut durer et en se perdant tourne en déshonneur. Ce qui est de cette sorte est au détriment de ce que l'on avait, cause des tourments, des inquiétudes, et l'on apprécie moins ce que l'on possède que ce que l'on désirerait avoir. Et à ce propos, les sages ont dit qu'il n'y avait pas moins de mérite à garder ce que l'on a, qu'à gagner ce qu'on n'a pas, et cela parce que la conservation dépend de la sagesse, et le gain de la chance [1]... Le roi ne doit pas souhaiter de grandes richesses pour les garder et n'en pas bien user ; celui qui ne les convoite que pour cela fera naturellement de grandes fautes pour les acquérir, ce qui ne convient en aucune manière à un roi. Et pour cela les saints et les sages s'accordent en ce point que la convoitise est une très mauvaise chose ; ils en ont dit qu'elle est la mère et la racine de tous les maux. Ils ont dit encore que l'homme qui désire de grands trésors pour ne pas s'en servir, les possédât-il, n'est pas maître,

[1] Seconde partie, loi III, titre III, p. 246.

mais esclave, puisque son vice lui défend d'en user pour ce qui est bon... et c'est ce que l'on appelle être avare, ce qui est un grand péché mortel quant à Dieu, et un grand défaut quant au monde, et si tout homme qui agit ainsi est coupable, le roi l'est encore plus qu'un autre, et Dieu le châtiera pour avoir usé mal et avec épargne du bien qu'il lui donne [1]. Le roi ne doit pas rechercher le plaisir, car il est tel de sa nature que plus on s'y adonne, plus on l'aime. De là viennent de grands maux, et la raison comme la force du cœur en souffrent. Le roi doit beaucoup s'observer pour devenir meilleur, et ne pas se livrer à la volupté, car suivant ce qu'ont dit les sages, l'homme ne peut acquérir la vertu sans de grands efforts, et la volupté est chose que les hommes aiment par nature, et la sagesse est de savoir se garder qu'elle ne conduise à faire ce qui est mal [2].

» Selon que l'ont dit les philosophes, la parole est une chose par laquelle celui qui l'emploie avec sincérité, montre ce qu'il a dans le cœur, et elle a une grande valeur quand elle est dite comme elle doit l'être, car par elle les hommes s'entendent et peuvent se confier leurs affaires, et pour cela tout homme et surtout un roi doit beaucoup s'observer dans sa parole, de sorte qu'elle soit bien examinée et pesée avant d'être prononcée, car une fois sortie de la bouche, nul ne peut faire qu'elle y rentre [3]... Le roi doit faire attention que ses paroles soient mesurées ; et les paroles que l'on prononce sur des sujets sales et sans profit, qui ne sont ni belles ni convenables pour celui qui les dit et qui ne peuvent donner ni un bon avis, ni une

[1] Loi IV.

[2] Loi V.

[3] Titre IV, loi I, p. 247.

bonne leçon à qui les entend, ces paroles que l'on appelle grossières (cazurras) parce qu'elles sont viles et mal à leur place, ne doivent pas être dites à des hommes honnêtes, doivent encore moins être dites par eux et surtout par un roi. En outre, il ne convient pas que le roi dise des paroles indécentes, car elles font très grand tort à ceux qui les entendent, et plus grand tort à ceux qui les disent. Et sur cela, dit Sénèque le philosophe — qui était de Cordoue — que toute chose qui est honteuse à faire, il est malséant à une personne de bien de la dire, et il dit plus encore que les mauvaises paroles étouffent les bonnes mœurs[1]...

» Un philosophe a dit que l'homme doit plutôt se taire que parler, et se garder de délier sa langue devant les hommes, et principalement devant ses ennemis, pour qu'ils ne puissent prendre prétexte de ses paroles pour le desservir et lui nuire ; car celui qui beaucoup parle, ne se peut garder d'errer, et de plus le beaucoup parler avilit les paroles du roi et fait découvrir ses secrets, et s'il n'est pas homme de grand sens, les hommes apprendront par ses paroles ce qui manque en lui. Comme on reconnaît au son qu'une cruche est fêlée, de même par les paroles on connaît quelle est l'intelligence d'un homme[2]. »

Le roi ne doit pas moins veiller sur ses actions que sur ses paroles. Il doit être sobre dans le boire et le manger, car, comme l'ont dit les sages, il faut manger pour vivre et non vivre pour manger. Le roi doit éviter la compagnie de femmes indignes de lui ; il doit, dans tout ce qu'il fait, agir avec mesure et dignité.

[1] Titre IV, loi II, p. 248.

[2] Titre IV, loi V, p. 249.

« Les habits font reconnaître les hommes pour sages ou pour vils, et pour cela les sages de l'antiquité ont établi que les rois doivent se couvrir d'étoffes de soie ornée d'or et de pierres précieuses, pour que l'on sache qui ils sont avant même de le demander, et en outre qu'ils doivent porter les freins et les selles dont ils se servent, d'or, d'argent et de pierreries, et encore que dans les grandes fêtes, quand ils tiennent cour plénière, ils doivent avoir des couronnes d'or avec des pierres très précieuses et richement ouvrées et cela pour deux raisons : l'une pour rappeler Notre-Seigneur Dieu dont ils occupent la place sur la terre, et l'autre pour que les hommes les reconnaissent comme nous avons dit ci-dessus, pour venir les servir, les honorer et leur demander les grâces dont ils ont besoin. Et pour cela, tous ces ornements honorés que nous avons dit, ils doivent les porter en temps convenables et en user à propos [1]. »

» Les rois doivent se prémunir contre l'irritation, la colère et la haine parce qu'elles sont contraires aux bonnes mœurs. Qu'ils combattent donc la mauvaise humeur, de sorte qu'ils ne se laissent ni vaincre ni emporter par elle jusqu'à faire des choses contre le droit, car ce qu'ils feraient ainsi ressemblerait plus à la vengeance qu'à la justice. Et pour cela les sages ont dit que la colère s'empare du cœur de l'homme au point de ne plus lui laisser discerner la vérité... Le roi doit patienter dans sa colère jusqu'à ce qu'elle soit passée ; en agissant ainsi il lui en adviendra grand bien, car il pourra connaître le vrai et accomplir son devoir avec justice. Et s'il n'agit pas ainsi il tombera dans la haine de Dieu et dans celle des hommes. Le roi ne doit pas avoir une longue colère puisqu'il a le

[1] *Deuxieme partie*, titre IV. loi I, p. 247.

droit d'empêcher sur-le-champ les choses mal faites. Et parce que la colère du roi est puissante et plus terrible que celle des autres hommes, car il peut plus facilement la satisfaire, pour cela il doit être mieux préparé, quaud elle se montre, à savoir la comprimer. Car, ainsi que l'a dit le roi Salomon, la colère du roi est comme la fureur du lion dont le rugissement remplit d'épouvante toutes les bêtes qui ne savent où se cacher, de même devant la colère du roi les hommes ne savent que faire car ils sont toujours en crainte de mort [1].

» Un roi doit être désireux de connaître les sciences car par elles il apprendra les choses des rois et saura mieux régner... Boëce, qui fut un très sage chevalier, dit qu'il ne convient à aucun homme autant qu'à un roi de connaître les bonnes sciences, car son savoir est très profitable à ses sujets, puisque c'est grâce à ce savoir qu'ils peuvent être gouvernés avec justice, car aucun homme ne peut remplir d'aussi grandes fonctions à moins d'un bon entendement et de grande sagesse. D'où il suit qu'un roi qui mépriserait les sciences déplairait à Dieu, de qui viennent tous les biens, comme le dit Salomon [2]...

» C'est une grande vertu que la générosité, elle convient bien à tout homme puissant et surtout à un roi quand il sait pratiquer cette vertu en temps opportun et comme il vient... La générosité consiste à donner à celui qui en a besoin et qui mérite, selon la richesse du bienfaiteur donnant du sien et non prenant à autres pour faire ses dons ; celui qui donne plus qu'il ne peut n'est pas un homme libéral, c'est un dilapidateur et qui plus tard prendra le bien d'autrui quand le sien ne lui suffira plus. Ce-

[1] IIe Partie, titre V, loi XI, p. 254.

[2] Loi XVI, p. 256.

lui-là s'il gagne des amis d'un côté par le bien qu'il leur fait, de l'autre se fait des ennemis en leur prenant ce qu'il donne[1]... En fait de chevalerie, il convient qu'il soit expert pour conserver ce qu'il a et conquérir les biens de ses ennemis. Et pour cela il doit savoir bien et habilement monter à cheval et user de toutes sortes d'armes, tant de celles dont il doit se vêtir pour protéger son corps que de celles avec lesquelles il doit combattre. Celles qui sont pour la défense, il doit s'accoutumer à les porter pour les mieux souffrir quand elles lui seront nécessaires, de sorte que leur poids ne lui puisse causer ni honte ni danger. Et de celles qui servent pour combattre comme la lance, l'épée, la masse et les autres avec lesquelles les hommes combattent de toute leur force (ou avec les deux mains, *a manteniente*), il doit être très adroit à s'en servir. Et toutes ces armes, il doit n'en user ni par crainte ni par amour de quoi que ce soit, mais seulement pour faire le bien[2]. »

Alfonso X veut encore qu'un roi soit habile à la chasse, « car elle aide beaucoup à diminuer les soucis et la mauvaise humeur... et en outre elle donne bonne santé, car la fatigue que l'on y prend, si elle n'est pas excessive, fait bien manger et bien dormir ; ce qui est la plus grande chose pour la vie de l'homme. » (Loi XX.) Il y a encore d'autres distractions qui sont fort utiles, telles sont : « entendre des chants et les sons d'instruments ; jouer aux échecs, aux tables (tric-trac) et autres jeux semblables. Nous disons encore la même chose des histoires et romances et des autres livres qui

[1] Titre V, loi XVIII, p. 256.

[2] IIe Partie, titre V, loi XIX, p. 257.

parlent de ces choses dont les hommes reçoivent joie et plaisir. » (Loi XXI). Ces distractions, prises avec mesure, ne doivent pas non plus être repoussées par les rois.

Alfonso descend encore à des détails plus intimes aux considérations qui doivent guider le souverain dans le choix d'une femme, aux relations du roi et de la reine (titre V), du roi et de ses enfants, à la manière dont ceux-ci doivent être élevés. Alfonso X ne dédaigne pas de signaler les qualités nécessaires à une bonne nourrice, de recommander aux gouverneurs d'inspirer aux jeunes princes le goût de la propreté, de leur apprendre à manger et à boire convenablement. Il y a là des enseignements dont la *Civilité puérile et honnête* aurait pu faire son profit. Viennent après cela des conseils sur les soins plus grands qu'exige l'éducation des infantes (titre VII). Le roi est ensuite dépeint dans ses rapports avec ses principaux officiers. Dans une curieuse série de lois, on voit pour ainsi dire défiler son chapelain, son chancelier, ses conseillers, ses notaires, ses secrétaires, ses médecins, ses capitaines, les *ricoshomes*, enfin tous les personnages de la cour. La cour forme aussi l'objet de deux paragraphes. Alfonso lui trouve avec la mer une foule de ressemblances beaucoup moins justes que subtiles. Citons-en un exemple : « La cour a encore une ressemblance avec la mer, car comme ceux qui vont sur la mer, s'il survient une tempête et s'ils ne savent se diriger et conduire, se mettent en péril et perdent leur corps et leurs biens, étouffant en buvant l'onde amère : ainsi ceux qui viennent à la cour sans

raison et sans droit, perdent leur cause et sont comme étouffés par les biens qu'ils convoitent et quelquefois meurent justement en buvant l'amertume de la justice. » (Loi XXVIII, titre IX).

Aux rapports du roi et des grands succèdent naturellement les rapports du roi et des peuples (du titre X au titre XXI). Il y a là de belles pages sur l'affection que le souverain doit à ses sujets, sur la fidélité des sujets aux souverains, et aussi des recommandations intéressantes sur la défense et la reddition des places, sur l'énergie que doivent montrer les gouverneurs des citadelles : ils ne doivent céder ni à la menace, ni à la peur ; ils verraient leurs femmes, leurs fils sur le point d'être massacrés que pour racheter leur vie ils ne devraient point rendre les murs dont la garde leur a été confiée. Le titre XXI de la seconde partie est entièrement consacré à la chevalerie. Il faudrait analyser, ou mieux encore traduire tout ce chapitre, joindre comme appendice ce document aux mémoires de Sainte-Palaye et comparer la chevalerie espagnole à la chevalerie française, mais un tel travail est malheureusement impossible ici [1].

[1] Voici les intitulés des paragraphes ou lois qui composent ce titre : TITRE XXI, des chevaliers et des choses qu'il leur convient de faire. — *Loi I.* Pour quelle raison la chevalerie et les chevaliers ont été ainsi nommés. — *Loi II.* Comment doivent être choisis les chevaliers. — *Loi III.* Comment les gentilshommes (fijos d'algo) doivent garder toujours la pureté de leur noblesse (fijo d'alguia). — *Loi IV.* Comment les chevaliers doivent avoir quatre vertus principales. — *Loi V.* Que les chevaliers doivent

Les titres suivants ont pour objet les guerres et ce qui les concerne ; l'histoire peut y trouver les plus utiles renseignements sur les chefs militaires, les étendards, les penons, les sièges, les engins que l'on employait alors ; sur la guerre maritime, le partage du butin, les récompenses, les prisonniers, leur rachat, etc. La fin de la deuxième partie a pour objet les études, les maîtres, les écoliers.

avoir bon entendement. — *Loi VI.* Que les chevaliers doivent savoir se servir de leur entendement. — *Loi VII.* Que les chevaliers doivent être de bonnes mœurs. — *Loi VIII.* Que les chevaliers doivent être adroits et habiles. — *Loi IX.* Que les chevaliers doivent être très loyaux. — *Loi X.* Que les chevaliers doivent être experts en armes et chevaux pour connaître s'ils peuvent être de bon usage ou non. — *Loi XI.* Qui peut faire les chevaliers et qui non. — *Loi XII.* Quels sont ceux qui ne peuvent être chevaliers. — *Loi XIII.* Quelles choses doivent faire les écuyers avant de recevoir la chevalerie. — *Loi XIV.* Comment sont faits les chevaliers. — *Loi XV.* Comment on ceint l'épée au poursuivant après qu'il est fait chevalier. — *Loi XVI.* Quel devoir ont les poursuivants d'armes à l'égard de ceux qui les font chevaliers et à l'égard des parrains qu leur ceignent l'épée. — *Loi XVII.* Quelles choses les chevaliers ont à considérer. — *Loi XVIII.* De quelle manière se doivent vêtir les chevaliers. — *Loi XIX.* Que les chevaliers doivent être réglés dans le manger, le boire et le dormir. — *XX.* Comment quand les chevaliers dînent on leur doit lire de grands faits d'armes. — *Loi XXI.* Ce que les chevaliers sont tenus d'observer. — *Loi XXII.* Quelles choses doivent faire et observer les chevaliers en paroles et gestes. — *Loi XXIII.* Comment doivent être honorés les chevaliers. — *Loi XXIV.* Comment les chevaliers méritent des honneurs particuliers en raison de la chevalerie. — *Loi XXV.* Par quelles raisons et comment on peut ôter au chevalier la chevalerie.

La troisième partie traite de la justice et de la manière de la rendre. Trente-deux titres, subdivisés en un grand nombre de paragraphes, épuisent ce sujet. A la définition de la justice succèdent les détails les plus minutieux sur toutes les formes, toutes les difficultés de la procédure. Il nous est impossible de nous enfoncer dans ce dédale de lois dont plusieurs se retrouvent d'ailleurs dans notre code. Disons seulement que toutes les circonstances qui peuvent embarrasser le juge sont éclaircies avec un soin extrême, avec une lucidité merveilleuse.

Le mariage, établi par Dieu lui-même, est regardé par don Alfonso comme le premier des sacrements, et c'est pour cette raison qu'il est placé dans la quatrième partie, au milieu de la grande œuvre du roi législateur, de même que le cœur qui répand la vie dans tous les membres est placé au milieu du corps de l'homme. Après avoir expliqué ce que sont les fiançailles, dit qu'elles peuvent être faites dès l'âge de sept ans et par quels motifs elles peuvent être annulées, Alfonso rappelle que le mariage fut institué au paradis terrestre ; il expose quelles sont les conditions nécessaires pour le contracter, quelle est sa force ; il entre dans des détails beaucoup plus théologiques que législatifs sur les relations des époux. Les unions secrètes sont ensuite examinées ainsi que certaines conventions les unes acceptables les autres inadmissibles. Le titre V a pour objet le mariage des serfs ; nous y voyons que le serf peut épouser une femme libre si elle connaît la situation de son mari ; que le serf appelé à la

fois par son seigneur et par sa femme, doit obéir à son seigneur d'abord, hors le cas où il craindrait que ce retard ne poussât sa moitié à commettre une faute contre la fidélité conjugale ; que deux serfs étant mariés dans des seigneuries différentes, l'église doit forcer l'un des seigneurs à acheter le serf de l'autre seigeurie pour que ce couple ne soit pas désuni ; dans quelles conjonctures si l'une des parties a caché qu'elle appartenait à une race servile, on peut demander la rupture du mariage. Cette rupture peut encore être causée par des liens de parenté, par des défauts physiques, par l'adultère. Il y a dans ces différentes dispositions des traits assez curieux, mais qui ne pourraient être que difficilement indiqués ici.

Alfonso traite ensuite des dots, des dotations, des arrhes ; puis il parle des enfants légitimes et de leurs droits ; de là il passe à des liaisons que la religion défend et que le chrétien ne peut former sans commettre un péché mortel ; mais il remarque que suivant la loi séculière tout homme qui n'est ni marié ni dans les ordres, peut, sans encourir de peines temporelles, avoir une concubine, une *barragana* (mot formé de *barra* qui en arabe veut dire hors, et de *gana* qui signifie profit, gain). Toutefois, l'homme qui brave ainsi les prohibitions de l'Église ne peut prendre pour barragana ni une vierge, ni une fille de moins de douze ans, ni une veuve de vie honnête, ou s'il veut avoir une veuve ou une femme libre, il doit déclarer devant des hommes de bien (homes bonos) qu'il la choisit pour concubine ; car sans cette précaution on pourrait la

considérer comme sa femme et si plus tard des difficultés s'élevaient, juger en conséquence. Il y a des individus qui peuvent vivre avec une maîtresse et ne peuvent se marier, « ce sont ceux que l'on appelle en latin *Præsides provinciarum*, ce qui signifie autant que *adelantados* (gouverneur de province) en romance. Tel personnage ne peut recevoir une femme légitime dans toute la terre où il est gouverneur, et cela pendant tout le temps de son gouvernement, et il peut avoir une barragana s'il n'a pas une femme légitime (épousée avant l'exercice de ses fonctions), et cela fut ordonné de crainte que ces hommes qui ont un grand pouvoir ne pussent prendre par force une femme et l'épouser. » (Titre XIV, loi II). Il y avait du reste des femmes que les nobles et grands ne pouvaient prendre pour barraganas ; telles étaient la serve et la fille de serve, l'affranchie et la fille d'affranchie, la jongleresse et la fille de jongleresse, la cabaretière et la fille de cabaretière, la revendeuse et la fille de revendeuse, l'entremetteuse et la fille d'entremetteuse « et autres personnes qui sont appelées viles soit à cause d'elles-mêmes, soit à cause de ceux dont elles descendent. » (Titre XIV, loi III.) Les barraganas conduisent Alfonso X à parler des enfants naturels. De ceux-ci il passe aux enfants adoptifs, puis au pouvoir maternel, pouvoir qui s'étendait jusqu'à la faculté de vendre ses enfants, qui s'étendait bien plus loin encore... « Selon le loyal fuero d'Espagne, le père étant assiégé dans un château confié par son seigneur, s'il était si pressé par la famine qu'il n'eût plus rien à manger, pourrait manger son fils sans

méfaire avant de rendre le château sans l'ordre de son seigneur. » (Titre XVII, loi VIII). Alfonso expose ensuite les motifs qui peuvent faire enlever aux pères leur pouvoir sur leurs enfants, donne des conseils sur leur éducation, sur l'aide qu'ils doivent à leurs parents.

« La servitude est une condition que l'on fit antiquement et par laquelle les hommes qui sont naturellement libres se font serfs et se soumettent à la seigneurie d'autrui contre le droit de nature. » C'est ainsi qu'Alfonso X définit la servitude dont l'origine remonte aux conquêtes antiques, et qui fut substituée à la mort primitivement réservée aux prisonniers. Alfonso X ne s'étend pas beaucoup sur la servitude en elle-même, il arrive tout de suite aux diverses situations créées par cette condition si en dehors des idées chrétiennes. — Celui qui naît d'un père libre et d'une mère serve est serf. Celui qui naît d'un père serf et d'une mère libre est libre. Celui qui naît d'une femme libre et d'un clerc est serf de l'Église. Les mauvais chrétiens qui aident, de n'importe quelle manière, les ennemis de la foi, doivent perdre leur liberté. Le serf est tenu de défendre jusqu'à la mort son seigneur ; le seigneur a plein pouvoir sur le serf, mais il n'a pas le droit de le battre sans motif ni de le tuer ; il ne peut le tuer que s'il le trouve avec sa femme ou avec sa fille. Tout ce que le serf gagne est pour le seigneur. Les juifs, les mores et les hérétiques ne peuvent avoir des chrétiens pour serfs. (Titre XXI). « La liberté est le pouvoir qu'a tout homme de faire ce qu'il veut, tant

qu'il n'use pas de ce pouvoir pour faire ce que la loi défend. » Cette liberté, le seigneur peut la rendre aux serfs et les serfs la recouvrent de diverses façons. Ainsi le serf devient libre en dénonçant certains crimes, en se faisant prêtre ; la femme serve devient libre si son seigneur l'a livrée à la débauche publique. L'affranchi doit respect à celui qui l'a émancipé et dans quelques circonstances peut retomber sous le pouvoir du seigneur qui, d'ailleurs, conserve certains droits sur les biens de l'affranchi. — Les hommes sont divisés en trois classes : les hommes libres, les serfs et les affranchis ; ils sont unis entre eux par des motifs qu'inspire la raison naturelle et aussi par une organisation humaine, par le vasselage.

Le titre XXV contient les différentes dispositions relatives à cette institution, il est complété par le titre suivant sur les fiefs : « On appelle proprement seigneur celui qui a commandement et pouvoir sur tous ceux qui vivent dans sa terre ; les vassaux sont ceux qui reçoivent honneur et bienfait des seigneurs, tels que chevalerie, terre ou argent pour les services qu'ils doivent leur rendre. » (Titre XXV, loi 1). Il me semble qu'ici Alfonso X a donné au mot de *vassal* une acception plus étendue qu'il ne l'avait en France. Les engagements du vassal n'étaient pas, en Castille, durables comme chez nos pères. Au bout d'un an, celui qui, en recevant la chevalerie d'un seigneur, était devenu son vassal, pouvait renoncer au vasselage et il le pouvait même plus tôt si le seigneur cherchait à le tuer, à déshonorer sa femme ou sa fille ou à le dépouiller de ses biens.

La séparation devait être faite en cette manière, le vassal disait au seigneur : « Je me sépare de vous et je vous baise la main, et dorénavant je ne suis plus votre vassal. » Séparé de son ancien seigneur, le vassal devait conserver certains égards pour lui et à cause de la chevalerie qu'il avait reçue de ce seigneur, ne le frapper ni le tuer à moins que cela ne fût nécessaire pour sauver son nouvean seigneur. (Titre XXV, loi VIII). Le titre XXVI renferme onze lois relatives aux fiefs. J'en extrairai le passage suivant : « Les seigneurs peuvent octroyer un fief à leurs vassaux de cette manière : le vassal, s'agenouillant devant le seigneur, doit mettre ses mains dans celles du seigneur et promettre avec serment, en lui prêtant foi et hommage, qu'il sera toujours loyal et sincère et qu'il lui donnera bon conseil chaque fois que le seigneur le lui demandera, et qu'il ne découvrira pas ses secrets, et qu'il l'aidera contre tous les hommes du monde selon son pouvoir, et qu'il s'emploiera à son profit autant qu'il le pourra et qu'il empêchera toute chose à son désavantage. » (Loi IV). Le cérémonial des actes de foi et hommage était aussi réglé en France, mais suivant les provinces il offrait des dispositions fort dissemblables [1].

On a dit et j'ai répété que la féodalité n'eut pas de fortes racines en Espagne, qu'elle régna seulement dans quelques provinces voisines de la France, et qu'elle fut plutôt essayée qu'établie en Castille. Au premier

[1] *Collection de décisions nouvelles relatives à la jurisprudence*, par J.-B. Denisart, t. II, p. 195.

abord, le vingt-cinquième et le vingt-sixième titres de la quatrième partie, semblent démentir cette assertion ; et pourtant si l'on considère qu'Alfonso X, si minutieux dans les détails de son œuvre, si patient à éclaircir toutes les difficultés qui peuvent s'élever, ne consacre que six pages à cette importante question des fiefs, à cette question sur laquelle, depuis le gros in-4° de Claude Pocquet, ont paru tant de traités, tant de commentaires, on arrive à cette pensée que la féodalité fut effectivement beaucoup moins complète au-delà des Pyrénées que dans la plupart des autres royaumes de l'Europe. Le laconisme du roi paraît tout naturellement une induction à cet égard. Nous n'avons pas, du reste, à examiner ici un pareil sujet, nous nous contentons de l'indiquer, et nous passons aux considérations toutes morales qui terminent la quatrième partie. Après s'être expliqué sur les devoirs que diverses conventions ont établis entre les hommes, Alfonso s'étend sur les devoirs que crée l'amitié seule, il s'inspire surtout d'Aristote dont il paraphrase les pensées dans sept lois qui sont purement philosophiques. Nous n'aurons pas à nous arrêter longtemps devant la cinquième partie « qui traite des emprunts, des dépôts, des ventes, des échanges et de toutes les autres affaires que les hommes font entre ceux. » Beaucoup des trois cent quarante-neuf lois que renferme cette partie se retrouvent daus le droit moderne, et la nature même des sujets s'opposait à ces digressions souvent intéressantes auxquelles Alfonso s'abandonnait volontiers.

L'analyse un peu suivie de la sixième partie occu-

perait aussi une trop large place, elle prendrait des proportions que ne justifierait pas l'intérêt qu'elle pourrait produire. C'est là que sont amplement examinées toutes les dispositions relatives aux testaments. Cette sixième partie contient dix-neuf titres dans lesquels il est réglé comment les testaments doivent être faits, comment ils doivent être ouverts, la situation des héritiers, les conditions qui peuvent leur être imposées, les substitutions, les délais laissés aux héritiers pour qu'ils examinent s'ils veulent ou non accepter l'héritage ; les circonstances qui autorisent un père à déshériter ses enfants ; les motifs qui permettent d'attaquer un testament ; les devoirs des exécuteurs testamentaires, etc., etc. Cette section de l'œuvre d'Alfonso X ne s'adresse guère qu'aux jurisconsultes. On y trouve cependant quelques détails curieux. Si un chevalier, dans un combat et en péril de mort, écrit un testament avec son sang ; s'il l'écrit sur son écu ou quelques-unes de ses armes où s'il le trace sur le sol en présence de deux hommes de bien, il fait un testament très valable. « Et cela fut octroyé par privilège aux chevaliers pour leur faire plus d'honneur et d'avantages qu'aux autres hommes à cause du péril qu'ils courent en servant Dieu, le roi et leur terre. » (Titre I, loi IV.) Lorsqu'après la mort de son mari une femme est grosse, elle doit le faire savoir aux parents les plus proches du défunt, et si ceux-ci ont des doutes à cet égard, ils doivent envoyer cinq matrones (buenas mugeres) à la veuve et il leur est loisible de la faire garder de la manière suivante : Le juge de l'endroit où demeure la

veuve la loge chez une femme honnête, et trente jours avant d'accoucher, ladite veuve fait de nouveau avertir ses parents pour qu'on la soumette à un nouvel examen. Il ne doit y avoir qu'une entrée dans la maison où elle réside, et à cette porte les parents intéressés ont le droit de placer trois hommes et trois femmes, et ceux-ci visitent minutieusement tous les lieux où la veuve peut avoir à se rendre. Les précautions redoublent au moment même de l'accouchement. (Titre VI, loi XVII.) Un père peut déshériter son fils si celui-ci se fait jongleur contre la volonté paternelle. Un père peut aussi déshériter sa fille si celle-ci mène une vie de mauvaise femme. Toutefois si le père n'avait pas pris soin de la marier avant vingt-cinq ans, et si cet âge passé elle faisait quelques fautes, ou si elle se mariait sans consentement, elle ne pourrait être déshéritée parce que le vrai coupable serait le père lui-même. (Titre VII, loi V.)

La septième et dernière partie « qui parle de toutes les accusations et méchancetés que font les hommes et pour lesquelles ils méritent châtiment, est pleine de faits très curieux. Dans le titre I, Alfonso définit les accusations, dit par qui, contre qui, et de quelle manière elles doivent être faites, comment elles doivent être repoussées, indique enfin toute la marche à suivre en pareille occurrence. Le titre II spécifie les diverses espèces de trahisons, crime pour lequel Alfonso réclame la peine de mort et la confiscation. Le titre III a pour sujet les *Rieptos*. On appelait ainsi une accusation de trahison qu'on s'engageait à soutenir en champ

clos, et ce mot n'ayant pas d'équivalent exact dans notre langue, nous n'essaierons pas de le traduire. Tout gentilhomme pouvait faire un *riepto* à propos d'une accusation de trahison, et si celui que l'on tentait de déshonorer était mort, le défi pouvait être porté par ses fils et à leur défaut par ses plus proches parents. La loi IV explique quelles étaient les formalités pour obtenir le champ clos, les lois suivantes approfondissent toutes les conditions des *rieptos* et le titre IV complète ces lois en entrant dans tout le détail des combats dont les *rieptos* étaient les préliminaires. « On emploie en Espagne une parole qui est : *valoir moins*. Moins valoir est chose telle que l'homme à qui s'applique ce mot ne peut être l'égal d'un autre ni à la cour du seigneur, ni en justice. Il en advient grand dommage à ceux qui tombent en cette position, car ils ne peuvent ni combattre, ni accuser, ni être témoin, ni user de toutes les choses honorables qui appartiennent aux gens honnêtes. » Le titre VI est relatif aux hommes qui *valent moins*. On vaut moins de deux manières ; la première en manquant à sa parole ; la seconde si l'on se dément en justice. A la catégorie des hommes qui valent moins succède celle des diffamés (enfamados). On est diffamé de fait, tel est celui qui ne naît pas de mariage légitime ; on est diffamé de fait et droit, telle est la femme surprise en adultère ; on est diffamé par la profession que l'on choisit, tels sont ceux qui font un honteux trafic de femmes, tels sont encore « les jongleurs, les mimes, les acteurs, les bouffons qui chantent devant le peuple ou dansent ou font des jeux pour l'argent qu'on

leur donne et cela parce qu'ils s'avilissent devant tous en recevant cet argent. Mais ceux qui jouent des instruments ou chantent pour se divertir ou pour faire plaisir à leurs amis ou donner joie aux rois et autres seigneurs, ne seront pas pour cela diffamés. » (Titre VI, loi V.) On peut, dans certaines circonstances, être lavé de l'infamie. Un homme cherchant à en diffamer un autre en l'accusant à tort d'un crime qui mériterait la mort ou l'exil, doit recevoir lui-même l'un ou l'autre de ces châtiments (loi VIII.) Vient ensuite la longue énumération de toutes les faussetés (falsedades) qui affligent la société : la fausseté de celui qui livre les secrets du roi, de la femme qui attribue à son mari un enfant adultérin, de ceux qui altèrent les papiers et les sceaux, qui usent de mesures inexactes, qui falsifient les marchandises, qui font de la monnaie de mauvais aloi... Alfonso X passe de là aux homicides : homicides volontaires, homicides accidentels, homicides nécessités par le cas de légitime défense (titre VII.) C'est là que l'on rencontre une loi sur certains médecins qui se donnent pour plus savants qu'ils ne le sont, et qui parfois tuent leurs malades par des remèdes mal appropriés ou des opérations mal faites ; Alfonso les condamne à cinq ans de déportation dans une île. Le titre IX est destiné à protéger les vivants et les morts contre le déshonneur et la calomnie. Le titre X roule sur tous les crimes et délits accomplis à l'aide de la violence. Le titre XI, qui eût peut-être été mieux à sa place à la suite de ce que le docte auteur a écrit des *ieptos*, traite des défis ; le titre XII, des trèves que

concluent deux fijosdalgo après s'être défiés, des peines qu'encourent ceux qui rompent ces trêves, de la paix qui peut suivre ces suspensions d'hostilités. Les larcins et les vols avec toutes leurs distinctions remplissent le XIIIe et le XIVe titres. Le titre suivant est relatif aux dommages de diverses natures que les hommes ou les bêtes peuvent causer à autrui. On est frappé, en le parcourant, de toutes les précautions qu'Alfonso X prescrit en vue de la sécurité publique. Ainsi il recommande aux hôteliers qui ont pour habitude de placer au-dessus de leurs portes des enseignes représentant des lions, des chevaux, des taureaux, etc., d'attacher ces enseignes solidement avec des chaînes de fer, en sorte qu'elles ne puissent tomber et écraser les passants (titre XV, loi XXVI). Un peu plus loin, le bon roi ordonne aux barbiers de ne raser leurs pratiques que dans les lieux spéciaux et non sur les places où le mouvement pourrait occasionner quelques fâcheux accidents (loi XXVII). Ailleurs, Alfonso adresse une recommandation plus importante aux personnes qui gardent chez elles des lions, des ours, des léopards et autres bêtes féroces (loi XXIII). Ce passage, par lequel nous apprenons qu'il était d'usage d'avoir des espèces de ménageries domestiques, peut en quelque sorte servir d'explication à cet endroit du *Poème du Cid*, où il est dit quelle terreur éprouvèrent les lâches infants de Carrion à la vue d'un lion qui s'était échappé. C'est aussi un commentaire au romance qui raconte comment la belle Aña de Mendoza, pour éprouver le courage des gentilshommes dont elle était entourée,

laissa tomber son gant au milieu des bêtes féroces.

Après avoir exposé les diverses tromperies dont les hommes se servent pour nuire à leurs semblables (titre XVI), Alfonso X aborde un sujet d'une importance plus grande, l'adultère. On voit dans la loi VII qu'un homme marié commettrait ce crime avec une femme également mariée, que sa femme à lui n'aurait pas le droit de l'accuser devant le juge séculier « et cela tinrent pour bon les anciens sages par plusieurs raisons : la première, parce que de l'adultère de l'homme ne naît ni dommage ni déshonneur pour sa femme ; la seconde, parce que le mari est déshonoré par l'adultère de sa femme. » Le législateur démontre ensuite que l'adultère de la femme peut causer à l'homme un préjudice que la même faute faite par lui ne saurait produire pour sa femme. — Un mari soupçonnant que sa femme le trompe ou le veut tromper, doit devant des témoins s'adresser à celui qui cherche à le déshonorer, lui défendre d'entrer dans aucune maison avec sa femme et de lui parler ; il doit répéter trois fois cette injonction, et si ensuite l'époux le rencontre, bravant sa défense, il peut le tuer sans encourir aucune peine (loi XII). Le mari pouvait aussi, sans avoir rempli la formalité dont on vient de parler, tuer l'amant qu'il surprenait avec sa femme, mais il ne devait point tuer celle-ci, il devait la livrer à la justice. Le père qui surprenait un amant avec sa fille mariée — soit chez lui, soit chez son gendre — pouvait les tuer tous deux, mais ne pouvait pas tuer l'homme seul. La XVe et la XVIe lois prescrivent les châtiments qui étaient réservés à l'adul-

tère. Le titre XVIII et le titre XIX sont relatifs aux liaisons criminelles qui peuvent s'établir entre parents, et aux liaisons qu'en usant de ruse, de promesse, et non de violence, les hommes entretiennent avec des veuves ou des jeunes filles. Alfonso X s'occupe ensuite des enlèvements et des violences (titre XX); d'autres crimes plus odieux encore contre la chasteté (titre XXI); des hommes qui favorisent la débauche (titre XXII), des sorciers, des devins (titre XXIII). Comme on pouvait s'y attendre, Alfonso n'enveloppe pas dans sa réprobation les astrologues dont il fait l'éloge ; quant aux prétendus savants qui affirmaient avoir le secret de faire de l'or, il n'en parle pas ; mais il se montre très courroucé contre les magiciens qui évoquent les mauvais esprits et il défend que nul ne soit assez hardi pour faire des images de cire, de métal, ou n'importe comment, soit dans le but d'exciter amour d'hommes et de femmes, soit dans le but de détruire les affections existantes. Il défend encore de donner des philtres « parce qu'il arrive très souvent que ces breuvages amènent la mort de ceux qui les boivent. » Nous avons dit qu'Alfonso X se montra favorable aux juifs ; on retrouve des traces de cette bienveillance dans le titre XXIV qui les concerne. Le roi de Castille parle d'eux sans l'acrimonie qui était commune au moyen âge ; mais cette bienveillance ne l'empêche pas de nettement indiquer la situation particulière qui était faite aux Israëlites. Ils ne doivent occuper aucun emploi public qui leur donne la suprématie sur les chrétiens (loi III); ils ne peuvent avoir ni chrétiens ni chrétiennes à leur

service (loi VII) ; le commerce d'un juif et d'une chrétienne doit être puni de mort ; ils doivent, sous peine d'amende, porter un chapeau qui les fasse reconnaître (loi XI) ; du reste il leur est loisible d'avoir des synagogues (loi IV), et ils ne doivent point être inquiétés au sujet de leur foi (loi V).

Après les juifs les Mores. Alfonso spécifie aussi sans rigueur quels sont leurs droits et comment ils peuvent vivre mêlés aux chrétiens (titre XXV). Il est plus sévère à l'égard des hérétiques ; s'ils n'abandonnent pas leurs erreurs, il faut les livrer au bûcher ou les bannir, suivant qu'ils ont plus ou moins publiquement professé l'hérésie (titre XXVI). A ces lois succèdent quatre paragraphes sur les suicides et sur les misérables qui, pour gagner quelque argent, ne reculent pas devant l'affreux métier d'assassin (titre XXVII). Dans le titre suivant, Alfonso X ordonne des châtiments exemplaires pour ceux qui outragent Dieu, la Vierge et les Saints. Des lois sur la manière dont les prisonniers doivent être gardés (titre XXIX), nous conduisent assez naturellement au titre XXX, sur la torture « qui est une sorte de peine que trouvèrent ceux qui aiment la justice pour, par ce moyen, rechercher et savoir la vérité sur les méfaits qui se font secrètement et ne peuvent être connus et prouvés d'une autre façon. » En lisant les neuf lois qui règlent tous les détails de ce lugubre sujet, il faut se rappeler à quelle époque vivait le roi législateur. Le titre XXXI traite des peines, le titre XXXII du pardon, le titre XXXIII et dernier, contenant l'explication de plusieurs mots dont le sens mal

défini pourrait causer des équivoques fâcheuses, achève de prouver avec quel soin minutieux a été écrite cette grande œuvre des *Siete Partidas* [1].

Malgré l'importance de ce code et quoiqu'il soit le monument législatif le plus remarquable de ces temps éloignés, il ne fut pas sur-le-champ mis en pratique. Les cités les plus importantes, s'appuyant sur leurs privilèges particuliers, repoussèrent avec tenacité un système de législation uniforme [2]. Ce fut seulement en 1348, soixante ans après la mort de leur auteur, que les *Siete Partidas* [3] promulguées dans les Cortès tenues à Alcala purent être considérées comme un code national. Elles n'ont plus cessé d'être respectées

[1] Il n'y a pas de comparaison à établir entre les *Siete Partidas* et les *Établissements* de Saint-Louis qui n'offrent que quelques lois et non un ensemble régulier. Les *Etablissements de St-Louis* ont été publiés par la société de l'histoire de France 1881-86 et dans le *Recueil des anciennes lois françaises* tome II, p. 364. — Voltaire, dans son *Essai sur les Mœurs*, ch. LXIV, a fait un bel éloge d'Alfonso X et l'a vengé de la sévérité de Mariana : « Le même fonds d'esprit qui en avait fait un philosophe en fit un très bon roi. Il fut le rival des Arabes dans les sciences et l'université de Salamanque, établie en cette ville par son père, n'eut aucun personnage qui l'égala. »

[2] Marina, *Hist. contitutionnelle de l'Espagne*, t. I, p. 321.

[3] *Hist. de la Lit. Esp.*, p. 54, Ticknor, cite dans une note un fait assez curieux qu'il emprunte à l'*Histoire d'Espagne et de Portugal* de Dunham (t. IV, p. 121), un avocat éminent du tribunal royal des appels affirmait n'avoir, en vingt-neuf ans de pratique, pour ainsi dire point trouvé de cas qui virtuellement ou explicitement ne pussent être décidés par les lois des *Partidas*.

depuis cette époque ; leurs décisions ont fourni la base de la jurisprudence espagnole et ont fini par faire partie de la constitution politique de toutes les colonies de la Péninsule. Par l'incorporation de la Floride et de la Louisiane aux États-Unis, le code d'Alfonso X est devenu, dans certains cas, une loi en vigueur dans une partie de l'Amérique, « tant est grand, dit Ticknor, auquel j'emprunte cette curieuse remarque, tant est grand le pouvoir d'une sage législation. »

CHAPITRE IV

ŒUVRES DIVERSES D'ALFONSO X

Alfonso X ne fut pas seulement un fécond prosateur, il fut poète aussi. C'est en galicien qu'il écrivit le plus grand nombre de ses vers, ses cantiques en l'honneur de la Vierge pour qui il avait une tendre piété et sous le patronage de laquelle il établit un ordre de chevalier. Faut-il induire du choix de cette langue qu'elle etait formée avant le Castillan, qu'elle avait déjà produit des poètes célèbres avant le xiiie siècle? A cet égard on n'a d'autres indices que l'assertion souvent citée du marquis de Santillana : il dit que la poésie s'acclimata mieux que partout ailleurs en Galice, il ajoute que, naguère, tous les poètes de l'Espagne, qu'ils fussent de la Castille, de l'Andalousie ou de l'Estramadure, composaient en langue galicienne ou portugaise[1]. Il est certain que cette langue jouit d'une réelle suprématie et que ses troubadours servirent d'intermédiaires entre les nôtres et ceux de la Castille. Comment se produisit

[1] *Poesias ant. al siglo XV.* — *Proemio al Condestable*, p. 16. — *Trovadores en España*. p. 492 et suiv.

cette influence? c'est ce que j'ai cherché à expliquer dans un autre livre [1], je me borne ici à constater un fait qui peut aider à comprendre pourquoi Alfonso X employa le galicien où il trouva le modèle de formes rythmiques inventées par nos poètes provençaux.

Juan Rodrigues de Castro [2] donne d'amples détails sur deux manuscrits des *Cantigas* d'Alfonso X. L'un appartient à la bibliothèque de l'Escurial, c'est un in-folio en parchemin, belle écriture du XIII[e] siècle. Il contient quatre cent un chants ou chansons, car le mot cantique ne rendrait pas exactement le mot galicien. L'autre manuscrit est conservé à Tolède, il est d'une très riche exécution, mais fort antérieur à celui de l'Escurial, il renferme seulement cent premières *cantigas* que le roi de Castille écrivit dans sa jeunesse et auxquelles de temps en temps, durant toute sa vie, il en ajouta de nouvelles qui achevèrent de compléter ce recueil, témoignage d'une constante piété. Il ne faudrait pas que le titre, donné à ces morceaux en si grand nombre, fît croire à une inspiration lyrique. Alfonso X n'a pas l'élan qu'ont eu quelques-uns de nos troubadours. Il se montre non un poète dans la grande acception de ce mot, mais simplement un versificateur patient et habile, il a le métier mais pas le génie. Il essaye beau coup de rythmes, il compose tour à tour des vers de-

[1] *La cour littéraire de don Juan II*, t. I, p. 42 et suiv, t. II p. 52. Remarquons que le Galicien, confondu avec le Portugais u temps d'Alfonso X avait de grandes ressemblances avec le C astillan.

[2] *Biblioteca española*. t. II, p. 630.

six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze, treize et même seize syllabes en mettant à profit les modèles donnés par les provençaux. Ne trouvant pas dans une langue encore peu formée toutes les ressources dont, vaguement sans doute, il sentait le besoin, il supplée à l'élévation de sentiments difficiles à exprimer, par des antithèses subtiles. Il ne manque pas, par exemple, comme l'avaient fait Rutebeuf et Gonzalo de Berceo, comme devait le faire Villasandino, de chercher dans l'anagramme d'Eva le mot Ave.

Dès le début de son recueil, Alfonso X se montre un narrateur plutôt qu'un lyrique ; il aligne tous ses titres comme au préambule d'une loi destinée à figurer dans les *Siete Partidas*, puis expose avec calme son dessein de raconter les miracles de la glorieuse Sainte Vierge. Il se complaît à l'explication mystique des cinq lettres qui forment le nom de Marie [1] dont il raconte les cinq fêtes dans un style de chroniqueur plutôt que de poète.

Le premier miracle que rapporte Alfonso X a été enregistré par Mariana dans son *Histoire d'Espagne*. Il s'agit d'une aube étincelante qui fut, dans la cathédrale de Tolède, apportée à saint Ildefonse par Sainte Marie elle-même, récompensant son serviteur d'avoir proclamé son éternelle virginité [2].

Les légendes se succèdent ensuite offrant le crédule récit de prodiges dont un certain nombre avaient déjà été redits par Gonzalo de Berceo. A l'exception de onze, toutes les pieuses histoires de ce dernier ont été répétées

[1] *Biblioteca española*, t. II, p. 633.

[2] *Ib.* t. II, p. 361.

par don Alfonso [1]. Il n'a reculé ni devant le miracle peu édifiant *de l'abbesse que Notre-Dame délivra d'angoisse* [2], ni devant l'étrange légende du pèlerin Guiralt. Un récit intéressant qui ne figure pas dans le recueil de Gonzalo de Berceo est l'anecdote bien connue dont Schiller a fait sa ballade *Der gang nach dem Eisenhammer* et qu'on a intercalée dans la vie de sainte Isabel, femme de Dom Diniz roi de Portugal [3], mais la version d'Alfonso X prouve que ce conte, d'origine orientale, était connu dans la Péninsule avant cette reine. Dans les *Cantigas* il s'agit d'un favori du comte de Toulouse.

Non puede prender nunca morte vergonhosa
Aquelle que guarda Virgen gloriosa,

E d'aquest aveno gran temps a jà passado,
Que ouve en Tolosa un conde mui precado
E aquesto avia un ome seu privado
Que faza vida como religioso.

[1] C'est de los Rios qui a fait ce relevé dans son *Historia critica*. t. III. p. 506 note.

[2] On a dit un mot de cette légende, tome I. p. 289, c'est un des contes dévôts qui a eu le plus de succès. Il a été raconté par Gautier de Coincy et supprimé dans l'édition fort incomplète donnée par l'abbé Poquet. Il figure dans un recueil provençal des *Miracles de Notre-Dame*, *Romania*, tome VIII p. 20.

[3] *Historia de la Vida, muerte, milagros de Santa Isabel* par F. Correa de Lacerda. p. 49, citée par Machado y Alvarez dans la *Enciclopedia* de Sevilla, nº 18, p. 584 et *Reynas de Portugal* par F. de Fonseca de Benevides, t. I, p. 178. En parlant du *Libro de los Exemplos* nous aurons à indiquer quelques rapprochements avec cette légende.

« Ne peut jamais avoir mort honteuse, celui qui sert la Vierge glorieuse.

Et comme preuve de cela, il arriva, il y a déjà longtemps qu'il y eut à Toulouse un comte fort estimé, lequel avait pour serviteur un homme qui menait une vie comme un religieux. Ne peut jamais avoir mort honteuse, celui qui sert la Vierge glorieuse... »

Viennent ensuite contre cet homme de bien, les méchants propos d'envieux, la résolution du comte de le faire périr, l'ordre qu'il donne à des forgerons de précipiter dans une fournaise le premier messager qu'il leur enverra, l'envoi à la forge du serviteur disgracié, le retard qu'il met à s'y rendre, s'étant arrêté en chemin pour entendre la messe de la Sainte Vierge en qui il avait grande foi, l'arrivée près des forgerons de son principal ennemi, pressé de savoir si les ordres de son maître ont été exécutés ; pris pour le messager attendu, il devient la victime de sa propre machination.

Le fragment de texte que nous avons cité tout à l'heure donnera une idée d'une forme souvent adoptée par don Alfonso. Beaucoup de ses cantigas commencent par deux ou quatre vers offrant une pensée pieuse et qui reparaissent après chaque stance, comme une sorte de refrain.

D'où Alfonso X a-t-il tiré les miracles déjà connus qu'il racontait ? En a-t-il emprunté le fonds à Gautier de Coincy ou à Gonzalo de Berceo ? Il a pu connaître un recueil provenant des miracles de Notre-Dame publié dans la *Romania*[1] et où l'on retrouve quelques-unes

[1] *Romania*, 1879, p. 12. Dans les *Archives des missions scien-*

des légendes redites par lui. Il narre donc souvent les mêmes épisodes que ces hagiographes, mais on ne remarque pas des imitations de détails qui seraient les indices de leur action directe.

Si le docte roi a souvent travaillé sur des données déjà traitées, il raconte aussi des miracles récents dont quelques-uns se sont produits dans sa famille, de son temps ou à des époques peu éloignées. Ortiz de Zuniga en donne plusieurs dans ses *Anales ecclesiasticos y seculares de la muy leal ciutad de Sevilla*[1]. De son côté Argote de Molina a rapporté dans sa *Nobleza de Andaluzia*[2] une pièce de dix-huit stances où don Alfonso raconte comment les chrétiens assiégés dans le château de Chincaya placèrent entre les créneaux une image de la Vierge à la vue de laquelle les infidèles se hâtèrent de se retirer.

C'est, nous l'avons dit, dans sa jeunesse que le roi Alfonso commença son livre de *Cantigas*. A la fin de sa vie, à l'époque de ses infortunes, appartient un autre ouvrage dont le titre indique la triste inspiration : *El libro de las querellas* (le livre des plaintes.) On n'en connaît plus que le début. Il offre, croyons-nous, le premier exemple de ce que les Espagnols appellent *coplas de arte mayor*. Ce sont des strophes de huit vers

tifiques et littéraires, 2e série, p. 307, M. P. Meyer a décrit le manuscrit qui contient ces miracles et indiqué les analogies qu'ils offrent avec ceux de Gautier de Coincy.

[1] Au livre second. On en lit un certain nombre dans la *Biblioteca española*, t. II, p. 625 et suiv.

[2] P. 150.

alexandrins. Le premier, le quatrième, le cinquième et le dernier riment ensemble. Ces consonnances identiques sont séparées au commencement et à la fin de l'octave par deux vers à rime plate. Cette strophe est harmonieuse plus peut-être que la stance italienne introduite plus tard en Espagne. On comprend qu'en comparant ces vers à ceux de Gonzalo de Berceo on ait tenté d'en nier l'authenticité. Pourtant le roi Alfonso s'y nomme. Et quel intérêt Villena, auquel on les a attribués aurait-il eu à composer un pastiche ? Et si véritablement il eût voulu le faire, n'eût-il pas employé les quatrains monorimes qui étaient généralement en usage à l'époque dont il aurait prétendu copier la manière ? Il n'y a réellement pas de raisons suffisantes pour refuser à Alfonso X l'honneur d'avoir essayé une heureuse coupe de strophe dont il put d'ailleurs trouver le modèle dans les vers hébreux [1].

Du livre des plaintes on ne connaît plus que ces deux strophes : elles sont adressées à un sujet fidèle [2] :

[1] *Estudios sobre los judios*, p. 353, note 6.

[2] Duran dans le *Romancero general*, t. II, nº 949 et Wolf dans *Primavera y for*, t. I, nº 62, ont donné un romance dont les paroles sont mises dans la bouche d'Alfonso X. Tous deux le considèrent comme vieux et oral. De los Rios (*Hist. critica*, t. III, p. 522), pense qu'on peut l'attribuer au roi de Castille et qu'il devait faire partie du *Livre des Plaintes*. Telle n'est pas l'opinion de Milà y Fontanals, il croit que le romance a été composée au xve siècle par un poète érudit qui s'inspira de la lettre écrite par Don Alfonso à Don Alonso Perez de Guzman. Voir mon *Petit romancero* page 60.

« A toi Diego Perez Sarmiento, loyal frère et ami, et ferme vassal, ce qu'à mes hommes je tais par douleur, je veux le dire à toi qui plains mon mal. Vers toi qui as quitté ton pays et ton bien pour mes intérêts à Rome et ailleurs, que ma plume vole donc ; écoute-la car avec une triste langue elle crie dolente :

« Comme il est seul le roi de Castille qui fut empereur d'Allemagne, dont les rois baisaient les pieds, à qui les reines demandaient aumône et pitié, celui qui rassembla à Séville une armée de cent mille hommes de chevaux et trois fois le double de piétons, celui qui fut respecté dans les régions lointaines pour ses Tables et pour son épée [1]. »

Cette dernière strophe, dans laquelle on peut supposer qu'Alfonso amplifiait un peu ses grandeurs passées, contient une allusion à l'appui que Marie de Brienne trouva près du roi de Castille. Cette princesse fille du vieux et brave comte de Brienne et femme du faible Baudouin II, que les Grecs avaient chassé de Constantinople, chercha à intéresser les souverains de la chrétienté au sort de son mari. Elle arriva en France si dénuée de tout, que le bon sire de Joinville lui fit présent d'une robe, le roi de Castille lui fit, sans doute, quelque don de plus de valeur, sans lui donner toutefois comme l'ont dit des auteurs espagnols, cent vingt quintaux d'argent [2] pour la rançon de son mari... qui n'était pas prisonnier.

[1] Diego Ortiz, *Anales de Sevilla*, p. 123.

[2] *Origenes de las Dignidades seglares de Castilla y Leon*, par Salazar de Mendoça et *Discurso historico de la Ciudad de Murcia*, par Cascalez, p. 25. Un peu plus loin Cascalez émet des doutes à ce sujet.

Il est probable qu'Alfonso X eût été fort embarrassé s'il se fût agi de réunir une pareille somme, eût-il eu les connaissances en alchimie qu'on lui a prêtées et à tort, c'est du moins ce que de los Rios me semble avoir bien démontré[1]. On a cru que le roi de Castille s'occupait de la pierre philosophale, par l'attribution qu'on lui fit d'un incompréhensible traité, découvert, prétendait-on, parmi les papiers de don Enrique de Villena et qui en réalité ne semble appartenir qu'au xve siècle. Ce traité porte ce titre *El tesoro*[2]. Il ne faut pas le confondre avec un ouvrage intitulé de même qui est la traduction du livre de Brunetto Latini. De celle-ci on a fait encore honneur au docte roi ; on voit combien est vrai le proverbe vulgaire ; on ne prête qu'aux riches, mais cette traduction ne fut faite que sous Sancho-el-Bravo. Brunetto Latini avait du reste été envoyé par les Guelfes de Florence en mission près d'Alfonso X et lui-même a fait allusion à cette ambassade[3] dont le but était d'obtenir des secours du roi de Castille et qui resta sans résultats. Mais si, elle en eut un ; si l'on en croit de los Rios[4], le Florentin put trouver l'idée première de son *Trèsor* dans un ouvrage de don Alfonso X, dans le *Septenario*. Ce livre qui ne nous est pas arrivé dans son entier était une de ces œuvres à prétentions encyclopédiques comme celle qu'écrivit le

[1] *Historia critica*, t. III, p. 516 et suiv.

[2] De los Rios l'a publié, t. III, p. 681. Voir encore sur *Il Tesoro Ensayo de una biblioteca española*, t. I, p. 281.

[3] *Li livres dou Tresor*, notice, p. 6.

[4] *Historia critica*, t. III, p. 556.

maître de Dante. Don Alfonso y traitait des sept arts qui formaient le *Trivium et le Quadrivium* et l'on peut juger d'après ce qui reste de son travail quels développements lui avait fournis un sujet assez simple en lui-même[1].

On est vraiment stupéfait quand on considère tous les livres de genres si divers que composa Alfonso X, quand on songe surtout à toutes les agitations de son règne. Sans doute il eut de nombreux collaborateurs, sans doute il ne fut quelquefois que l'inspirateur des ouvrages qui portent son nom, mais même, en admettant ce concours de savants groupés autour de lui, on est pris d'admiration, pour cette imagination laborieuse, pour cette incessante fécondité littéraire et l'on s'étonne à la fois que l'on ait prétendu augmenter encore, par de douteuses attributions, l'œuvre si considérable du docte roi. On a fait de lui le traducteur de *Calila et Dimna*, l'auteur d'un traité de Vénerie, des *Bocados de oro* et d'autres productions dont nous parlerons encore plus tard. Mais si l'on ne peut reconnaître à don Alfonso la paternité de ces divers volumes, il n'y a point de raison pour lui refuser celle d'un traité tout différent de ses autres œuvres : *Le livre des Echecs, des dès et des tables*[2]. Il faut pour le moins admettre que ce traité fut fait par son ordre : « Nous don Alfonso par la grâce de Dieu roi de Castille, de Tolède, etc. avons ordonné de composer ce livre dans lequel nous parlons des règles des jeux qui se pratiquent avec les échecs, les dés et les ta-

[1] Biblioteca Española, t. II, p. 684.

[2] On appelait table le jeu de trictrac.

bles... Ces règles sont accompagnées de considérations philosophiques : la distraction est nécessaire aux hommes, ils la recherchent de tous côtés, les uns la demandent à la chasse, aux chevaux, aux luttes, à l'escrime ; les autres à des amusements plus paisibles que l'on peut trouver sans déplacement, et qui conviennent aussi aux femmes, ce sont là de tranquilles plaisirs qu'offrent les échecs, les dés et les tables. Vient ensuite une dissertation sur le hasard, sur la chance (ventura) et le bien jouer. Don Alfonso veut montrer que l'on peut triompher d'une mauvaise veine à certains jeux du moins, aux échecs et aux tables ; puis le bon roi donne des détails techniques sur la forme et la disposition des échiquiers... Mais en voilà assez sur une œuvre que nous n'avons à rappeler que pour montrer une fois de plus combien actif était l'esprit d'Alfonso X [1].

Si l'on en croit le marquis de Santillano, le docte roi savait composer des vers latins et s'il n'écrivit pas en langue d'oc, il fut le protecteur de la gaie science. Giraud Riquier, un des provençaux qu'il affectionnait le plus, lui adressa, je crois l'avoir déjà dit, une supplique au sujet des troubadours que l'on confondait trop souvent avec les jongleurs et à la suite de cette requête se trouve une réponse sous ce titre : *Declaratio qu' el senhor rey N'Amfos de Castela fe per la supplicatio que Gr. Riquier fe per lo nom de juglar* [2]. Cette réponse mise

[1] Biblioteca Española, t. II, p. 651.

[2] Le texte de cette réponse est à la page 407 de la traduction que M. de Roisin a donnée de la *Poésie des Troubadours* de F. Diez.

sous le nom de Don Alfonso n'est très probablement que le fait de Riquier, mais elle prouve quelle faveur le poète provençal avait trouvée chez le roi de Castille.

Un homme qui avait remué tant d'idées, écrit tant de livres, dut exercer une grande action sur la littérature de son temps. C'est à dater d'Alfonso X que les lettres castillanes paraissent être montées jusqu'aux classes élevées de la société. A partir de ce roi, à l'influence française qui avait prédominé jusqu'alors, se mêla l'imitation des écrivains arabes et hébreux et commença à germer le goût des poésies des troubadours. Ce fut beaucoup plus tard, cependant, que ce goût devint assez général pour que les provençaux apparussent aux Castillans comme des modèles[1]. Quant à l'imitation des Orientaux, elle fut beaucoup plus prompte et nous aurons à en signaler les traces dans la plupart des livres dont il nous reste à parler.

[1] Voir la *Cour littéraire de don Juan II.*

CHAPITRE V

DON SANCHO — EL LUCIDARIO — EL LIBRO DE CASTIGOS

Don Sancho qui succéda sur le trône à Don Alfonso X doit aussi le suivre dans ces études où l'ordre chronologique adopté par moi, l'amène tout naturellement. Mais il me semble peu utile d'entrer sur lui dans de longs détails, une partie de sa vie s'est trouvée mêlée à celle de son père et quelques lignes suffiront sans doute pour donner une idée de son règne. Après la mort d'Alfonso X, il se fit couronner roi dans la cathédrale de Tolède et les armes à la main défendit cette couronne qu'il avait fait tomber de la tête de son père. Il combattit son frère, il combattit les grands révoltés contre son autorité. Aux guerres intestines se mêlèrent les guerres du dehors, les unes et les autres lui donnèrent l'occasion de se montrer digne de ce surnom de Bravo [1] qui s'est accolé à son nom. Il mourut en 1295

[1] Le mot bravo ne rend pas bien l'adjectif espagnol qui signifie encore terrible, sauvage, féroce, excellent. Dans la *Bibliotheca hispana vetus*, tome II, p 97 on lit à l'article San-

âgé seulement de trente-six ans, accablé de fatigue, de travaux, d'inquiétudes, de grands projets, de remords peut-être. Mariana l'a jugé ainsi : « Il était hardi, adroit, rusé et d'une habileté singulière en toutes choses auxquelles il s'appliquait. Il règna onze ans et quelques jours. Sa mémoire est restée ternie par la conduite qu'il tint envers son père. Quant au reste, on peut le compter au nombre des bons princes. Le pouvoir qu'il acquit par de mauvais moyens, il le conserva avec habileté ». (Historia de España l. X cap. VIII, p. 821). En pensant à ce que fut la vie de ce roi, on se dit qu'il dut avoir bien peu de loisirs à donner aux lettres. On a de la peine à se figurer que ce remuant et belliqueux Don Sancho ait pu se plaire à écrire les deux ouvrages qu'on lui attribue. *El Lucidario*, *el libro de Castigos*. Le premier peut être tiré d'une traduction provençale de l'*Elucidarium* d'Honoré d'Autun que la *Revue des langues romanes* a publiée dans son tome XXXIII, mais si beaucoup de matières de l'*Elucidarium* se retrouvent dans *El Lucidario*, il en est d'autres, moins sérieuses, qui semblent provenir d'une origine différente. Nous en jugeons ainsi, du moins, d'après la table de ce traité que M. de Gayangos a reproduite et d'après laquelle on peut se faire une idée de la singulière composition de cet ouvrage. L'esprit curieux du moyen âge s'y révèle d'une

cho-el-Bravo. « Hunc regem majores nostri ob bellicam sternuitatem, animique magnitudinem Don Sancho-el-Bravo appellare consueverunt, quod laudis potius quam vituperationis verbum inter nos est, quamvis non dubitem quin etymon a pravo duxerit. »

manière bizarre par une série de pourquoi qui s'adressent tantôt aux sujets les plus élevés, tantôt à des futilités enfantines. J'extrais de cette table les lignes suivantes :

« Où était Dieu avant la création du ciel et de la terre. — Par quelle raison la Trinité se compose de trois personnes. — Où réside l'âme de l'homme. — Pourquoi Notre-Seigneur voulut avoir trente-trois ans quand il mourut sur la croix. — Pourquoi Notre-Seigneur voulut monter au ciel avec le corps charnel qu'il avait pris sur la terre. — Comment l'âme de l'enfant peut entrer dans le ventre de la mère. — Comment l'araignée fait sa toile. — Si les étoiles tomberont au jour du jugement. — Quelle est la plus grande merveille : faire naître l'homme ou le ressusciter. — Si les esprits bienheureux désirent quelque chose. — Si les anges gardiens ont été créés par Dieu dans le ciel ou s'ils sont créés nouvellement. — Si l'ange qui vient consoler l'âme dans le purgatoire brûle ou est tourmenté comme l'âme elle-même. — Si un ange qui a gardé une âme peut ensuite en garder une autre. — Si l'Antechrist aura un ange gardien. — Si les âmes qui sont en paradis voient celles qui sont en enfer et au purgatoire et si elles peuvent en être vues. — Comment Dieu peut savoir tout ce que l'homme fait et pense. — Pourquoi les évangélistes sont au nombre de quatre, ni plus, ni moins. — Pourquoi la puce et le pou ont beaucoup de pieds, tandis que le cheval et l'éléphant n'en ont que quatre. — Pourquoi un homme ne ressemble pas à un autre. — Pourquoi les fourmis et les huîtres n'ont point de sang. — Pourquoi le chapon n'a pas de crête comme le coq. — Pourquoi le lion a le cou et la poitrine plus velus que le reste du corps. — Pourquoi la mule et le mulet ne produisent pas. — Pourquoi l'homme n'est

pas couvert de poils comme les autres animaux. — Pourquoi l'homme peut procréer en tout temps et non à des époques précises. — Pourquoi le mois de septembre est plus chaud que le mois de mars. — Comment la baleine avala Jonas ayant la bouche si petite. — Pourquoi la biche et la brebis n'ont pas de cornes comme la chèvre et la vache. » etc.

El libro de Castigos (le livre des Castoiements), se compose de xc chapitres. C'est une succession de réflexions et de conseils écrits sous une inspiration moins politique que religieuse et dans lesquels se montre une vaste instruction pour l'époque. Ce livre est adressé par l'auteur à son fils, et dans les préceptes qu'il renferme il est surtout question des rois. Voici la fin de l'introduction de ce traité :

« Comme les travaux et tentations, péchés, tromperies et maux de ce monde sont tels, et telles les méchancetés des hommes avec qui nous vivons, qu'ils s'efforcent de nous donner des conseils mauvais plutôt que bons, nous avons à chercher le vrai et droit chemin qui est Dieu, Notre-Seigneur et les bons avis et préceptes par lesquels nous serons placés avec les saints dans la gloire céleste où sont ses bien-aimés. Et pour cela, nous, le roi don Sancho, par la grâce de Dieu, septième roi de Castille, de Léon, de Tolède, de Galice, de Séville, de Cordoue, de Murcie, de Jaen, de l'Algarbe, et seigneur de Molina, plaçant mes actions et mon esprit dans ce souverain et très-haut roi, tout puissant créateur de toute chose et sans la grâce duquel rien ne se peut faire, et considérant que tout homme est obligé de diriger, conseiller et conduire ses fils et

de leur laisser mœurs, règlements, bons préceptes et doctrines, suivant lesquels ils puissent bien aimer et connaître Dieu et eux-mêmes, et donner aux autres exemples de bonne vie et que cela appartient surtout aux rois et princes qui ont à gouverner royaumes et gens ; avec la grâce de Dieu je composai ce livre pour mon fils et pour tous ceux qui veulent apprendre, au service de Dieu et de la glorieuse Vierge, à vivre pour le salut des âmes et la consolation du corps. Je le fis dans l'an (1292), que, avec l'aide de Dieu, je conquis Tarifa sur les Mores qui la possédaient depuis plus de six cents ans, depuis que la perdit le roi Rodrigue, qui fut le dernier roi des Goths, par la méchanceté et trahison du comte Julian. »

Ce n'est pas la seule fois que Don Sancho se nomme dans les *Castigos*. Au chapitre CXIX, il fait allusion à la manière dont il parvint au trône et expose assez adroitement quelle fut sa conduite. En face de ces passages et d'autres encore il semble difficile de disputer à Don Sancho la propriété du *livre des Castoiements*. Cependant M. de Gayangos rapporte quelques arguments contre cette paternité. L'un est tiré d'une erreur qui proviendrait de la date même assignée à la composition du traité, d'autres de la science que montre l'auteur et de la nature de ses réflexions. La science n'a peut-être rien de surprenant chez le fils d'Alfonso X, quant à la nature même du livre elle ne peut être alléguée comme un argument incontestable. Frédéric II n'a-t-il pas composé l'*Anti Machiavel*, ce qui faisait dire cruement à Voltaire : « Il crache au plat pour en dégoûter les autres. »

M. de Gayangos arrive à conclure que le *livre des*

Castoiements pourrait être l'œuvre d'un savant évêque ou d'un chapelain attaché à la personne de Don Sancho [1]. Mais n'y aurait-il pas eu grande hardiesse de la part de ce personnage à se subsistuer ainsi à son maître ? On peut douter aussi qu'un écrivain ait voulu se priver de l'honneur d'avoir écrit un travail considérable en l'attribuant à un autre écrivain. Toutefois l'ancienne littérature espagnole nous donne des exemples de supercheries de ce genre, témoin les lettres du prétendu Gomes de Cibdareal ; quelle que soit, du reste, l'origine du *libro de Castigos*, il nous appartenait par la date de sa composition.

Quelques passages de ce livre offrent des rencontres avec certaines pages des *Siete Partidas*, c'est lorsqu'il est parlé du devoir des rois. Mais il me semble qu'Alfonso X est toujours bien supérieur à l'auteur des Castoiements et comme forme et comme pensée. *El libro de Castigos*, me paraît assez lourdement écrit, il est d'un ensemble fatigant et monotone. Souvent, Don Sancho — admettons qu'il en soit l'auteur — comme le chevalier de La Tour Landry dans son livre pour l'enseignement de ses filles, comme Montaigne le fit plus tard d'une manière si charmante, cherche à réveiller l'attention par des exemples. Ils sont tirés fréquemment de l'histoire, de l'histoire sacrée surtout, et d'autres fois ils sont empruntés à des légendes. C'est ainsi que Don Sancho rapporte qu'une religieuse fut empêchée par la Vierge de sortir de son couvent au moment où elle allait s'enfuir avec son séducteur (cap. XVIII, p. 130). Don Sancho redit encore l'histoire si

[1] Escritores en prosa anteriores el siglo XV, p. 7.

connue de Théophile (cap. LXXII, p. 215), celle du jeune homme qui croyait avoir beaucoup d'amis, (cap. XXXVI, p. 156), nouvelle racontée aussi par Juan Manuel, par Pierre Alfonse et par beaucoup d'autres vieux écrivains. Parmi les personnages qu'a cités *el libro de Castigos* nous voyons figurer Saint Louis. On rapporte à son sujet une anecdote que nous ne nous rappelons pas avoir vue ailleurs (cap. XVI, p. 126). Saint Louis se trouvant sur le passage du Saint-Sacrement descendit de cheval et se prosterna ; bien qu'il se fût agenouillé sur un terrain fangeux, ses vêtements ne furent pas plus salis que s'il se fût mis à genoux sur un tapis. Nous donnerons un échantillon de la manière de raconter de Don Sancho en traduisant un de ses récits :

« Il arriva qu'un chevalier tomba dans une très grande pauvreté par suite de grandes dépenses qu'il avait faites par orgueil mondain. Honteux de sa misère, il s'éloigna secrètement de son pays. Il rencontra le diable qui s'en venait sous la forme d'un homme à cheval et qui lui demanda la cause de sa tristesse. Et le chevalier lui raconta toutes ses affaires. L'ennemi de la race humaine lui dit : « si tu me promets de m'amener ta femme à un jour indiqué, je te rendrai assez de richesses pour que tu te retrouves dans ton premier état. » Et le chevalier le lui promit. Et ainsi faisait le diable parce qu'il avait grande colère de la dévotion que la noble dame avait en la Vierge Marie et du service qu'elle lui faisait nuit et jour, et qu'il désirait la faire cheoir en quelque erreur ou péril. Le chevalier revenu chez lui creusa la terre où le diable lui avait commandé de le faire, et là il trouva un grand trésor. Et comme s'approchait le jour où il avait promis d'aller

avec sa femme au lieu désigné, il monta sur son cheval et appela la dame pour qu'elle se mît en croupe. Elle étonnée et un peu inquiète de cette chose, fit le signe de la croix, se recommanda à la Vierge sainte Marie et fit ce que lui ordonnait son mari. Tous deux chemin faisant arrivèrent à une église et la noble dame pria son mari qu'il la laissât descendre pour aller faire ses oraisons. Et entrée dans l'Eglise, tandis que son mari était resté dehors, elle s'agenouilla devant l'image de la Vierge, et faisant son oraison elle s'endormit et la benoîte Dame, prenant l'apparence de la femme du chevalier, sortit de l'église et monta à cheval et le chevalier pensant que ce fût sa femme, ils se mirent en chemin. Et comme ils arrivèrent à l'endroit convenu, le chevalier vit une grande troupe de démons qui se réjouissaient de sa venue, mais quand il s'approcha d'eux, ils commencèrent à se troubler et ils dirent : « O méchant, ô trompeur, pour le bien que nous t'avons fait quel mauvais guerdon tu nous apportes ! Tu nous avais promis de nous amener ta femme et tu nous amènes la mère de Dieu. » Et le chevalier effrayé de leur aspect et de leurs paroles tourna la tête vers sa femme et point ne la vit. Et étant en grande crainte et ne sachant que faire, il ouit les paroles de la Dame Souveraine, laquelle disait aux démons : « Allez, maudits, au feu perdurable de l'enfer. » Et incontinent en jetant de grands cris ils disparurent, et la Reine de consolation réconfortant le chevalier, lui dit : « Retourne chercher ta femme que tu trouveras dormant dans l'Eglise où elle s'est arrêtée pour faire ses oraisons et retourne chez toi et les richesses que le diable t'a procurées, jette-les loin de toi, car elles proviennent de mauvaise part et Dieu vous aidera. » Et le chevalier fit ainsi et entrant à l'Eglise il y trouva sa femme dormant et il la réveilla et il lui conta ce qui lui était ad

venu, et tous deux, d'un même cœur rendirent grâce à Dieu et à la Vierge Marie qui les avaient préservés d'un si grand péril. » (Ch. LXXXII. p. 266.)

Cette légende qui se retrouve dans *El libro de los exemplos* dont j'aurai à parler (Exemple CXCIX) a fourni le sujet d'une ballade allemande. (*Ballades et chants populaires de l'Allemagne*, tr. par S[t] Albin : *Le chevalier et sa femme, page* 27).

CHAPITRE VI

CALILA ET DIMNA. — EL LIBRO DE LOS EXEMPLOS, ETC.

Nous l'avons dit, l'influence arabe ne se fit guère sentir en Castille que sous Alfonso X, et par l'exemple de ce roi. Il faut le reconnaître, cependant, dès le XIIe siècle, beaucoup de contes orientaux avaient pénétré en Espagne, mais sous une forme latine, dans la *Disciplina clericalis*. Ce livre fut, on le sait, composé par Moyse Sephardi qui abjurant le judaïsme prit les noms de Pierre Alfonse [1], le premier parce qu'il avait

[1] Pierre Alfonse n'a pas été oublié par Perez de Guzman dans ses *Claros varones*, St. CCCV, mais ce sont ses œuvres de controverse qui lui ont valu ce souvenir :

Per Alfonso un doctor
Que contra el judayco error,
Fizo un volumen notable.

Les contes de Pierre Alfonse furent imités en français dans la *Discipline de Clergie* et le *Castoiement* d'un père à son fils. Assez longtemps on a attribué les fabliaux dérivés de la *Disciplina clericalis* à un trouvère qui se serait appelé Pierre d'Anfol. Les auteurs de *l'Histoire littéraire de la France* ont fait remarquer que ce nom est l'altération de celui du juif converti.

été baptisé le jour de la saint Pierre, le second parce que don Alfonso VI daigna être son parrain. Pierre Alfonse dont le recueil fournit les sujets de tant de fabliaux en France et de contes en Italie, avait fait de nombreux emprunts au *Livre de Calila et Dimna*, œuvre célèbre qui fut, dit-on, traduite, par l'ordre d'Alfonso-le-Savant. Né dans l'Inde, au VIe siècle, Barzuyet le fit passer en langue pehlevi, puis un Persan, Rusbech, converti à l'Islamisme, et prenant le nom d'Abdallah ben Al-Mocaffa en fit une version en arabe d'après laquelle fut exécutée une traduction castillane que l'on croyait avoir été écrite sur la rédaction latine de Jean de Capoue. Cette traduction, M. de Gayangos l'a publiée et l'a fait précéder de considérations dont l'analyse nous mènerait trop loin. Disons-le cependant, M. de Gayangos doute qu'Alfonso X ait fait entreprendre cette dernière version et l'attribue à un écrivain du XIVe siècle[1] ; mais telle n'est point l'opinion d'Amador De los Rios qui maintient l'intervention dont on a fait honneur au savant roi de Castille. Quoi qu'il en soit de ces divergences et bien que l'ancienne littérature castillane ne puisse évidemment réclamer *Calila et Dimna* comme une œuvre originale, ce livre a joui d'une vo-

Ils auraient pu citer comme preuve de cette transformation d'Alfonso ou Anfos ce vers de Riquier.

Requist dizem Amfos.

et cet autre de B. Calvo

Per lo manto lo reis N'Anfos.

[1] *Escritores en prosa anteriores el siglo XV*, p. 4.

gue telle et a servi de modèles à tant d'autres productions, il explique si bien la nature du *Libro de Patronio* dont on parlera bientôt, qu'il est nécessaire d'en dire quelques mots [1].

Dérivé du *Pantchatantra*, abrégé dans *Hitopadesa*, le livre de *Calila et Dimna* se compose d'une multitude de contes et de fables dont l'inextricable enchevêtrement rend une analyse suivie impossible. Après un prologue destiné à révéler toute l'importance de l'œuvre, il est dit comment Barzuyet, médecin du roi Nichnem, ayant appris que certaines montagnes de l'Inde produisaient une herbe ayant la propriété de ressusciter les morts, obtint de son maître la permission d'aller à la recherche de cette plante merveilleuse, mais des savants lui firent connaître qu'il fallait voir une allégorie dans l'assertion prise par lui à la lettre. L'herbe merveilleuse signifiait seulement que de sages préceptes pouvaient donner aux ignorants une existence nouvelle. Ce chapitre est suivi de l'histoire de Bazzuyet. On y trouve des détails intéressants sur ce célèbre médecin et sur l'époque où il vécut. Ces pages souvent éloquentes où l'on rencontre sur le monde et ses déceptions, des pensées vraiment remarquables, se terminent par une étrange et ingénieuse allégorie qu'on pourra lire dans l'*Essai sur les fables indiennes* de Loiseleur Deslongchamps [2]. Le lecteur arrive ensuite à ces innombrables apologues que Barzuyet a rapportés de ses voyages et qu'il met dans la bouche du philosophe

[1] *Hist. crit. de la literatura española*, t. III, p. 530, note

[2] Page 64.

Bidpay, répondant aux questions du roi Abendubec. Tantôt ils sont narrés isolément, le plus souvent les personnages ou les animaux qui y figurent racontent d'autres fables, d'autres contes, dans lesquels apparaissent de nouveaux interlocuteurs et de nouveaux récits. Calila et Dimna sont deux loups cerviers qui occupent une assez grande place dans le livre pour lui avoir donné leurs noms comme titre. Ils sont les sujets d'un lion auquel ils débitent une quantité de fables et de contes qui font assez longtemps perdre de vue le monarque et son conseiller. Ces fables, ces contes, ont rempli tout le moyen âge et sont venus jusqu'à nous. Ils ne sont sans doute pas toujours arrivés directement de *Calila et Dimna*, ils ont passé par d'autres voies, beaucoup par la *Disciplina clericalis* de Pierre Alfonse, mais la source première est dans l'œuvre de Barzuyet. De là vient le fabliau du *Larron qui embrassa un rai de la Lune*[1], celui des *Tresses*[2], la huitième nouvelle de la septième journée du Décaméron[3], *La laitière et le pot au lait*[4], *Le mari, la femme et le voleur*[5], *La souris métamorphosée en fille*[6]... Mais je n'ai pas l'intention de m'arrêter à toutes ces références, d'autant

[1] *Calila et Dymna* p. 16.

[2] Id.. p. 23.

[3] Id.. p. 23.

[4] Id., p. 57.

[5] Id., p. 50.

[6] *Calila y Dymna*, p. 52. Dans les *Fables de Lafontaine*, éd. des Grands écrivains de France, t. II. p. 389, on n'a point cité Calila y Dymna.

moins que dans sa traduction d'*Hitopadesa*, sorte d'abrégé, comme je l'ai déjà dit, de *Calila et Dimna*, M. Lancereau en a indiqué la majeure partie. Fait assez curieux remarqué par Loiseleur Deslongchamps [1], Mathieu Paris a mis dans la bouche de Richard-Cœur-de-Lion l'apologue du *Voyageur et de l'Orfèvre* qu'on lit au chapitre XV de *Calila et Dimna* [2]. A cette preuve de la vogue dont jouissait cet ouvrage, on peut en ajouter une autre : présidant une réunion d'évêques, de moines et de docteurs, traitant de graves questions religieuses, Michel Paléologue commença son discours par un exemple du livre de Barzuyet traduit en grec au XIe siècle [3].

El libro de los Exemplos, admis par M. de Gayangos dans sa collection de prosateurs espagnols antérieurs au XVe siècle, est, d'après les recherches de M. Morel-Fatio [4], d'une date postérieure et dut être traduit du latin par Clemente Sanchez, archidiacre de Valderas. Chaque exemple est précédé d'un texte latin paraphrasé en vers castillans. Ces vers sont suivis d'un conte, d'un apologue dont ils forment l'épigraphe. *Le livre des exemples* est platement écrit et rappelle un peu l'excessive simplicité des *Cento novelle antiche* [5]. Le manuscrit

[1] *Essai sur les Fables indiennes*, p. 67.

[2] *Calila et Dymna*, p. 70.

[3] *Escritores en prosa*, p. 2.

[4] *Romania*, 1878, p. 481. De los Rios, *Hist. critica*, t. V p. 305, croyait ce livre antérieur à l'année 1315.

[5] Comme il peut être assez curieux de suivre des ramifications qui parfois se sont prolongées jusqu'à nos jours, j'indiquerai pour les amateurs de littérature comparée, quelques-uns des

publié par M. de Gayangos se compose de trois cent quatre-vingts exemples, mais M. Morel-Fatio a décou-

rapprochements auxquels ces anecdotes peuvent donner lieu et qui n'ont pas été mentionnés par M. de Gayangos.

L'Exemple VII, tiré de *Calila et Dimna*, par Pierre Alfonse fabula XXII, est devenu notre fabliau du *Larron qui embrassa le rai de la lune*, Méon, tome II, p. 148. *Chastoiement* XXI.

L'Exemple XXIV est l'anecdote qu'un de nos trouvères a racontée dans le fabliau de la *Vieille qui graissa la main du chevalier*, Legrand, t. III, p. 362, et qu'on lit aussi dans les contes de Morlini, novella XI, p. 26, dans le *Democritus ridens*, p. 173, *l'Enfant sans soucy*, p. 258, les *Faeetie* di Domenichi, p. 284, les anecdotes d'Etienne de Bourbon, p. 378. Voir mon volume *Folklore*, p. 249.

L'Exemple XXXI provenu de la *Disciplina clericalis*, fabula XVIII, rappelle le joli fabliau des *Perdrix*, Méon, t. III, p. 181, dont on retrouve le sujet dans *Il passa tempo dei curiosi*, p. 22, les *Nouveaux contes à rire*, p. 266, les *Facetie, moti è burle*, p. 36, *l'élite des contes du sieur d'Ouville*, t. I, p. 175, un conte de Désaugiers et un vaudeville du même ; le *Dîner de Madelon*. Voir encore les *Contes de Lorraine* de M. E. Cosquin, t. II, p. 348 et suiv.

L'Exemple LV est la ruse de ce père qui délaissé par ses enfants et ses gendres, emprunte pour quelques jours des sommes considérables dont ceux-ci le croient possesseur et qui lui valent un regain de soin et de feinte tendresse. De ce sujet ont été tirés une comédie latine *Conaxa*, l'*Ecole des Pères* de Piron et *Les deux gendres* d'Étienne.

L'Exemple LVI est l'aventure de l'*Ermite qui s'enivra*, aventure qu'on retrouve dans un fabliau, *De la poésie française dans le XII*e *et le XIII*e *siècle*, p. 324, dans le *Livre d'Apollonius*, quatrain LV ; dans les *Contes populaires de la Grande Bretagne*, page 332, dans la *Littérature orale de la Picardie* de M. Carnoy, p. 134, dans l'*Algérie traditionnelle*, p. 28, dans les

vert un autre manuscrit qui donne soixante et onze exemples de plus. Les anecdotes qu'on lit dans ce recueil n'ont rien d'original, mais prouvent que c'est fort

Instructions du chevalier de La Tour Landry, ch. LXXXIX ; dans *Juan Ruiz*, quatrain 504. Grécourt et Piron ont fait leur profit de cette historiette.

L'Exemple LXII est le dixième miracle de Gonzalo de Berceo. V. tome I, p. 286.

L'Exemple LXXXV emprunté à Pierre Alfonse et qu'on retrouve dans notre conte du *Fableor*, Méon, t. II, p. 189, le *Chastoiement* conte. X, les *Cento novelle antiche*, nov. XXX, est cette historiette de moutons que Sancho fit un jour à son maître ; *Don Quichotte*. Première partie, ch. XX.

L'exemple XC a été répété une quantité de fois dans des ouvrages dont M. Lancereau donne la liste dans *Hitopadesa* d'où Pierre Alfonse a tiré le récit imité ensuite dans *El libro de los Exemplos*.

L'Exemple XCII est à peu de chose près notre fabliau : de *celui qui mit en dépôt sa fortune*, Méon, t. III, p. 107. Il a pris place dans le *Décaméron*, journée VI, nouv. IX et rappelle un conte des *Mille et une nuits*, *l'Histoire de Cogia Hassan Alhalbal*, t. V, p. 403.

L'Exemple CIII est notre fabliau du *Jugement de Salomon* Méon, t. II, p. 440. Legrand indique comme références les *Contes Tartares* et les *Gesta romanorum*.

L'Exemple CXV est l'histoire de ce lion reconnaissant à qui le souvenir d'un service fait épargner une des victimes qu'il devait dévorer. On lit ce fait dans les *Gesta romanorum*, ch. CIV.

L'Exemple CXXIV, tiré de la *Disciplina clericalis*, est notre fabliau de *Maimon*. Méon, t. II, p. 166. *Chastoiement*, conte XXIII.

L'Exemple CXCII est la légende si connue de Théophile. V. tome I, p. 291.

à tort que M. Leclerc, dans l'*Histoire littéraire de la France*, a dit à propos de nos fabliaux : « L'Espagne

L'Exemple CXCV a été aussi raconté par Gonzalo de Berceo. C'est notre conte de *l'Ermite qui ne savait qu'une messe.*

L'Exemple CXCVIII, histoire d'un moine qui, sorti de son couvent dans de mauvais desseins, sur le point de se noyer est sauvé par la Vierge, a été redite par Gonzalo de Berceo et par Gautier de Coincy. V. t. I, p. 283.

L'Exemple CXCIX, légende d'un chevalier qui avait promis au diable de lui livrer sa femme, figure comme je l'ai dit, dans les *Castigos* de Sancho le brave et fait le sujet d'une ballade allemande *Chants populaires de l'Allemagne*, p. 27.

L'Exemple CC est le miracle de l'enfant juif sauvé de la fournaise. V. tome I, p. 288.

L'Exemple CCI n'est autre chose que l'histoire de ce voleur que sa dévotion à la Vierge sauva. V. t. I, p. 284, et les *Anecdotes d'Étienne de Bourbon*, n° 119.

L'Exemple CCXII fait souvenir de notre conte de la *Sacristine* Legrand, t. V, p. 105 et se trouve dans les *Castigos*. Cap. XVIII, p. 130.

L'Exemple CCXXX est le conte des *Oies de frère Philippe*, venu du sanscrit, répété dans les *Cento novelle antiche*. Nov. XIV, p. 29, par Martin le Franc, et qui a sa place dans un vieux livre italien : *Fiore di virtù*, cap. XXXVI. Voir de nombreuses références dans l'édition de Lafontaine de Regnier, t. V, p. 2 et suivantes.

L'Exemple CCXXXIV dont l'origine remonte par la *Disciplina clericalis* au livre de Sindibad a fourni le fabliau de la *Vieille qui conchia la preude femme*. Méon, t. II, p. 92 *Chastoiement* conte XI, et le chapitre XXVIII des *Gesta romanorum* et du *Violier des histoires romaines*.

L'Exemple CCXXXV raconté par Pierre Alfonse et dans le *Roman des Sept sages*, Loiseleur Deslongchamps, p. 20, se retrouve dans le fabliau de *Celui qui enferma sa femme dans*

en possède à peine des traces fugitives dans quelques épisodes de ses romans. » Nos fabliaux, non pour la

une tour. Méon, t. II, p. 99 ; dans la nouvelle quatrième de la VIe journée du *Décaméron*, dans le *Passa tempo dei curiosi*, p. 102 ; dans le *Corbacho* de Martinez de Toledo, seconde partie, ch. I, feuillet 17, etc., et a fourni à Molière la scène de Georges Dandin où Angélique feint de se tuer.

L'Exemple CCXXXVI parle d'une femme qui persuade à son mari enivré par un narcotique, qu'il a promis de se faire moine ce qu'il exécute. Ressemblance avec le *Vilain de Bailleul*. Legrand, t. IV, p. 192, l'histoire de *Farlalana* de Lasca, *seconda cena*, p. 152 ; la nouvelle LXX de des Perriers, la nouvelle VIII de la troisième journée du *Décaméron* et le conte de Feronde au sujet duquel dans le Lafontaine de la collection des *Grands écrivains de la France*, on donne encore d'autres rapprochements, t. V, p. 379.

L'Exemple CCXLVII d'un soudan et d'un philosophe qui donne de sa perspicacité d'étonnantes preuves expliquées d'une manière naturelle, se lit à peu près dans les *Cento novelle antiche*, nouvelle III.

L'Exemple CCCX que l'on peut lire dans les *Gesta romanorum* et dans divers ouvrages indiqués par M. Brunet dans le *Violier des histoires*, p. 182 ; est l'apologue du *Livre de Patronio*, exemple XLIX.

L'Exemple CCCXI tiré de Pierre Alfonse, est notre fabliau du *Marchand qui perdit sa bourse*. Méon, t. II, p. 120.

L'Exemple CCCXXXIV emprunté aussi à Pierre Alfonse fait le sujet du fabliau *Le Jugement de l'uille*. Méon, t. II, p. 113.

L'Exemple CCCLXX forme l'exemple XLV du livre de Patronio.

J'ai dit que M. Morel-Fatio a découvert soixante et onze exemples manquant dans le manuscrit publié par Gayangos.

L'Exemple VIII est cette jolie histoire dont Schiller a fait sa célèbre ballade *Le message à la forge*. Je n'indiquerai pas

forme, mais pour le fonds, appartiennent moins à la France qu'à l'Espagne, qui les a connus avant nous,

tous les rapprochements que M. G. Paris a fait à propos de cette donnée dans la *Romania*, t. V. p. 254. J'ajouterai seulement qu'en Portugal le jeune homme calomnié est devenu un page du roi dom Diniz, *Reynas de Portugal*, t. I, p. 198, que M. Machado y Alvarez a rapporté cette légende d'après un ouvrage de Correa Lacerda, *Historia de Santa Isabel*, que D. Alfonso X, comme je l'ai dit, l'a versifiée dans ses *Cantigas*, *Enciclopedia de Sevilla*, nº 16, p. 500 et nº 18, p. 562, et qu'on peut encore la lire dans les *Historiettes* d'Étienne de Bourbon, p. 339. Voir aussi le *Volkskunde*. de Liebrecht, p. 38.

L'Exemple XI est la fable du Cochon et du Renard.

L'Exemple XVII est l'histoire de Damon et Pythias, bien souvent répétée, qu'on lit dans *Fiore di virtù*, cap. II.

L'Exemple XVIII conté par Pierre Alfonse, fabula I est le fabliau du *Preudom qui avoit deux bons amis*, qu'on lit aussi dans les *Castigos y documentos*, p. 35. *Chastoiement*, p. 10. Ce récit se retrouve en Catalogne, *Rondallistica*, de Bertran y Bros, nº 18.

L'Exemple XIX tiré de la *Disciplina clericalis*, fab. II est le fabliau des *Deux bons amis loiax*. Méon, p. 52.

L'Exemple XLVIII, Histoire du voleur protégé par Notre-Dame racontée aussi par Gonzalo de Berceo. V. t. 1, p. 284.

L'Exemple LXIX raconte comment une inscription empêcha un barbier de tuer un roi. On trouve des analogies avec cette donnée dans les contes Siciliens de Pitrè : *Li Tre rigordi*, t. III, p. 391, Pitrè indique six variantes ; dans le *Rondallayre ; Los tres concells de Salomon*, t. III, p. 70 ; dans le livre de *Patronio*. Exemple XXXVI ; dans les *Historiettes* d'Étienne de Bourbon, p. 81. Dans *Fiore di virtù*, cap. XV.

Beaucoup d'exemples dont je n'ai pas indiqué les références sont empruntés à Valère Maxime, Sénèque, St-Augustin et à une collection latine *Speculum Laicorum* surlaquelle M. de Gayan

d'abord par la *Disciplina clericalis*, d'où ils nous sont venus ainsi qu'aux Italiens, sans que les trouvères aient, avec ceux-ci, autant servi d'intermédiaires qu'on l'a pensé. Quant à ces quelques épisodes imités dans les romans espagnols, suivant M. Leclerc, il eût été bon de les indiquer. L'assertion est par trop vague. Nous n'en avons pas encore fini avec les livres d'exemples. On en connaît encore un qui porte un titre que rien n'explique, mais qui eût certainement préoccupé Moncrif : *Le livre des chats, El lîbro de los Gatos.* Les récits qui le composent sont mieux écrits que ceux dont je viens de parler. Le but en est moral et religieux souvent. On y remarque cependant contre le clergé une hostilité qui rappelle l'esprit de beaucoup de nos fabliaux et dont jusqu'à présent on n'a guère trouvé de traces dans la littérature espagnole. Le neuvième exemple, *du loup et des moines*, pourrait avoir son point de départ dans notre *roman du Renard.* Un autre conte *De ce qui arriva à Galter avec une femme* est une sorte de parabole qu'on lit dans le chapitre CI des *Gesta Ro-*

gos donne quelques détails. Les traditions de l'antiquité ont subi parfois de bizarres transformations dans le *Livre des Exemples*. De los Rios, tome V, p. 308, note, a recueilli les noms de nombreux écrivains sacrés ou profanes cités dans *El libro de los Ȇxemplos :* Les Évangélistes, St-Denis l'aréopagite, St Gérôme, St Augustin, St Grégoire, St Isidore, Bède, Alain, Aristote, Polycrate, Sénèque, Cicéron, Ovide, Macrobe, Valère, Orose, etc. etc. Mais ces autorités nous semblent souvent invoquées à tort et à travers et ne nous paraissent pas la preuve incontestable de l'érudition de l'auteur, bien vanté par de los Rios.

manorum. L'exemple IV est cette fable *du chasseur et des perdrix* qu'a racontée Juan Manuel. Les exemples contenus dans le *Livre des chats* sont au nombre de cinquante-huit. J'en analyserai un. Il y avait une fois deux compagnons qui parièrent, l'un qu'il aurait plus d'avantage à mentir qu'à dire la vérité, l'autre au contraire qu'il gagnerait plus à dire la vérité qu'à mentir. Ils rencontrèrent une troupe de singes. Le premier s'approcha d'eux et leur fit force compliments. Les singes enchantés le comblèrent de présents. L'autre déclara franchement aux singes qu'il n'avait jamais trouvé rien de plus désagréable que leur compagnie. Cette sincérité fut payée par des horions, on arracha les yeux à l'homme véridique et il se réfugia comme il put sur un arbre. Pendant la nuit des animaux de toute espèce vinrent causer au pied de l'arbre. Un renard parla d'un roi du voisinage qui était l'homme le plus malheureux du monde, il était aveugle et sa fille était muette. Le renard ajouta qu'il était cependant bien facile de les guérir l'un et l'autre : « Le dimanche, ajouta-t-il, quand les bonnes femmes font leurs offrandes et laissent du pain sur les fosses, je vais le manger ; si avant que je pusse l'avaler, on m'arrachait de la gueule la première bouchée de ce pain, et si on la donnait à la fille du roi, elle recouvrerait tout de suite la parole. » Quant à l'infirmité du roi, le renard prétendit qu'en enlevant une certaine pierre qui était près de son palais, il jaillirait une source magnifique, laquelle avait la propriété de rendre la vue aux aveugles.

Quand le jour vint et que les bêtes se furent éloignés,

l'homme qui était sur l'arbre, la Vérité, comme dit le vieil auteur, se hâta de quitter sa place et se rendit au palais du roi. Il annonça qu'il savait le moyen de guérir sa majesté et de faire parler la princesse. Il fit enlever la pierre, l'eau jaillit ; il s'en lava les yeux que les singes lui avaient crevés et retrouva sa bonne vue. Le roi suivit aussitôt l'exemple qui lui était donné et obtint le même résultat. L'homme véridique, en faisant ce que le renard avait indiqué, donna ensuite la parole à la princesse et jouit de toutes les faveurs dont deux pareils services le rendaient digne. Un jour que bien vêtu il se promenait sur un beau cheval, escorté d'une nombreuse suite, il rencontra son ancien compagnon. Celui-ci, voulant savoir comment il était parvenu à une si bonne position, lui dit qu'il avait un fils aveugle et le pria de lui révéler quel remède il avait employé pour guérir la fille du roi. L'homme véridique, cessant de l'être, engagea son compagnon à se rendre dans la forêt et lui désigna l'arbre au pied duquel se rendaient tous les animaux du voisinage. Il lui recommanda de s'adresser à eux et lui promit qu'il en obtiendrait une réponse satisfaisante. Le pauvre compagnon suivit ce perfide conseil et fut dévoré par les bêtes dont il avait surpris les secrets. Le but de cette histoire est de montrer que les menteurs sont tôt ou tard punis. Mais ce qui dérange un peu la moralité de l'apologue, c'est que l'homme véridique finit par faire un affreux mensonge pour se débarrasser de son compagnon.

Nous nous excuserons près de nos lecteurs de tant de

détails sur des livres de minime importance. Il pouvait être nécessaire de montrer de quelle vogue jouissait un genre dans lequel Don Juan Manuel, dont nous parlerons bientôt, montra un véritable talent.

CHAPITRE VII

LA GRANDE CONQUÊTE D'OUTRE-MER

On a fait honneur à don Alfonso X de la grande conquête d'outre-mer. On avait été trompé par la supercherie d'un éditeur qui fit précéder l'édition de ce livre exécutée en 1503, d'un prologue où le roi de Castille lui-même était censé prendre la parole. M. de Gayangos, par de nombreuses et plausibles inductions, me semble avoir parfaitement prouvé la fausseté de cette attribution [1] à laquelle, dans la première édition de ce livre, j'avais eu le tort d'ajouter quelque foi. Un autre écrivain que nous avons bien souvent nommé, De los Rios, croit, d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale de Madrid, consulté par lui, que la *Grande conquête d'outre-mer* fut composé sur un original français [2] par ordre de don Sancho-el-Bravo, mais ne semble pas admettre qu'il s'agisse d'une simple traduction [3].

La Grande conquête d'outre-mer se compose comme

[1] *La Gran conquista de Ultramar*, intr. p. 10 et suiv.

[2] *Historia critica*, t. IV, p. 21.

[3] Id., p. 26.

fonds de l'histoire de Guillaume de Tyr, mais c'est là un livre sérieux que les historiens plus récents des croisades ont consulté avec fruit ; le livre espagnol mêle aux matériaux véridiques qu'a laissés l'auteur latin plusieurs longs et incroyables épisodes, il tourne au roman de chevalerie. Les deux ouvrages commencent de la même manière par des détails sur Omar, par des notions sur la situation des lieux saints avant la première croisade, par le récit des prédications de Pierre l'Ermite, mais ils s'écartent violemment l'un de l'autre en arrivant à Godefroid de Bouillon. Guillaume de Tyr dit au sujet de ce personnage illustre : « Preterimus denique studiose, licet id verum fuisse plurimorum astruat narratio, cygni fabulam, unde vulgo dicitur sementivam eis fuisse originem, eo quod a vero videatur deficere talis assertio ».

Le vieux traducteur français, dont la paraphrase a été publiée en regard du texe de Guillaume, reproduit la réserve du texte et rend ainsi ce passage : « Ge ne vos pas dire a escient ce que l'en dit por voir, quar l'en dit que il fu del lignaige au chevalier au Cygne, car c'est une chose où il ne semble mie moult à avoir de vérité, por ce si n'en weil mie fere grant parole en ceste estoire où il n'estouvroit se voir non. »

L'auteur de la *Grande conquête*, bien loin d'imiter cette incrédulité, raconte tout au long l'étrange légende à laquelle Guillaume de Tyr ne faisait qu'une allusion dédaigneuse. Cette légende occupe depuis le chapitre CLVII jusqu'au chapitre CLXV du premier livre de la *Gran conquista*.

Elle suffirait à elle seule pour révéler que des éléments français on été employés par l'auteur espagnol et de ces éléments, comme nous le verrons, on rencontre encore bien d'autres traces dans la *Gran conquista*. M. de Gayangos admet du reste que ce n'est pas un de ses compatriotes qui a inventé ou intercalé ces fictions. Il a, dit-il, dû traduire un ouvrage français composé en 1275, mais de cet ouvrage, ajoute-t-il, on ne connaît que quelques fragments insérés par Dom Martene dans son *Amplissima collectio*. Ces fragments n'offrent pas, comme on le croirait, d'après l'assertion de M. de Gayangos, le mélange de fables et d'histoire qui règne dans la *Grande conquête d'outre-mer*. Ils appartiennent à la continuation qu'un chroniqueur anonyme ajouta au récit de Guillaume de Tyr [1]. De son côté, Milà y Fontanals dit : « La Grande conquête d'outre-mer fut traduite en castillan dans les premières années du XIVe siècle, certainement sans d'autres modifications que l'introduction de quelques circonstances locales et de quelques noms arabes dans les narrations carolingiennes [2].

Voilà l'origine française bien reconnue, mais à quelle source le traducteur a-t-il puisé ? Il est difficile de répondre à cette question. Un limousin, Grégoire de Bechada [3], composa au XIIe siècle une chronique en vers

[1] *Veterum scriptorum amplissima collectio*, t. V., p. 581. *L'histoire litt. de la France* l'attribue à Hugues Plagon ce qui est douteux. *Recueil des historiens des Croisades*, hist. occidentaux, t. II. p. 2.

[2] *De la Poesia heroico popular*, p. 337.

[3] *Histoire littéraire de la France*, t. X, p. 403, t. XIV, p. 340. — P. Paris, *Manuscrits ds la Bibliothèque du roi*, t. VI,

de la première croisade. Mais cette chronique on ne la possède plus, on n'en sait l'existence que par une mention de Geoffroy, prieur de l'abbaye du Vigeois. M. Paul Meyer a publié dans le tome II des *Archives de l'Orient latin* un fragment d'une chanson d'Antioche déjà signalée par Milà y Fontanals, ce morceau se compose de 707 vers alexandrins en laisses monorimes. M. Chabaneau, dans la *Revue des langues romanes*[1], demande si ce n'était pas là une partie du poème de Bechada. M. P. Meyer ne croit pas les vers assez anciens pour admettre cette hypothèse, mais M. Chabaneau pense qu'ils pourraient être un *rajeunissement*. Quoi qu'il en soit M. Gaston Paris a étudié ce fragment d'une manière bien intéressante[2], et a montré qu'il a été fréquemment traduit dans la *Gran conquista* à laquelle, par lui, ont dû arriver des détails inconnus des autres chroniqueurs. Voilà donc la Provence qui intervient dans la composition du livre castillan. Si l'on avait la suite du poème limousin, on y verrait peut-être qu'il a fourni d'autres éléments encore à l'écrivain espagnol. Cette suite manquant et ne découvrant dans la littérature de la langue d'oc aucun vestige des faits romanesques rapportés dans la *Gran conquista*, force nous est de consulter les monuments de la langue d'oïl.

La première croisade a tout un cycle composé de

p. 180. — *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. II. Analyse du roman de Godefroi de Bouillon par Leroux de Lincy.

[1] Tome XXVII, année 1885, p. 147 et suiv.

[2] *Romania*, tome XVI. *La chanson d'Antioche provençale* et la *Gran conquista de Ultramar*.

cinq branches[1] qui furent l'objet de remaniements dont je n'ai pas à m'occuper. Ces branches sont ; Antioche-Jérusalem — Les Chetifs (captifs) — Hélias — les Enfances Godefroi de Bouillon. La chanson d'Hélias, le chevalier au cygne, qui chronologiquement devrait prendre place tout d'abord, puisqu'elle est relative à la famille de Godefroy, fut écrite après les trois premiers poèmes. Elle fut composée, à une époque ou l'on commençait à s'éprendre des aventures romanesques, sur d'antiques traditions qu'on a vu rappeler avec incrédulité par Guillaume de Tyr, dont la lointaine origine n'est pas bien éclaircie et qui jouirent d'un long succès.

L'auteur espagnol qui a sans doute profité de la geste limousine a du employer aussi des documents français. Est-il remonté directement au cycle de la croisade, à ses trois dernières gestes surtout ? ou en a-t-il connu la substance par une compilation en prose ? Cette supposition paraît assez probable et conforme à l'opinion de Milà y Fontanals. Nous étions donc disposé à croire que le traducteur castillan avait suivi un texte que possède notre Bibliothèque nationale (Fond français 781) et dont l'auteur déclare qu'il a écrit « sans rime pour l'estoire avoir plus abrégier ». Pourtant l'histoire du chevalier au cygne racontée dans la *Gran conquista* diffère, au

[1] *La chanson d'Antioche, composée au commencement du* XII[e] *siècle par le pèlerin Richard, renouvelée sous Philippe-Auguste, par Graindor de Douai*, publiée par P. Paris. Paris Techener, 1848. — *Hist. litt. de la France*, t. XXII. — *Le cycle de la croisade et la famille de Bouillon* par Pigeonneau. S[t]-Cloud, 1877.

début surtout, de celle que donne le manuscrit en prose et se rapproche de la plus ancienne rédaction en vers de ce roman plusieurs fois remanié.

Dans le texte en prose, comme dans des leçons versifiées postérieures à la rédaction rimée, dont je parlais dans la phrase précédente, Béatrix, femme d'Euriant roi de l'Ilefort, accuse une pauvre femme d'adultère parce qu'elle lui voit deux jumeaux [1]. Comme châtiment de ce juge-

[1] Dans la lai de Frene (*Poésies* de Marie de France, t. I, p. 139), une châtelaine manifeste un soupçon pareil et en est punie en accouchant de deux fils à la fois. Dans les *Reali de Francia*, récit analogue, histoire de Dusolina, p. 80. A l'origine de la maison de Porcelet on rencontre une tradition à peu près semblable et qui peut-être se rattache au chevalier au Cygne. Wulson de la Colombière la raconte fort naïvement. Une dame de cette ancienne famille étant enceinte rencontre une pauvre mère allaitant deux jumeaux et lui adresse des paroles outrageantes. Celle-ci prie Dieu de punir son accusatrice en lui donnant autant d'enfants qu'une truie qui était là, couchée sur un fumier, avait de petits. « Ensuite de quoy, ajoute La Colombière, cette dame quand elle fut à la fin de son terme, accoucha d'autant d'enfants comme la truie avait de cochons, lesquels enfants furent tous baptisés et vécurent longtemps et nonobstant beaucoup de dangers qu'ils coururent, devinrent de grands personnages et prirent pour leurs armes cette truie, laquelle leurs successeurs ont conservée jusqu'à présent. » Dans le romance d'Espinello on trouve quelque chose de cette donnée sur laquelle, renchérissant encore, un romance du XVI[e] siècle, raconte comment une princesse d'Irlande expia un jugement téméraire en donnant le jour à cent soixante fils. Enfin, dans les contes de Grimm on remarque quatre à cinq fois la répétition d'une anecdote du même genre qui, dans plusieurs récits, se rattache à l'histoire du chevalier au Cygne. Un de ces récits offre à peine

ment téméraire, elle accouche elle-même de sept enfants pendant l'absence de son mari, retenu au loin par une interminable guerre. La mère de celui-ci, Matabrune, ordonne d'abandonner les enfants dans une forêt et écrit à son fils que Béatrix a mis au monde sept chiens... Inutile de pousser plus loin l'analyse de cette version dont le début est le point qui établit une grande différence avec la donnée qu'a suivie en partie l'écrivain espagnol et qu'on trouve dans le manuscrit fond français 12558. Dans cette dernière version, Lothaire qui régnait près de la Hongrie rencontra, en chassant, une belle jeune fille, Elioxe, qu'il épousa en dépit de sa mère. Le rôle que joue celle-ci est à peu près le même que celui de Matabrune, ensuite les deux versions offrent des différences de détails, sans doute, mais reproduisent à peu près, dans leur ensemble, les mêmes épisodes. Si l'auteur castillan a connu ce récit, le premier en date, il a changé les noms de la plupart des personnages, à commencer par le chevalier au cygne qu'il nomme non Hélias mais Popleo... Mais voilà assez de préliminaires sur une question d'origine à laquelle nous ne pouvons d'ailleurs donner une solution ; ce qui est intéressant pour nous c'est de trouver la preuve d'une influence française très réelle, qu'elle parte d'un point ou d'un autre. Abordons maintenant l'histoire de l'ancêtre prétendu de Godefroy de Bouillon.

L'histoire raconte — c'est ainsi que commence le roman du *Chevalier au Cygne* — que dans un royaume

des différences avec le roman français. (*Traditions allemandes*, trad. par M. Theil, t. II, pages 280, 345, 372, 375, 436.)

d'Asie, il y avait un roi et une reine, nommés l'un Poplée, l'autre Gisanca. Ils avaient une fille qui s'appelait Isonberte. Celle-ci était fort belle, et de nombreux rivaux ambitionnaient sa main. Mais comme aucun d'eux ne lui plaisait, et que ses parents voulaient absolument qu'elle fît un choix, elle prit le parti de s'enfuir. Elle arriva jusqu'à un bras de mer où elle rencontra une barque attachée au rivage. Personne n'occupait cet esquif. Isonberte y monta, et sans employer ni voiles ni rames, elle se laissa aller au hasard. Au bout de quelque temps, la barque aborda ; l'infante l'amarra et sauta à terre. Elle se trouva dans une contrée sauvage et déserte. C'était dans ces lieux qu'un comte appelé Eustache, et qui était seigneur du pays, aimait surtout à chasser. Il se livrait justement à ce plaisir, et sa meute, flairant les traces de l'infante dans cette région inhabitée, se mit à la poursuivre en donnant de la voix. Isonberte, effrayée, grimpa sur un arbre, dans les branches duquel elle s'offrit aux regards du comte. Eustache l'entendit invoquer Dieu et les saints, comprit qu'elle était bonne chrétienne, et que dans cette rencontre étrange il n'y avait rien de magique. Il rassura la belle fugitive et la détermina à le suivre dans son palais, où il la présenta à la comtesse Ginésa, sa mère [1].

[1] Cette situation rappelle le début du romance de la *Infantina* si connue en Espagne et en Portugal. « A chasser, va le chevalier, à chasser comme il avait coutume. Ses chiens étaient fatigués, il avait perdu son faucon. Il s'était arrêté près d'un chêne, il était haut à merveille, sur une des branches les plus élevées, il vit qu'était une petite infante. Les cheveux de sa tête

Eustache, ravi de la grâce et des charmes de l'infante, en devint bientôt tellement amoureux qu'il voulut l'épouser, et qu'il réalisa ce projet en dépit de sa mère, laquelle était fort irritée de se voir une bru dont on ne connaissait ni l'origine, ni les antécédents. Peu de temps après son mariage, le comte fut appelé par son suzerain, le roi Liconberte-le-Brave, qui avait une terrible guerre à soutenir. Le jeune époux partit le cœur plein de regrets et laissant sa femme enceinte. Celle-ci ne tarda pas à mettre au monde sept fils, et, chose merveilleuse, à mesure qu'ils naissaient un ange descendait du ciel et entourait le cou de chacun d'eux d'une chaîne d'or.

Bandoval, un chevalier en qui Eustache avait pleine confiance, écrivit aussitôt à son maître pour lui annoncer cette paternité extraordinaire. Mais, en enivrant le messager, Ginésa réussit à s'emparer de la lettre, et y substitua une autre dépêche dans laquelle il était dit qu'Isonberte était accouchée de sept chiens, lesquels avaient tous un collier de laiton. Quoique désolé de cette nouvelle, le comte, qui aimait tendrement sa femme, ordonna que l'on gardât les chiens jusqu'à son retour : sa mère parvint encore à s'emparer de la réponse d'Eustache, et la remplaça par une lettre dans laquelle il était enjoint à Bandoval de faire périr les sept enfants et la pauvre Isonberte. Bandoval ne put se résoudre à mettre la comtesse à mort ; il lui laissa la vie, et ne pouvant non plus se déterminer à faire périr les sept fils de son maître, il se contenta de les abandonner dans les

couvraient tout le chêne. » *Primavera y flor*, t. II, nº 151. Voir aussi mon *Romanceiro*, p. 73 et 203.

bois. Une chèvre d'abord, puis un pieux ermite, prirent soin des pauvres enfants. Durant la longue absence de leur père, ils grandirent, et bientôt accompagnèrent leur protecteur dans ses courses. Un jour, le solitaire, suivi de six d'entre eux, se rendit à Châteaufort, où résidait Ginésa. La méchante femme conçut un soupçon à la vue de ces beaux jeunes gens, et comme l'ermite, ignorant tout ce qui s'était passé, n'avait nul motif de se défier d'elle, il lui conta comment il les avait trouvés. Ginésa finit par lui demander les infants, et il consentit à les lui laisser. Ginésa revint aussitôt à ses premiers projets, et ordonna le meurtre de ses petits-fils. Deux misérables, Dransot et Frongit, furent chargés du crime, mais lorsqu'ils ôtèrent aux jeunes gens leurs chaînes d'or, ceux-ci se changèrent en de beaux cygnes et s'envolèrent. Ginésa, fort étonnée et fort irritée, ordonna à un orfèvre de lui fabriquer une coupe avec toutes les chaînes. L'artiste se mit à l'œuvre, et ayant fait fondre un des colliers, il remarqua avec surprise qu'il donnait une assez grande quantité d'or pour que l'on pût croire que tous les autres colliers avaient été employés. Cette chaîne lui suffit donc pour faire une grande coupe, qu'il remit à Ginésa, tout en gardant les cinq autres colliers. Quant aux cygnes, ils avaient gagné un étang, où leur frère, qui était resté à l'ermitage, et l'ermite lui-même, les admirèrent et jouèrent avec eux sans les reconnaître.

Cependant le comte Eustache revint enfin de sa longue guerre, et par Bandoval il apprit toute la vérité. Sa mère ne chercha à dissimuler ni ses ruses, ni sa

cruauté ; elle avait agi ainsi, disait-elle, pour sauver l'honneur de son fils : il était évident que sa femme était adultère. La comtesse finit par rappeler à son fils que, d'après les lois du pays, la malheureuse Isonberte devait mourir si un champion ne se présentait pour la défendre. Eustache, malgré sa tendresse pour sa femme, fut obligé de se soumettre, et il partit pour Portemise, ville dans laquelle était restée Isonberte. Celle-ci apprit avec douleur l'horrible accusation portée contre elle, et la nécessité où elle était de fournir un champion. Ce n'était pas chose facile : les uns la croyaient coupable, les autres craignaient de s'attirer la haine de Ginésa, dont la méchanceté était connue. Deux jours à peine séparaient la jeune comtesse de l'époque fixée pour le combat, et elle n'avait pas encore de défenseur. C'était dans la nuit du vendredi. Isonberte s'agenouilla et se remit entre les mains de Dieu, elle l'invoqua avec une ferveur qui produisit un miracle.

Un ange apparut à l'ermite et lui révéla que le jeune homme, son compagnon, était le fils d'Isonberte et d'Eustache, et qu'Isonberte, lâchement accusée, allait périr si elle ne trouvait un chevalier. Il ordonna à l'ermite de transmettre ses paroles au jouvenceau et de lui enjoindre d'aller combattre pour sa mère. Le jeune homme reçut avec joie une pareille mission ; il se rendit avec l'ermite à Portemise et y arriva au moment même où l'on conduisait sa mère au supplice. Il demanda au comte de combattre pour l'accusée. Eustache n'avait pas grande confiance en un champion d'un

âge si tendre ; il consentit cependant à la demande qui lui était faite, et le bon Bandoval alla armer le jouvenceu, tandis que le solitaire, agenouillé dans une église, priait avec ferveur pour la mère et pour le fils.

Comme on le pense bien, le champion d'Isonberte vainquit l'accusateur qu'avait suscité Ginésa, et lui trancha la tête. L'innocence d'Isonberte fut proclamée, et son sauveur, tombant aux pieds d'Eustache, lui apprit qu'il était son fils. Le comte courut annoncer cette nouvelle à sa femme dont la joie ne fut pas moins vive que celle de son mari : « Elle fut aussitôt au jouvencel « en courant et commença à l'embrasser sur la bou« che, sur le visage et sur les yeux ; à lui baiser les « pieds et les mains et elle faisait de telles démonstra« tions qu'elle semblait folle, et tous commencèrent à « montrer la plus grande allégresse qui puisse être. »

Ce bonheur fut bientôt troublé. Qu'étaient devenus les autres enfants ? L'ermite raconta ce qui s'était passé, et Ginésa, interrogée par son fils, confessa la vérité. Eustache manda l'orfèvre qui avait fait la coupe et lui demanda s'il ne restait rien des colliers. L'orfèvre déclara qu'il lui restait encore cinq chaînes d'or. Il les remit à Eustache. La familiarité que les cygnes avaient montrée à l'ermite ne laissèrent plus de doute à celui-ci. Ces six beaux oiseaux étaient évidemment les fils du comte. Eustache sentit revenir l'espérance en pensant que la restitution des colliers leur rendrait leurs formes premières. Quant à la méchante Ginésa, elle fut condamnée à mourir de faim. Eustache et l'ermite se mirent à la recherche des cygnes, ils les trouvèrent, et le

comte les ayant parés de leurs colliers, ils devinrent aussitôt de beaux jeunes gens. Un d'entre eux cependans conserva son plumage : c'était celui dont la chaîne avait été transformée en coupe. Le père, ses enfants et l'ermite revinrent retrouver Isonberte dont la douleur fut grande quand elle vit qu'un de ses fils restait privé de sa forme naturelle.

Après avoir raconté cette reconnaissance, l'auteur trace brièvement toute la fin du roman qu'ensuite il délaye dans une longue série de chapitres. Nous nous contenterons de donner le résumé en question :

« Tous ces jeunes gens furent de très bons chevaliers, et le comte leur père, avec leur aide, conquit beaucoup de terres et augmenta beaucoup son comté. Mais quoique tous fussent bons et valeureux en fait d'armes, celui qui combattit pour sauver sa mère fut le meilleur de tous ; il était le plus grand et le plus beau et était né le premier. Celui qui était resté cygne, dès qu'il vit sa mère, lui fut baiser les mains avec son bec, et commença à battre des ailes et à mener grande joie et à monter dans son giron, et tout le jour il ne se voulait jamais éloigner d'elle et il était si bien apprivoisé qu'il ne mangeait qu'avec elle, et il ne s'éloignait pas des hommes, il restait volontiers avec eux, et il ne lui manquait pour être homme lui-même que le corps et la parole, car il avait bon entendement. Le jeune homme qui combattit pour sa mère eut cette grâce de Dieu Notre-Seigneur, avec toutes les autres grâces qu'il avait déjà reçues, d'être vainqueur de tous les combats et de tous les défis contre les femmes dépouillées de leurs biens ou accusées comme elles ne le devaient être, et son frère qui était cygne de le conduire aux endroits où tels

combats et accusations avaient lieu. Et pour cela il eut nom le chevalier au Cygne et ainsi l'appelait-on dans toutes les contrées où il allait combattre, et on ne l'appelait pas autrement que Chevalier au Cygne. Il eut cependant un autre nom quand on le baptisa, car sa mère lui fit donner celui de Popleo, qui était aussi le nom de son aïeul, père de sa mère. Mais comme Dieu lui avait fait cette grâce et lui avait donné ce cygne son frère pour conducteur et pour guide, jamais il ne voulut qu'on l'appelât autrement que le Chevalier au Cygne. Et quand ce cygne le conduisait, ils allaient dans un petit bateau en cette manière. Ils prenaient ce bateau et le mettaient en la mer qui était tout près de la terre où leur père avait son comté, et dès qu'il était à la mer on attachait au bateau une chaîne d'argent très bien faite et on mettait au cou du cygne un collier de cuivre, et le chevalier portait son écu, le fer de sa lance et son épée, et un oliphant à son cou, et de cette sorte le cygne le menait en suivant les bords de la mer jusqu'à ce qu'ils arrivassent à quelques-uns des fleuves qui parcouraient les pays où le chevalier avait à combattre. Et ainsi le conduisit le cygne jusqu'à l'endroit où le fleuve Rhin se jette dans la mer, et ils remontèrent le fleuve tant qu'ils arrivèrent à une ville qui est de l'empire d'Allemagne, et qu'on nomme Mayence. (Dans le récit détaillé qui suit, cette ville est appelée Nimègue [1], comme dans la plupart des romans sur le même

[1] On remarque très justement dans l'*Histoire littéraire de la France*, t. XXII, p. 781 que si au lieu d'un cygne on en suppose seulement la représentation à la proue d'une embarcation amenant un chevalier s'armant pour la défense d'une illustre cause, la légende perd son caractère merveilleux et peut être inspirée par un fait réel. Mouskes place au commencement du XIe siècle la venue du Chevalier au Cygne à Nimègue :

sujet.) Et là combattit ce Chevalier au Cygne contre un duc de Saxe, qu'on nommait Rainer, pour une accusation faite contre une duchesse qu'on appelait Catalina et qui était duchesse de Bouillon et de Lorraine. Et cette accusation fut faite parce que ce duc Rainer détenait tout le duché de cette duchesse. Et le combat eu lieu près de cette ville de Mayence, devant l'empereur d'Allemagne ; et le chevalier vainquit et tua ce duc Rainer, et pour cela cette duchesse Catalina toute sa terre recouvra, selon qu'on le raconte plus loin dans cette histoire. Et pour cette raison, l'empereur donna pour femme au Chevalier au Cygne une fille qu'avait cette duchesse et qu'on nommait Béatrix, et elle était parente de l'empereur, et il se maria avec elle à cette condition que jamais elle ne lui demanderait comment il avait nom ni de quel pays il était, et ce Chevalier au Cygne eut de cette Béatrix une fille qu'on appela Ida, et la duchesse Catalina, quand elle vit que sa fille était mariée avec ce chevalier qui lui avait fait ravoir son bien, donna les duchés à sa fille et se fit religieuse. Et ce Chevalier au Cygne fut appelé duc à cause de sa femme la duchesse Béatrix. Et il vécut avec elle dans les duchés bien seize ans très heureux et très à son plaisir, jusqu'à ce que sa femme lui demanda comment il avait nom et de quel pays il était. Et pour lors il eut à s'éloigner d'elle, et le cygne vint vers lui et l'emmena

Entour cest tans por verai signe
Si vint li cevaliers al cigne,
Parmi la mer en un batiel,
La lance et l'ercut en cantiel,
Et si arriva à Nimaie
U la ducoise est et s'esmaie.

Chronique de Ph. Mouskes, t. I, p. 138.

comme il l'avait amené, et il le conduisit où il l'avait pris, et il vécut avec son père jusqu'à ce qu'il mourût. Et sa fille fut mariée au comte de Boulogne, qui avait nom Eustache, et ce comte eut d'Ida trois fils : Godefroy (Godufre), et Eustache, et Baudoin, qui allèrent outre-mer, et fut Godefroy l'aîné, roi de Jérusalem, selon que le conte l'histoire. »

Après ce sommaire placé avec assez peu d'art au milieu du roman du *Chevalier au Cygne*, l'auteur de la *Gran conquista* passe au récit détaillé de faits auxquels il vient d'enlever la plus grande partie de leur intérêt par une analyse fort intempestive. On voit dans cette narration prolixe les guerres que le Chevalier au Cygne eut à soutenir contre les Saxons dont il avait tué le duc et qu'après des chances diverses il finit par dompter. On voit encore qu'au moment de quitter Béatrix, son époux lui laissa son oliphant qui était entouré de cercles d'or et de pierres précieuses. Plus tard cet oliphant fut enlevé d'une manière extraordinaire. Un grand incendie se déclara dans le palais où il était conservé et tout à coup un cygne s'abattit dans les flammes qui le respectèrent, puis s'envola du milieu des décombres en emportant la précieuse trompe dont il n'est plus autrement parlé. A cet épisode, trop longuement conté, succède le récit de faits relatifs à Godefroid. La femme d'Eustache fut, dès leur bas-âge, avertie des hautes destinées de ses enfants.

Un jour que le comte entra, elle ne se leva pas pour le recevoir ; appelée par lui, elle ne quitta point sa place, et comme son mari s'irritait de cette manière d'agir, la

comtesse, lui montrant ses trois fils qu'elle avait sous son manteau, lui dit qu'autrefois elle se levait à son arrivée, mais qu'elle ne le devait plus le faire, ne pouvant déranger des personnages plus considérables que lui. Après cette anecdote que raconte aussi Guillaume de Tyr [1] et que l'on retrouve dans notre vieux poème, les *Enfances de Godefroid*, l'auteur de la *Grande conquête d'Outre-Mer* rapporte les premières aventures du héros que le Tasse devait chanter. Godefroid continua la mission que s'était donnée son illustre aïeul et tua, dans un combat singulier, Guion de Montfaucon qui s'était injustement emparé de la seigneurie d'une noble damoiselle. Remarquons-le, on rencontre dans Guillaume de Tyr un épisode analogue et qui, nous le croyons, n'a d'autre fondement que des traditions romanesques, c'est le combat de Godefroid contre Raoul de Saxe [2]. Revenons un instant encore à l'aventure racontée dans la *Gran conquista* : « Quand la damoiselle vit que grâce à Godefroid de Bouillon elle avait recouvré sa terre, elle tomba à ses pieds et lui dit que d'elle et de ce qu'elle avait il fît à sa volonté et lui répondit qu'il la remerciait beaucoup, mais qu'il n'avait combattu ni par amour de femme, ni par convoitise de terres, mais seulement pour Dieu et pour le bon droit qu'il croyait fermement qu'elle avait ; puisqu'elle était rentrée dans ses biens, il ne demandait pas plus et avec cela il était payé. »

Il nous semble que ces quelques lignes offrent le

[1] Livre IX, ch. VII.

[2] Livre IX, ch. VIII.

germe d'un épisode d'Amadis, des services que ce preux chevalier rend à Briolanja et de la reconnaissance sans limite de cette belle princesse. (*Amadis*. libro primero. cap. XLII.)

La *Gran Conquista* contient encore le récit de prouesses de Godefroy de Bouillon provenant de la geste qui lui est consacrée ou de celle des *Chètifs* mais l'auteur ne peut raconter tous ces exploits qui allongeraient trop son récit.

La fiction dont nous venons de parler trop longuement peut-être est restée mêlée aux origines de la maison de Clèves, comme l'histoire de Mélusine à la généalogie des Luxembourg et des Lusignan. Nous l'avons déjà dit, grande fut la vogue de cette tradition singulière. On la retrouve en Angleterre, en Irlande, en Hollande où elle est devenue tout à fait populaire [1], en Allemagne où elle fit, vers 1200, sa première apparition dans Lohengrin [2]. De longs poèmes, le récit plus rapide du roman de Dolopathos [3], n'avaient pas, au XVe siècle, épuisé le succès du Chevalier au Cygne et à cette époque appartient la rédaction que le baron de Reiffenberg a publiée avec l'accompagnement d'amples commentaires. Non-seulement l'ancêtre prétendu de Godefroy est devenu le héros d'œuvres de longue haleine et de contes populaires allemands [4], mais on trouve de divers côtés des

[1] *Le Chevalier au Cygne* par le baron de Reiffenberg, p. 7, 9 etc. — *Le Cycle de la croisade* par Pigeonneau, p. 139.

[2] Eichhoff, *Tableau de la littérature du Nord*, p. 319.

[3] *Dolopathos*, p. 319.

[4] Voir la note de la page 122. Dans les *Contes de la Grande*

allusions prouvant combien il était célèbre. Doon de Mayence échappant à la mort que lui réservait le perfide Archambaut, rencontre un ermite qui n'est autre que son père, et sur ses ordres, il se déclare le champion de la comtesse de Mayence, sa mère, qu'il ne connaît point et qu'Archambaut accusait d'avoir fait périr son mari. Doon bien entendu est vainqueur. Il y a là l'imitation d'un passage du Chevalier au Cygne qui lui-même est cité à propos du mariage de Flandrine et de Doon. Le poète parle ainsi de leur postérité.

Li chevalier o chine fu pour li combattans
Quand il sa fille prist, dont il ot III enfans.
Godefrei en sailli qui puis fu roy puissans
Là en Jerusalem entre les mescreans... [1]

Dans la geste de Gaufrey on revient sur cette glorieuse descendance [2]. Il serait facile d'indiquer aussi de nombreux rapprochements avec divers épisodes du Chevalier au Cygne, facile de citer d'interminables références sur le rôle odieux de ces belles-mères qui font entrer leurs brus dans l'immense cycle, si connu, de l'épouse innocente et persécutée. On trouverait encore sans peine de fréquentes ressemblances avec ces

Bretagne de M. Loys Brueyre, l'histoire des Deux oies sauvages, p. 153, offre des réminiscences de celle du *Chevalier au Cygne* à laquelle se rattache peut-être aussi une tradition sur les filles du châtelain de Pirou rapportée par Vigneul-Marville dans ses *Mélanges d'histoire et de littérature*, p.124.

[1] *Doon de Mayence*, p. 242.

[2] *Gaufrey*, p. 4.

abandons d'enfants dans les forêts, avec ces curiosités de femme renouvelées de la fable de Psyché.

Après avoir raconté le roman du Chevalier au Cygne, l'auteur poursuit enfin l'histoire de la Croisade et termine son œuvre à la mort de saint Louis seulement [1]. Mais souvent il abandonne Guillaume de Tyr et ses continuateurs pour retourner aux poètes des gestes. Dans la *Grande Conquête*, nous retrouvons bien d'autres personnages du Cycle qui commence par la *chanson d'Antioche* et finit par les *Enfances Godefroid*. Nous retrouvons Carbalin [2] sous le nom défiguré duquel on reconnaît Kerbogan, Sultan de Mossol, sa mère Calabre qui là s'appelle Halabra [3], sa prophétie sur les chrétiens [4], Baudouin triomphant d'un monstre [5], Herpin de Bourges et son combat contre les voleurs [6]... Impossible de parler en détail de tous ces personnages, de tous ces épisodes, d'autant que nous avons encore à signaler des emprunts faits à quelques autres de nos gestes sans pouvoir dire d'ailleurs si le compilateur a mis à

[1] M. Pigeonneau dans son *Cycle de la croisade*, p. 252 et suiv. indique sommairement la partie historique de la *Gran conquista*. C'est un sujet que M. Gaston Paris traite plus complètement dans son bel article sur la *Chanson provençale d'Antioche*. V. *Romania*. t. XVI, p. 536 et suiv.

[2] Lib. II, cap. LXIX et suivants, à comparer avec le manuscrit 781 en divers endroits et notamment feuillet 34 et suiv.

[3] Lib. II, à confronter avec ce manuscrit 781.

[4] Voir la *Chanson d'Antioche*, t. II, p. 146.

[5] Feuillet 17 du manuscrit précité, *Grande conquéte*, livre II manuscrit feuillet 40.

[6] *Grande conquéte*, livre II, ch. manuscrit feuillet 40,

profit ces gestes mêmes ou s'il les a trouvé coordonnées dans un remaniement en prose. Nous reviendrons plus loin à cette question d'origine.

L'auteur espagnol racontant les hauts faits de Folquet Ubert de Chartres part de là pour dire que ce Folquet descendait de Mayugot qui éleva Charlemagne et à ce propos se met à narrer toute l'histoire de Berthe au grand pied. Comme sa version ne ressemble tout à fait ni à celle du poème français ni à celle des *Reali di Francia*, nous en donnerons une courte analyse [1].

Berthe, fille de Blanchefleur et de Flores, roi d'Almeria, en Espagne, est destinée à devenir l'épouse de Pépin ; mais sa gouvernante la change contre sa propre fille, à laquelle elle ressemblait un peu, et comme Berthe irritée accusait celle-ci de supercherie, la fausse Berthe accusant à son tour la véritable de lui manquer de respect, la livra à deux écuyers avec ordre de la tuer et de lui rapporter son cœur. Les misérables reculent devant un tel crime, attachent la reine à un arbre et rapportent, à la prétendue femme de Pépin, le cœur d'un chien.

Berthe est rencontrée par un garde-chasse du roi et lui raconte ce qui s'est passé ; le garde la conduit chez lui et recommande à sa femme et à ses filles d'avoir pour elle les plus grands égards. Il arriva que Pépin alla un jour chasser dans la forêt que gardait cet homme et qu'il vint loger et dîner chez lui. Frappé

[1] *La Gran Conquista de Ultramar,* lib. seg., cap. XLIII, p. 175. — Les aventures de Berthe ont donné lieu à un mystère- *Miracles de N. D.* tome V, p. 155.

de la beauté de Berthe, qu'il croyait la fille de son hôte, il demanda à celui-ci de la lui amener à la nuit et Berthe conçut un fils qui fut Charlemagne.

Pépin avait eu de la fausse Berthe Maufre et Carlon, et leur partagea ses états sans se douter des intrigues dont il était le jouet. Elles allaient pourtant être découvertes. Le roi Flores étant mort, sa veuve se décida à venir en France, ayant l'intention de laisser ses états à son gendre. La nouvelle de son arrivée remplit de crainte la perfide gouvernante et sa fille. Celle-ci feignit une maladie qui, disait-on, l'empêchait de recevoir Blanchefleur, dont la vue lui aurait causé trop d'émotion. La reine d'Almeria insista tellement qu'il n'y eut plus moyen d'éviter de l'admettre dans la chambre de la prétendue malade, mais on lui dit que sa fille avait les yeux si faibles qu'elle ne pouvait souffrir aucune lumière. Blanchefleur soupçonnant une imposture, demanda à juger de la maladie en palpant le corps de la reine, et il fallut bien y consentir. Or, Berthe, qui du reste était fort belle, avait cependant un défaut de conformation, les deux doigts du milieu de chacun de ses pieds n'étaient pas séparés. Blanchefleur reconnut qu'on la trompait, tira l'audacieuse intrigante de son lit et poussa des cris qui amenèrent Pépin. Cette scène fut suivie de la découverte de la vérité avouée par les deux femmes, par leurs écuyers, par le garde-chasse et par la vraie Berthe, qui remonta au rang suprême.

Dans la version française d'Adenet, Floire et Blanchefleur sont les souverains de la Hongrie. Berthe,

comme Iseult, mais par des motifs tout contraires, par un sentiment de pudeur, redoute la première nuit des noces. Aliste, la fille de sa gouvernante Margiste, lui propose de la remplacer, tout comme le fait Brangien, dans les récits de la *Table Ronde.* Ici il y a encore une ressemblance avec un passage du roman de Tristan. Iseult, craignant une indiscrétion, décide la mort de Brangien qui est abandonnée dans une forêt. Mais c'est Aliste qui accuse Berthe de tentative d'assassinat et qui ordonne sa mort. Berthe, après diverses aventures, est accueillie dans la maison d'un brave homme appelé Simon et à qui elle cache son rang et son nom.

Pépin a deux fils d'Aliste, Reinfroy et Henri. A peu près comme dans le texte espagnol, Blanchefleur reconnaît qu'Aliste n'est pas sa fille parce que Berthe a un pied plus long que l'autre. En chassant dans le Maine, Pépin rencontre une jeune fille avec laquelle il veut badiner. Pour le forcer au respect, elle lui dit qui elle est et n'est autre que Berthe. Elle s'enfuit, sans avoir reconnu son mari, dans la maison de Simon où Pépin la suit, et c'est là que tout s'explique.

Un livre italien, que nous nommions tout à l'heure, *li Reali di Francia*, qui date du XIV[e] siècle et eut, paraît-il, pour auteur Andrea da Barberino, a rapporté cette histoire de Berthe devenue aussi le sujet d'un poème franco-italien du XII[e] siècle, antérieur par conséquent à l'œuvre d'Adenet avec laquelle le récit des *Reali di Francia* offre de grandes ressemblances[1].

[1] Livr. VI, p. 378, 399.

Nous arrivons ici à un autre roman celui de la jeunesse de Charmaine ou plutôt Charlemagne. Pépin mourut avant d'avoir pu laisser ses affaires en ordre. Les deux fils qu'il avait eus de la fausse Berthe se trouvèrent dans une position bien plus brillante que le jeune Charles. Mais celui-ci eut le bonheur d'être élevé par deux chevaliers de haut mérite, le comte Morant de Rivière (*Morante de Rivera*) et Mayugot de Paris[1] !

Il régnait entre les trois enfants de Pépin une grande désunion, et un jour que l'on se livrait à des fêtes guerrières, auxquelles l'auteur espagnol donne le nom de *Table Ronde* — jeux belliqueux qui, dit-il, étaient en vogue autrefois en France, en Allemagne et en Angleterre — un jour donc, qu'après le tournoi on devait se réunir dans un grand festin, Maufre et son frère, Eldoïs, obligèrent Charles à porter le paon sur lequel les preux avaient coutume de faire tant de vœux héroïques. Charles apporta l'oiseau, non sur un plat, mais avec sa broche, et ayant été insulté par ses frères, il fit de ce paon embroché une arme terrible et en frappa rudement Eldoïs. Il s'ensuivit une mêlée à laquelle prirent part les chevaliers de Morant et de Mayugot, et Charles se décida, à la suite de cette scène, à se rendre près du duc de Bourgogne. Le duc craignit de s'exposer à la haine des deux bâtards, et d'après l'avis de ses prudents gouverneurs, le jeune prince songea à se retirer dans le royaume que son grand-père et sa grand'mère avaient eu en Espagne. Mais, chemin fai-

[1] *La Gran Conquista*, p. 178.

sant, il apprit que ce royaume était tombé au pouvoir des Sarrasins. Il offrit alors, sous le simple nom de Mainet (Maynete), ses services au roi more de Bordeaux. Sa renommée, celle de Morant, de Mayugot et des autres chevaliers qui l'accompagnaient, ne tarda pas à franchir les Pyrénées.

Dans ce temps-là, Hixem, roi de Tolède, soutenait une terrible guerre contre le roi de Cordoue et le roi de Sarragosse, qui tous deux voulaient épouser sa fille, la belle Halia[1]. Hixem se détermina à recourir aux braves Français dont il entendait célébrer les prouesses. Ils se rendirent donc à Tolède.

Le cruel Abrahim, roi de Sarragosse, ne tarda pas à venir de nouveau demander brutalement la main d'Halia. Prévenu de son arrivée, Morant ne voulut pas risquer la vie de Mainet, il l'enferma dans le palais que le roi de Tolède lui avait assigné pour logement et qui était voisin de celui de l'infante Halia, et s'en alla avec ses hommes à la rencontre d'Abrahim. Mainet, exaspéré par sa captivité, poussa des cris de rage, maudissant l'heure où il était né, pleurant son père et sa mère et dévoilant, dans des paroles sans suite, quelle était sa haute position.

« Elle voyait bien tout cela par sa fenêtre, Halia, la fille du roi de Tolède, et d'un côté cela lui pesait parce qu'elle voyait la douleur de Mainet, et de l'autre cela lui plaisait

[1] Galiana (Galienne) dans la *Chronique générale* de la version de laquelle nous nous occuperons tout à l'heure. — Galiana dans *Li Reali di Francia*, Jean d'Outremeuse la nomme Gloriande dans le *Mireur des histors*, tome III, p. 485.

parce qu'elle l'entendait dire quel était son lignage, et qu'elle entendait bien que c'était un homme de noble sang, et outre cela, elle le voyait avec grand plaisir, parce qu'il était jeune et très beau et il lui semblait que ce serait là un mariage meilleur que tout autre qu'elle aurait pu avoir, si ce qu'il disait était la vérité, et après qu'elle l'eut regardé quelque temps, elle eut pitié et il lui parut si bien qu'elle oublia son père et sa loi, et avec une gouvernante elle descendit de la tour où elle était et fut à la porté de la chambre où Mainet était enfermé et appela pour qu'il ouvrît, et lui il demanda qui était là, et elle lui dit qu'elle était une damoiselle et qu'elle venait fort pour son profit, et lui il demanda si elle était de France ou de quel pays elle était naturelle, et elle répondit qu'elle était de Tolède, fille du roi de Tolède avec lequel lui vivait. Alors Mainet lui dit que puisqu'elle était d'une autre loi, qu'il ne pouvait comprendre quel projet lui pouvait venir. Elle répondit que cela lui paraissait bien paroles d'enfant ; que si il savait quelle bonne chance lui pouvait venir par elle, il ne dirait pas ce qu'il disait, et lui pria beaucoup pour qu'elle lui apprît quelle bonne chance pouvait venir par elle, et elle lui dit que jamais sans son aide il ne sortirait de là, mais que s'il voulait promettre qu'il se marierait avec elle, elle le ferait sortir de là et lui donnerait armes et cheval pour qu'il pût aller secourir ses vassaux qui étaient au combat ; elle ajouta qu'elle se ferait chrétienne par amour de lui et qu'elle lui donnerait la plus grande partie des trésors qu'avait son père. Quand Mainet entendit cela il s'en réjouit dans son cœur et demanda qu'elle lui ouvrît la porte, car lui ne la pouvait ouvrir, et elle envoya quérir toutes les clés que l'on put trouver et elle les essaya tant qu'elle ouvrit la

porte et entra ; quand Mainet la vit si belle et si richement vêtue, cela lui plut beaucoup et ils se firent serment[1]. »

La belle infante fit ensuite donner à Mainet des armes et un cheval, et il se rendit sur le lieu du combat. Il y arriva à propos, car le roi de Sarragosse avait le dessus. Mainet se précipita au-devant de lui et lui porta de tels coups qu'il lui coupa un bras, puis l'autre bras, puis la tête. Avec le premier bras était tombée la fameuse Durandale (Durandarte) dont Mainet s'empara. Cet exploit donna la victoire aux chevaliers du roi de Tolède, et Mainet, ayant attaché la tête d'Abrahim à l'arçon de sa selle, se dirigea vers la ville. Mayugot le rejoignit, désirant savoir quel était ce hardi chevalier. Mainet garda d'abord le silence, puis il éclata en reproches sur sa captivité et déclara qu'il se voulait faire More. Mayugot, désolé, menaça de se tuer, et le jeune prince, repentant de sa colère, l'embrassa et conta ce qui s'était passé entre lui et Halia. Mayugot et Morant furent effrayés de l'amour naissant de Mainet et essayèrent de brouiller leur élève et l'infante, mais ils furent ensuite obligés de céder aux désirs de Mainet.

« L'infante promit devant eux et jura par sa loi qu'elle irait avec Mainet en France et s'y ferait chrétienne, et qu'elle lui ferait avoir tout le trésor du roi, son père, ou au moins la plus grande partie, et Mainet jura de son côté qu'il l'emmènerait et que quand il serait en France, il se marierait avec elle suivant l'ordre de la sainte Eglise,

1 P. 182.

et à ces promesses qu'ils se firent l'un à l'autre ne furent présents que le comte Morant de Rivière et Mayugot, et de la part de l'infante qu'une gouvernante en qui elle se fiait comme en elle-même et qui avait été dans toute cette affaire et par le conseil de qui elle avait agi. Et après que les conditions furent octroyées mutuellement la gouvernante dit que s'ils ne s'embrassaient pas le mariage ne serait pas assuré, et quoique les deux chevaliers s'y opposassent d'abord, parce qu'elle était moresque, enfin ils pensèrent que cela était bien et conseillèrent à Mainet de le faire, et quand on en vint au baiser, tant grand était l'amour que lui portait la dame qu'elle le mordit dans la lèvre d'en haut en telle manière que toujours Charles en eut la marque. »

Les conseillers de Mainet pensèrent qu'il était prudent de faire partir le prince le premier. Morant devait ensuite enlever l'infante. Ce qui hâta le départ de Mainet, ce fut une odieuse trahison dont ses deux frères s'étaient rendus coupables à l'égard du duc de Bourgogne. Leur tyrannie exaspérait la nation, et Charles, revenant en France, n'eut pas de peine à triompher d'eux et fut couronné roi de France et d'Allemagne à Aix-la-Chapelle. Il n'oublia pas la belle Halia et envoya Morant pour la chercher. Ce seigneur réussit à faire évader Halia du palais qu'elle habitait et qu'on nommait l'Alcazar de Galiana, et la ramena en France où Charles l'épousa après qu'elle eut été baptisée sous le nom de Sévilla. Quant au roi de Tolède, très irrité et très affligé d'abord, il finit par prendre son parti et même si bien qu'il se décida à laisser ses états à son

gendre. Charlemagne était en chemin pour Tolède quand il apprit que Gétéclin, roi des Saxons, était entré en Allemagne et avait détruit la ville de Cologne. Charles renonça alors à ses projets sur l'Espagne, rebroussa chemin, attaqua Gétéclin, le tua et maria son neveu Baudouin à la veuve de ce roi qui se fit chrétienne et à laquelle il donna le nom même de sa femme, Sévilla. L'auteur renonce à raconter les autres exploits de Charlemagne, il se contente de dire que Mayugot le servit fidèlement jusqu'au jour où il trouva la mort à Roncevaux, et il ajoute qu'il fut l'un des ancêtres de Folquet Ubert de Chartres, l'un des chevaliers croisés dont il raconte l'histoire.

Je l'ai dit ailleurs, on retrouve aussi cette histoire dans la *Chronique générale*, mais elle y offre beaucoup de variantes. On va en juger. Etant brouillé avec son père, l'infant Charles Maynet se rend en Espagne et envoie demander des logements à Galafre, roi de Tolède. Galiana, fille de Galafre, va au-devant de l'infant avec grand accompagnement de dames. Elle ne connaissait pas Charles ; quand elle arrive près de lui, tout le monde se prosterne devant elle, sauf Charles qu'elle prend pour un écuyer. Elle demande au comte Morant qu'elle connaissait, quel était cet écuyer si fier. Morant lui répond que c'est un grand personnage (de muy gran guisa e de alto linage) qui dès son enfance a pris l'habitude de ne jamais s'agenouiller devant les femmes, de ne faire exception que pour sainte Marie, au moment de sa prière ; mais que du reste ce jouvenceau est homme à la venger de quiconque aurait méfait envers

elle. Galafre reçoit les Français à la porte de Tolède et les engage à son service à de bonnes conditions. Six semaines après, un More puissant, du nom de Bramante, vient assiéger la capitale du roi Galafre et plante ses tentes dans le val Somorial.

Mores et Français vont combattre ce farouche prétendant, mais pendant ce temps Charles reste endormi.

A son réveil, il se voit seul, se croit trahi et se met à parler tout haut de la félonie de ses vassaux ; et nommant son père, sa mère, il révèle ainsi tous ses secrets. Galiana qui est sur une plate-forme, derrière des créneaux, entend tout, se pare de ses plus beaux habits et le va trouver. Charles ne daigne même pas se lever pour la recevoir. Piquée de ce manque de courtoisie, elle lui dit : « Si je savais où l'on engage les soldats pour dormir, moi femme, j'irais là m'engager. Vos gens se battent contre Bramante, et si le roi Galafre savait que vous êtes ici, il ne vous paierait pas de si bons gages. » Charles répond qu'il aurait bien vite rejoint les siens s'il pouvait avoir un cheval et des armes. Galiana lui promet de lui en fournir, à condition qu'il la conduirait en France, la ferait baptiser et la prendrait pour femme. Charles ayant accepté ces propositions, l'infante l'arme de ses propres mains et lui donne le cheval Blanchette, puis elle lui remet Giosa (Joyeuse), fameuse épée qu'elle avait, de même que ce cheval, reçue de Bramante. Charles arrive sur le lieu du combat, il trouve son parent Aynart mourant, et lui jure de le venger ; il tombe sur les ennemis, en tue douze des meilleurs et des autres sans compter. Bramante, averti

de ses exploits, se précipite dans la mêlée ; tous deux se rencontrent ; le Sarrasin est exaspéré en voyant Branchette; terrible combat que Bramante interrompt un instant pour demander à son adversaire qui il est. Charles lui révèle sa naissance, le prince more est furieux et attaque l'infant, Durandale à la main. Joyeuse répond à Durandale et tranche le bras qui porte ce terrible glaive. Le Sarrasin fuit, Charles ramasse Durandale et, une épée dans chaque main, frappe et pourfend tout ce qui s'oppose à sa rage. Il atteint Bramante, il le coupe en deux avec Joyeuse, lui abat la tête avec le fourreau de Durandale et rapporte ce trophée à Galiana [1].

Pépin étant mort, Charles voulut quitter Galafre. Il tint conseil avec Galiana, le comte Morand et quelques autres personnes. On convint que le prince prétexterait une chasse et il prit la fuite avec des chevaux ferrés à rebours. Morand, envoyé à Tolède pour en ramener Galiana, l'aida à s'échapper par un souterrain. Galafre cependant fit poursuivre les Français ; ses cavaliers les atteignirent en Aragon et leur enlevèrent Galiana. Morant la reprit, se jeta dans les montagnes, y erra sept jours, puis réussit à gagner Paris. Baptême et mariage de Galienne. Couronnement de Charles qui reçoit le nom de Grand [2].

[1] *Las 4o Partes enteras de la Corónica de España.* 3a parte C. V. fol. 21.

[2] Dans *Li reali de Francia*, livre VI, ch. XVII-LII, on peut lire aussi une version de l'histoire de Mainet ; dans la première édition de cet ouvrage j'en ai donné une analyse et j'en ai extrait

Il serait difficile de découvrir quelle a été l'œuvre primitive d'où l'histoire de Mainet s'est répandue de tant de côtés.

Le seul poème complet que nous possédions sur lui est celui de Girard d'Amiens. L'histoire de Charles y est racontée à peu près de la même manière que dans *I reali di Francia*. Pépin meurt non assassiné, mais empoisonné par ses batards, Hendry et Rainfroi[1]. Au moment où l'on allait sacrer Charles, ceux-ci s'emparèrent sans façon des premières places à un festin donné à Reims et enjoignirent à Mainet de découper un

des citations que je crois devoir supprimer comme étant des hors-d'œuvre. Je ne le fais pas sans regret, car cette partie du roman italien est vraiment intéressante. A propos de mes recherches sur Charles Mainet — et elles étaient plus développées encore dans l'édition de 1861, — je ferai une observation. M. Léon Gautier, qui tant de fois a si obligeamment cité mon livre, a omis, dans le tome III des *Epopées françaises*, de rappeler cette partie de mon travail. Si je me permets de faire cette remarque, c'est que je tiens à rappeler que mon livre a précédé de trois ans *l'Histoire poétique de Charlemagne* de M. G. Paris, de six ans *les Epopées françaises* et de treize ans le volume de Milà y Fontanals : *De la poèsia heroico-popular* Si on perdait de vue la date des *Vieux Auteurs Castillans* on pourrait croire à des plagiats de ma part, tandis que je me suis seulement quelquefois rencontré avec les maîtres qui me devaient suivre. Quant aux découvertes faites par eux depuis la publication de mon ouvrage, comme je l'ai fait jusqu'ici dans cette nouvelle édition, et notamment dans la première partie de ce chapitre, j'aurai soin d'en toujours indiquer scrupuleusement l'origine.

[1] V. *Épopée française*, t. III, ch. III.

paon. Le jeune roi irrité se fit, à peu près comme dans le récit de la *Gran Conquista,* une arme terrible de cet oiseau. Une mêlée effroyable eut lieu, le bon droit eut le dessous. Mainet obligé de fuir se rendit en Espagne avec un personnage qui là s'appelle non Morand de Rivière mais David. Le reste n'offre plus de différences notables avec la version des *Reali*. Le poème de Gérard n'est, paraît-il, que du XIVe siècle. Il fut précédé en Allemagne par un Karl Mainet qui serait du XIIe siècle et en Italie par un poème franco-italien. Ces œuvres provenaient probablement d'une chanson française dont M. Boucherie n'a pu découvrir qu'un fragment publié et commenté par M. Gaston Paris dans la *Romania*[1]. Là Mayugot est un simple cuisinier et Morand est remplacé par le David qui figure dans le poème de Girard d'Amiens. Quant à la version de la *Chronique générale*, elle est évidemment extraite d'une chanson espagnole dont Milà y Fontanals a pu reconstituer bon nombre de vers perdus dans la prose de la chronique[2].

Dans la chanson de *la Croisade contre les Albigeois*, qui date du commencement du XIIe siècle, il est fait allusion aux aventures de Mainet en Espagne :

Ara aujatz batalhas mesclar d'aital semblant
C'anc non auzitz tan fera dès lo temps de Rotlant
Ni del temps Karlemaine que venquet Aigolant,
Que comquis Galiana la filha al rei Braimant,

[1] Tome IV, p. 306.

[2] *Poesia heroico-popular*, p. 333.

En Espanha de Galafre, lo cortes almirant
De la terra d'Espanha.

« Or oyez se livrer une bataille telle que vous n'ouïtes si fière depuis le temps de Roland, ni depuis celui de Charlemagne qui vainquit Agolant et qui conquit Galienne la fille du roi Braimant en la cour de Galafre, le courtois émir de la terre d'Espagne[1].

En Espagne, la plus ancienne mention des aventures de Mainet semble avoir été faite par Rodrigo de Tolède qui naquit dans la seconde moitié du XIIe siècle. Il raconte que Charles chassé de la Gaule pour n'avoir pas respecté l'autorité de son père Pépin, se rendit à Tolède chez le roi Galafre, qu'il se signala par ses exploits

[1] La *Chanson de la croisade contre les Albigeois*, publ. pour la Société de l'Histoire de France par M. Paul Meyer, t. I, p. 95, t. II, p. 114. M. P. Meyer fait remarquer l'erreur du poète qui, de Galiana, fille de Galatre, fait la fille d'Agolant. Quantité de nos gestes contiennent des allusions avec les personnages qui figurent dans l'histoire de Mainet. *Doon de Mayence*, p. 200, *Gaufrey*, p. 4, *Renaud de Montauban*, *Hist. litt. de la France* t. XXII, p. 694. Mouskes parle du mariage de Charlemagne avec Galienne, t. I, p. 110, vers 2673. Mouskes disait avoir tiré ses documents soit du latin, soit d'anciennes *Estoires rimées*, notamment sur les expéditions de Charlemagne en Espagne, t. I, p. 241. Jean d'Outremeuse dans son *Mireur des histors* n'a pas manqué de parler du mariage de Charles avec une princesse Sarrazine qu'il appelle Gloriande au lieu de Galienne, t. II, p. 485, 529. Wolf s'est beaucoup occupé de Galienne qui reçut à son baptême le nom de Séville : *Ueber die beiden wideraufgefundenen Niederlandischen Volksbücher von der Koenigin Sibilla und von Huon von Bordeaux.*

et qu'ayant appris la mort de Pépin, il revint en France en amenant, avec lui, la fille de Galafre, Galienne, qui se convertit, qu'il épousa et qu'il fit construire à Bordeaux un palais qui porte son nom [1].

Si tant d'antiques témoignages ne faisaient remonter aussi loin les traditions relatives à la jeunesse de Charlemagne, on serait tenté de croire, comme je l'ai fait dans la première édition de ce livre, que le roman de Mainet pût être en partie inspiré par l'histoire d'Alfonso VI, roi de Castille. Ce prince fuyant la colère de son père se réfugia chez l'émir de Tolède, de la cour duquel il s'échappa en faisant, comme Charles dans la version de la *Gran Conquista*, ferrer ses chevaux à rebours. Dans la *Gran Conquista*, c'est sur un avis du duc de Bourgogne que Mainet songe à quitter Galafre. Ce fut à la nouvelle de la mort de son frère qu'Alfonso songea à s'éloigner de Tolède. Peranzulez fut pour ce prince ce que Morand fut pour Mainet et enfin Zaida, fille d'Aben-Abed, émir de Séville, et qu'épousa Alfonso VI, pourrait avoir fourni le modèle de Galienne. Il faut encore observer que ce règne d'Alfonso VI, illustré par le Cid et par Alvar Fanez est un grand r ègne qui tenait dans l'imagination des Castillans la même place que celui de Charlemagne pour les Français. Peut-on supposer que les traditions se soient mêlées, lorsque les jongleurs espagnols travaillèrent sur nos chansons de geste et que nos poètes aient à leur tour emprunté à l'Espagne les aventures d'Alfonso VI pour, en les am-

[1] *Poesia heroico-popular*, p. 330, note 2.

plifiant, les attribuer à Charlemagne? Doit-on croire, au contraire, que les poètes espagnols ont pu prendre ces détails à la légende de l'Empereur franc pour en orner la vie du roi de Castille? C'est une question que ne résout pas Milà y Fontanals qui a bien voulu s'occuper de notre remarque et qui reconnaît les ressemblances singulières que nous venons d'indiquer [1].

La *Gran Conquista* ne faisait pas partie de la bibliothèque de Don Quichotte. Elle n'eut pas cependant été indigne d'y occuper une place. L'action de ce livre fut grande sur tous les romans qui charmaient le bon chevalier de la Manche. Nous avons précédemment cité quelques analogies qu'offre avec lui la fameuse histoire d'Amadis. En outre M. de Gayangos y a relevé bien des manières de dire qui évidemment proviennent de la *Gran Conquista* [2]. Il faut observer cependant qu'on paraît d'accord pour reconnaître à Amadis une ancienneté aussi grande au moins qu'à la Grande Conquête d'Outremer, seulement cette date reculée on ne l'attribue pas à l'Amadis que nous possédons, mais à une rédaction antérieure perdue. C'est donc sur le remaniement dont Montalvo est l'auteur que put se faire sentir l'action de l'œuvre dont nous avons été obligé de parler si longuement.

[1] *Poesia heroico-popular*. p. 335.

[2] Introduccion, p. 10, note.

CHAPITRE VIII

LA GESTE DE FERNAN GONZALEZ. — LE POÈME DE JOSEPH

L'œuvre publiée par M. de Gayangos sous le titre *lehendas*[1] et que nous qualifierons de Geste est d'une date incertaine. Wolf la croit du xive siècle[2], tandis que Clarus et Sarmiento, à tort certainement, la font remonter au xiie[3]. De los Rios l'attribue à la première moitié[4] et Milà y Fontanals à la deuxième partie du xiiie siècle[5]. Il est évident qu'elle est postérieure aux poésies de Gonzalo de Berceo dont elle reproduit quelques vers, et au *Livre d'Alexandre* dont elle offre certaines réminiscences. Ticknor[6] et Gayangos assignent à la geste de Fernan Gonzalez une date trop récente : ils pensent que la partie de la *Chronique générale*[7] où

[1] *Poesias anteriores* el siglo xv, p. 389.

[2] *Studien*, p. 164.

[3] *Darstellung der. sp. literatur*, t. I, p. 220.

[4] *Hist. critica*, t. III. p. 339.

[5] *De la poesia heroico-popular*, p. 181, note.

[6] *History of sp. literature*, ch. v, p. 97.

[7] Voir dans le *Cronica* l'histoire de Fern. Gonzalez, f. 233.

l'on raconte la vie du héros, a précédé le poème qui, selon eux, en a été tiré. De los Rios et Milà y Fontanals ne doutent pas, au contraire, que la chronique n'ait suivi la geste et ne s'en soit inspirée [1]. De bons arguments qu'il nous semble inutile de répéter corroborent cette opinion.

L'auteur du poème de Fernan Gonzalez est resté inconnu, mais il ressort de son œuvre qu'il appartenait à la vieille Castille et était moine dans l'abbaye de San Pedro d'Arlança fondée par le personnage qu'il entreprit de célébrer. Fernan Gonzalez fut certes un homme illustre et dut accomplir de grandes choses, mais les fables ont autant obscurci son histoire que celle du Cid et il est bien difficile de la dégager des fictions que Mariana n'a pas craint de raconter d'après la *Chronique générale* [2]. On n'est pas d'accord sur les ancêtres de Fernan Gonzalez comte et suzerain de la Castille. Il avait été précédé par des gouverneurs. Son père, qui fut l'un d'eux, appartenait, paraît-il, à une famille d'origine gothe ou franke et s'appelait Gonzalo Fernandez (Gundisalvus Ferdinandi [3]). Fernan lui succéda, mais non immédiatement. Quant aux guerres auxquelles il dut sa renommée, il les fit tantôt contre les princes chrétiens, tantôt contre les Mores avec qui il conclut plus d'une alliance. Il ne fut pas toujours vainqueur quoique la geste prétende qu'il n'éprouva jamais une défaite, et des victoires dont la tradition avait gardé le

[1] *De la poesia heroico-popular*, p. 187.

[2] Mariana, *Hist. de España*, cap. VI, VII, VIII.

[3] Romey, *Histoire d'Espagne*, t. IV, p. 313.

souvenir et que le moine de San Pedro a redites, manquent quelquefois de preuves authentiques. Malgré des actes peu louables, malgré ses traités avec les infidèles, Fernan Gonzalez apparut comme un héros de la guerre sainte et la vénération inspirée par sa mémoire grandit à ce point que, non-seulement son épée et son étendard, mais un de ses os, furent souvent portés par les chrétiens marchant à l'ennemi. Milà y Fontanals, après avoir soigneusement étudié les documents qui peuvent offrir de sérieux indices sur le comte de Castille [1], esquisse ainsi son portrait : « Profitant des dissensions des princes de Léon, vendant fort chèrement ses services, assujettissant ou divisant les grands qui le gênaient, il établit l'unité et l'indépendance de la Castille, entreprise fort appréciée par ceux qui cultivaient ou défendaient cette contrée et que leurs descendants rappellerent avec orgueil et gratitude. Sa mémoire fut vénérée comme celle du champion invaincu de l'Espagne chrétienne. On lui attribua la fondation ou l'agrandissement de beaucoup d'édifices religieux et on le tint pour protecteur d'une législation locale d'accord avec les besoins du temps. Il n'y a pas à s'étonner si son renom est à peu près égal à celui du Cid et si l'on chercha un lien historique ou imaginaire entre les deux guerriers, comme descendants, l'un de Nuño Rasura, l'autre de Lain Calvo, juges de Castille [2]».

Le monument littéraire le plus ancien que l'on connaisse sur Fernan Gonzalez est une œuvre abrupte dé-

[1] Page 173, notes.

[2] *Poesia heroico-popular*, p. 177, note 5.

signée sous le nom de *Chronique rimée du Cid* et dont nous avons déjà parlé [1]. On y trouve comme l'ébauche de ce qu'a raconté le moine de San Pedro d'Arlança. Cette sorte d'esquisse était sans doute le résumé de vieux chants populaires et de traditions conservées dans le monastère d'Arlança où l'on confia le soin de les perpétuer à deux longues inscriptions [2] rappelant les événements souvent fort douteux rapportés aussi dans la geste et la *Chronique Générale*.

Dans la *Chronique rimée du Cid* dont je parlais tout à l'heure, une quarantaine de vers sont consacrés à Fernan Gonzalez et le moine anonyme a dû les connaître ou connaître du moins les chants plus anciens dont ils étaient comme le résumé. Le moine d'Arlança commence son œuvre bien avant la naissance de son héros, par le récit de l'invasion des Goths. Remarquons qu'il ne dit rien des funestes amours de Rodrigo et de la Cava. La trahison du comte Julian n'est pas expliquée ; sans être animé d'un désir de vengeance il se vend au roi de Maroc et persuade à Rodrigo de convertir toutes les armes en instruments d'agriculture, enlevant ainsi ses moyens de défense au peuple qu'il livrait à l'invasion arabe. Après avoir parlé du règne d'Alfonso

[1] Tome I, p. 184.

[2] Il y est dit que Fernan Gonzalez triompha de l'Afrique et de l'Espagne, qu'il ne fut jamais vaincu, que sa femme doña Sancha le tira deux fois de la captivité. — Romey, *Hist. d'Espagne*, t. IV, p. 314. Le même historien rapporte qu'à Burgos on éleva un monument triomphal sur l'emplacement qu'occupait la maison du comte dont une inscription peu ancienne atteste les hauts faits.

le Chaste, des exploits de Bernardo del Carpio et du combat de Roncevaux, raconté au point de vue espagnol, le poète arrive enfin à son sujet, et établit cette sorte de parité qu'on a cherché à créer jusque dans leurs ascendants entre Ruy Dias de Bivar et le comte de Castille. Suivant la geste, au milieu des troubles qui suivirent la mort d'Alfonso le Chaste, les Castillans confièrent le soin de les gouverner à deux magistrats, deux alcaldes. L'un fut Lain Calvo, aïeul du Cid, l'autre Nuño Basura, aïeul de Fernan Gonzalez. Le fils de celui-ci, Gonzalo Nuño, eut trois enfants. Les deux aînés moururent prématurément. Le plus jeune, Fernan, fut volé en bas-âge et élevé par un charbonnier. Comme Cyrus, si l'on en croit Hérodote[1], comme d'autres personnages réels et aussi comme beaucoup de héros de romans, Antar, Amadis... Fernan ignora d'abord quel était son rang et comme eux devait par ses vertus reconquérir la position à laquelle sa naissance le destinait. Ayant enfin appris son origine et voyant dans quel déplorable état se trouvait sa patrie, il sortit de ses montagnes et devint bientôt célèbre par sa valeur. Les Castillans le reconnurent pour chef. A leur tête il enleva aux Mores la forteresse de Corazo[2]. Almoçore (Abd-el-Rahman) marcha à sa rencontre. Beaucoup de Castillans penchaient pour des accommodements, mais Fernan Gonzalez repoussa de timides discours par d'énergiques paroles. Après avoir parlé des efforts des

[1] Livre I, ch. CVIII.

[2] Ferreras cité par Milà y Fontanals, p. 184, note 1, admet ce ait d'armes.

ancêtres, il ajouta : « Comment pouvons-nous oublier de telles actions. Nous devons hériter de ce qu'ont fait nos pères. Leur exemple nous apprend comment il faut agir. Mais laissons là les ancêtres et revenons à nous-mêmes. Préparons-nous à marcher au combat. Que la peur de la mort ne nous effraye pas. Courage, Castillans, soyez sans crainte, nous triompherons des troupes d'Almoçore, nous délivrerons la Castille de ses souffrances. Il sera le vaincu, je serai le vainqueur ! »

El sera el vencido yo seré el vencedor.

Les Castillans campèrent près de la ville de Lora et comme on fut assez longtemps sans en venir aux mains, le comte profitait de ce loisir pour chasser quelquefois. Un jour il poursuivit un sanglier qui se réfugia dans un ermitage. Frappé de respect, comme saint Hubert à la vue du cerf miraculeux, Fernan Gonzalez ne donna point la mort au sanglier et s'agenouilla devant l'autel en face duquel il s'était trouvé conduit. Au moment où il terminait une prière, un saint homme, qui s'appelait Pelayo, se présenta au comte et lui prédit qu'il vaincrait Almoçore. Il ajouta qu'un prodige serait le signe de la victoire. Fernan Gonzalez promit à l'ermite, si la prophétie s'accomplissait, d'élever sur le lieu même du modeste ermitage, alors habité seulement par trois anachorètes, un grand couvent qui pourrait contenir cent moines.

Au moment où l'on allait attaquer les Mores, un chevalier chrétien fut englouti dans un gouffre soudainement ouvert sous ses pas. Les Castillans s'effrayaient,

mais le comte vit là le prodige annoncé par l'ermite et en effet mit ses ennemis en complète déroute. Il fut encore victorieux dans bien d'autres rencontres ; mais, pour emprunter les paroles de notre auteur qui, toutefois, n'arrive à cette conclusion qu'après trop de descriptions de combats et d'énumération de guerriers, disons : « Afin de ne pas nous arrêter à de longues li tanies, Almoçore fut vaincu avec sa chevalerie, ainsi se montra bien le pouvoir du Messie : Almoçore fut Goliath, le comte fut David. »

Fernan Gonzalez consacra le cinquième du butin, que lui valurent ses victoires, à tenir la promesse faite à Pelayo. Il bâtit alors le grand monastère de San Pedro d'Arlança et exprima le désir d'y avoir sa tombe. C'est là, en effet, qu'il fut inhumé en 970. Légende à rapprocher des traditions qui courent sur Marco Kraglievisch, Frédéric Barberousse, saint Jean-Baptiste : on raconte que les ossements du héros tressaillent et font entendre d'effrayants bruits quand les Castillans ont quelque guerre à redouter.

Revenu à Burgos après ses victoires sur les Sarrazins, Fernan Gonzalez apprit que les Navarrois dévastaient ses terres. Il envoya un messager à leur roi, don Sancho, mais celui-ci n'ayant pas écouté ses plaintes, le comte rassembla ses troupes et marcha contre son nouvel ennemi. Fernan Gonzalez fut blessé dans un combat acharné où Don Sancho trouva la mort [1]. Le comte de Poitou et le comte de Toulouse s'associèrent

[1] Cette mort n'a rien d'historique pas plus que l'intervent du comte de Poitou et du comte de Toulouse.

pour le venger et rencontrèrent Fernan Gonzalez sur les bords de l'Ebre. Celui-ci adressa à ses soldats un discours que nous devons indiquer car, preuve de l'influence de notre littérature chevaleresque, le comte cite comme modèles plusieurs personnages du cycle carolingien :

Carlos, Valdovinos, Roldan e don Ogero,
Terryn et Guadelbuey e Vernaldo et Olivero,
Turpin e don Ribaldos e el gascon Angelero,
Estol et Salomon e el otro su compañero.

Dans ces noms, souvent défigurés, nous reconnaissons Charlemagne, Baudouin, frère de Roland, Roland, Ogier le Danois, Olivier, Turpin, peut-être Renaud de Montauban (Ribaldos) ; dans Terryn suivant Mila[1], il faut voir Thierry l'Ardennois, suivant Wolf[2] Garin de Lorraine. Guadelbuey est le Gondelbaud roi du Frise, de la *Chronique de Turpin*[3]. Estol est le personnage que la même chronique appelle Estolius (les Italiens en ont fait Astolfo) elle lui donne pour compagnons Salomon, le gascon Angeler ou Angelin duc d'Aquitaine, l'Acelin de la chanson de Roland. Dans le nom de Vernaldo il faut, suivant Milà, voir celui d'Arnould de Berlande. La *Chronique générale* dans la nomenclature des chevaliers qui se trouvèrent à Roncevaux, cite plusieurs de ces noms : Ancelin, Renaud de Montauban, Terrin d'Ardennes, Ogier le Danois,

[1] *Poesia heroico-popular*, p. 329.

[2] *Studien*, p. 168.

[3] *Chronique de Turpin*, p. 7 et suiv.

Salomon de Bretagne, Angelier... [1]. Nous ne devions pas négliger ces reflets de notre littérature chevaleresque. Mais revenons à Fernan Gonzalez.

Almoçore, désirant venger sa défaite, arriva à la tête d'une nombreuse armée. Le comte veut consulter Pelayo et se rend à l'ermitage. Il y apprend que le saint homme a rendu son âme à Dieu. Pelayo apparaît à Fernan Gonzalez dans une vision et lui promet son appui et celui de saint Jacques de Compostelle. Ici se trouve une lacune (stance 407). Les vers qui manquent devaient contenir le récit d'une apparition de saint Millan, les quatrains suivants donnent les paroles de ce saint qui annonce une victoire à Fernan Gonzalez. Cette apparition et la bataille de Hacinas qui la suit, ont fourni à un autre vieux poète, Gonzalo de Berceo, le le sujet d'une partie de la *Vida de San Millan* [2]. La bataille gagnée, grâce à une intervention miraculeuse, dura trois jours. On conservait au monastère de San Pedro d'Arlança des objets précieux que l'on assurait avoir été pris au roi more, entre autres des coffrets d'ivoire que notre poète prétendait avoir vus[3].

[1] *Chronica de España*, p. 220. — *Le Mireur des Histors*, t. III, p. 144 cite, à propos de Roncevaux, Olivier, Roland, Angelier, Garin de Lorraine ou de Metz, Salomon, Thiri d'Ardenne, Turpin, Gondebuel d'Ecosse. Dans les *Chroniques de Ph. Mouskes*, t. I, p. 209, on retrouve ces noms et ceux de Gaifier roi de Bordeaux, Gerien, Gerin, Ernan de Biaulande, Ogier de Danemark, Estous de Langres et *li fius au comte Ordon*

[2] Voir tome I, p 272.

[3] Fererras a rapporté cette bataille, mais sans s'appuyer sur

Don Sancho Ordoñez, roi de Léon, le poète aurait dû dire Sancho-el-Gordo, inquiet de la puissance croissante de Fernan Gonzalez, le fit inviter à assister aux Cortes qu'il venait de réunir. Le comte se souciait peu de rendre hommage à Don Sancho et d'aller lui baiser la main. Il répondit cependant à l'appel qui lui était fait et arriva avec une nombreuse escorte. Ici se place un épisode qui aurait été la cause de l'indépendance de la Castille. Fernan Gonzalez montait un cheval magnifique et portait un beau faucon sur son poing [1]. Le roi, après avoir admiré et le cheval et l'oiseau, voulut les acheter. Le comte les lui offrit en présent, mais don Sancho ayant refusé ce cadeau, Fernan Gonzalez lui demanda un prix tel que le roi, ne pouvant pas le lui remettre intégralement, sollicita des délais pour l'acquittement de sa dette. Le comte fixa une époque fort éloignée en stipulant que si la somme promise ne lui était pas payée à l'échéance, elle serait doublée à chaque jour de retard. Nous aurons à reparler de ce marché.

La reine de Léon était la sœur du roi de Navarre battu et tué par les Castillans. Elle brûlait de venger son frère. Pour livrer le comte à son neveu, don Garcia, le successeur de don Sancho, elle proposa à Fer-

aucune autorité. Romey n'y croit point. *Hist. d'Espagne*, t. IV p. 288.

[1] Romey n'admet pas la vérité de cette anecdote, *Hist. d'Espagne*, t. IV, p. 316. Milà y Fontanals y voit l'altération d'un hommage féodal représenté par un cheval et un faucon. *Poesia heroico-popular*, p. 180, note 3.

nan Gonzalez sa nièce, doña Sancha, en mariage. Fernan Gonzalez, sans défiance, accepta cette offre avec empressement et se rendit à Castroviejo, suivi seulement de cinq chevaliers. Le roi de Navarre s'empara traitreusement de lui et le fit mettre en prison, Fernan Gonzalez épousa, en effet, une doña Sancha, fille de don Sancho Abarca, roi de Navarre, mais on croit qu'elle était veuve. Quant au rôle de libératrice que l'on va voir remplir par elle, il semble fort douteux. Fernan Gonzalez paraît, cependant, avoir été deux fois prisonnier, une fois dans le royaume de Léon, une fois en Navarre, mais l'histoire place la première de ces captivités avant celle dont parle le vieux poème.

Un comte lombard se rendant en pèlerinage à Compostelle apprit la perfidie dont Fernan Gonzalez était victime. Il avait entendu parler de ses exploits et se sentit ému de compassion. Il obtint de visiter l'illustre captif et le quitta les larmes aux yeux, cherchant un moyen de le délivrer. Il réussit à voir doña Sancha qui, pas plus timorée que Chimène, n'avait aucune répugnance pour le mariage dont on avait leurré le comte. Le noble pèlerin lui persuada que si Fernan Gonzalez restait prisonnier, ce serait un éternel motif de haine entre Castillans et Navarrois et que par son rang et sa vertu il était digne de devenir son époux. Il convainquit l'infante. Elle pénétra dans la prison et, après avoir reçu du captif une promesse de mariage, prit la fuite avec lui. Ils laissèrent à leur droite le chemin français (*el camin frances*) et s'enfoncèrent dans un bois de chênes où ils passèrent la nuit. Au point du

jour ils firent la fâcheuse rencontre d'un mauvais archiprêtre qui chassait et eut plus de plaisir à regarder l'infante que s'il eût pris Acre et Damiette. Il ne s'en tint pas là. Ici une lacune. Les vers suivants nous apprennent comment doña Sancha s'armant du poignard de Fernan Gonzalez qui n'ayant pu réussir à se débarrasser de ses fers, avait peine à se mouvoir, perça le cœur du mauvais prêtre : « Que le Créateur ne lui fasse pas miséricorde ! Sa mule, ses habits, son faucon, Dieu voulut qu'ils eussent un meilleur maître. »

Peu après cette aventure les fugitifs aperçurent une grande troupe « Ou c'est mon frère, s'écria la princesse, ou c'est Almoçore. Qu'allons-nous devenir ? » Mais ce n'étaient ni des Mores, ni des Navarrois, c'étaient de fidèles Castillans venant au secours de leur seigneur qu'ils savaient prisonnier et emmenant avec eux une grande statue qui le représentait. Le comte se rendit à Burgos où son mariage avec doña Sancha fut pompeusement célébré ; à peine les noces étaient-elles finies que Fernan Gonzalez fut obligé de reprendre les armes pour combattre son beau-frère. Non seulement il battit le roi de Navarre, mais il le fit prisonnier et usant de représailles lui imposa une si dure captivité que Sancha résolut de le faire évader, comme elle avait rendu libre son mari. Ici se produit une interruption, elle est suivie de plusieurs autres lacunes qui rendent la fin du poème incohérente. Nous y voyons pourtant des combats livrés tantôt aux Mores, tantôt au roi de Léon[1]

[1] Cette guerre peut. en effet, avoir lieu.

Nous y voyons aussi que ce prince ne put payer à Fernan Gonzalez la somme due pour le cheval et le faucon. Elle s'était tellement accrue, dit le poète, que toutes les richesses de l'Europe n'auraient pu suffire à l'acquittement d'une dette aussi énorme. Dans les vers qui manquent il était dit sans doute comment Don Sancho désespérant de se libérer, dédommagea Fernan Gonzalez en déclarant l'indépendance de la Castille et en lui en reconnaissant la souveraineté. Ce fait que Mariana a raconté sans hésitation figure aussi au début de la *Cronica rimada.*

Les dernières stances du poème, privé de son dénouement, racontent une grande bataille entre Don Garciaet le comte de Castille, la bataille de Valpirre.

Telle est la marche de la geste de Fernan Gonzalez ; mal transcrite par un copiste auquel il faut sans doute attribuer des erreurs de versification fréquentes et des additions qui allongent certains quatrains d'un, de deux et même de trois vers, coupée comme on l'a dit, de nombreuses lacunes, manquant d'un dénouement, il serait injuste de juger cette œuvre incomplète trop sévèrement. Le moine de San Pedro était assez instruit pour son temps. Il s'éloigne de la poésie populaire par un style souvent assez recherché, par quelques allusions érudites, mais par des descriptions de combats, des énumérations de guerriers il fait quelquefois souvenir de la geste du Cid. Certains épisodes, la mort du neveu de Fernan Gonzalez, par exemple, ne sont pas mal traités. Notre vieil auteur a évidemment cherché à

imiter Gonzalo de Berceo auquel, nous l'avons dit, il a emprunté quelques vers.

Au XVI[e] siècle, un abbé de San Pedro d'Arlança, Frai Gerondio de Arredondo composa en redondilles doubles de *arte mayor*, un poème où les qualités du Cid et du comte de Castille sont tour à tour comparées et célébrées. Ce poème est resté inédit et ne mérite pas, paraît-il, d'être tiré de l'oubli. Mais ce même Gerondio de Arredondo a laissé un autre manuscrit *Chronica de los famosos hechos y exemplos del excelentissimo caballero conde Don Fernan Gonzalez* dans lequel de los Rios a découvert un poème du XVI[e] siècle, reproduisant la marche de l'œuvre dont nous venons de nous occuper, mais le rythme est tout à fait différent [1]. Il se compose de stances de cinq vers dont le premier rime avec le troisième et le quatrième, et le second avec le dernier. Ce poème, que De los Rios analyse et qu'il croit contemporain de la *Chronique d'Alfonso XI*, fut sans doute encore écrit par un moine de San Pedro d'Arlança. Peut-être le critique espagnol exagère-t-il un peu le mérite de cette œuvre inconnue jusqu'à lui, mais la découverte est intéressante et nous devions la mentionner.

Comme on le pense bien, de nombreuses romances ont été composées sur Fernan Gonzalez, nous aurons plus tard à en reparler. Bornons-nous ici à de brefs détails. Don Agostin Duran en a recueilli une vingtaine qui sont assez récents sauf cinq. Le premier de ces

[1] *Historia critica*, t. IV, p. 438 et suiv.

chants les plus anciens roule sur l'enfance et la jeunesse du héros, le second sur la guerre avec le roi de Navarre, dans le troisième est racontée la douteuse bataille de Hacinas; dans le quatrième on trouve le récit de la vente du cheval et du faucon, de la captivité et de l'évasion de Fernan Gonzalez. Le dernier de ces romances a pour sujet un épisode qu'on n'a pas vu dans l'analyse de la geste, d'où une lacune a dû le faire disparaître, mais qu'on lit dans la *Chronique Générale* et dont Mariana a conservé la relation [1].

Le comte est de nouveau captif, il est prisonnier du roi de Léon. Il doit encore la liberté à sa femme, cette fois grâce à un échange de vêtement. Les poètes du moyen âge reproduisaient à satiété les situations qui avaient paru intéressantes et il est probable qu'un jongleur se rappelant la première captivité du comte se sera plu à lui donner un pendant dans un vieux chant passé plus tard à la *Chronique générale* et par elle transmis à des faiseurs de romances. C'est la troisième fois que le rôle de libératrice est attribué à doña Sancha, on se souviendra qu'elle réussit à faire évader son frère dont le comte s'était emparé.

Plusieurs des descendants de Fernan Gonzalez sont devenus les personnages de chansons aujourd'hui perdues mais dont la *Chronique rimée* du Cid a conservé quelques vestiges et dont on rencontre des traces dans la *Chronique générale*, ce curieux répertoire de traditions antiques [2]. Par des transmissions semblables à

[1] *Hist. de España*, t. I, p. 489.

[2] *Poesia heroico-popular*, p. 194 et suiv.

celles dont je parlais tout à l'heure, de ce livre ces chants altérés et mis en prose sont parvenus, au XVI siècle, à des jongleurs qui, dans des romances, ont raconté les aventures des descendants de Fernan Gonzalez : Garci Fernandez, Sancho Garcia [1]. Remarquons que dans la *Cronica rimada*, Garci Fernandez, le fils du comte, épouse une fille d'Almérique de Narbonne. Ce nom du héros d'une de nos gestes du XIIIe siècle, retenu par un trouvère espagnol, est encore un témoignage de l'influence exercée par notre ancienne littérature.

D'un tout autre genre que la geste de Fernan Gonzalez est le poème de Joseph, poème écrit en espagnol, mais avec des caractères arabes. Il fait partie d'une branche jusqu'ici peu connue de la littérature castillane médiévale. Pendant longtemps on ne se douta point que ces lettres étrangères avaient servi à tracer des vers espagnols. Casini déclara que le poème de Joseph appartenait à l'idiome persan et un orientaliste français qu'un autre livre, dans les mêmes conditions calligraphiques, était écrit en langue barbaresque.

Le poème de Joseph, publié pour la première fois par Ticknor, à qui il avait été communiqué par MM. de Gayangos et de la Vedia, a été tiré de la bibliothèque de Madrid [2]. Il contient mille deux cents vers dans le

[1] *Romancero general*, t. I, p. 712 et suiv. L'histoire de Garci Fernandez forçant sa mère à boire le breuvage empoisonné qu'elle avait préparé pour lui, ressemble fort à celle de Gryphus, roi d'Égypte et à celle de Rosemonde dont la poésie populaire italienne a peut-être conservé un écho dans *Donna Lombarda*.

[2] *Historia de la literatura española traducida*, t. IV, p. 434.

vieux rythme usité par Gonzalo de Berceo et plusieurs de ses successeurs. La date de cette production est fort incertaine : « Il est probable, dit Ticknor, que cette œuvre fut écrite en Aragon, puisque l'on y rencontre non-seulement des mots, mais même des phrases entières propres à ce pays voisin de la Provence. On peut supposer aussi que son auteur vécut vers le milieu du quatorzième siècle, période après laquelle disparaît le couplet de quatre vers, rythme caractéristique de la poésie castillane primitive. Si le poème appartenait au centre de la péninsule, la rudesse du langage indiquerait une plus haute antiquité [1]. »

Les traducteurs espagnols du livre de Ticknor ne partagent pas les idées du critique américain sur la date du *Poème de Joseph*. Dans les notes et additions dont ils ont fait suivre son *Histoire de la Littérature espagnole*, on lit : « De tout temps les nations d'origine orientale ont montré une vénération presque superstitieuse pour leurs caractères, les considérant comme révélés et sacrés. C'est ainsi que les Juifs modernes écrivent toutes les langues de l'Europe et de l'Asie avec

[1] *History of Spanish literature*, t. I, cap. v, p. 89 ; De los Rios, *Hist. critica*, tome III, p. 371, note 1, avance que d'après Ticknor, j'ai prétendu que le poème de Joseph fut écrit en Aragon. Je me suis borné à traduire un passage du critique américain, comme un peu après j'en ai traduit un de la version espagnole, mais sans aucunement me prononcer sur la question d'origine. Je renvoie, du reste, à une lettre finale mes nombreuses répliques à M. de los Rios.

leurs propres lettres hébraïques ; que certaines tribus de l'Inde se servent encore de caractères sanscrits ou de langues disparues, pour rendre des dialectes qui n'ont aucune connexion avec ces langues. Les Morisques espagnols oublièrent leur idiome à ce point qu'à la fin du seizième siècle on pouvait compter ceux d'entre eux qui étaient en état de le parler et de l'entendre. Ils ne cessèrent pas néanmoins d'apprendre à leurs enfants quels étaient les signes avec lesquels fut composé le livre sacré, le Coran ; ils usaient de ces signes pour écrire le castillan et se servaient fort rarement de nos lettres, employant d'ailleurs divers systèmes d'orthographe suivant les lieux qu'ils habitaient... Il n'est pas facile de vérifier à quelle époque les Morisques espagnols commencèrent à employer leurs caractères pour écrire notre langue et celle qu'ils appelaient *aljamia* (mélange du castillan et de l'arabe) ; le livre de cette nature que nous regardons comme le plus antique, est le *Poème de Joseph* ; mais si le style et la langue semblent y révéler le moyen âge, il y a des motifs plausibles pour penser qu'on le composa au milieu du seizième siècle. On nous dira que le mètre usité, la rudesse de la versification et de nombreux archaïsmes, dénotent une antiquité bien plus grande. Nous répondrons à cela que chez un peuple vaincu et sujet d'un peuple plus puissant, la langue propre ou adoptée se maintient stationnaire et conserve très longtemps son type primitif ; il dut en être ainsi chez les Morisques espagnols, vivant isolés dans des bourgades peu peuplées ou étant séparés avec soin des vieux chrétiens,

ils exerçaient des métiers par lesquels ils n'étaient que rarement mis en rapport avec les classes élevées de la société, et étaient tout naturellemeut privés de ces communications qui provoquent la modification ou la corruption d'une langue. Aujourd'hui encore les juifs de la côte d'Afrique, ceux de Thessalonique, de Smyrne et de Constantinople, parlent à peu de hose près le castillan dont on usait lors de leur expulsion, et celui d'entre eux qui a quelque instruction et qui a bu à de bonnes sources, écrit avec autant d'élégance et de pureté que le feraient, s'ils vivaient, Juan de Mena et le marquis de Santillana. On publie aujourd'hui à Constantinople l'*Aor Israel*, périodique castillan en caractères hébraïques, et il pourrait, comme style et langue, paraître dater du temps d'Alfonso X [1]. »

Telles sont quelques-unes des observations qui ont décidé MM. de Gayangos et de la Vedia à ne pas donner une date reculée au poème de Joseph. Depuis De los Rios, combattant Ticknor et ses traducteurs, a soutenu que le poème en question est d'origine castillane et qu'il appartient à la première moitié du XIIIe siècle [2]. Peut-être est-ce remonter trop loin. Il me semble toutefois que ce livre offre des caractères d'ancienneté qui m'autorisent à en parler dans ces études.

Joseph, fils de Jacob, est un des personnages de l'Ancien Testament qui ont le plus frappé l'imagination des Orientaux. On l'a regardé comme le Hermès ou Mercure égyptien, et on lui a attribué la révélation de

[1] T. IV, p. 417 et suiv.

[2] *Historia critica*, t. III, p. 280.

diverses sciences et entre autres de la géométrie. Des canaux, des édifices sont, dit-on, son ouvrage. Ce fut encore lui qui enseigna aux peuples menacés par les inondations du Nil à ménager ces inondations de façon qu'elles devinrent profitables. Tant de bienfaits valurent à Joseph le titre de *Sauveur du Monde*. En le lui décernant, les Égyptiens rendaient à leur insu hommage à l'opinion des pères et des écrivains ecclésiastiques qui voient dans le fils de Jacob comme une des figures les plus frappantes de Notre-Seigneur[1] : « Il y a peu de saints de l'Ancien Testament, dit Rollin, en qui Dieu ait pris plaisir de marquer autant de traits de ressemblance avec son fils que dans Joseph[2]. » Les Musulmans ont singulièrement altéré l'intéressant récit de la Genèse. Pour eux, la femme de Putiphar est devenue, sous le nom de Zoleicka, la tendre héroïne d'un long roman d'amour. Cette fable a fourni le sujet de plusieurs œuvres en vers. La plus ancienne fut composée par Amak qui vivait, au onzième siècle, à la cour de Kheder-Khan, roi de l'Inde. Abd-al-Raman et Nizami, un des meilleurs poètes persans, ont aussi écrit des poèmes sur Joseph, et c'est le poème de Nizami que Cardone[3] a traduit en français d'après une version turque ; ce qu'il y a de remarquable c'est que ces fables mêmes ont conservé quelque chose d'analogique.

« Dans ces compositions, dit Delécluze, les personna-

[1] *Bibliothèque orientale*, p. 496.

[2] *Traité des Études*, IIe partie, ch. II. — *Rapports entre Joseph et Jésus-Christ*.

[3] *Bibliothèque des Romans*, Juin, 1778, p. 7.

ges de Joseph et de Zoleicka jouent des rôles analogues à ceux du Bien-Aimé et de la Sulamite du *Cantique des Cantiques*. Ce sont des figures allégoriques, mythiques ; et Joseph, qui réfléchit en lui tous les éléments de la beauté, est l'image visible de la divinité, comme Zoleicka n'est que la figure de l'âme fidèle qui s'élève par l'amour de la créature jusqu'à Dieu[1]. »

Tout le chapitre XII du Coran est consacré au patriarche Joseph. C'est de ce chapitre que, suivant Ticknor, paraît s'être principalement servi le poète inconnu. Il me semble qu'il a aussi mêlé à son récit quelques souvenirs des poèmes orientaux. C'est ainsi qu'il raconte comment les frères de Joseph amenèrent à leur père un loup qui, disaient-ils, avait dévoré le fils bien-aimé ; comment ce loup, interpellé par Jacob, se mit à parler et révéla la trahison des méchants freres ; comment, emmené en Égypte, Joseph pria devant le tombeau de sa mère ; les mauvais procédés d'un esclave pour lui ; la sensation que causait son admirable beauté :

« Quant il entra dans la ville, les gens s'émerveillèrent : le jour était trouble, il le rendait clair ; il faisait sombre et il dissipait l'obscurité, il éclairait tous les lieux par lesquels il passait. Les gens disaient au marchand : C'est un ange ou c'est un saint. Il répondit : C'est mon esclave fidèle et je le vendrai si je trouve qui le veuille acheter Il fit donc savoir qu'il le vendrait et la nouvelle s'en répandit par tout le royaume. Au jour dit, il vint du monde

[1] *Dante et la Poésie amoureuse*, p. 59.

de tous les points. Le beau Joseph était sur un banc. Il n'y eut ni homme ni femme, ni petit ni grand, qui ne le voulût voir. Là vint Zalija (Zoleicka) qui laissa son manger. Elle allait aussi vite que sa mule pouvait courir. »

Dans les poèmes orientaux, Zoleicka et Joseph se sont vus dans des songes ; ils s'aiment avant de se connaître, et après les diverses épreuves dont Joseph sort triomphant, Zoleicka, devenue veuve de Putiphar, épouse enfin son bien-aimé. On ne trouve rien de cela dans le Coran dont le poème espagnol se rapproche, en effet, pour le fond du récit ; mais le poète inconnu a certainement emprunté des détails aux conceptions de Nizami. Voici le passage du Coran dans lequel est racontée la tentative de séduction à laquelle Joseph a la vertu de résister :

23. — La femme, dans la maison de laquelle il se trouvait, conçut de la passion pour lui. Elle ferma toutes les portes de l'appartement, et lui dit : Viens ici. — Dieu m'en préserve, répondit Joseph. Mon maître m'a donné une généreuse hospitalité ; les méchants ne prospèrent pas.

24. — Mais elle le sollicita et il eut la même intention ; mais il reçut un avertissement de son Seigneur. Nous le lui avons donné pour le détourner du mal, d'une turpitude, car il était de nos serviteurs sincères.

25. — Alors tous les deux s'élancèrent vers la porte, lui pour fuir, elle pour le retenir, et la femme déchira la tunique de Joseph par derrière. Tous deux rencontrèrent à la porte son maître à elle. Que mérite, dit la femme, celui

qui a conçu des intentions coupables à l'égard de la femme, sinon la prison ou une punition terrible ?

26. — C'est elle, dit Joseph, qui m'a sollicité au mal. Un parent de la femme témoigna alors contre elle, en disant : Si la tunique est déchirée par devant, c'est la femme qui dit la vérité et c'est Joseph qui est menteur.

27. — Mais si elle est déchirée par derrière, c'est la femme qui a menti et c'est Joseph qui a dit la vérité.

28. — Le mari examina la tunique et vit qu'elle était déchirée par derrière. — Voilà de vos fourberies, dit le mari, et certes grandes sont vos fourberies... [1], etc.

Dans le poème, cette scène est très amplifiée et elle l'est d'après les romans orientaux. Zalija, ne sachant comment se faire aimer de Joseph, demande conseil à une de ses femmes. Celle-ci promet de mener les choses suivant le désir de Zalija. Elle charge un peintre d'orner un palais de peintures voluptueuses dont Joseph et Zalija sont les seuls personnages. C'est là qu'est introduit le jeune esclave et qu'il résiste à tous les enchantements des sens. Vient ensuite, comme dans le Coran et les poèmes persans, le récit de ce repas où la femme de l'Azis convie celles qui ont blâmé son amour, elles restent en admiration devant Joseph qu'on a tiré de prison, « coupant leurs doigts par distraction et et s'écriant : Dieu nous garde ! Ce n'est pas une créature humaine, c'est un ange ravissant. » A la suite de ce banquet, Joseph, toujours fidèle à son maître, est jeté dans le cachot où il donne des preuves de son talent pour interpréter les songes. Le poème continue en

[1] *Le Koran*, tr. de M. Kasimirski, p. 184.

rappelant le récit du Coran, qui lui-même ne s'éloigne pas beaucoup de celui de la Bible, en y mêlant pourtant des incidents provenant d'autres sources. Comme dans le Coran, Zalija et les femmes, qui s'étaient coupé les doigts en regardant Joseph, finissent par reconnaître qu'il a été victime d'une affreuse calomnie. Le poème s'arrête au moment où Jacob se désole de ne pas voir revenir Benjamin ; l'œuvre est inachevée, mais il ne doit y manquer que peu de vers.

Ce *Poème de Joseph* ne me paraît pas offrir beaucoup de traces de cette pompe de style, de cette profusion d'images que l'on regarde comme propre à la poésie arabe, et je vois là une preuve des modifications que cette poésie avait eu à subir en se transplantant en Espagne. Certainement le *Poème de Joseph* a une teinte orientale, mais le sujet devait produire cette teinte, et l'auteur l'eût rencontrée, quand même il se fût simplement conformé au récit de la Genèse. Sauf qu'il est question d'Allah au lieu de Dieu et de la Vierge, le *Poème de Joseph* commence à peu près comme les pieuses compositions de Gonzalo de Berceo :

« Louange à Allah ! il est le Haut, le Vrai, l'Honoré, l'Accompli, Seigneur droiturier, franc et puissant, Ordonnateur suprême. Grand est son pouvoir, il embrasse tout le monde, on ne lui cache aucune chose qui dans le monde naisse, ni dans la mer, ni sur le sol, ni dans la terre noire, ni dans la blanche. Je veux vous faire savoir, écoutez mes amis, ce qui arriva dans les temps passés à Yacob et à Yusuf, et à ses dix frères ; par envie de lui, ils devinrent méchants. »

CHAPITRE IX

DON JUAN MANUEL

Alfonso X créa la prose castillane. A un membre de sa famille revient l'honneur de l'avoir perfectionnée, de l'avoir employée dans des œuvres véritablement littéraires, d'avoir fait pour elle ce que plus tard Boccace devait faire pour la prose italienne. L'écrivain illustre par sa naissance et remarquable par son talent, auquel appartient cette gloire, occupe une si grande place dans l'histoire politique de sa patrie que l'on s'étonne de lui voir tenir un rang distingué dans l'histoire littésaire de l'Espagne. Né au milieu des troubles qui affligèrent les dernières années du règne d'Alfonso X, il a un rôle sous les successeurs de ce roi, rôle brillant parfois, parfois aussi digne de blâme ; il est mêlé à tous les événements, à toutes les guerres, ébranle pendant dix ans la puissance de son cousin Alfonso XI ; il est si turbulent, si remuant, d'humeur si fougueuse, de caractère si inquiet, qu'au dire de Mariana « on pourrait le croire né pour bouleverser le royaume. » Ce personnage singulier qui fut à la fois homme d'état,

homme de guerre, poète, philosophe, historien, romancier, s'appelait don Juan Manuel ; il était petit-fils du saint roi Fernando et neveu du malheureux roi Alfonso X. Juan Manuel naquit à Escaloña le 5 mai de l'an 1282, deux ans après qu'en France était né Jean de Meung, dix-sept ans après que l'Italie eut produit Dante. Son père était le septième fils de Fernando III, sa mère était Béatrix de Savoie ; de bonne heure orphelin, il fut élevé par les soins de Sancho-el-Bravo. L'infant Juan Manuel fit ses premières armes contre les Mores, à l'âge où nos enfants se préparent à peine à leur première communion, et à vingt-huit ans il se trouva chargé des emplois les plus importants. Fernando IV avait succédé à Sancho, et sa méfiance, à l'égard de sa famille, ne s'étendit pas jusqu'à Juan Manuel qu'il créa *adelantado-mayor* ou gouverneur du royaume de Murcie. A la mort de Fernando IV éclatèrent ces troubles qui signalent presque toujours les régences et dont le récit détaillé ne serait pas à sa place dans une étude littéraire. Toutefois, comme Juan Manuel se trouva mêlé à ces événements, je ne peux les passer entièrement sous silence. Deux partis s'étaient formés ayant à leur tête, l'un la reine doña Maria, mère de Fernand IV, et l'infant don Pedro ; l'autre la reine Costanza, veuve de Fernand IV, et l'infant don Juan, qu'il ne faut pas confondre avec le personnage objet de cette notice. La mort de Costanza rapprocha les deux factions : Juan et Pedro furent les tuteurs du prince qui devait régner plus tard sous le nom d'Alfonso XI. Tous deux périrent dans une entreprise

contre les Mores et ce fut alors que don Juan Manuel vint offrír à doña Maria ses conseils et son épée. La vieille reine, par un sentiment dont on s'explique difficilement la cause à la distance où nous sommes de tous ces événements, feignit d'accepter l'appui qu'on lui proposait en même temps qu'elle suscitait des ennemis à Juan Manuel. Plus tard, cependant, elle fut heureuse de pouvoir compter sur ce prince qui, avec don Juan-le-Borgne, fils de l'infant Don Juan, dont il a été parlé tout à l'heure, fut appelé à faire partie du conseil de régence. Lorsque le roi eut atteint sa majorité, il ne tarda pas à montrer, au milieu de grandes qualités, des instincts de dissimulation et de cruauté qui apparurent avec plus d'énergie encore dans son fils Pedro, auquel ils valurent le surnom de cruel. Juan Manuel, se croyant menacé par le nouveau roi, chercha à se faire un allié fidèle de Juan-le-Borgne en l'unissant à sa fille Costanza. Alfonso déjoua ce projet en laissant entendre à l'infant que lui-même deviendrait son gendre. Don Juan Manuel conduisit sa fille à Valladolid, où furent célébrées les fiançailles, mais le mariage fut ajourné.

A la nouvelle de ces arrangements, Juan-le-Borgne se plaignit amèrement du manque de foi de Juan Manuel, s'entoura d'une armée d'aventuriers et devint assez menaçant pour inquiéter don Alfonso. Celui-ci attira Juan-le-Borgne à sa cour en lui faisant entrevoir comme appât la main de sa sœur doña Leonor, et fit assassiner l'ambitieux au moment où il entrait au palais. Cette mort donna de vives craintes à Juan Manuel; il abandonna la défense de la frontière, où il

s'était signalé par d'heureuses expéditions, et se retira à Chinchilla, ville qu'il regardait comme inexpugnable. Alfonso l'engagea plusieurs fois à regagner son doste et à venir l'aider dans une guerre qu'il préparait contre les Mores, mais Juan Manuel se rappelait l'odieuse trahison dont son ancien allié avait été victime et, loin d'obéir à Don Alfonso, il se ligua avec le roi de Grenade. La rupture du mariage projeté entre Costanza et Alfonso acheva d'exaspérer l'infant Juan Manuel ; il fit déclarer au roi qu'il renonçait à sa naturalité et qu'il se considérait comme délié de tout serment ; puis il commença à ravager les terres de son cousin. Cette révolte alluma la guerre civile sur divers points, mais le roi réussit à maîtriser ses ennemis et à raffermir son pouvoir. Juan Manuel fut obligé de se soumettre. Cette soumission manquait de sincérité, et l'infant cherchait à fortifier son parti en mariant sa fille à quelque prince puissant. Ce dessein ne fut pas ignoré d'Alfonso, qui avait épousé une princesse de Portugal et qui prit des mesures pour que Costanza ne pût quitter la Castille. Juan Manuel, furieux de l'espèce de captivité où l'on tenait sa fille, recommença la guerre avec le concours de Juan Nuñez de Lara. Je ne raconterai pas les épisodes de cette nouvelle campagne : ils ont été trop bien redits par M. de Puibusque [1]. En 1335 seulement, don Alfonso réussit à triompher complètement des factieux. Il se montra généreux à leur égard ; il nomma Nuñez de Lara son porte-étendard et lui confia plusieurs pla-

[1] Le comte Lucanor, p. 1 et suiv.

ces importantes ; il accepta la soumission de Juan Manuel et lui rendit sa confiance. Depuis cette époque, l'infant servit loyalement son roi et, dans de nombreuses rencontres, se signala contre les Mores.

Don Juan Manuel mourut à Cordoue en 1349, et fut enseveli à Peñafiel, dans le couvent de Saint-Paul, de l'ordre des frères prècheurs. Il avait été marié deux fois ; d'abord à Costanza, fille de don Jayme, roi d'Aragon, ensuite à Blanca de la Cerda. De son premier mariage Juan Manuel n'eut qu'une fille : ce fut elle qui fut la fiancée, puis la captive d'Alfonso. Elle épousa l'infant de Portugal, don Pedro, l'amant de la malheureuse Iñez de Castro, et mourut avant l'avènement au trône de son mari. Blanca de la Cerda rendit Juan Manuel père de deux enfants : Fernan Manuel, qui n'eut qu'une fille de son mariage avec Juan d'Aragon, et Juana, qui épousa cet Enrique de Transtamare placé sur le trône de Castille par notre Du Guesclin. Juan Manuel laissa en outre deux fils naturels, auxquels la noblesse la plus relevée de l'Espagne a été fière de se rattacher.

J'ai indiqué aussi brièvement que possible les principaux événements de la vie de l'illustre écrivain, je vais maintenant entrer dans quelques détails sur ses nombreux écrits. Il avait pris le soin de les réunir dans un manuscrit déposé au monastère des Dominicains de Peñafiel fondé par lui, mais ce manuscrit n'a pu être retrouvé. Le seul que l'on connaisse et qui appartient à la bibliothèque nationale de Madrid, est loin de contenir toutes les œuvres du docte infant. Ce manuscrit, sauf un traité sur la

chasse [1], a été publié par M. de Gayangos, et se compose des œuvres dont nous allons parler [2]. Elles débutent par une introduction générale, dans laquelle on lit une anecdote qui rappelle beaucoup une des nouvelles de Sachetti [3].

« De même qu'éprouve très grand plaisir celui qui fait quelque bonne œuvre, surtout s'il y a mis beaucoup de travail et s'il l'a faite sachant que cette œuvre très louée, plaira à beaucoup de gens, de même aussi il ressent grand déplaisir et grand ennui quand quelqu'un, à son escient ou par erreur, fait ou dit certaines choses, en sorte que cette œuvre ne soit point estimée ou louangée comme elle le devrait être. Et pour prouver cela je dirai ici une chose qui advint à un chevalier à Perpignan, dans le temps du premier roi don Jayme de Mayorque. Ce chevalier était un très habile troubadour et faisait de très belles chansons, il en fit entre autres une fort belle et qui avait un très bel air. Et tout le monde se plaisait tellement à la répéter que pendant longtemps on ne voulait chanter que celle-là. Et le chevalier qui l'avait faite en avait grand plaisir. Et un jour qu'il se promenait par la ville, il entendit un cordonnier qui répétait son œuvre et si maladroitement

[1] Ce traité sur la chasse que M. de Gayangos a supprimé dans son édition, ne l'ayant pas trouvé complet, a été imprimé par les soins de M. J. Baist : *Don Manuel, El libro de la Caza, zum erstenmale herausgegeben.* Halle, Max Niemeyer, 1880, in-8° de VI,208 pages. De los Rios a donné une analyse de cet ouvrage de venerie, *Historia critica*, t. IV, p. 246. nous y renvoyons le lecteur, croyant inutile de nous arrêter à une œuvre, après tout, sans intérêt pour nous.

[2] *Escritores en prosa anteriores al siglo XV*, p. 229 et suiv.

[3] *Novella* CXIV : *Dante Alighieri fa conoscente uno fabro e uno asinajo del loro errore perche con nuovi volgari acutavano il libro suo.*

tant pour les paroles que pour l'air, que tout homme qui la pouvait ouïr, s'il ne l'avait ouïe auparavant, tenait que c'était une chanson des plus mauvaises et des plus mal faites. Quand le chevalier entendit comme ce cordonnier gâtait ce bel ouvrage, il en eut grand souci et grand ennui et descendit de son cheval et s'approcha du cordonnier. Celui-ci, qui ne se méfiait de rien, ne cessait pas de chanter, et plus il allait plus il brouillait les vers que le chevalier avait composés. Lorsque le chevalier vit sa bonne œuvre ainsi gâtée par l'ignorance du cordonnier, il prit tout doucement un outil et coupa tous les souliers qui étaient faits ; après cela il remonta à cheval et partit. Le cordonnier, regardant ses souliers et les voyant taillés de la sorte, se dit que tout son travail était perdu, en eut grand chagrin et s'en fut en criant derrière le chevalier qui avait fait cela. Le chevalier lui dit : « Ami, vous devez vous adresser au roi notre seigneur qui est un très bon roi et très justicier ; allons donc devant lui et il décidera suivant la justice. » Tous deux s'accordèrent sur ce point et dès qu'ils furent devant le roi, le cordonnier raconta comment on lui avait mis ses souliers en pièces et fait grand dommage. Le roi fut irrité de cela et demanda au chevalier si c'était la vérité, et le chevalier dit que oui, mais qu'il n'avait pas agi sans raison. Le roi lui ordonna de s'expliquer, et le chevalier répondit que le roi savait bien qu'il avait fait une chanson, qu'elle était très bonne et avait une belle musique, et que ce cordonnier l'avait gâtée, et il pria le roi de la lui faire chanter, et le roi l'ordonna et vit qu'il en était ainsi. Alors le chevalier dit que puisque le cordonnier avait ainsi gâté une chanson qui lui avait coûté beaucoup de temps et de soins, il lui avait semblé juste de gâter ce qu'avait fait le cordonnier.

Le roi et tous ceux qui entendirent le chevalier prirent grand plaisir à cela et rirent beaucoup, et le roi défendit au cordonnier de jamais chanter cette chanson et de gâter la belle œuvre du chevalier, et il paya le dommage, et il ordonna au chevalier de ne plus faire de tort au cordonnier. Et craignant moi, don Juan, que par des raisons que je ne puis empêcher, les livres que j'ai faits soient copiés plusieurs fois et parce que j'ai vu que dans ces transcriptions il arrive souvent que par ignorance de l'écrivain, ou parce que les lettres ressemblent les unes aux autres, en transcrivant le livre on met une chose pour une autre, de sorte que l'intention de l'auteur se trouve changée et que l'œuvre devient différente de ce qu'il la fit, pour qu'il n'y ait point de ma faute, et pour éviter cela autant que je le puis, j'ai fait faire ce volume dans lequel sont écrits tous les livres que j'ai composés jusqu'ici et qui sont au nombre de douze. »

Don Juan Manuel termine cette introduction en donnant de ses œuvres une liste qu'un autre texte, aussi émané de lui, permet de rendre plus complète. Cette nomenclature prouve que nous avons à regretter le Livre des poésies (*El libro de las cantigas*) l'Art de trouver (*El libro de las reglas del trovar*) ; le Livre des sages ou des savants (*El libro de los Sabios*); le Livre de la Chevalerie (*El libro de la Caballeria*) ; le Livre des engins, machines de guerres (*El libro de los engeños*, qu'Argote de Molina a par erreur appelé *Libro de los engaños*, livre des tromperies). Quant à la *Cronica abreviada* et à la *Cronica complida*, la première semble celle qu'Enrique Flores a publiée dans la *España*

Sagrada (t. VI, p. 215-217), c'est un court mémorandum des principaux événements de la vie de l'auteur et de celle de son père ; la seconde est un abrégé de la *Cronica general* d'Alfonso X.

Il se peut, nous devons le faire remarquer, que quelques-uns des écrits de Juan Manuel aient reçu des titres différents, et ainsi s'expliquerait que les deux nomenclatures de ses œuvres ne soient pas tout à fait identiques. Quoiqu'il en soit, il est certain que nous n'avons pas plusieurs des productions du docte infant.

C'est par le *Livre du Chevalier et de l'Ecuyer* que commence le manuscrit publié par M. de Gayangos. Il y manque trois chapitres. C'est encore un de ces livres d'enseignement, de castoiement, si fréquents au moyen âge. Juan Manuel a cherché à lui donner un peu de mouvement en se rappelant sans doute le *Libre del orde de Cavagleria* où Raimond Lulle met en scène un vieux chevalier devenu ermite [1], s'entretenant avec un jeune écuyer, situation reproduite aussi dans le roman célèbre de Tyran-le-blanc [2]. L'écuyer de Juan Manuel se rend à la cour pour y être armé chevalier. Le vieillard qui l'accueille dans sa retraite a connu le monde dont il s'est lassé. L'un adresse à l'autre de nombreuses questions qui sont résolues avec l'expérience que donnent les années. L'écuyer demande au solitaire quel est l'état le plus honorable, parmi les laïques ; l'ermite répond que c'est la chevalerie qui, selon lui, ressemble à un sacrement. Le chapitre suivant est consa-

[1] *Histoire littéraire de la France*, t. XXIX, p. 363.

[2] *Histoire du chevalier Tyran-le-blanc*, t. I, p. 57.

cré à la définition des devoirs de la chevalerie, définition dans laquelle n'apparaît aucune de ces pensées galantes qui étaient si répandues en France et que la *Dame des belles cousines* mêlait aux préceptes qu'elle donnait au petit Jehan de Saintré [1]. L'écuyer demande ensuite à l'ermite quel est le plus grand malheur. Celui-ci lui répond que c'est d'avoir perdu la grâce de Dieu. Quel est le plus grand bonheur? c'est d'avoir la conscience pure. Le vieux chevalier engage ensuite le jouvencel à se rendre à la cour. C'est ce que fait celui-ci ; il est très bien reçu par le roi, est armé chevalier, puis retourne dans ses terres :

« Une des plus plaisantes choses qu'il y ait au monde est de vivre sur la terre dont on est naturel et surtout si Dieu fait à l'homme cette grâce qu'il y puisse vivre honoré et apprécié, et tant plaisante est cette manière de vie qu'elle trompe plusieurs qui aiment mieux vivre pauvres chez eux que dans un pays étranger où ils seraient assurés de vivre très honorablement. Et dès qu'il arriva il fut très bien reçu de toutes gens, tant de ses parents, comme des étrangers ; car la science et le pouvoir et la richesse font qu'un homme est plus aimé, mieux vu de tous que s'il n'était pas favorisé de la sorte. Beaucoup se font parents de celui qui a une bonne chance et s'il ne l'avait pas ils ne le reconnaîtraient pas en le heurtant dans la rue » [2].

[1] Chapitre v et vi, p. 17 et suiv.

[2] Voir dans le *Cancionero de Baena* les vers de Ruy Paes:

El pobre non tiene parientes ni amigos.

Don Juan Manuel raconte ensuite que son jeune chevalier désireux de s'instruire encore, revint trouver le bon ermite et lui adressa une foule de questions qui montrent une singulière curiosité. Il lui demanda ce qu'étaient les anges, le paradis, l'enfer, les cieux, les éléments, les planètes, l'homme, les bêtes, les oiseaux, les poissons, les plantes, les métaux, la mer, la terre. Beaucoup de ces interrogations provoquaient des réponses fort difficiles, et l'on peut s'étonner qu'un turbulent seigneur comme Juan Manuel se fût mis en état de prêter, parfois, à son ermite des solutions satisfaisantes. Quand la réplique devenait trop mal aisée, il se tirait d'embarras, du reste, en restant à côté de la question. Interrogé sur l'enfer, par exemple, il ne parle ni de diables cornus, ni de chaudières, ni de fourches, il se contente de dire : « Mon fils, beaucoup des demandes que vous me faites touchent à des choses qui appartiennent à la foi. Les laïqnes ne sont pas tenus de les savoir, ils doivent croire simplement ce qu'enseigne la Sainte Ecriture ; les desseins de Dieu sont merveilleux et très cachés, personne ne doit les scruter et moins que personne les chevaliers qui ont tant à faire pour remplir leurs devoirs pleins de périls et de labeurs, et qui n'ont ni le temps, ni la science nécessaires pour s'occuper de telles choses. »

L'ermite finit par faire remarquer au chevalier que tant de dissertations le détournent trop du service de Dieu. Après cette observation, il fait lui-même une question à son jeune interlocuteur : comment traite-t-il les affaires dont il doit être surchargé. Celui-ci lui répond

de la manière la plus satisfaisante. Il lui dit, entre autres choses, que quand il a une querelle avec quelqu'un, il attend toujours que le tort ne soit point de son côté, et finit par assurer le vieux chevalier, que quant aux sciences et aux livres il ne leur consacre que le temps pris sur le sommeil.

Le chevalier resta près de l'ermite jusqu'à ce que ce saint homme dont les forces s'affaiblissaient fût rappelé de ce monde ; il le fit ensevelir honorablement, puis retourna dans ses domaines, où il vécut très aimé et très respecté. C'est un curieux ouvrage que ce *Livre du Chevalier et de l'Ecuyer*, plein de renseignements fort précieux sur l'état des connaissances et des mœurs au temps de Juan Manuel. Il est suivi d'un traité sur les armes qui furent données au père de l'infant Juan Manuel et sur le droit qu'il avait, ainsi que ses descendants, d'armer des chevaliers ne fût-il pas chevalier lui-même. Ce livre est intéressant surtout par des détails sur la famille royale de Castille. C'est vraiment un lambeau de mémoires, et, à ce titre, il se recommande aux historiens. Parmi ces détails est le récit de la mort de Sancho-el-Bravo, dont Juan Manuel rapporte ainsi les paroles :

« Don Juan, j'ai trois choses à vous dire : je veux d'abord vous prier de songer à mon âme, car ma vie a été telle que mon âme est en grande crainte devant Dieu. La seconde chose dont je vous prie est de pleurer ma mort, et vous le devez faire pour beaucoup de raisons : d'abord parce que vous perdez en moi un roi et un seigneur,

votre cousin-germain qui vous a élevé et qui vous aimait très sincèrement, et qu'il ne vous reste point d'autre cousin-germain, si ce n'est ce pécheur d'infant don Juan qui est maintenant perdu dans le pays des Mores ; ensuite parce que vous me voyez mourir avant vous, et ne me pouvez secourir. Je suis bien assuré que, quoiqu'étant très jeune, vous seriez aussi loyal que le furent votre père et votre mère, et que, si vous voyiez venir cent lances pour me frapper, vous vous jetteriez entre elles et moi pour qu'elles vous frappassent et que vous voudriez mourir à ma place. Et à présent, vous qui êtes sain et bien portant, vous voyez que je meurs avant vous, et que vous ne pouvez me défendre. Sachez bien que cette mort que je subis n'est pas une mort de maladie, c'est une mort que me donnent mes péchés et surtout la malédiction de mon père que je n'ai que trop méritée. L'autre motif pour lequel ma mort doit vous affliger, est parce que vous vivrez encore longtemps ; vous verrez en Castille beaucoup de rois, mais il n'y en aura point qui vous aime, vous estime et vous craigne (*vos tema*) comme moi. La troisième chose que j'ai à vous dire est que vous serviez et ayez en recommandation la reine doña Maria, car je suis certain qu'elle en aura besoin et qu'elle en trouvera beaucoup qui, après ma mort, seront contre elle ; quant à don Fernando, mon fils, je ne vous en dis rien, parce que je sais que ce n'est pas nécessaire. Il est votre roi et vous êtes son vassal, et je sais que toujours vous lui serez loyal. A présent, don Juan, puisque j'ai tenu ce discours avec vous et que vous allez partir pour le royaume de Murcie pour le service de Dieu et le mien, je voudrais, en vous quittant, vous donner ma bénédiction, mais, malheureux, je ne puis la donner ni à vous ni à personne... je ne puis

vous donner ma bénédiction, car je ne l'ai pas reçue de mon père ; pour mes péchés et pour mes méfaits, j'ai reçu sa malédiction. Il me l'a donnée plusieurs fois en sa vie, étant sain et bien portant ; il me l'a donnée à sa mort. Ma mère qui vit me l'a donnée bien des fois aussi, elle me la donne encore à présent, et je crois bien qu'elle me la donnera à sa mort. »

Les paroles de don Sancho peuvent sembler avoir été arrangées avec une certaine préoccupation littéraire, mais évidemment le fond de ces paroles est vrai, et l'on y trouve un repentir, une direction d'idées qui peuvent fort bien expliquer comment le fils d'Alfonso X écrivit *El libro de los Castigos*.

Tel est aussi le titre d'une des œuvres de Juan Manuel qui est encore connue sous le nom de livre inachevé (*libro infinido*). Juan Manuel l'adresse à son fils, elle est écrite avec moins de pédanterie que le traité du roi son cousin, et se compose plutôt de réflexions inspirées par l'expérience que de doctes réminiscences. Le sentiment religieux, très vif chez le noble auteur, inspire les premières pages de ce livre. Juan Manuel dit d'abord à son fils quels sont ses devoirs envers Dieu. De la santé de l'âme il passe à celle du corps et traite de l'élèvement et de l'éducation des enfants. Le chapitre IV est consacré aux rois qui lorsqu'ils sont injustes et despotes ne méritent que le nom de tyrans et aux rapports des grands avec eux. Vivre dans la terre de ses seigneurs et n'avoir pas à les redouter, c'est comme mettre la main dans le feu et ne pas se brûler. Il faut être puissant en forteresses, en vassaux et en amis pour se

défendre si cela est nécessaire, mais on doit éviter autant que possible d'entrer en guerre avec son roi, car c'est une terrible chose; en tout cas il ne faut pas commencer les hostilités à moins que l'honneur ne soit en jeu. Tout ce passage dont l'auteur a encore développé les idées dans un autre livre (*El libro de los Estados*), peut expliquer les luttes que l'infant eut à soutenir contre ses souverains.

Viennent ensuite des chapitres sur les rapports qu'on doit entretenir avec ses amis, avec ses parents, avec sa femme, avec ses enfants, avec des personnes appartenant à toutes les classes,puis des conseils sur les forteresses, les trésors, la justice, les procès, les marchés, etc. Don Juan Manuel cesse de donner tant et de si diverses instructions à son fils et laisse le livre non terminé (*libro infinido*) pour satisfaire à la demande de Frère Juan Alfonso. Ce religieux l'a prié de composer un traité sur les diverses sortes de l'amour (*De las maneras del amor*) ou plutôt sur les différentes espèces de l'amitié, car la qualité de celui à la requête de qui fut écrite cette petite dissertation a fait exclure ce qui pouvait toucher au genre d'affection, dont ce mot amour évoque surtout et presque exclusivement la pensée.Il ne s'agit donc, pour Juan Manuel,que des diverses espèces de l'amitié, il en compte quinze et en énumère les caractères avec d'ingénieuses subtilités. Il montre en un endroit qu'il a lu Ovide, mais le cite de travers *Cum fueris felix* au lieu de *donec eris felix*.

Dès à présent disons encore un mot d'un opuscule qui n'a rien d'intéressant pour la critique littéraire,

d'un *Court traité où l'on prouve par le raisonnement que Sainte Marie est en corps et en âme au Paradis.* Cette dissertation est adressée à Remon Masquefa, prieur du couvent des dominicains de Peñafiel. Elle révèle, comme bien d'autres pages de Juan Manuel, pour les sujets théologiques ou plutôt mystiques une prédilection qu'on s'étonne de rencontrer dans un homme aussi remuant, aussi ambitieux et qui, si nulle part, il ne parle d'amour, a toutefois laissé deux preuves vivantes d'affections nées en dehors du mariage.

Un sentiment que nous offrent aussi les œuvres de Juan Manuel, c'est le très grand contentement que lui causaient ses livres. Il aime à les rappeler, à les citer les uns dans les autres. C'est ainsi qu'il met dans la bouche de l'un des personnages du *Libro de los estados*, dont nous nous occuperons tout à l'heure, un éloge complet du *Livre du Chevalier et de l'Ecuyer*, et bien d'autres fois on pourrait noter de ces retours pleins d'une naïve vantardise.

« Et quoique don Johan fît ce livre, dit-il, en manière de roman (fabliella) sachez, seigneur infant, que c'est un très bon livre et très profitable, et toutes les choses qu'il contient sont dites en très bon style (por muy buenas palabras) et en aussi belles paroles latines[1], que j'en aie jamais entendues dans un livre fait en roman, et exposant clairement ce qu'il veut dire, et le mettant dans le moins de mots qu'il soit possible.» (*Libro de los Estados*, ch. xc). Juan Manuel fait suivre cette appré-

[1] Romanes.

ciation d'une sorte d'analyse de l'œuvre ainsi louée, analyse confuse où il passe d'un sujet à l'autre, s'arrêtant trop à certains détails, en oubliant d'autres et s'égarant dans des digressions de toute espèce.

L'ouvrage dans lequel il s'exprimait si favorablement sur le *Livre du chevalier et de l'écuyer* est encore une sorte de manuel à l'usage de la noblesse, il appartient toujours à cet ordre d'idées qui produisit les *Instructions du Chevalier de la Tour Landry à ses filles*, et tant d'autres livres parénétiques : don Juan Manuel a donné à cet ouvrage ce titre : *Le livre des états* (*El libro de los Estados*) et d'après le goût arabe, a cherché à placer ses préceptes dans un cadre romanesque. Il introduit dans son œuvre un roi Morovan qui vit dans une ignorance complète de toute religion et qui a un fils appelé l'infant Johas. L'éducation de ce fils a été confiée à un sage appelé Turin. Un jour, l'infant et le gouverneur rencontrent le cadavre d'un saint homme qu'on allait ensevelir. On avait toujours, d'après l'ordre du roi, caché à l'infant ce qu'était la mort. Cette rencontre imprévue excite vivement son imagination ; son gouverneur ne peut arrêter la marche de ses pensées, et son esprit se lance sur une pente métaphysique où il n'est plus possible de l'arrêter. Turin, incapable de satisfaire à toutes les demandes de son élève, le mène à un sage que l'on appelait Julio et qui prêchait l'évangile dans ces contrées. Autrefois, ce Julio avait connu l'infant Manuel (père de l'auteur) et sa femme doña Béatrix de Savoie, et il avait été chargé de l'éducation de leur fils Johaquin (l'auteur lui-même). Depuis, le

gouverneur avait plusieurs fois été en Castille, et toujours il avait trouvé son ancien élève occupé à de grandes guerres, tantôt contre le roi d'Aragon, tantôt contre le roi de Grenade, parfois contre tous les deux. La dernière fois qu'il l'avait vu, il était en guerre avec le roi de Castille, son seigneur.

Après avoir ainsi mêlé sa propre vie à l'espèce de roman philosophique qu'il a entrepris, don Juan Manuel raconte que Julio enseigna à Johas les vérités de la religion, ce qui amène une série de demandes et de réponses très souvent théologiques, à la suite desquelles ont lieu la conversion et le baptême de Johas et de son gouverneur Turin. Sept ans plus tard, Morovan embrasse lui-même le catholicisme. Après leur conversion, Morovan prend le nom de Manuel, Johas celui de Johan ou Juan, et Turin celui de Pedro. « L'allégorie est facile à entendre, dit à ce sujet M. de Gayangos, Julio, le prédicateur — en dépit de l'anachronisme — est saint Domingo de Gusman ; le roi Morovan, l'infant Manuel ; Johas, son fils, don Juan ; et Turin représente don Pedro Lopez de Ayala, gouverneur de don Manuel et père de Pedro Sanchez de Ayala qui, à son tour, fut le père de notre célèbre écrivain. »

Telle est la donnée assez étrange dans laquelle Juan Manuel a fait entrer des enseignements de toute sorte. M. de Puibusque a dit de ce traité : « Œuvre de moraliste et de jurisconsulte, il embrasse les lois civiles et ecclésiastiques et pourrait éclairer l'intelligence des *Siete Partidas.* » Cela est vrai jusqu'à un certain point ; mais ces paroles pourraient faire supposer que le *Livre*

des États offre un aspect, un ensemble fort différent de ce qu'il est en effet. Le *Livre des États* procède sans doute, dans quelques-unes de ses parties, des *Siete Partidas* ; il peut quelquefois les éclaircir, mais il n'est pas plus un traité méthodique sur les obligations et les devoirs des laïques et des religieux que les *Siete Partidas* elles-mêmes ne sont un code dans l'acception ordinaire de ce mot.Le *Livre des États* n'en est que plus curieux, d'ailleurs, et — je le dirai malgré ce que ce mot peut avoir de déplacé — que plus amusant quelquefois. Mais quel enchevêtrement de choses disparates! Quel encombrement de connaissances incomplètes ! Quel tohu-bohu inimaginable. De quoi don Juan Manuel ne parle-t-il pas? Quelles distinctions tour à tour subtiles et enfantines il tire de la Bible. Ce qui semble surtout lui plaire ce sont les questions théologiques. Il montre une foi vive, ardente, mais sous le chrétien on devine souvent le seigneur indompté comme quand il dit qu'on doit rendre le bien pour le bien et le mal pour le mal. Tantôt son livre reflète toute la société de son temps, avec ses rois, ses princes, ses vassaux, son clergé, ses gens de toutes les catégories. Il s'occupe de tout, même de l'allaitement des enfants. Ses bonnes qualités il les doit au lait maternel, ses défauts au sein des nourrices étrangères. Il faut que tout ce qu'il pense,tout ce qu'il sait, ou croit savoir,que ce qu'il a souvent dit d'ailleurs, vienne s'entasser pêle-mêle dans son œuvre. Elle fait vraiment pénétrer très avant dans la vie du moyen âge et souvent par des détails que l'on pourrait,à première vue,qualifier de pué-

rils. Elle mérite l'attention de l'historien plus que celle du littérateur. Elle achève, après tout, de donner une opinion favorable de l'instruction des hautes classes castillanes et au milieu de dissertations inutiles, absurdes parfois, présente des pensées élevées et justes. C'est un livre qu'on ne peut analyser, mais que l'ethnologue consultera avec profit.

Le *Livre des États* est suivi de quelques pages sur les Frères prêcheurs. Elles se rattachent à l'œuvre précédente puisque c'est encore le sage Julio qui, interrogé par le curieux infant, entre sur eux dans des détails dont nous pensons inutile de nous occuper. Nous avons quelque hâte d'arriver enfin à l'œuvre principale de don Juan Manuel, au *Livre de Patronio*, appelé aussi *Livre du Comte Lucanor*. Il eut de plus heureux destins que les autres œuvres de Juan Manuel, il en existe d'assez nombreux manuscrits et celui dont a profité M. de Gayangos a paru à ce savant d'une telle correction qu'il le suppose une copie faite sur le recueil laissé par l'infant au monastère de Peñafiel. La première édition du livre de Patronio ou du comte Lucanor fut donnée par Argote de Molina [1]. Depuis il en a paru trois autres

[1] *El conde Lucanor con notas de G. Argote de Molina*, Sevilla, Hernandez, 1575. Il existe à la bibliothèque nationale un exemplaire de cette édition de toute rareté, il est à la réserve. Il se compose ainsi : *Licencia de su Magestad. Parescer del illustre señor doctor consultor del sancto officio y capellan de su Magestad. Imprimatur* du 23 juillet 1574. Argote dédie ce livre à D. Pedro Manuel, gentilhomme de la chambre du roi. Vient ensuite une table des chapitres placés dans un autre ordre que dans la réimpression due à M. de Gayangos, réimpression

mais fort inférieures à celle des *Ecritores anteriores el siglo* XV que nous allons suivre.

De quels ouvrages Juan Manuel a-t-il tiré l'idée première et beaucoup de détails du *Livre de Patronio* ? Il suffit de le parcourir pour y reconnaître en plein l'in-

à laquelle nous nous sommes conformé. L'index est suivie d'une notice de sept pages sur Jean Manuel, de son épitaphe, d'une généalogie de sa famille de la page 7 à la page 54. Les feuillets sont d'abord paginés, seulement à la main au recto et les chiffres imprimés ne commencent qu'au *comte Lucanor*. Au feuillet 89 on retrouve les moralités qui ont déjà figuré dans le texte. elles occupent six pages. Le volume est terminé par *Un discours fait par Gonzalo de Argote de Molina sur la poésie castillane contenue en ce livre (Discurso hecho por Gonzalo de Argote de Molina sobre la poesia castellana contenida en este libro)*. Ce ne sont que des observations sur les moralités en vers de Juan Manuel. Argote remarque qu'elles sont dans un rythme qui rappelle les trochées et que les espagnols purent prendre l'usage de les rimer dans l'hymne de Saint-Thomas au Saint-Sacrement. Il ajoute que ce genre de vers est cultivé en France avec succès et, chez les modernes, par le plus excellent de ses poètes, Ronsard, (p. 92). Ce vers était aussi connu des basques, ce que prouve une citation d'Esteban de Garivay.

Argote parle ensuite des vers longs de douze, treize et même quatorze syllabes, employés jusqu'au temps de Juan Manuel et qu'il regarde comme une importation de la poésie française aux chansons de Geste de laquelle il a précédemment fait allusion... « Usava en los tiempos deste principe (Juan Manuel) en España este genero de verso largo que es de doce o de trece y aun catorce sillabas porque hasta esto se estiende su licencia. Creo lo tomaron nuestros poetas de la poesia francese donde ha sido de antiguo muy usado. » (p. 94). C'est le texte donné par Argote de Molina qui a été reproduit dans plusieurs éditions très défectueuses qui ont précédé celle de M. de Gayangos.

fluence orientale. Ici plus rien qui rappelle nos chansons de geste ; Charlemagne, Roland, les personnages chevaleresques que nous avons tant de fois rencontrés dans les premiers monuments de la littérature castillane, n'ont laissé aucune trace dans le livre de Patronio, pas plus du reste que dans les autres œuvres de l'infant.

Ayant longtemps résidé sur la frontière et connaissant la langue arabe dont il cite souvent des expressions, Juan Manuel a pu profiter des fictions et des apologues orientaux sans avoir besoin d'intermédiaires. Au reste quand il écrivait, le livre de *Calila et Dimna* avait déjà été traduit en roman et l'infant a profité souvent de la *Disciplina Clericalis*. Le moyen qu'il invente pour donner une sorte d'unité à son œuvre rappelle, par sa simplicité, celui dont s'est servit Pierre Alfonse.

Un seigneur, le comte Lucanor, semble avoir les meilleures intentions du monde, mais son intelligence ne paraît pas tout à fait d'accord avec ses intentions. Il a heureusement, près de lui, un conseiller fort avisé nommé Patronio et c'est à ce dernier que, embarrassé de tout ce qui lui arrive, le bon comte ne cesse de demander des conseils. Patronio enveloppe son opinion dans divers récits, les uns ayant la forme d'apologues, les autres offrant le caractère d'anecdotes contemporaines. Après avoir débité sa fable, son historiette, Patronio émet un avis qui en forme la moralité. Lucanor ne manque jamais d'approuver la prudence de son confident. L'auteur qui parle de lui à la troisième

personne, approuve aussi les avis de Patronio et déclare invariablement à la fin de chaque chapitre que l'infant Don Juan Manuel ayant fort goûté le conseil qui vient d'être donné, le fait écrire dans le présent livre et résumer par un distique ou un quatrain.

Telle est la marche excessivement simple et un peu monotone du *livre de Patronio.* Dans un prologue Juan Manuel expose ses louables intentions; il veut instruire en amusant, il veut imiter les médecins qui, ayant à traiter une maladie du foie, mêlent à leurs potions du miel et du sucre, d'abord parce que ces ingrédients sont favorables aux maladies de cette espèce, ensuite parce qu'en absorbant ces friandises, le malade absorbe aussi les remèdes qui lui sont nécessaires. C'est à peu près la comparaison du Tasse :

Cosi all' egro fanciul porgiamo aspersi
Di soave licor gli orli del vaso :
Succhi amari ingannato ei beve
E dall' inganno suo vita riceve :
(*Gerusalemme.* Canto primo).

Le *Livre de Patronio* joue un assez grand rôle dans l'ancienne littérature castillane pour que j'en donne une analyse que j'interromprai quelquefois par la traduction d'historiettes entières.

Toutefois je crois inutile de faire précéder chaque récit de préambules où l'auteur nous montre le comte Lucanor interrogeant son conseiller, et j'arriverai tout de suite au conte qui forme la partie essentielle de la réponse de Patronio.

Exemple I. — Un roi avait un favori, des envieux finirent par le perdre dans l'esprit du prince, ils lui firent accroire qu'il était à la tête d'un complot formidable. Le roi pour l'éprouver lui dit qu'il était las de gouverner, qu'il comptait abandonner la capitale, se retirer du monde et faire pénitence de ses fautes. Le favori combattit ces projets par d'excellentes raisons. Le roi parut persister et déclara à son favori qu'il le choisirait pour tout diriger quand il ne serait plus là. Cette perspective adoucit un peu les regrets du courtisan qui, retourné chez lui, fit part de ce qui s'était passé à un captif doué d'une grande sagesse et dans lequel il avait pleine confiance. Le captif blâma beaucoup son maître d'avoir accepté le pouvoir qu'on lui offrait et lui peignit la conduite du roi comme une épreuve qui sans doute aurait des suites fatales. Le favori comprit que telle devait être la vérité et après avoir passé une nuit pleine d'inquiétude, au point du jour il se fit raser les cheveux, se vêtit d'une mauvaise robe comme les ermites ont coutume d'en porter et se rendit au palais. Il déclara au roi très surpris de le voir en pareil costume, qu'il ne voulait pas se séparer de lui et qu'il était prêt à le suivre dans la solitude. Le prince lui rendit toute sa confiance et lui avoua les soupçons qu'on lui avait suggérés. Cette histoire a deux moralités : « *Ne vous trompez pas, ne croyez pas qu'un homme s'associe à la perte d'un autre.* »

« *Par la protection de Dieu et par de bons conseils, un homme sort d'embarras et réalise son dessein.* »

Exemple II. — L'historiette que renferme ce chapitre est la charmante fable du *Meunier, son fils et l'âne*. Seulement dans Juan Manuel le meunier, par les diverses manières dont l'âne est mené ou monté, provoque à dessein les ob-

servations des passants. C'est une leçon qu'il veut donner à son fils qui se laissait toujours aller aux propos d'autrui et ne savait jamais prendre une décision par lui-même. « *Ne vous inquiétez pas des discours du monde et faites ce que vous croyez le bien.* »

La Fontaine a tiré sa fable de la vie de Malherbes par Racan et nous n'indiquons pas les nombreux rapprochements soigneusement mentionnés, dans l'édition des œuvres de Lafontaine faisant partie de la collection *des grands écrivains de la France.*

Exemple III. — Un ermite ayant appris par une vision qu'il serait sauvé, importune Dieu de ses prières pour savoir à côté de qui il serait au ciel. Un ange apprit au saint homme qu'il serait auprès du vaillant roi Richard ce qui le surprit fort, car tous deux avaient mené une vie bien différente. Mais l'ange raconta à l'ermite comment lorsque l'on hésitait à aborder la terre sainte, le roi d'Angleterre lança son cheval sur la rive au milieu des Sarrasins et entraîna par son exemple tous les autres croisés « ils firent ainsi bon service à Dieu, et tout ce bien vint pour ce saut que fit le roi Richard d'Angleterre. »

« *Qui se tient pour chevalier doit désirer un tel bond, plutôt que de rester dans les rangs ou de s'enfermer dans les hautes murailles*[1]. »

[1] Qui por caballero se tovier
Mas debe desear este salto,
Que non en la orden se meter
O encerrarse traz muro alto.

Les manuscrits donnent des variantes, Clarus termine l'analyse de ce conte par cette moralité,

Mit solchem Sprung erwirdt den Himmel,
Wer Gott gehorcht im Erdgetümmel.

Exemple IV. — Entretien d'un génois avec son âme au moment de mourir. Il s'étonne qu'elle veuille quitter les plaisirs, les affections que lui offre le monde, mais puisqu'enfin elle veut s'en aller il la confie à Dieu :

« Qui est bien assis ne se lève pas. »

Exemple V. — Fable du *Corbeau et du Renard.* Où ne trouve-t-on pas cet apologue ! Il est dans Phèdre, dans Marie de France, dans l'archiprètre de Hita, dans la *farce de Pathelin*, etc.

« Qui te loue de ce que tu n'es pas, veut profiter de ce que tu es. »

Exemple VI. — Encore une fable bien connue et connue surtout pour avoir été traitée par Lafontaine : *L'hirondelle et les petits oiseaux.*

« L'homme doit prévenir dès le début le danger qui peut le menacer. »

Exemple VII. — Doña Truhaña n'est autre chose que la Perrette de Lafontaine. Inutile de rapporter les interminables références auxquelle cette fable a donné lieu. On en trouvera une nomenclature dans les notes d'*Hitopadesa*, p. 239, et dans le Lafontaine publié dans la collection *Les grands écrivains de France*, Fables t. II, p. 145:

« Profitez des choses certaines et laissez les choses vagues et douteuses. »

Exemple VIII. — Des médecins furent d'avis que pour guérir un malade il fallait lui retirer le foie et le laver

M. de Puibusque par celle-ci :

> Si l'homme moins épris de ce monde mortel,
> Ne pensait qu'au salut il irait droit au ciel.

L'édition Keller donne ces deux vers :

> Ganera de tal salto un ome el cielo
> Si a Dios obedeciese aca en el suelo.

avec certaines drogues avant de le remettre à sa place. Le malade consentit à cette opération, et pendant que les docteurs la pratiquaient, un homme qui était là, s'adressant au médecin qui lavait le foie, lui en demanda un morceau pour son chat.

« *Si tu ne sais ce que tu dois donner, grand mal pourra t'en advenir.* »

Exemple IX. — Deux gentilshommes vivaient ensemble, ils s'aimaient autant que leurs chevaux se détestaient. Ennuyés des batailles de ces deux animaux ils les offrirent à l'infant don Enrique leur maître, pour qu'il les livrât à un lion. Les deux chevaux s'attaquèrent d'abord avec fureur, mais en voyant paraître un ennemi commun, ils se rapprochèrent, se secondèrent et finirent par triompher de leur adversaire.

« *Prenez garde de ne pas être conquis par l'étranger si aucun danger ne vous unit.* »

Exemple X. — Un homme après avoir été très riche tombe dans une grande misère. Il mangeait un foie de porc en se désolant de sa situation. Il entendit du bruit près de lui, regarda et vit qu'un homme dont la fortune avait été plus grande encore que la sienne, se jetait avec avidité sur les restes qu'il laissait. En trouvant quelqu'un de plus misérable que lui, il se sentit un peu consolé, reprit courage et, avec l'aide de Dieu, sortit de sa triste situation.

« *Ne perdez pas courage dans la pauvreté, puisqu'il y a toujours quelqu'un plus pauvre que vous.* »

Exemple XI. — Nous voici arrivé à l'une des plus jolies nouvelles de don Juan Manuel. Nous la traduirons dans son entier sans même en détacher les préliminaires qui l'amènent et sans en supprimer le complément. Par la traduc-

tion[1] qui suit et quelques autres encore, on verra, du reste, qu'il y a peu de variété dans la manière dont les récits de Patronio sont amenés, mais on verra aussi que Juan Manuel a un vrai talent de conteur et l'on comprendra que les courtes analyses dans lesquelles je ne laisse entrevoir que le squelette de ses historiettes, ne peuvent, privées de leurs développements, se présenter aux lecteurs avec leur très réel mérite.

« *De ce qui advint à un doyen de Saint-Jacques avec don Illan, le magicien qui demeurait à Tolède*[2]. »

« Un autre jour le comte Lucanor s'entretenant avec Patronio, son conseiller, lui conta de cette manière ce qui l'embarrassait : — Patronio, un homme est venu me prier de le seconder dans une affaire pour laquelle il a besoin de mon appui ; il me promit qu'il ferait pour moi toutes les choses qui seraient à mon profit et à mon honneur. Je commençai à m'employer en sa faveur autant que cela était possible ; et avant que son procès fût terminé, mais lorsqu'il se croyait déjà certain du succès, survint une circonstance dans laquelle cet homme pouvait m'être utile ; je lui demandai son aide, il trouva le moyen de me le re-

[1] Je me suis efforcé de reproduire l'aspect de la vieille prose espagnole qui se rapproche beaucoup par la tournure de ses phrases, de celle de Boccace et de nos prosateurs du XIVe siècle. Ma traduction diffère donc de celle beaucoup plus élégante de M. de Puibusque. A l'époque où il publia son comte Lucanor, 1854, le lecteur eût sans doute été choqué par cette espèce de décalque que j'ai essayé.

[2] Tolède était la ville des Sorciers et son nom avait comme quelque chose de cabalistique. Les sorciers formaient à Tolède une espèce d'Université et leur importance s'était accrue par leurs relations avec les Maures, avec les Juifs. »

Michelet, *la Sorcière*, p. 71.

fuser. Une nouvelle occasion de me rendre service se présenta ; il s'excusa comme la première fois de ne pouvoir le faire, et il n'a cessé de repousser depuis toutes les demandes que j'ai pu lui adresser. Cependant cette affaire au sujet de laquelle il est venu m'implorer, n'est pas encore finie, elle ne se terminera même que si je le veux bien, et la confiance que j'ai en vous et en votre raison m'engage à vous demander ce que vous me conseillez de faire.
— Seigneur comte Lucanor — répondit Patronio — pour que vous agissiez comme vous le devez, je voudrais fort vous raconter ce qui arriva à un doyen de Saint-Jacques avec don Illan, le grand magicien qui demeurait à Tolède.

Le comte demanda quelle était cette aventure.

— Seigneur comte — dit Patronio — à Saint-Jacques vivait un doyen qui avait un grand désir d'apprendre la nécromancie. Il entendit conter que don Illan de Tolède était plus savant en cette science qu'aucun homme de son temps, et pour cette raison il se rendit à Tolède, dans l'espoir de se faire enseigner la magie. A peine arrivé, il se dirigea vers la demeure de don Illan qu'il trouva lisant dans une pièce retirée. Le magicien reçut fort bien le doyen et lui dit qu'il ne voulait pas connaître quel motif l'amenait tant qu'il n'aurait pas mangé. Il paraissait avoir la meilleure opinion du doyen, lui fit donner une belle chambre et tout ce qu'il lui fallait, et témoigna se plaire beaucoup dans sa compagnie. Après qu'ils eurent dîné, ils s'en allèrent à l'écart, et le doyen raconta pourquoi il était venu ; il supplia le magicien de lui enseigner la science qu'il avait une si grande envie d'apprendre. Don Illan répondit que comme son hôte était doyen et homme de grand sens, il pourrait arriver à une haute position. Il

ajouta que dans les honneurs les hommes oublient trop souvent ce que d'autres ont fait pour eux, qu'il craignait de voir le doyen ne plus songer aux promesses qu'il faisait maintenant, quand il posséderait les connaissances dont il avait un si vif désir. Le doyen le rassura et s'engagea, quoi qu'il pût advenir, à ne jamais agir que d'après les avis de don Illan. Cette conversation se prolongea après le repas, et lorsque tout fut convenu entre eux, le nécroman dit au doyen que la magie devant être étudiée dans la solitude, il lui ferait le soir même connaître l'endroit qu'ils habiteraient durant l'initiation. Il prit ensuite le doyen par la main et le conduisit à une salle, puis lorsqu'il s'éloignait de ses gens il s'adressa à une jeune fille de sa maison et lui ordonna de préparer deux perdrix pour le souper, mais de ne les faire rôtir que quand il le lui commanderait. Cela dit, il appela le doyen, et tous deux descendirent un escalier de pierre très habillement travaillé ; ils descendirent si profondément que le Tage paraissait couler au-dessus d'eux. Parvenus au bas de l'escalier, ils entrèrent dans une grande pièce pleine d'instruments et de livres dont ils devaient avoir besoin. Là ils s'assirent et se préparèrent à commencer leurs études. Ils s'étaient à peine assis et disposaient les livres dont ils allaient se servir, quand entrèrent deux hommes, lesquels remirent au doyen une lettre de son oncle l'archevêque. Celui-ci écrivait qu'il était fort malade et qu'il priait son neveu, s'il le voulait voir encore, de ne pas perdre un instant. Ces nouvelles affligèrent beaucoup le doyen tant à cause du chagrin que lui causait la situation de son oncle, qu'à cause de la peine qu'il avait à quitter ses travaux. Il composa donc une réponse et l'envoya à l'archevêque. Quatre jours après arrivèrent d'autres hommes à pied qui étaient

porteurs d'un message pour le doyen. On lui apprenait que son oncle était mort, qu'on allait procéder à son remplacement et qu'avec la grâce de Dieu le doyen serait élu. On engageait celui-ci à ne pas venir sur place, parce que l'élection se ferait plus aisément s'il se trouvait en quelque autre endroit. Au bout de sept à huit jours se présentèrent deux écuyers très richement vêtus ; s'avançant vers le doyen ils lui baisèrent la main et lui remirent des lettres par lesquelles il apprit sa nomination à l'archevêché. Lorsque don Illan entendit ces choses, il s'approcha du nouvel élu et lui dit combien il remerciait Dieu pour les bonnes nouvelles qui arrivaient dans sa maison. Il ajouta que puisque Dieu comblait ainsi son hôte de biens, il lui demandait pour son fils le doyenné qui restait vacant, que ce serait la récompense de ses leçons. L'archevêque pria le magicien de consentir à ce qu'il donnât ce poste à son frère, mais il ajouta qu'il trouverait d'autres moyens de récompenser son maître et l'engagea à l'accompagner à Saint-Jacques avec son fils. Don Illan accepta et ils partirent. Ils furent très honorablement reçus à Saint-Jacques, et ils y habitaient depuis quelque temps quand un jour arrivèrent des lettres du Pape. Le Saint Père donnait à l'ancien doyen l'important évêché de Tolosa et lui permettait de disposer de l'archevêché qu'il allait quitter. En apprenant cela, don Illan rappela vivement à son élève ce qui s'était passé entre eux et lui demanda l'archevêché pour son fils. L'évêque pria le magicien de permettre qu'il disposât de l'archevêché en faveur d'un oncle, frère de son père. Don Illan répliqua que c'était lui faire beaucoup de tort, que cependant il ne s'opposait pas à cet arrangement s'il était bien certain que plus tard il fût dédommagé. L'évêque le promit au magicien et l'engagea, ainsi que

son fils, à le suivre à Tolosa. Lorsqu'il arrivèrent dans cette ville ils furent très bien reçus par les comtes et les habitants les plus distingués. Ils étaient à Tolosa depuis deux ans, quand arrivèrent des envoyés du Pape porteurs de lettres qui nommaient l'évêque cardinal, lui faisant de plus la grâce de désigner qui il voudrait à son évêché. Don Illan vint trouver le nouveau cardinal, lui dit que plusieurs fois déjà il avait été trompé dans ses désirs, qu'il n'y avait plus lieu d'ajourner des promesses réitérées et que cette fois il fallait que l'évêché fût donné à son fils. Le cardinal supplia don Illan de consentir à ce que cet évêché fût accordé à un oncle, frère de sa mère, qui était un bon vieillard. Don Illan devait, du reste, être sans inquiétudes, et pour obtenir satisfaction n'avait qu'à suivre le nouveau cardinal. Don Illan se plaignait beaucoup, mais finit par consentir à ce que son élève lui demandait et le suivit à la cour. Ils furent parfaitement reçus par les cardinaux et tous les courtisans et demeurèrent longtemps à Rome. Chaque jour le magicien renouvelait ses instances au sujet de son fils, et le cardinal trouvait toujours des excuses. Ils étaient ainsi à la cour quand le Pape trépassa. Notre cardinal fut par ses collègues désigné pour lui succéder. Don Illan accourut et s'écria que cette fois son élève ne pourrait alléguer de prétextes pour ne pas tenir ses engagements. Le Pape répondit qu'il ne voulait pas être ainsi pressé et qu'il lui donnerait satisfaction plus tard. Don Illan recommença à se plaindre vivement, rappelant toutes les promesses qui lui avaient été faites et dont pas une n'avait été tenue, rappelant les détails de leur première entrevue, s'écriant que puisque son élève parvenu au rang suprême ne voulait lui accorder aucune faveur, il voyait bien qu'il n'avait rien à attendre de lui.

Le Pape s'irrita de cette insistance et commença de malmener le magicien, lui disant que s'il le tourmentait davantage, il le ferait mettre en prison ; qu'il était un hérétique, un sorcier ; que cela était bien connu. il ne faisait d'autre métier que d'exercer la magie. Quand don Illan vit comme le Pape le récompensait mal de ce qu'il avait fait pour lui, il annonça qu'il allait partir, et le Pape ne voulut pas même lui donner de quoi manger en route. Alors don Illan dit au Pape que puisqu'il ne voulait pas lui accorder de quoi se nourrir, il allait retourner aux perdrix qu'il avait ordonné d'apprêter. Il appela sa servante et lui dit de les faire rôtir. A ces mots le Pape se retrouva à Tolède, doyen de Saint-Jacques comme lorsqu'il y était arrivé et dans une inexprimable confusion. Don Illan lui dit qu'il se félicitait de l'avoir éprouvé de la sorte, et qu'il aurait bien regretté de lui avoir donné sa part des perdrix.

Et vous, seigneur comte Lucanor. puisque vous voyez qu'après avoir beaucoup fait pour l'homme qui est venu vous demander votre protection, vous n'avez obtenu de lui aucun service, je tiens que vous ne devez pas davantage vous occuper de ses affaires pour arriver à être récompensé comme don Illan le fut par le doyen. Le comte regarda cela comme un bon exemple et un bon avis, agit comme on le lui conseillait et s'en trouva bien. Et comme don Juan trouva que cet exemple était très bon, il le fit écrire dans ce livre et fit ces vers qui disent ainsi :

Protégez un ingrat, plus il sera puissant
Moins vous le trouverez pour vous reconnaissant. »

Ce conte se retrouve dans les *Quarante Vizirs*, mais ce livre ne fut composé qu'au xve siècle. Il le fut d'après un

ouvrage arabe fort antérieur, le *Livre des quarante matinées et des quarantes soirées* où Don Juan Manuel put le découvrir (*Essais sur les fables indiennes*, p. 172-173). Il a été imité par l'abbé Blanchet, par Andrieux qui l'a versifié sous ce titre *Le Doyen de Badajoz*. M.Karr se l'est approprié dans un petit roman dont je recherche en vain le titre. *La Bibliothèque des romans*, qui a donné l'analyse de quelques-uns des récits de Juan Manuel [1] a contribué à répandre cette jolie historiette à laquelle on peut trouver encore quelques autres pendants. Dans le fabliau intitulé *Merlin* [2], un bûcheron réduit à la plus grande misère appelle, comme son confrère de Lafontaine, la mort à grands cris ; mais ce n'est pas elle qui lui répond, c'est l'enchanteur Merlin. Il a pitié du pauvre diable et lui enseigne la place où est enfoui un trésor, puis il l'engage à revenir le trouver dans un an. Les douze mois écoulés, le bûcheron devenu riche, pria Merlin de lui faire obtenir quelques honneurs, une prévoté par exemple ; il en fut fait ainsi. Un an après le bûcheron vint demander à l'enchanteur un riche mari pour sa fille et un évêché pour son fils ; ces faveurs furent encore accordées et l'orgueil du bûcheron n'eût plus de borne ; il annonça à son protecteur qu'à l'avenir il se dispenserait de sa visite annuelle. Cette ingratitude fut punie par une succession de revers qui réduisirent le malheureux à sa première situation.

Dans les contes de Grimm, un pêcheur ayant pris une barbue, celle-ci lui demande grâce, et surpris de l'entendre parler, le pêcheur lui rend la liberté. La barbue, qui était un prince enchanté, témoigne sa reconnaissance en

[1] Année 1781, octobre. p. 36.

[2] Fabliaux de Legrand, t. V, p. 180.

remplaçant, par une une jolie maisonnette, la cabane du pêcheur. La femme de celui-ci, charmée d'abord, veut bientôt davantage ; elle veut ensuite devenir reine, puis impératrice, puis pape... Ce n'est pas assez, elle oblige le pêcheur à aller demander une autre faveur à la puissante barbue, elle veut être Dieu. Le pêcheur se retrouve Gros Jean comme devant.

Un conte indien, *Le Serpent mangeur de kaïmack et le Turc son pourvoyeur*, une Fable de Marie de France [1], offrent aussi certaines analogies avec le conte de Juan Manuel. Ajoutons que don Juan Ruiz de Alarcon, le poète dramatique à qui Corneille a emprunté le sujet du *Menteur*, a tiré le sujet d'une de ses comédies du conte de Juan Manuel ; elle porte ce titre *La prueba de las promesas* (L'épreuve des promesses) et a été analysée à la fin du volume dans lequel M. Alphonse Royer nous a donné la traduction des œuvres les plus remarquables de Ruiz de Alarcon (p. 467).

Exemple XII. — Poursuivi par un renard, un coq saute sur un arbre où il est en parfaite sécurité, mais il finit par s'effrayer des menaces du renard, il s'épouvante en le voyant mordre l'écorce, quitte son refuge et tombe au pouvoir de son ennemi.

« *Ne t'épouvante pas sans raison, mais sache te défendre en homme.* »

Exemple XIII. — Il faisait un tel vent que les yeux d'un oiseleur étaient tout en larmes. Une des perdrix qu'il venait de prendre dans son filet crut que l'oiseleur pleurait sur elle et sur ses compagnes de captivité. Elle le dit à une autre perdrix qui était restée libre. — Amie, lui répondit celle-ci, je remercie Dieu qui m'a empêchée de

[1] *Poésies de Marie de France*, t. II, p. 267.

tomber dans les rets et le prie qu'il me garde moi et les miens de qui me veut prendre et me tuer en laissant croire qu'il s'afflige de mon malheur.

« *Ne regarde pas les yeux qui pleurent, regarde ce que font les mains.* »

Exemple XIV. — Histoire d'un avare qui meurt sans avoir fait ses dévotions et dont le cœur se trouve non dans sa poitrine, mais dans son coffre-fort.

« *Cherche le vrai trésor, garde-toi du faux.* »

Exemple XV. — Dans le temps où le bienheureux roi Fernando assiégeait Séville, il y avait dans son camp trois braves chevaliers, l'un se nommait don Lorenzo Suarez Gallinato, l'autre don Garci Perez de Vargas. Juan Manuel dit qu'il a oublié le nom du troisième. Ces chevaliers ayant une discussion sur la vaillance et aucun n'entendant sur ce point le céder à ses compagnons, décidèrent que le lendemain matin ils s'armeraient, monteraient leurs chevaux et de leurs lances iraient frapper la porte de Séville. Les Mores qui d'abord avaient pris les trois Espagnols pour des parlementaires s'aperçurent qu'ils avaient été bravés par eux et se mirent à leur poursuite. Le chevalier dont l'infant a oublié le nom, se retourna et marcha contre eux. Les deux autres restèrent immobiles. Quand les Mores furent plus près, Garci Perez leur courut sus, Gallinato les attendit. Entouré par les ennemis, il fit des prodiges de valeur. La folle et héroïque expédition des trois chrétiens causa bientôt une mêlée générale dont ils revinrent sains et saufs. Le roi les voulut d'abord faire périr car leur entreprise aurait pu compromettre l'armée espagnole, mais les plus valeureux chevaliers intercédèrent pour eux et quand il eut appris le motif de leur audacieuse agression, le roi s'apaisa et ayant réuni une sorte de conseil, fit

examiner lequel des trois chevaliers pouvait être considéré comme ayant montré le plus de bravoure. Après une mûre délibération ce fût Suarez Gallinato qui eu l'honneur d'être reconnu comme le plus héroïque.

« *Ne te laisse pas emporter par trop d'ardeur, toujours vaincra qui sait attendre.* »

Dans sa traduction du *comte Lucanor*, (page 250) M. de Puibusque a cherché quel pouvait être le chevalier dont Juan Manuel a oublié le nom. Il cite Lope Garcia de Salazar qui dit que ce combattant était Alonso Tello valet du roi. Mais Fernan Perez de Guzman nomme Payo de Correa dans les *Claros Varones* (stance ccxcııı, p. 314 du volume *Rimas ineditas* de don Iñigo Lopez de Mendoza y de Fernan Perez de Guzman.)

Exemple XVI. — Nous y voyons apparaître cet illustre Fernan Gonzalez, célébré dans une chanson de geste dont nous avons parlé. Il était couvert de gloire et de blessures et comme Nuño Lainez l'engageait à prendre plus de repos et à vivre dans les plaisirs, Fernan Gonzales répondit que s'il agissait ainsi on pourrait lui appliquer le proverbe : mourut l'homme, et mourut son nom, tandis que s'il agissait autrement on pourrait dire de lui : l'homme mourut, mais pas son nom :

« *Si pour le plaisir nous laissons la renommée, la vie dure bien peu et nous resterons sans honneur.* »

Exemple XVII. — Un homme devenu très pauvre fait la rencontre d'un de ses anciens amis qui est en quelque sorte obligé de l'inviter à dîner. Quoique l'invitation eût été faite de très mauvaise grâce, l'homme ruiné l'accepta et ne se rassasia pas moins amplement.

« *Quand tu peux trouver du profit à une chose, ne te fais pas prier pour l'accepter.* »

Exemple XVIII. — Don Pedro Melendez de Valdes, était un bon chevalier du royaume de Léon. Il avait coutume de dire lorsqu'il lui arrivait quelque chose de fâcheux : « Béni soit Dieu, puisqu'il le veut ainsi c'est pour le mieux. » Un jour qu'il descendait un escalier, il tomba et se cassa la jambe, ce qui le retint longtemps au lit, où malgré les plaisanteries de ses amis, il ne cessait de répéter sa maxime favorite. S'il n'avait pas fait cette chute il tombait aux mains de ses ennemis qui l'avaient desservi près du roi, au point d'obtenir de celui-ci la permission de le tuer. Sa maladie laissa au roi le temps de revenir sur d'injustes préventions et il combla le bon chevalier de ses faveurs.

« *Ne te plains pas de ce que fait Dieu, c'est pour ton bien qu'il agit.* »

Exemple XIX. — Les corbeaux et les hibous avaient une guerre terrible et ces derniers ne sortant que la nuit et pouvant surprendre leurs adversaires pendant leur sommeil avaient des avantages constants. Un corbeau après s'être fait mettre dans le plus piteux état par ses camarades s'en vint se plaindre d'eux aux hiboux qui lui accordèrent toute leur confiance. Maître de leurs secrets, le corbeau retourna vers les siens et leur apprit où étaient toutes les cachettes des hibous, qui furent complètement vaincus :

« *N'ajoute pas foi à celui qui doit te haïr.* »

Cette fable se trouve dans *Hitopadesa*, et dans la traduction de ce livre page 234, M. Lancereau a indiqué de nombreuses références auxquelles nous renvoyons notre lecteur.

Exemple XX. — Un intrigant s'introduit près d'un roi et

fait en sa présence de l'or à l'aide de divers ingrédients parmi lesquels se trouve une matière qu'il nomme *tabardit* et qui est tout simplement de l'or déguisé. Le roi opéra ensuite lui-même et tant qu'il posséda cette mixtion précieuse, il réussit parfaitement. Enfin le tabardit manque, le prince alchimiste remet de fortes sommes à son professeur pour qu'il aille en chercher de nouveau, et comme on le pense bien, il ne le revoit plus :

« *N'aventure pas ta fortune sur le conseil d'un homme pauvre.* »

Exemple XXI. — Un philosophe avait élevé un jeune prince qui devenu roi se jeta dans tous les excès possibles. Le philosophe feignit de lui traduire ce que deux corneilles disaient à son sujet et le corrigea ainsi. C'est l'apologue d'origine orientale dont Lesage a fait son profit dans Gil-Blas, livre VIII, chap. VI :

« *Ne corrige pas le jeune homme en le malmenant, corrige le plutôt en le plaisantant.* »

Exemple XXII. — Apologue qui se trouve dans *Pantchatantra* dans *Hitopadesa* page 224 et dans plusieurs recueils de fables et d'anecdotes cités par M. Lancereau. Le lion et le taureau unis d'abord, causaient à tous les animaux une grande terreur, brouillés par de faux rapports, ils cessent d'être redoutables :

« *Sur le propos d'un menteur ne perds pas un ami fidèle.* »

Exemple XXIII. — Les fourmis si laborieuses, si économes sont données en exemple au comte Lucanor.

« *Ne mange pas tout ce que tu as gagné, vis de telle sorte que tu meures honoré.* »

Exemple XXIV. — Un roi more ne savait auquel de ses trois fils il devait laisser la couronne. Il appela l'aîné, le sou-

mit à diverses petites épreuves dont il se tira mal, puis lui enjoignit de parcourir la ville suivi d'un brillant cortège. Interrogé sur ce qu'il avait remarqué, le prince répondit que rien ne l'avait frappé si ce n'est le bruit des trompettes et du tambour dont il avait la tête rompue. Le second fils soumis à la même épreuve ne montra guère plus d'intelligence que son frère. Quant à leur cadet, il s'acquitta très bien de diverses commissions dont son père le chargea et en ayant aussi reçu l'ordre de parcourir la capitale, il rentra au palais avec des renseignements précis sur une foule d'objets et de projets d'amélioration qui le désignèrent au choix du roi.

« Par leurs manières et leur œuvres on peut connaître ce que les jeunes gens deviendront. »

Exemple XXV. — Un comte de Provence avait été fait prisonnier par le sultan Saladin. Celui-ci traitait son captif avec la plus grande bienveillance, mais ne se hâtait point de lui rendre la liberté. Tant d'années se passèrent qu'une fille que le comte avait laissée tout enfant atteignit l'âge d'être mariée. Sa mère fit demander à son mari quel choix elle devait faire et le comte ayant consulté Saladin en reçut cette réponse : Mariez votre fille à un homme. D'après les avis du sage musulman, la comtesse envoya à son époux la liste de tous ceux qui prétendaient à l'honneur de devenir son gendre et après avoir pris connaissance des renseignements dont chaque nom était accompagné, Saladin désigna à la préférence de son prisonnier un chevalier de grande naissance, mais de petite fortune. La comtesse quoique surprise du choix, fit venir l'heureux prétendant et lui donna sa fille et le comté. Le soir même de ses noces le nouveau marié fit ses adieux à sa femme et partit pour la cour de Saladin sans se faire connaître,

il réussit à plaire au Sultan et un jour que tous deux chassaient sur le rivage, il s'empara de sa personne et le conduisit sur son vaisseau. Là le gendre du comte de Provence se dévoila et réclama la liberté de son beau-père. Saladin, tout fier d'avoir deviné que le chevalier était vraiment un homme, lui promit de remettre sur le champ le comte en liberté. Le vaisseau retourna à la terre et le loyal sultan s'empressa de tenir sa promesse.

« *Qui est homme fait toujours son devoir, qui ne l'est pas faiblit en toute occasion.* »

Calderon (*Comedias* t. III, p. 417) s'est souvenu de ce récit dans une de ses pièces qu'il a intitulée *El conde Lucanor*. C'est ce personnage, *un pobre escudero*, que Frédéric duc de Toscane et prisonnier du sultan d'Egypte, a désigné, sur l'avis de ce souverain, comme digne de devenir son gendre, Calderon a du reste compliqué de nombreux épisodes la donnée du conte précédent.

Exemple XXVI. — La Vérité et le Mensonge s'associèrent et ils convinrent de planter un arbre, qui put leur donner des fruits et de l'ombre. Le Mensonge, de sa langue, dorée persuada à la Vérité que la place la plus honorable était aux racines. Elle s'enfouit donc sous terre et le Mensonge resta dans les branches. Il attira bientôt la foule autour de lui, tenant pour tous école de fausseté. La Vérité finit par couper les racines et, un beau jour, l'arbre tomba, entraînant avec lui le Mensonge dans sa chute et tuant ou blessant tous ceux qui l'écoutaient.

« *Suivez la vérité, fuyez le mensonge, mal en advient toujours à ceux qui en usent.* »

Exemple XXVII. — Deux récits très différents bien qu'aboutissant à une même moralité. L'Empereur Frédéric

avait épousé la femme la plus contrariante que l'on puisse imaginer. Il avait en vain sollicité du pape la rupture d'un mariage qui ne pouvait faire que son malheur. Un jour il dit à l'impératrice de prendre bien garde de ne pas toucher à un poison dans lequel il avait trempé la pointe de deux flèches. L'impératrice n'eut rien de plus pressé que de faire le contraire et ne tarda pas à expier par la mort sa désobéissance.

Martinez de Toledo a raconté une histoire analogue dans son *Corbacho* (seconde partie. ch. VII, feuillet XXIII), et rapporte encore bien d'autres preuves de l'esprit de contradiction des femmes. Passons à la seconde anecdote, d'un genre tout différent, qui termine cet exemple XXVII.

L'illustre Alvar Fanez quoique couvert de blessures et ayant passé l'âge d'aimer et surtout, semblait-il, d'être aimé, s'était attiré à tel point l'affection de sa jeune femme, doña Vascuñana, qu'elle était toujours de son avis, Alvar Fanez reçut la visite de son neveu qui était peu satisfait du mariage de son oncle, et lui reprocha de se laisser mener par sa femme. Quelque temps après ils se promenaient tous trois et Alvar ayant aperçu un troupeau de vaches dit : voilà de beaux ânes. Le neveu se récria beaucoup sur l'erreur de son oncle et s'adressa à sa tante. Vascuñana répondit que son mari disait vrai ; elle lui donna encore raison quand un peu plus loin il soutint qu'une rivière remontait vers sa source. Le pauvre neveu croyait avoir perdu l'esprit. Enfin, Alvar lui dit : ce que j'ai fait aujourd'hui, je l'ai fait pour que vous sachiez ce qu'est ma femme, croyez bien que les vaches que nous avons rencontrées m'ont bien paru ce qu'elles étaient et que doña Vascuñana, en vous entendant, a d'abord dû penser que vous disiez la vérité, mais elle a une telle con-

fiance en mon jugement qu'elle n'a pu supposer, que je me trompais et qu'elle a préféré penser que vous et elle étiez dans l'erreur.

» *Dès le début un homme doit montrer à sa femme quelle conduite elle doit tenir.* »

Ce don Alvar Fanez était, dit-on, cousin du Cid. Sa mère doña Ximena Nuñez avait épousé Fernan Laynes frère du père du Campeador. Alvar Fanez joue un rôle important dans la geste de son illustre parent (Voir t. I, p. 173).

Exemple XXVIII[1]. — Cet exemple, de tous les récits débités par Patronio, est peut-être celui qui peint le mieux l'Espagne du moyen âge. On y trouve une preuve singulière du peu d'antipathie que les Mores inspiraient aux chrétiens et en même temps une grande vivacité dans la foi. Lorenzo Suarez Gallinato — le chevalier qui alla avec deux autres gentilshommes frapper la porte de Séville du fer de sa lance, comme Juan Manuel l'a raconté ailleurs — Lorenzo Suarez Gallinato avait longtemps vécu à la cour du roi arabe de Grenade ; il rentra ensuite en grâce près de saint Fernand. Ce dernier lui demanda, une fois, comment après avoir si mal servi Dieu chez les Mores il pouvait espérer le salut de son âme. Lorenzo répondit qu'il ne pensait avoir rien fait qui pût le rendre indigne de la miséricorde divine, si ce n'est qu'il avait tué un prêtre. Le roi s'épouvanta à cet aveu et voulut savoir dans quelles circonstances ce meurtre sacrilége avait été commis. Suarez s'empressa de le satisfaire. Le roi de Grenade avait tant de confiance dans le guerrier

[1] Cet exemple a été omis dans les anciennes éditions du *Livre de Patronio*, M. de Puibusque en a le premier donné le texte qu'on trouve aussi dans les *Escritores* publiés par M. de Gayangos.

chrétien qu'il l'avait nommé chef de ses gardes. Un jour, qu'avec le prince more, Suarez chevauchait par la ville, il entendit une grande rumeur et s'étant approché du groupe d'où elle partait, il aperçut un homme revêtu des habits sacerdotaux ; cet homme, qui était un prêtre renégat, venait de dire une messe et avait livré aux profanations de la populace une hostie consacrée. Suarez indigné pensa que puisque Jésus-Christ était mort pour racheter les pécheurs, il devait s'estimer heureux de mourir pour le venger. Il s'élança vers le renégat et lui trancha la tête d'un coup d'épée ; puis se mettant humblement à genoux il adora le corps de Dieu. Il n'eut pas plutôt fléchi les genoux que l'hostie sauta sur sa cotte de maille. Cependant les Mores se jetèrent sur le fidèle chrétien, mais le roi qui était accouru à tout ce bruit, défendit qu'on lui fît aucun mal. Il voulut ensuite savoir ce qui s'était passé et fut d'abord très irrité de l'action de Suarez. « Don Lorenzo lui répondit qu'on savait bien qu'il était chrétien et que malgré cela le roi avait eu assez de confiance en lui pour le charger de garder sa personne, sachant qu'il était loyal et que la crainte de la mort ne le détournerait pas de son devoir. Il ajouta que s'il était assez fidèle pour sacrifier sa vie à un prince more, étant chrétien, il devait la sacrifier pour garder le corps de Dieu qui est roi des rois et seigneur des seigneurs, et que si pour cela on le condamnait à mort, jamais il n'aurait vu un jour meilleur. Quand le roi l'eut entendu, cela lui plut beaucoup et il aima et estima don Lorenzo Suarez plus encore qu'il ne l'avait fait jusque-là. »

« Beaucoup de choses peuvent paraître sans raison et quand on les connaît bien on voit qu'elles sont bonnes. »

EXEMPLE XXIX. — Un renard poursuivi se mit à faire le

mort ; cette ruse lui réussit d'abord, mais bientôt les passants s'arrêtèrent et se mirent à l'épiler et le mutiler d'une étrange façon. L'un prétendait que les poils de la tête étaient bons pour tel remède, l'autre que ceux du dos étaient excellents dans certaines maladies, un troisième que ses ongles guérissaient admirablement les panaris. Le renard se laissait faire. Enfin survint une autre personne qui s'apprêta à lui prendre le cœur. Entre deux périls, le renard choisit le moindre, prit la fuite et s'échappa.

« *Souffre les choses qui ne touchent pas à ta vie, fuis les autres autant que tu le pourras.* »

Cette fable se trouve dans les poésies de Juan Ruiz de la stance 1386 à la stance 1395, mais le récit du poète qui est plus long, diffère par beaucoup de détails. Il se termine par cette moralité assez banale : « celui qui ajoute foi au diable, celui qui se confie à un mauvais ami, tôt ou tard trouve sa punition, c'est un grand malheur d'avoir un faux ami. »

Exemple XXX. — Le roi Ben Avit avait une femme qui s'appelait Romayquia. Elle était aussi charmante que fantasque. Un jour comme elle était à Cordoue, elle vit tomber de la neige et elle fut si charmée de ce phénomène qu'elle se mit à pleurer en songeant qu'elle n'habiterait jamais un pays où elle pourrait jouir souvent d'un pareil spectacle. Ben Avit fit planter une colline d'amandiers pour qu'au mois de février la chute de leurs fleurs rappelât à Romayquia les blancs flocons qui l'avaient ravie. Peu après la reine vit de sa fenêtre une femme déchaussée qui, les pieds dans la boue, faisait des briques. Nouvelles larmes de Romayquia, on ne lui permettrait jamais de triturer la fange comme cette femme. Le bon roi fit rem-

plir un bassin d'eau de rose et de parfums précieux avec lesquels cette eau forma une sorte de limon odorant qu'il livra à la fantaisie de sa femme. Tous ces soins n'empêchèrent pas la belle capricieuse de reprocher à Ben Avit de ne rien faire pour elle. Il lui répondit : non pas même le jour du limon. Juan Manuel donne cette réponse en arabe, mais tous les manuscrits l'ont défigurée et M. de Gayangos pense qu'il faut l'écrire ainsi *ahua le nahr at-tin.*

« *Abandonné celui qui ne reconnaît pas tes bienfaits.* »

Exemple XXXI. — Les chanoines de Paris réclamaient l'honneur de sonner les premiers les matines et les frères prêcheurs avaient la même prétention. Cela donna lieu à un long procès, un cardinal chargé par le pape d'y mettre fin, brûla tous les dossiers et déclara que ceux qui seraient levés les premiers sonneraient les premiers.

« *Si tu veux faire profit ne perds pas ton temps.* »

Exemple XXXII. — Je traduirai dans son entier la petite historiette qui fait le sujet de cet exemple.

« *De ce qui arriva à un roi avec trois imposteurs.* — Le comte Lucanor s'entretenait une autre fois avec Patronio, son conseiller, et lui dit : Patronio, un homme est venu à moi, il m'a parlé d'une affaire et m'a donné à entendre qu'elle serait grandement à mon profit. Mais il tient à ce que ne la sache pas homme au monde, quelque confiance que j'aie en quelqu'un ; il m'importe de garder ce secret tellement, qu'il m'assure que si je l'apprends et découvre à n'importe qui, ma fortune et ma vie sont en danger de se perdre. Comme je sais que nul ne pourrait vous dire une chose sans que vous vissiez si c'est pour le bien ou quelque tromperie, je vous prie de m'apprendre ce que vous pensez de cela. — Seigneur comte — répondit Patronio — pour que vous compreniez ce qu'à mon sens il vous

est le plus utile de faire, je voudrais que vous sussiez ce qui advint à un roi avec trois hommes intrigants qui vinrent le trouver. Et le comte lui demanda ce qui s'était passé.

— Seigneur comte — dit Patronio — trois aventuriers se présentèrent à un roi et lui annoncèrent qu'ils étaient passés maîtres dans l'art de faire des étoffes, qu'ils savaient surtout fabriquer un drap fort singulier ; que tout homme qui était bien le fils de celui que l'on regardait comme son père, voyait ce tissu, mais que l'individu dont le père n'était pas celui que l'on croyait, n'apercevait rien du tout. Cela plut fort au roi ; il pensa que par cette étoffe il pourrait connaître les personnages de son royaume qui étaient fils de ceux qui devaient être leurs pères et ceux qui ne l'étaient pas, et que de cette manière il augmenterait beaucoup son trésor, car les Mores n'héritent que si leur naissance est légitime. Pour cela donc le roi fit donner aux aventuriers un palais où ils fabriqueraient leur drap. Et ils lui dirent que pour s'assurer qu'ils ne le voulaient pas tromper, il eût à les faire enfermer dans ce palais tant que l'ouvrage ne serait pas terminé ; ce qui plut encore beaucoup au roi. Dès que les intrigants eurent pris, pour faire leur étoffe, grande quantité d'or, d'argent, de soie et bien d'autres choses qui leur étaient nécessaires, ils entrèrent dans le palais et on les y enferma, et eux disposèrent leurs métiers et donnèrent à entendre que tout le jour ils étaient au travail. Au bout de quelques jours. un d'eux s'en fut dire au roi que le tissu était commencé, que c'était la plus belle chose du monde ; il expliqua quelles figures, quels dessins ils exécutaient, et engagea le roi, si c'était son bon plaisir, à venir, mais à venir sans être accompagné de personne. Le roi voulant

qu'un autre éprouvât d'abord la chose, envoya un valet de chambre avec ordre de lui dire ce qu'il aurait vu ; le valet de chambre trouvant les maîtres à l'œuvre et les entendant parler, n'osa pas avouer qu'il ne voyait rien, et quand il revint près du roi, il dit qu'il avait vu l'étoffe. Le roi envoya une autre personne qui lui rapporta la même chose. Et tous ceux qu'avait envoyés le roi ayant prétendu qu'ils avaient vu le drap, le roi y alla lui-même. Quand il entra dans le palais, les maîtres étaient occupés à tisser et disaient: Ceci est tel travail, cela est telle histoire, ceci telle figure, cela telle couleur ; ils paraissaient tous d'accord et ne tissaient rien du tout. Quand le roi les trouva travaillant de la sorte et parlant de leur ouvrage, que lui n'apercevait pas, à la pensée que tous les autres avaient vu quelque chose, tandis qu'il ne distinguait rien, il se tint pour mort, car il se dit que c'était parce qu'il n'était pas le fils du prince qu'il avait regardé comme son père qu'il ne pouvait rien voir, et que, s'il l'avouait, il perdrait son royaume. Alors donc il commença à louer beaucoup l'étoffe, apprenant par les propos des maîtres ce qu'il avait à dire ; de retour chez lui parmi ses gens il parla avec admiration de ce drap merveilleux, et pourtant il avait encore quelque soupçon. Après deux ou trois jours, il ordonna à son alguazil de se rendre près des maîtres, et celui-ci y alla. En entrant, il les trouva qui tissaient et indiquaient les figures et les choses qui se trouvaient dans leur tissu comme ils l'avaient fait en présence du roi ; l'alguazil ne voyait rien, il se dit que sans doute il avait été dans l'erreur au sujet de son père et réfléchit que si on le savait cela ferait du tort à son honneur ; et pour cela il se mit à louer le drap comme l'avait fait son maître et plus encore. Dès qu'il fut de retour près du roi, il lui

dit qu'il avait vu l'étoffe et que c'était la plus noble et la plus magnifique chose du monde. Le roi fut encore un peu plus affligé, puisque lui n'avait rien vu de ce qu'avait vu l'alguazil ; il n'y avait plus de doute, il n'était pas le fils du prince que l'on considérait comme son père, il se mit plus que jamais à vanter la beauté de l'étoffe et l'habileté de ceux qui savaient faire un pareil ouvrage. Le lendemain cependant il envoya un autre de ses familiers, et il arriva à ce dernier comme au roi et à tous ceux dont je vous ai parlé. De cette façon furent trompés le roi et tous ceux qui étaient sur sa terre, car nul n'osait dire qu'il ne voyait pas le tissu. Les choses en étaient là quand s'approcha une grande fête à l'occasion de laquelle tous les courtisans engagèrent le roi à se vêtir de l'étoffe. Les maîtres l'apportèrent enveloppée dans de bonne toile, feignirent de la déployer et demandèrent au prince de quelle manière il désirait qu'on l'employât. Le roi expliqua quels vêtements il voulait, et eux firent comme s'ils taillaient le drap et lui donnaient la coupe demandée. Ensuite ils se mirent à coudre, et quand le jour de la fête arriva, les maîtres vinrent trouver le roi avec les vêtements coupés et cousus, et firent comme s'ils l'en revêtaient. Ainsi firent-ils jusqu'à ce que le roi trouva qu'il était bien habillé, car il n'était pas assez hardi pour dire qu'il ne voyait pas l'étoffe. Lorsqu'il fut habillé de la manière que vous avez ouïe, il monta à cheval pour aller par la ville ; bien lui prit que l'on fût en été. Lorsqu'il parut ainsi, sachant que celui qui ne voyait pas le tissu n'était pas le fils de celui que l'on pensait, chacun s'imaginait que les autres apercevaient ce qu'il n'apercevait pas lui-même, et qu'il serait perdu et déshonoré s'il l'avouait. Pour cela le secret fut d'abord bien gardé, car nul n'osa dire la vérité jusqu'à ce qu'un

nègre, qui soignait le cheval du roi et qui n'avait rien à risquer, s'approcha de son maître et lui dit : — Seigneur je me soucie peu que vous me regardiez pour fils de celui qui passe pour mon père ou d'un autre, aussi je vous déclare et je suis certain que vous vous en allez tout nu. — Le roi commença à maltraiter le nègre en lui répondant que n'étant pas le fils de son père, il ne pouvait voir l'étoffe. Mais ce qu'avait dit le nègre un autre l'entendit et le répéta, et ainsi fut-on le disant tant que le roi et tous les autres connurent la vérité et comprirent la tromperie que les imposteurs avaient faite. Et quand on se mit à les chercher on ne les trouva plus, car ils s'en étaient allés avec ce qu'ils avaient pris au roi, par la fourberie que vous avez entendue.

Et vous, seigneur comte Lucanor, puisque cet homme vous assure qu'aucun de ceux en qui vous vous fiez ne doit rien savoir de ce qu'il vous dit, soyez assuré qu'il veut vous tromper. Vous devez bien comprendre que cet homme n'a pas autant de raisons pour vouloir votre profit, lui qui ne vous doit pas de reconnaissance, que ceux qui vivent avec vous et auxquels vous avez rendu des services et accordé des bienfaits. Le comte regarda ces paroles comme un bon conseil, il s'y conforma et s'en trouva bien. Et don Juan remarquant que c'était un bon exemple le fit écrire en ce livre et fit ces vers qui disent ainsi :

Qui veut qu'à tes amis tu caches tes secrets
Ne veut que te tromper sans témoins indiscrets[1]. »

[1] Quien te conseja encobrir de tus amigos
Engañarte quiere asaz, et sin testigos

Cette moralité n'est pas la même dans tous les manuscrits,

Ce joli conte doit être d'origine orientale, mais je ne connais pas le livre d'où il a été tiré. L'histoire des habits de roi a été plusieurs fois reproduite. On peut dans les *Annales romantiques* de 1825, p. 388, en lire une imitation non signée et portant ce titre : l'*Etoffe merveilleuse*. Le nom de Juan Manuel est du reste rappelé dans une note. *Le Grand Journal* du 30 octobre 1864 a reproduit, en le considérant comme une œuvre originale, un apologue emprunté à la *Revue de Saint-Pons* et intitulé *De l'Opinion*, mais l'auteur de cet apologue n'a pas pensé à citer don Juan Manuel. J'ai adressé en son nom une réclamation à M. Albéric Second, directeur du *Grand journal*, mais bien entendu, il n'en a pas tenu compte. Andersen n'a pas été plus timoré et a fait son profit du livre de Patronio. On trouve une idée analogue à celle du conte de Juan Manuel dans une pièce de Piron : L'*enfant prodige*, où Arlequin persuade à son rival qu'une vieille robe noire est la plus belle du monde et entourée d'une broderie merleuse, mais que cette belle étoffe n'est visible que pour les maris dont les femmes sont irréprochables. — C'est dans la *Bibliothèque des romans*, à ma connaissance du moins que pour la première fois il a été en France fait mention du conte qu'on vient de lire et parlé du *livre du conte Lucanor*.

Exemple XXXIII. — Un jour l'infant Don Juan Manuel était à la chasse, il lança son faucon sur un héron, un aigle qui planait dans les airs se précipita sur le héron qui prit la fuite et s'échappa. En voyant fuir son ennemi le

du moins pour le second vers dont Gayengos donne la variante qui suit :

Sabe que mas te quiere engañar que non tus fijos
Quiere te engañar mas que enemigos

faucon recommença sa chasse. L'aigle revint à la charge, la même manœuvre eut lieu deux ou trois fois. Le faucon finit par se jeter sur l'aigle et avec tant de force, qu'il lui brisa une aile. Quant il l'eut vu tomber, il se remit seulement à la poursuite du héron qu'il tua. Cet infant Manuel fils de Fernand était le père de notre auteur.

Patronio dit que le soin principal du comte Lucanor doit être de sauver son âme et qu'il ne peut travailler efficacement à son salut qu'en combattant les Mores, quand il sera tranquille de tout autre côté. Ce n'est guère que sur ce point que les conseils de Patronio se rattachent à l'apologue, et encore le fidèle conseiller n'indique,que très vaguement, la comparaison qui peut être faite du faucon triomphant de l'aigle, et de Lucanor se débarrassant de ses autres ennemis avant d'attaquer les infidèles. Quant à la moralité, elle est obscure :

> Si Dios te guisare de haber seguranza
> Pugna de ganar la complida bienandanza.

Peut-être peut-on la traduire ainsi : « *Si Dieu te donne sécurité ne crains pas de combattre pour le bien*[1]. »

Exemple XXXIV. — Un aveugle se charge de conduire un autre aveugle tous deux périssent dans un passage dangereux.

[1] M. de Puibusque a traduit ainsi :

> Aller droit à l'obstacle, au but c'est aller vite
> Malheur à qui commence et lâche la poursuite.

Clarus a rendu ainsi le distique en question :

> Gewahrte Gott dir Sicherheit
> So scheu für Gutes micht der Streit.

Darstellung, t. I, p. 378.

« *Ne te mets pas dans une mauvaise affaire, même sur l'assurance d'un ami.* »

Exemple XXXV. — Un jeune more corrige le caractère de sa femme, en se montrant encore plus colère qu'elle-même. Ce sujet très cruement traité par un trouvère, *de la mâle Dame*, Fabliaux de Méon, t. IV, p. 363, a été modifié et répété de bien des manières dans tous les pays. Après avoir donné à Shakespeare *La méchante femme mise à la raison*, il a fourni à notre scène *La jeune femme colère*.

« *Si tu ne montres pas d'abord ce que tu es, tu ne pourras pas le montrer plus tard.*

Exemple XXXVI. — Un marchand désira acheter de la raison. Pour un maravédis le sage auquel il s'adressa lui vendit ce conseil. « Lorsque vous dînerez, si vous ne connaissez pas quels plats vous seront servis, mangez abondamment du premier mets qui vous sera offert. » Pour un doublon, le sage lui dit que quand il serait bien en colère, que quand il serait sur le point de faire une chose dans un accès de fureur, il devait attendre jusqu'à ce que la vérité lui fût bien connue. Le marchand trouva qu'il avait trop payé deux conseils bien simples, et s'en tint là. Cependant le second avis lui fut utile. Pendant vingt ans son commerce l'éloigna de sa maison. A son départ il avait laissé un fils tout enfant, quand il revint, ce fils était un homme. Rentré en cachette chez lui, le marchand ne le reconnut pas ; diverses circonstances lui firent croire que c'était un amant de sa femme et il allait s'abandonner à un funeste emportement, quand il se rappela le conseil d'un doublon. Il attendit et s'aperçut à temps de son erreur :

Si tu fais une chose avec précipitation il est juste que tu t'en repentes. »

On rencontre une donnée analogue dans bien des pays, bien des livres, en Sicile, en Catalogne, dans *Fiore di virtù* dans les *Historiettes* d'Etienne de Bourbon,dans le *Livre des exemples.* En parlant de ce recueil j'ai signalé déjà divers rapprochements. (Voir p. 112, exemple LXIX, notes).

Exemple XXXVII. — *De ce qui arriva au comte Fernan Gonzalez et de ce qu'il répondit à ses vassaux.* — Une fois, le comte Lucanor revenait de l'armée très-las,blessé et pauvre. Avant qu'il pût se reposer, la nouvelle lui arriva qu'une guerre commençait de nouveau. La plupart de ses gens lui conseilla d'attendre, de se remettre de ses fatigues et d'aviser ensuite à ce qu'il devait faire. Le comte demanda à Patronio ce qu'il ferait en pareille rencontre. Patronio lui répondit : « Seigneur, pour que vous agissiez de la meilleure manière, je désirerais que vous sussiez la réponse que fit une fois le comte Fernan Gonzalez à ses vassaux.

« Le comte Fernan Gonzalez vainquit Almanzor à la bataille de Hacinas [1], et là il perdit beaucoup des siens, et lui et tous ceux qui restèrent vivants furent cruellement blessés,et avant qu'ils eussent pu se guérir,le comte apprit l'arrivée du roi de Navarre dans ses terres. Il appela les siens pour qu'ils se disposassent à combattre les Navarrois et tous lui dirent qu'eux et leurs chevaux étaient très fatigués, que pour ce motif il fallait attendre et remettre les combats au temps où les blessés et lui-même seraient en état de porter les armes. Lorsque le comte vit que tous prenaient ce chemin, il sentit plus son honneur que son corps et répondit : « Amis, que les blessures que nous avons reçues ne nous empêchent pas d'aller à la ba-

[1] Il a été question de cette bataille de Hacinas et de la guerre avec le roi de Navarre à la page 161 de ce volume.

taille, des blessures nouvelles nous feront oublier les anciennes. » Lorsque les siens virent qu'il ne se plaignait pas de son corps et qu'il voulait défendre sa terre et son honneur, ils le suivirent ; le comte resta vainqueur et fut fort honoré.

Et vous, seigneur comte Lucanor, si vous voulez faire ce que vous devez ; quand il s'agit de vous et des vôtres, quand il s'agit de votre honneur, ne vous laissez arrêter ni par la paresse, ni par les difficultés, ni par les périls, et faites en sorte que le danger nouveau vous empêche de songer au danger passé... Le comte regarda cela comme un bon exemple et un bon conseil, et le suivit et s'en trouva bien. Et don Juan, trouvant aussi que c'était un bon exemple, le fit écrire dans ce livre et en outre fit ces vers qui disent :

Tenez pour bien certain que jamais on ne voit
La mollesse et l'honneur habiter même endroit. »

Exemple XXXVIII. — Un homme portant un précieux fardeau et obligé de traverser une rivière se noie plutôt que de renoncer à sa charge.

« *Qui risque sa vie par avarice, arrive rarement à faire quelque chose de bien.* »

Exemple XXXIX. — Un malade était fort ennuyé du cri des oiseaux. Un de ses amis lui dit, qu'il avait un moyen d'éloigner les moineaux ou les hirondelles. Le malade ayant le choix demande d'être débarrassé des moineaux parce que l'hirondelle va et vient, tandis que le moineau reste toujours à la maison.

« *Si tu dois avoir des ennemis aie-les le plus loin possible quand même ils seraient plus puissants que ceux qui seraient plus près.* »

Exemple XL. — Un sénéchal de Carcassonne sentant sa fin prochaine, fait venir des religieux et les charge de

nombreuses aumônes en les priant toutefois de ne les faire que s'il vient à mourir. Il meurt, en effet, et les religieux exécutent ses dernières volontés, mais cela n'empêche pas que le pauvre Sénéchal ne soit damné, parce qu'il n'avait disposé de ses biens que dans la prévision qu'il n'en pourrait plus profiter.

« Fais du bien durant ta vie, si tu veux jouir de la vie éternelle. »

Exemple XLI. — Alhaquem, roi de Cordoue, ne gouvernait pas ses états sans quelque sagesse, mais ne cherchait pas à s'illustrer par ces grandes actions dont les princes doivent toujours être désireux. Car les rois ne sont pas seulement tenus de conserver leurs royaumes ; mais s'ils veulent être grands, ils doivent encore les accroître avec justice et agir de telle sorte que de leur vivant ils soient loués par leurs peuples et qu'après leur mort, il reste les belles et bonnes œuvres qu'ils auront pu accomplir. Alhaquem ne s'inquiétait pas de pareilles considérations et ne songeait guère qu'à rester paisible. Un jour que l'on jouait devant lui d'un instrument que les Mores nomment *Albogon*, il imagina d'y percer un nouveau trou ce qui donna un son beaucoup plus beau. Ce perfectionnement était bon en ce qu'il était, mais ne parut pas digne d'un roi et bientôt il devint proverbial de dire *à hede ziat Alhaquem*. « Voilà l'invention du roi Alhaquem, toutes les fois qu'il s'agissait de choses de peu d'importance. » Alhaquem fort peiné de ce dicton populaire, résolut de lui donner une meilleure signification. Il acheva la mosquée de Cordoue et l'accomplissement d'une pareille entreprise fit effectivement donner au proverbe une acception aussi favorable que d'abord elle l'avait été peu.

« Si tu as fait quelque bien et s'il est petit, fais quelque chose de grand, car le bien ne meurt pas. »

Exemple XLII. — Il y avait un très bon ménage. Le diable se désolait de l'union qui y régnait. Une sorcière intervint. Elle s'insinua dans la maison des deux époux, leur inspira des soupçons réciproques et après avoir persuadé à la jeune femme qu'elle était trahie, elle lui promit de fabriquer un philtre qui devait réveiller l'amour de l'infidèle. Mais pour faire ce breuvage, elle avait besoin de quelques poils de la barbe du mari. Rien n'était plus facile ; quand celui-ci dormirait, sa femme lui en couperait avec un rasoir que lui remit la sorcière. Le mari prévenu par cette affreuse créature qu'il courait danger de perdre la vie et voyant sa femme armée d'un rasoir, ne douta plus des sinistres projets que l'on avait sur lui et tua son innocente épouse.

« *Si tu ne veux pas agir imprudemment, examine le fond des choses sans te fier aux apparences.* »

Exemple XLIII. — Le Bien et le Mal s'associèrent un jour, association qui fut d'abord tout au désavantage du premier. Ils eurent des moutons, le Mal laissa au Bien le soin d'élever les agneaux et prit pour lui la laine et le lait. Ils eurent des porcs, le Mal abandonna à son associé leurs soies et leur lait et se réserva leurs petits ; s'ils plantaient des navets tout ce qui était au-dessus de la terre appartenait au Bien, s'ils plantaient des choux c'était le contraire. Enfin les deux compagnons jugèrent à propos d'avoir une esclave dont le haut du corps devait appartenir au Bien. Par suite de cet arrangement, elle devint la femme du Mal et en eut un enfant. Mais quand elle voulut l'allaiter, le Bien jusqu'alors si facile à mener, voulut se venger d'avoir été si longtemps dupe et refusa son consentement. Le Mal supplia son associé d'avoir pitié d'une innocente créature qui allait mourir faute de nourriture et le Bien

finit par y consentir à la condition, que tenant son fils dans ses bras, son compagnon s'en irait criant par la ville : Amis, sachez que le Bien a vaincu le Mal. A propos du *diable de Papefiguière*, dont le début rappelle le commencement de cette historiette, on cite dans l'édition du Lafontaine des *Grands écrivains de la France*, t. V, p. 355, outre Rabelais et Juan Manuel, un conte des frères Grimm et quelques autres références plus lointaines.

L'historiette n'est pas bien bonne, elle est suivie d'une autre pire encore, car la première se rachète du moins par quelques détails originaux. — Un homme avait un établissement de bains. Un fou venait s'y installer tous les jours et chassait à coups de pierres ceux qui s'en approchaient. Le propriétaire ennuyé des torts que lui causait ce personnage, le reçut une fois en l'inondant d'eau chaude et en lui administrant une volée de coups de bâton. Le pauvre diable s'enfuit en s'écriant : prenez garde il y a un fou au bain.

« *Le Bien triomphe toujours du Mal, il ne faut pas supporter le méchant.* »

Exemple XLIV. — Le comte Rodrigo le Franc accusa sa femme d'adultère, celle-ci pria Dieu que si son mari l'accusait à tort, son innocence fût prouvée par un miracle. Aussitôt le comte devint lépreux. La comtesse, rendue à la liberté par cette maladie, épousa le roi de Navarre et Rodrigo partit pour la Palestine avec trois bons chevaliers Pero Nuñez de Fuente Almexir, Don Ruy Gonzalez de Zaballos et don Gutierre Rodriguez de Languerella. Au bout de quelque temps le comte mourut et les trois chevaliers ramenèrent pieusement ses restes. En arrivant à Toulouse ils apprirent qu'une malheureuse allait périr si un champion ne se présentait pour combattre son accu-

sateur. Pero Nuñez s'offrit, combattit et fut vainqueur, toutefois il perdit un œil, sans doute parce que, si la femme n'avait pas été coupable de fait, elle l'avait, du moins, été d'intention. Le roi de Castille reçut avec grand honneur les trois chevaliers. Un bon accueil attendait chez lui le brave Nuñez, mais ayant vu sa femme rire, il supposa que c'était à cause de la perte de son œil et montra quelque mécontentement, aussitôt la pauvre femme prit une aiguille et s'éborgna.

Patronio rattache au dévouement des trois chevaliers pour le comte Rodrigo un distique dont le sens est :

« *Quoiqu'on en puisse dire, ne laisse pas de faire ce qui est louable.* »

Exemple XLV. — Un homme après avoir été très riche devint tout à fait pauvre. Il n'y a pas au monde de plus grande douleur que d'être malheureux quand on se souvient qu'on a été heureux. C'est ce que Dante disait à peu près en même temps que Juan Manuel.

> ..... Nessun maggior dolore,
> Che ricordarsi del tempo felice
> Nella miseria.....

Notre homme ruiné finit par se donner au diable. Et avec son appui il se mit à voler et si heureusement, qu'il refit une brillante fortune. Enfin il fut arrêté et emprisonné. Il n'eut qu'à s'écrier : à mon aide don Martin ! pour être aussitôt rendu à la liberté. La même situation se reproduisit plusieurs fois, seulement don Martin se hâtait de moins en moins d'apparaître. Une fois il se pressa si peu que quand il parut son homme était déjà près de la potence. Vifs reproches de celui-ci. Le diable l'apaisa en lui remettant une sacoche contenant, disait-il, quinze-cents maravédis. Le condamné en fit présent à l'alcalde et

comme par un hasard singulier il ne se trouvait pas de corde, le juge s'écria « mes amis, a-t-on jamais vu manquer de corde ? Cet homme n'est pas coupable, Dieu ne veut pas qu'il meure. » Puis s'étant retiré à l'écart, il ouvrit l'escarcelle et y trouva non pas de l'argent, mais une bonne cravate de chanvre. Il s'empressa de la faire passer au cou du voleur qui eut beau invoquer Don Martin.

« Qui ne met pas sa confiance en Dieu mourra de malemort et aura triste vie. »

Cette historiette se trouve aussi dans les poésies de l'archiprètre de Hita. Quatrain 1428 et suiv.

Exemple XLVI. — Un célèbre philosophe éprouva le même besoin que le bon Sancho Pança quand il fut si effrayé par le bruit des moulins à foulon il se précipita dans une ruelle sans savoir qu'elle était fort mal habitée et fort mal hantée. On le vit qui en sortait et on le soupçonna d'avoir été chez une des femmes qui demeuraient dans cette rue. Le pauvre philosophe fut bientôt averti par ses élèves de tout le scandâle qu'il avait causé. Pour sa justification il composa un petit traité sur les bonnes et mauvaises chances que présente le hasard et y expliqua sa conduite.

« Fais toujours bien, reste au-dessus du soupçon et ta réputation demeurera intacte. »

Exemple XLVII. — Histoire fort insignifiante d'une moresque qui feignait d'avoir peur de tout et qui la nuit allait avec son frère déterrer les cadavres pour voler les objets précieux dont ils pouvaient être couverts. Patronio réussit à faire naître de cette anecdote la morale suivante :

« Ne risque rien pour celui qui ne veut pas faire ce qui te plaît. »

Exemple XLVIII. — Un jouvenceau se vantait d'avoir des amis, son père l'engagea à les mettre à l'épreuve. Le jouvenceau tua un porc, le plaça dans un sac qu'il chargea sur son dos et racontant que dans ce sac était un homme, qu'il avait tué, qu'il mourrait lui-même si on connaissait son crime, que ceux qui l'aideraient à le cacher subiraient le même châtiment, il se rendit successivement chez ses amis et ne trouva d'assistance nulle part. L'un lui promit d'intercéder pour lui près des juges, l'autre qu'il l'accompagnerait jusqu'au lieu du supplice, un troisième, qu'il assisterait à son enterrement... Le jeune homme revint fort désappointé raconter ce qui s'était passé à son père. Ce dernier l'engagea alors à aller trouver un demi-ami (*medio amigo*) sur lequel il croyait pouvoir un peu compter. Ce demi-ami enterra le sac dans son jardin. Le père engagea alors son fils à tenter une nouvelle épreuve, à insulter celui qui s'était montré si prompt à l'obliger. Cette insulte ne put déterminer ce brave homme à une trahison, quelque temps après on accusa le jouvenceau du meurtre d'une personne qui avait disparu. L'ami sacrifia alors son propre fils qui s'avoua coupable d'un assassinat qu'il n'avait pas commis. Le vrai meurtrier heureusement confessa son crime.

Ce sujet, qui semble avoir paru en Europe pour la première fois dans la *Disciplina clericalis*, a fait fortune au moyen âge. Il a été répété en France par nos fabliers, Méon, t. II, p. 44, Legrand, t. III, p. 255. Legrand cite d'assez nombreuses références dont la liste pourrait être allongée Don Juan Manuel a très bien raconté cette historiette . Patronio en la terminant, en considérant combien les dévouements réels sont rares, dit au comte Lucanor que c'est en Dieu surtout que les hommes doi-

vent mettre leur confiance, ce qui amène les deux vers obligés :

« Jamais l'homme ne pourra trouver un ami aussi bon què Dieu qui a voulu le sauver au prix de son sang. »

Exemple XLIX. — Il y avait un Etat qui était singulièrement gouverné. Un chef était nommé pour un an et durant ce laps de temps chacun s'empressait de lui obéir. Mais les douze mois passés on conduisait ce chef dans une île où on l'abandonnait seul et sans aucune ressource. Un des souverains éphémères de cet Etat eut plus de sens que ses prédécesseurs. Voyant ce qui leur était arrivé il fit secrètement élever dans l'île une habitation et y fit porter tout ce qui pourrait lui être nécessaire quand l'heure de la déchéance serait arrivée. Grâce à cette précaution, il mena une vie tranquille et heureuse dans le lieu où ses devanciers avaient misérablement péri.

Nous devons aussi quitter cet univers nu et dépouillé de nos biens, mais nous pouvons, par les bonnes œuvres que nous ferons ici-bas, nous ménager dans le ciel un asile où nous trouverons le bonheur.

« Pour ce monde qui est si peu durable, n'en perds pas un autre qui est éternel. »

Exemple L. — Le sultan Saladin s'éprit d'un violent amour pour la femme d'un de ses vassaux. Celle-ci qui était aussi vertueuse que spirituelle promit au Sultan de se rendre à ses vœux s'il pouvait lui dire quelle était la chose la meilleure qu'un homme pût avoir, la chose mère de toute les qualités. Saladin après avoir longtemps cherché une réponse espéra la trouver dans des pays étrangers et à la poursuite de la solution demandée, il vint jusqu'en France, là il rencontra un vieillard vénérable et lui ayant parlé de son embarras, il apprit de ce sage

que la qualité qui l'emporte sur toutes les autres est l'honneur. Saladin revint porter cette réponse à la dame qu'il aimait. Le lecteur devine déjà ce que celle-ci lui dit : Si l'honneur est si précieux, ni le Sultan, ni elle ne devaient vouloir le perdre, et Saladin aima d'amitié celle qu'il avait en vain requise d'amour.

« Et à présent, seigneur comte ; j'ai répondu à votre demande, comme je l'ai fait déjà à vos autres questions et cela a duré si longtemps que j'en suis sûr, beaucoup de personnes de votre compagnie en sont tout ennuyées, surtout celles qui ne savent pas écouter et apprendre des choses dont elles pourraient tirer grand profit. Celles-là sont comme des bêtes qui s'en vont chargées d'or et ne sentent que le poids qu'elles portent sans se douter de la valeur de ce qui est sur elles. — Pour cela et enfin à cause de la fatigue que m'ont donnée mes autres réponses, je ne veux plus répondre davantage à vos autres questions et veux terminer ce livre par cet exemple. » Don Juan l'approuvant le fit résumer dans deux vers.

« *L'honneur triomphe de tous les maux et, conduit par lui, un homme agit toujours bien.* »

Quoique ces paroles indiquent la conclusion du livre, un manuscrit donne une cinquante-unième historiette qui ne semble pas de Juan Manuel, c'est l'histoire si connue de l'Empereur orgueilleux[1]. Ce qui appartient bien à notre auteur ce sont les nouvelles parties qu'il ajouta au *livre de Patronio* et qui, comme les suites en général, ne valent pas le commencement de l'œuvre. Comme son grand ami don Jaime, seigneur de Xerica, lui a témoigné le désir de voir

[1] Voir sur cette légende un article de M. Israel Levi, l'*orgueil de Salomon*, dans la *Revue des études juives*, tome XVII, p. 59 voir aussi, dans les *Leggende* de Pitrè, *La Reggina superba*, p. 64. A son sujet Pitrè indique de nombreuses références, p. 69.

Patronio s'exprimer d'une manière moins intelligible au vulgaire, l'infant met cent proverbes ou maximes dans la bouche du prudent conseiller, qui les débite à la file, sans aucune liaison et un peu comme l'eût fait le bon Sancho. Ces apophtègmes semblaient encore trop clairs, Juan Manuel en réunit cinquante autres plus subtils qui forment la troisième partie du livre de Patronio. Au commencement de la quatrième, c'est toujours Patronio qui a la parole. « — Seigneur comte Lucanor, dit-il après avoir rappelé ses précédents discours, — sur les instances que vous m'avez faites, j'ai placé dans ce dernier livre trente maximes dont quelques unes sont tellement obscures que ce serait merveille si vous les pouviez entendre, si moi ou quelques-uns de ceux à qui vous les montreriez ne vous en expliquait le sens, mais soyez bien certain que celles qui vous paraîtront le plus obscures et dénuées de raison, dès que vous les comprendrez vous les trouverez non moins profitables que les autres qui sont d'une compréhension plus facile. »

Il semble que l'infant ait perdu de vue son dessein primitif. Cette quatrième partie est autre chose que ne le faisait prévoir le préambule. Juan Manuel y revient à des questions religieuses et théologiques qui semblent l'avoir beaucoup préoccupé. Il écrit à sa manière une sorte de traité de la Doctrine chrétienne, exposant tout ce qu'on doit croire si l'on veut être sauvé, commentant les évangiles et s'égarant dans toutes sortes de digressions. C'est ainsi, par exemple, qu'il traite de la conception de l'homme, mais avec une grande réserve, parce que son ouvrage écrit en romance peut être lu par des femmes dont il ne voudrait pas froisser

la pudeur. Cette retenue habituelle chez le docte infant et fort rare de son temps semble un fait à noter. Nous ne rencontrons pas dans cette quatrième partie les maximes promises au début et nous n'y remarquons qu'une historiette fort inférieure à la plupart de celles dont nous nous sommes occupé tout à l'heure.

La traduction entière de trois d'entre elles n'a pu du reste donner qu'une idée fort incomplète de leur mérite. Juan Manuel a un style assez net, assez ferme, et dans sa manière de dire il a une naïveté sérieuse qu'il est difficile de faire passer dans une autre langue. On doit reconnaître en lui un remarquable esprit d'observation, une finesse qui deviendrait aisément satirique, mais à laquelle l'expérience d'une longue vie a prêté quelque chose d'indulgent. Il raconte bien, quoique peut-être il ne varie pas assez de ton. Quelques-unes des situations qu'offre son livre ont un caractère comique, mais l'expression conserve une certaine gravité et ce contraste entre la nature du sujet et la façon dont il est rendu, produit un effet étrange et qui ne déplaît pas. Ce qui met un peu de froideur dans les contes que débite Patronio, c'est l'absence de dialogues [1]. Les questions, les réponses des divers personnages, sont résumées dans une analyse qui ôte de la vivacité au récit. Quant à la manière dont chaque anecdote est amenée, elle finit par fatiguer autant que le monotone préambule après lequel Schéhérazade redit au commandeur des Croyants

[1] M. de Puibusque a donné plus de mouvement à sa traduction en mettant en dialogues ce qui, dans le texte, n'est qu'une analyse.

les beaux contes des *Mille et une Nuits*. Quoique beaucoup d'entre elles aient une origine arabe, les historiettes de Juan Manuel ne peuvent être que rarement comparées aux aventures si variées que contient ce trésor de charmantes fictions. Ce sont moins des nouvelles que des apologues ou de simples anecdotes. Plusieurs de nos fabliaux ou des contes du *Decameron*, il faut en convenir encore, sont plus amusants que les récits de Patronio. Mais Boccace et nos trouvères ne se proposaient qu'un but : divertir, et ils ne craignaient pas d'amuser en excitant les passions les plus faciles à émouvoir. Juan Manuel, au contraire, écrit avec une réserve bien peu commune au moyen âge ; il a une délicatesse d'expression que l'on ne croirait pouvoir appartenir qu'à une époque postérieure. Les passages de son livre qui auraient pu devenir le motif de quelques licences sont rares ; il est cependant un de ses contes où nos vieux auteurs n'auraient pas manqué de devenir grossiers : c'est celui dans lequel il parle de l'association du *Bien et du Mal*, où il raconte comment ils se partagèrent l'esclave qu'ils avaient à leur service ; il y a là une chasteté de langage que l'on ne rencontrerait chez aucun des contemporains de l'illustre écrivain. Il ne faut pas s'y tromper, du reste, Juan Manuel, quand il composa son livre du *Comte Lucanor*, avait depuis longtemps passé l'âge où l'imagination se plaît aux fictions ; sous une forme futile il croyait faire une œuvre grave, une sorte de *morale en action*, un recueil comme ceux dans lesquels les philosophes de l'Inde pensaient renfermer toute la sagesse. Il y réus-

sit beaucoup mieux que son prédécesseur Pierre Alfonse, beaucoup mieux que notre Chevalier de Latour-Landry, qui, sous prétexte de donner de bons conseils à ses filles, leur récite des fables insipides ou obscènes. Il y a souvent une grande sagesse dans les enseignements que Patronio cherche à tirer de ses apologues, mais parfois ces enseignements, exposés d'abord dans quelques lignes de prose, ne découlent pas naturellement de ce qui précède. Quant aux distiques dans lesquels se concentrent ensuite les réflexions de Patronio, les uns sont précis et sont amenés sans peine par le récit, les autres sont vagues ou reproduisent l'incohérence qui existe entre le conte et les déductions morales dont ils forment le résumé. Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, l'histoire du roi que trois intrigants habillent d'un vêtement invisible amène cette maxime qui se rattache tout au plus à une partie épisodique de ce conte :

Qui veut qu'à tes amis tu caches tes secrets
Ne veut que te tromper sans témoins indiscrets.

La moralité qui aurait pu ressortir de cette jolie fiction n'est-elle pas celle-ci : « Trop souvent les grands font, par intérêt, adopter une erreur ; mais si une voix proclame la vérité, ils ne peuvent plus l'empêcher de circuler. »

Les maximes de Juan Manuel ne sont pas toujours en complet accord avec l'abnégation et la charité chrétiennes ; quelquefois elles ne sont pas sans un certain alliage de considérations mondaines : « Abandonne ce-

lui qui ne reconnaît pas tes bienfaits. — Ne risque rien pour celui qui ne cherche pas à te complaire. — Quand tu peux trouver du profit à une chose, ne te fais pas prier pour l'accepter. » Ces adages, et quelques autres encore que l'on a pu remarquer, appartiennent un peu à cette sagesse humaine en l'honneur de laquelle Charron a écrit le long et inutile traité qui, selon lui, doit *instruire à la vie civile et former un homme pour le monde*. En dépit de certains préceptes inspirés par des préoccupations d'égoïsme, Juan Manuel est un chrétien fervent, mais c'est une foi chevaleresque que la sienne ; le vaillant roi Richard, l'intrépide Suarez Mollinado ; voilà les personnages au sujet desquels éclatent le plus ses sentiments religieux ; il y a quelque chose d'un peu batailleur dans sa piété. Quoiqu'il en soit, c'est sans doute à cette piété qu'il faut attribuer l'honneur d'avoir inspiré un livre de contes resté chaste d'un bout à l'autre et en général empreint d'une saine morale. Ce livre, malgré les éléments arabes qui ont pu y entrer, est bien espagnol. J'ai déjà dit ailleurs combien l'ancien caractère espagnol était positif, *réaliste* ; combien il avait peu de sympathie pour les exagérations de sentiments ; combien il semblait s'être peu passionné pour ces reines Genievre et ces belles Iseult dont nos poètes ont si longtemps chanté les adultères, combien il avait de peine à franchir les limites du possible, du vraisemblable. On l'a vu, dans les cinquante contes du recueil de Juan Manuel il n'y a pas une histoire d'amour, il n'y a pas une de ces ruses de femme répétées à satiété par nos fabliaux, il n'y a pas un récit

demandant de l'intérêt aux prodiges de la féerie. Si Juan Manuel met une femme en scène c'est pour la montrer soumise à son mari au point de reconnaître qu'un troupeau de vaches est un troupeau d'ânes ou pour la montrer envoyant le sultan Saladin à la recherche du mot d'une sorte d'énigme dont la découverte doit assurer le triomphe de l'honneur. Si Juan Manuel parle des alchimistes, c'est pour s'en moquer et pour vous conter que pour faire de l'or il faut... de l'or. S'il parle d'un homme qui s'est donné au diable, c'est pour mettre ensuite les paroles suivantes dans la bouche de Patronio : « Et vous, seigneur comte Lucanor, si vous voulez dans ce monde le bien de votre corps, dans l'autre le bien de votre âme, fiez-vous directement en Dieu, mettez en lui toute votre éspérance, aidez-vous tant que vous pourrez et Dieu vous aidera ; et ne croyez ni ne vous fiez aux devins ni à d'autres rêveries, car soyez certain que le péché du monde le plus affreux et par lequel l'homme montre à Dieu le moins de respect et de reconnaissance, c'est de croire aux sorcelleries et à d'autres pareilles choses [1]. »

Le livre du comte Lucanor me paraît avoir une place tout à fait à part dans la littérature du moyen âge, et une place très distinguée. C'est un des plus beaux monuments de cette époque. Si Juan Manuel n'a pas autant de célébrité que Boccace, c'est parce qu'à l'exemple du conteur florentin il n'a pas offert le fruit défendu à ses lecteurs.

[1] Page 223.

CHAPITRE X

CHRONIQUES DES ROIS DE CASTILLE. — POÈME DE ALFONSO XI. — LIBRO DE LA MONTERIA.

Alfonso XI, petit-fils de Sancho-el-Bravo, arrière-petit fils d'Alfonso X le Savant, par son goût pour les lettres, par les œuvres dont il provoqua la composition, occupe dans l'histoire de la littérature espagnole une place assez importante pour que je doive ajouter quelques détails à ceux que, sur son règne, j'ai rapidement donnés dans la notice dont l'infant Juan Manuel a été le sujet.

Alfonso n'avait qu'un an et quelques mois lorsque son père Fernando mourut subitement, *ajourné* par don Juan et don Pedro Carvajal, deux innocentes victimes mises à mort sans forme de procès. Alfonso avait quinze ans à peine lorsqu'il commença à gouverner. Il réprima avec une grande et souvent terrible énergie les factions que sa minorité avait favorisées et les brigandages qui désolaient ses états. Il tourna ensuite ses armes contre les Mores d'Afrique et de Grenade, puis

allié au roi de Portugal et à celui d'Aragon, après plusieurs glorieux combats, il gagna sur le roi de Maroc la bataille de Salado où, dit-on, périrent deux cent mille Mahométans, chiffre sans doute fort exagéré. En 1342, Alfonso entreprit le siège, resté célèbre, d'Algesiras qui se rendit après une longue résistance. Rompant une trêve conclue avec le roi de Maroc, Alfonso, en 1349, résolut de s'emparer de Gibraltar. Il mourut de la peste dans cette dernière expédition, le 20 mai 1350 ; il n'avait que trente-huit ans. Mariana a dit de lui : « Si sa vie eût été plus longue il eût débarrassé l'Espagne des derniers vestiges de la puissance des Mores. Il aurait pu s'égaler aux plus grands rois du monde par sa valeur, sa science militaire, sa sagesse à gouverner, si tant de vertus n'eussent été obscurcies par des mœurs dissolues. L'amour qu'il avait pour la justice et sa sévérité parfois excessive, lui méritèrent du peuple le surnom de justicier [1]. »

Ce roi dont la vie fut si courte, si remplie, ne dédaigna point d'imiter les troubadours galiciens. On lui attribue quelques stances amoureuses [2], composées peut-être pour cette Eléonore de Guzman dont il eut quatre enfants, tandis que la reine Marie de Portugal ne lui donna qu'un fils, devenu don Pedro le Cruel. Ces stances assez harmonieuses n'ont rien qui les distingue de tant d'autres vers dans le goût provençal. Ce qui mérite à don Alfonso XI de figurer dans une étude sur l'ancienne littérature espagnole, ce sont les chro-

[1] *Hist. de España*, t. II, lib. X, cap. xv, p. 45.

[2] Wolf, *Studien*, p. 702, note.

niques des trois rois ses prédécesseurs rédigées par son ordre. Sont-elles l'œuvre d'une seule plume? Si elles ont été écrites par différents auteurs, quels sont-ils? Ces questions n'ont point provoqué de réponses positives et il me semble inutile d'entrer à ce sujet dans des discussions restées sans solution[1]. Je dirai seulement que tandis que Ticknor ne croit pas à la coopération de Fernan Sanchez de Tovar, De los Rios lui attribue non-seulement les chroniques d'Alfonso X, de Sancho-le-Brave et de Fernando, mais encore celle d'Alfonso XI, qui ne fut composée que sous le règne du roi don Enrique, en 1376, vingt-six ans après la mort du vainqueur d'Algesiras. La valeur de ces quatre ouvrages n'est cependant pas la même. Dans les trois premiers on a signalé de nombreuses erreurs de dates et de faits et on en trouve le style fort inférieur à celui du quatrième, écrit avec plus de clarté, bien renseigné et racontant avec exactitude la succession des événements. Leur mérite à tous quatre, plus historique que littéraire, est de nous conduire d'Alfonso X à Lopez de Ayala dont plus tard nous aurons à parler amplement. Dans ces quatre chroniques, du reste, l'impassibilité est la même. Rien n'émeut ces vieux historiens. Naissances, assassinats, lâchetés, prouesses, mariages, ils rapportent tout du même ton indifférent. On se rappellera peut-être avec quelle insouciance dans un passage de la chronique d'Alfonso X, que j'ai cité, on ra-

[1] *Cronicas de los reyes de Castilla*, t. I, p. 1 et suiv. De los Rios: *Historia critica*, t. IV, p. 369 et suiv. Ticknor, *Hist. of spanish literature*, t. I, ch. IX, p. 158.

conte que ce roi fit étrangler son frère don Fadrique et brûler vif don Ruis de Cameros [1]. La *Chronique de Fernando* narre sans plus d'émotion l'exécution improvisée des deux malheureux chevaliers qui citèrent le roi à comparaître devant le Trône de Dieu dans un délai de trente jours [2]. Avec le même calme, la chronique d'Alfonso XI mentionne l'assassinat de Juan-le-Borgne dont j'ai parlé dans la notice sur l'infant Juan Manuel :

« Don Juan vint à Toro et avec lui Alvar Nuñez et le roi sortit pour le recevoir hors de la ville et il l'amena dans son logis et il l'engagea à manger avec lui pour le lendemain et Don Juan promit de venir et le roi avait grand désir de tuer Don Juan pour des choses qu'il avait apprises, et le lendemain du jour où Don Juan entra à Toro, qui fut le jour de la Toussaint, le roi ordonna de le tuer et moururent avec lui deux chevaliers, ses vassaux, dont l'un s'appelait Garci Fernandez Sarmiento et l'autre Lope Asnarez de Fermosiella. »

Et c'est tout, et ce don Juan ainsi assassiné était l'oncle du roi [3] ! Ces chroniqueurs inconsciemment devançaient l'impersonnalité de l'école moderne, mais ils n'avaient pas le talent d'exposition que nous montrent tant d'historiens de cette école. Si comme les trois chroniques dont elle est la suite, cette chronique d'Alfonso XI manque de mouvement, on a sur la même époque un livre plein de vie et d'autant plus précieux qu'il fut

[1] Cr. de Don Alfonso X, cap. LXVIII, p. 50.

[2] Cr. de Fernando Cuarto, cap. XX, p. 169.

[3] Cronica de Alfonso Onceno, cap. XLVIII, p. 203.

écrit par un contemporain des événements qu'il rapporte. Ce livre a été appelé fort improprement *Poème d'Alfonso XI*. Il eut pour auteur Rodrigo Yannez qui semble avoir été témoin de beaucoup des événements qu'il raconte [1], notamment de la bataille de Salado. Il paraît fort au courant des affaires de son temps. Il parle d'une grande quantité de personnages dont beaucoup ne sont pas nommés dans la chronique en prose. Quant aux discours qu'il leur prête, ils ont évidemment été inventés plutôt qu'entendus par lui. Il ne fut pas un savant, du moins je ne me rappelle pas avoir vu dans son livre des allusions érudites. Il nomme une fois Tristan et plusieurs fois Merlin dont il prétend expliquer les prophéties (de la stance 1807 à la stance 1841). Il n'a songé ni à faire un poème, ni à faire une chanson de geste. Il est resté tout simplement un chroniqueur. Il a raconté à peu près ce que la chronique en prose devait raconter plus tard, mais il l'a raconté en poète de romances : toutefois il ne s'est pas contenté d'assonances. Il écrit en stances de quatre vers octosyllabiques à rimes croisées. Sa versification n'est pas toujours régulière, mais son style a souvent de la facilité, quelquefois de l'énergie. On ne pourrait traduire le vieux poète sans lui faire beaucoup de tort ; des chevilles, des vers oiseux, grâce à l'harmonie du rythme, ne choquent pas outre mesure dans le texte espagnol, mais, ces stances refroidies dans une version en prose, on verrait trop qu'appelés par une rime ou

[1] De los Rios, *Hist. critica*, t. V, p. 421.

par la nécessité de compléter un quatrain, ces vers oiseux, ces mots parasites sont d'inutiles et souvent intraduisibles remplissages. Peut-être donnerait-on, dans une certaine mesure, à un lecteur français, une idée de l'aspect qu'offre le poème d'Alfonso XI, en le comparant aux *Vigiles de Charles VII* de Martial de Paris. Le rythme est le même dans les deux œuvres, les deux poètes travaillent sur un fonds historique, se plaisent aux descriptions de fêtes, aux citations de noms propres. Chez l'un et chez l'autre ce sont les mêmes procédés.

Le commencement et la fin du livre de Rodrigo Yannez manquent. Les derniers vers qui ont été conservés parlent du siège de Gibraltar où mourut Alfonso XI, ils devaient par conséquent toucher de près à la conclusion du poème. L'œuvre débutait sans doute par le récit de la mort de Fernando IV et des troubles qui signalèrent la minorité de son successeur. Dans les stances qui suivent la lacune du commencement sont d'abord rappelés les événements qui précédèrent le couronnement du roi à Burgos racontés avec beaucoup de détails. La mort de Don Juan-le-Borgne est rapportée avec des particularités qu'on ne trouve pas dans la chronique en prose. Le roi et ses conseillers sont mis en scène et le poète leur prête des paroles vraisemblables, c'est ainsi qu'il se plaît à dramatiser ses récits, les animant par de fréquents dialogues. Ce qui dans la chronique en prose tient dans deux ou trois lignes se délaye parfois dans le poème en une série de stances. La chronique, par exemple, raconte

que lors du siège d'Algesiras dont se préoccupait toute la chrétienté. Alfonso XI « envoya don Gil archevêque de Tolède en ambassade au roi de France pour le prier de lui prêter des fonds afin d'entretenir l'armée qu'il avait devant cette ville, pour l'assurer qu'il s'acquitterait au terme fixé, et demander au roi de France qu'il prît en nantissement les couronnes d'or ornées de pierres précieuses qu'il lui envoya de même que des coupes d'or de grande valeur qu'il possédait [1]. » De cette ambassade notre poète fait un vrai romance.

« L'Archevêque honoré quitta le noble roi, pour remplir son message de l'Espagne il sortit. En hâte il chevaucha se rendant à Paris. Il trouva le roi de France qui lui fit bon accueil, il dit : Salut au roi de France, très accompli baron... je viens en messager du noble roi d'Espagne qui vous aime et salue et vous souhaite bonheur et demande que vous l'aidiez, car il en a grand besoin, pour triompher des Mores et prendre Algesiras ; ses trésors sont à sec, il n'a plus rien à donner ; il vous prie de lui prêter une partie de votre argent, des joyaux j'apporte pour gages, bijoux royaux de grand prix. Et soyez bien certain que bientôt il les reprendra. — Le roi de France dit : point ne les veux garder. Au bon roi votre seigneur je veux venir en aide, car c'est le roi le meilleur qui soit et puisse jamais naître et qui combat contre les Mores, pour l'honneur de la chrétienté, et de tout cœur je désire son bonheur et son succès. Et je donne de mon trésor au très noble roi d'Espagne, trente mille florins d'or pour qu'il

[1] *Cr. de Don Alfonso Onceno*, cap. CCLXXIII, p. 347.

solde son armée et c'est un présent bien faible pour un roi si honoré [1]... »

Et le dialogue continue ainsi entre Don Gil et le roi de France, mais une lacune vient y mettre fin. En dépit de ce que Rodrigo Yannez a pu ajouter à sa chronique de détails inventés, elle a certainement une valeur historique et il est heureux qu'on l'ait enfin tirée de l'oubli. Jusqu'à ces derniers temps on ne la connaissait que par quelques vers cités dans la *Nobleza de Andaluzia* d'Argote de Molina et d'après lesquels un peu légèrement Nicolas Antonio, dans sa *Bibliotheca vetus*, attribuait le poème à Don Alfonso XI lui-même [2]. Un autre livre d'importance moindre a aussi été attribué à ce roi ou du moins semble avoir été exécuté par ses ordres, c'est le *traité de Venerie*, *El libro de la Monteria* qu'Argote de Molina publia à Séville, en 1582, dans une édition remplie de curieuses planches sur bois et terminée par un discours complémentaire. Le traité est divisé en trois livres. Le premier concerne les connaissances générales que doit avoir tout chasseur, qu'il chasse à cheval ou à pied : *El guizamiento que deve traer todo montero quien sea de cavallo, quien sea da pie.* Il traite des diverses espèces de chiens et des divers incidents qui se peuvent produire dans une chasse. Le second est consacré au physique des chiens, à leurs maladies et aux remèdes qui leur

[1] Stances 2198 et suivantes.

[2] *Poetas castellanos anteriores el siglo XV.* Preliminares, p. 46.

sont propres. Dans le troisième il est parlé des forêts où les rois chassaient le plus souvent, des saisons les plus favorables à cet exercice, de la chasse au cerf et au sanglier etc. Ce qu'il y a de plus intéressant dans ce livre c'est la partie qu'y a jointe Argote de Molina, outre bien des renseignements cynégétiques, on y trouve de singuliers détails de mœurs et de ces anecdotes historiques qui plaisaient au savant éditeur. M. de Puibusque était tenté à tort de voir dans *El libro de la Monteria* le traité de D. Juan Manuel [1]. De los Rios en veut faire honneur à Alfonso-le-Savant et défend cette opinion par des arguments qui ne m'ont pas convaincu [2]. Quoiqu'il en soit *El libro de Monteria* semble bien par sa date appartenir à l'époque, objet de ces études.

[1] *Le comte Lucanor*, Vie de Juan Manuel, p. 104.

[2] *Historia critica*, t. III, p. 554.

CHAPITRE XI

UAN RUIZ, ARCHIPRÊTRE DE HITA

Au quatorzième siècle, l'Espagne produisit un poète assez distingué pour que l'on s'étonne du long oubli où il a été laissé. Ce poète s'appelait Juan Ruiz, et ses œuvres ne furent imprimées qu'en 1779, par les soins de Sanchez [1]. Juan Ruiz naquit à Alcala ou à Guadalaxara, quelle année ? on l'ignore ; on ne sait pas d'avantage quand il mourut, mais son premier éditeur a été amené par diverses inductions à conclure qu'il ne vivait plus en 1351. Ruiz dut le surnom *d'archiprêtre de Hita*, sous lequel il est surtout connu, à des fonctions ecclésiastiques qu'il ne remplit sans doute pas à la satisfaction de Don Gil d'Albornoz, archevêque de Tolède, car sur l'ordre de ce prélat, il subit une captivité de treize années. Ce fut pendant cette longue réclusion que Ruiz écrivit ses poésies. Elles semblent expliquer la sévérité dont on usa à son égard. Caustique, frondeur libre dans ses propos, l'archiprêtre de Hita

[1] Nouvelle édition dans les *Poetas anteriores al siglo XV* de Ribadeneyra.

nous apparaît comme une sorte de Rabelais, comme un Rabelais moins franchement cynique que le nôtre, comme un Rabelais hypocrite rendu prudent par le pays, et le temps dans lesquels il vivait. Ruiz se complaît à raconter de galantes aventures dont le récit décousu est relié par les intrigues d'une vieille entremetteuse qu'il appelle *Trotaconventos* (Trottecouvents,) personnage qui rappelle la Macette de Régnier et que la fameuse Célestine pourrait compter au nombre de ses aïeules. Sanchez, prenant en affection le poète dont il publia les œuvres, s'est fait le garant des bonnes intentions de Juan Ruiz. Au temps où vivait l'archipêtre, il était si commun d'avoir une dame de ses pensées que les hommes les plus graves s'attribuaient d'imaginaires amours. Ruiz fit probablement ainsi et n'eut en réalité d'autre dessein que de montrer à l'imprudente jeunesse les dangers dont elle est entourée ; il a toujours soin de mettre l'antidote à côté du poison. Tel est en résumé le système de défense adopté par Sanchez. Le bienveillant éditeur n'a pas trouvé, cependant, que l'antidote fût toujours administré à doses suffisantes car il a pris le parti de supprimer de nombreux passages, *lesquels*, dit-il, *ne sont ni les moins joyeux, ni les moins ingénieux.*[1]. Pour moi, je ne crois pas volontiers à la pureté d'intention de ces écrivains qui accumulent les gravelures dans un prétendu but moral, et j'ai été souvent révolté par le mélange d'obscénité et de dévotion qui s'étale dans

[1] Ils ont été restitués dans l'édition de Ribadeneyra.

l'œuvre étrange de Ruiz. Les fonctions qu'il remplit rendent surtout cet amalgame odieux. Il faut pourtant tenir quelque compte de l'observation de Sanchez, il faut se rappeler quelle était au quatorzième siècle la licence des mœurs et de la littérature, se souvenir que des contes, écrits alors dans un but d'édification, semblent aujourd'hui scandaleux et enfin ne pas juger le dévergondage de Ruiz aussi sévèrement que s'il datait d'une époque moins reculée. Mais ce qui m'inspire de la méfiance à l'égard de l'archiprêtre de Hita, c'est justement le soin qu'il prend de parler sans cesse de ses bonnes intentions ; ce sont ces adages philosophiques, ces paroles saintes qu'il cite à tout propos et si hors de propos, qu'il profane, qu'il souille par le contact de réminiscences d'Ovide ou d'égrillards fabliaux. Je ne peux voir là que de lâches précautions. Ce passage de David, par lequel commence sa préface, cette invocation à Dieu, ces louanges de la Vierge au début du livre, ce récit de la Passion qui succède à l'histoire de doña Endrina et aux ruses de Trottecouvents, ne me semblent destinés qu'à protéger une muse effrontée : la muse qui jadis avait inspiré *l'Art d'aimer*.

Comme poète, Juan Ruiz a de réelles, de brillantes qualités. Il y a chez lui de l'énergie et de la grâce. Il raconte parfois avec une naïveté pleine de malice. Il y aurait quelques points à mettre en parallèle entre Juan Ruiz et notre Régnier. Tous deux se fourvoyèrent dans un état dont la rigidité ne convenait nullement à la légèreté de leur caractère. Tous deux chantèrent tour à tour les sujets les plus érotiques et les sujets

les plus saints ; tous deux furent poètes satiriques et le furent à peu près de la même façon : ils furent plutôt les ennemis des ridicules, des petits travers, que des vices ; ils n'eurent pas pour le mal les *haines vigoureuses* dont parle Alceste. L'un se complaît à peindre Trottecouvents ou les clercs de Talavera furieux de se voir séparés de leurs maîtresses, comme l'autre les ignobles héroïnes du *Mauvais Gîte*. Tous deux ont le langage imagé ; leurs idées se tranforment aisément en figures triviales quelquefois, mais souvent originales et vraies, en proverbes bien et nettement frappés. Au reste, si l'on examinait attentivement leurs généalogies littéraires, il se pourrait que l'on trouvât à Ruiz et à Régnier quelques ancêtres communs. L'archiprêtre de Hita procédait beaucoup plus de la littérature française que de la littérature provençale, et notre Régnier par Clément Marot, par Villon, remonte certainement à Jean de Meun. Cette généalogie littéraire peut paraître douteuse d'abord ; Régnier a cherché à se rattacher à de plus illustres origines. Quoique du Bellay eût essayé avant lui d'écrire une satire d'après l'exemple des Latins, Régnier peut être regardé et se considérait lui-même comme le créateur ou le restaurateur de cette forme oubliée. Il la retrouva peut-être dans son premier voyage en Italie. C'est par l'Italie que l'antiquité a pénétré dans le moyen âge ; l'Italie se fit l'interprète de la litterature latine, et avant de remonter à cette littérature même, le seizième siècle s'y accoutuma en quelque sorte en l'étudiant dans la poésie italienne.

Elle ne s'y était pas reproduite sans que le génie de la renaissance ne lui eût fait subir quelques altérations et ne l'eût par là mise à la portée de cette époque. Vinciguera et l'Arioste conduisirent probablement Régnier à Juvénal et à Horace ; mais tout en les étudiant, tout en les imitant, tout en coulant ses pensées dans le moule qu'il leur prenait, Régnier conserva beaucoup de l'esprit de notre ancienne littérature, beaucoup de ce même esprit dont Juan Ruiz paraît aussi s'être imprégné. Je n'ai voulu qu'indiquer, entre les deux poètes, de vagues traits de réssemblance et non pas faire un parallèle qui ne pourrait être exact, auquel s'opposeraient et la différence des temps, et l'état de supériorité où la langue française était parvenue au temps de Régnier. L'idiome que maniait l'archiprêtre de Hita était loin d'être formé ; c'était encore ce vieil espagnol dans lequel Gonzalo de Berceo avait écrit ses stances monorimes. Juan Ruiz, et c'est là une gloire réelle, réussit à fortifier cette langue informe, à lui donner une allure plus décidée ; ses quatrains marchèrent plus lestement que ceux de ses prédécesseurs ; il créa des rythmes, il eut l'instinct de l'harmonie, il eut des élans véritables. Il imita les anciens, les arabes, les troubadours et surtout les trouvères ; mais ces emprunts, ces imitations, il se les appropria par le style, il les fondit habilement avec ses propres idées. Quant à trouver dans ses poésies un plan, une ordonnance, il faut y renoncer. C'est le désordre le plus incohérent, le plus complet. C'est le jardin de *la Belle au bois dormant* : point de chemins, tout pousse pêle-

mêle, fleurs charmantes et orties, arbustes précieux et épines. C'est une végétation vigoureuse mais sauvage : tout croît et s'entrelace au hasard.

Les sujets les plus disparates sont traités par l'archiprêtre de Hita suivant le caprice du moment, et l'espèce de lien par lequel le poète essaie de les rattacher se rompt à chaque instant. Écrivant au jour le jour, sans donnée arrêtée, ressoudant aux vers tracés la veille des vers auxquels le lendemain devait improviser une suite, intercalant ici un conte, là un apologue, l'archiprêtre de Hita a composé une mosaïque bizarre, une œuvre sans exemple et dont l'analyse présentera, je le crains, une certaine confusion.

Le recueil de Juan Ruiz s'ouvre par une invocation : il prie Dieu qui a protégé Daniel, Esther, Jonas, de lui venir en aide, de terminer sa captivité et ses maux. A cette invocation succède une préface en prose, elle commence par cette citation tirée de l'Écriture : « *Intellectum tibi dabo et instruam te in via hac qua gradieris* : *firmabo super te oculos meos.* » Dans cette préface parsemée d'autres lambeaux latins, Ruiz affirme la pureté de ses intentions. Désirant de tout cœur la gloire du Paradis, il a composé son œuvre ; il y décrit les ruses, les embûches du fol amour et, en la lisant, un homme ou une femme de bon jugement pourra travailler à son salut. Il prie quiconque parcourra ses vers de bien se rendre compte de son dessein et de ne pas s'inquiéter du son coupable des paroles :

« ... Car les paroles servent l'intention et non l'inten-

tion les paroles... Dieu sait — ajoute-t-il — que mon projet ne fut pas d'écrire pour donner matière à pécher ni pour mal dire, mais pour rappeler à toute personne qu'il faut bien se conduire, pour donner l'exemple des bonnes mœurs et des avis nécessaires au salut et aussi pour que l'on soit prévenu et que l'on puisse mieux se défendre contre les tromperies dont plusieurs usent dans l'intérêt du fol amour. »

Après ce prologue vient une prière dans laquelle l'archiprêtre prie Dieu de lui donner le talent de composer un livre qui tienne les esprit joyeux et soit favorable aux âmes. S'adressant ensuite à ses lecteurs, il répète quelques-uns des raisonnements de sa préface. Il ne faut pas que l'on juge son livre sur l'apparence :

« De bon argent peut se trouver dans une vile bourse de cuir ; la nielle est à l'extérieur plus noire qu'un chaudron, à l'intérieur elle est plus blanche que l'hermine ; sur l'épine croît la noble rose ; savoir de grand docteur peut être contenu sous une lettre qui semble mauvaise. »

Ruiz termine cette tirade — que semble s'être rappelée un poète dont je parlerai plus tard, le rabbin Santob — en disant que la Vierge étant le principe de tout bien, il veut d'abord chanter les sept joies de Notre-Dame ; ce qu'il fait dans un rythme assez heureux. Cette pieuse tâche accomplie, l'auteur nous cite Caton. Ce sage, suivant l'archiprêtre, a dit que tout homme a ses chagrins et qu'il est de son devoir

de les combattre ; mais comme un homme de bon sens ne peut rire sans motif, Juan Ruiz veut raconter quelques facéties. Que l'on n'aille pas, du reste, le mal comprendre, comme il arriva au Romain et au savant grec. Ici se place un conte qui rappelle la polémique par signes de Panurge et de Thaumaste [1] et une discussion du même genre racontée dans le *Moyen de parvenir* [2]. Les Romains avaient demandé des lois aux Grecs qui les considéraient comme trop grossiers pour leur en donner. Après beaucoup de débats, il fut pourtant décidé que si l'un d'entre eux pouvait soutenir une thèse contre un docteur grec, on accéderait à leurs désirs. La différence des langues rendait la discussion fort difficile, et l'on convint que les champions s'exprimeraient par signes. Les Grecs envoyèrent un docte personnage et les Romains un rustre. La discussion s'engagea : le Grec, se levant, montra son index, puis se rassit. Le Romain tendit trois doigts vers le Grec ; son adversaire ouvrit la main, le Romain ferma le poing et l'avança vers le docteur. Celui-ci s'écria alors que les Romains méritaient de recevoir des lois, et interrogé sur le sujet de la discussion, il répondit : « J'ai dit qu'il y avait un Dieu, le Romain a répliqué qu'il était en trois personnes ; j'ai ajouté que tout dépendait de sa volonté ; le Romain a riposté que ce Dieu tenait le monde dans sa main, et il a dit la vérité.» On s'informa ensuite près du Romain de la manière

[1] *Pantagruel*, livre II, chap. XVIII.
[2] Tome II, p. 278.

dont il avait entendu la discussion, il répondit que le Grec l'avait menacé de lui crever un œil avec un doigt, qu'irrité il avait répliqué qu'il lui creverait les deux yeux, que le savant l'avait menacé de le souffleter, et qu'à son tour il avait fait comprendre à ce dernier qu'il lui donnerait un terrible coup de poing. Il s'agit de ne pas commettre de semblables quiproquos, et encore une fois Juan Ruiz prémunit contre les mauvaises interprétations qui pourraient être faites de son livre [1]. Comme l'a dit Aristote, l'homme a dans sa vie deux mobiles principaux : il cherche à se nourrir, il cherche l'amour. Il ne s'agit pas ici de l'amour chanté par Dante et par Pétrarque :

Che Amore in Grecia nudo e nudo in Roma,
D'un velo candidissimo adornando
Rendea nel grembo a Venere celeste [2].

Si de lui-même Juan Ruiz parlait ainsi des exigences de l'amour, il pourrait avoir tort. L'homme est sous ce rapport le plus insatiable des animaux et ici on rencontre sur la différence qui existe entre lui et les bêtes, une réflexion qui rappelle la remarque de l'*Antonio* de Beaumarchais [3]. L'archiprêtre, qui ne vaut pas mieux que les autres hommes, a lui-même très vivement ressenti l'amour. Il s'est épris d'abord d'une femme de haute qualité. Il lui envoya une messagère fort experte

[1] Stance 34 et suiv.

[2] Foscolo, *I. Sepolcri.*

[3] Et les paroles de Populia, rapportées par Macrobe au livre II des Saturnales : *Bestiæ enim sunt.*

en négociations galantes, mais celle-ci fut mal reçue ; la dame méfiante lui cita la fable du *Lion et du Renard*, elle lui dit que celui qui veut plaire à une femme promet d'abord beaucoup, que quand il a réussi, de ses promesees il tient peu ou rien. A l'appui de ses paroles, elle lui raconte l'apologue de la montagne qui accouche. Comme le dit Salomon, tout est vanité, tout passe hors l'amour de Dieu. Pourquoi Ruiz aurait-il continué à aimer où il n'était pas aimé ? pourquoi aurait-il répondu à qui ne l'appelait pas ? Il renonça à cette inclination malheureuse, mais ne se plaignit pas de la dame dédaigneuse. Il ne veut pas dire de mal du beau sexe, car une femme courtoise est ce qui vaut le mieux au monde, est tout le plaisir de l'homme, et si Dieu eût trouvé la femme un être mauvais il ne l'aurait pas créée. La femme est nécessaire à l'homme, l'oiseau seul chante mal : qu'est-ce qu'un mât sans une voile ? L'archiprêtre se mit en quête d'une autre maîtresse et cette fois encore il échoua ; il fut trompé par son messager.

L'archiprêtre se remit à aimer ailleurs ; l'habitude est une seconde nature, il est né sous le signe de Vénus et il ne faut pas chercher à éviter le sort. C'est ce que démontre l'astrologie. A ce sujet, Juan Ruiz débite un conte assez long, d'un intérêt médiocre et qui peut être résumé par ces deux vers de Lafontaine[1] :

On rencontre sa destinée
Souvent par les chemins qu'on prend pour l'éviter.

L'archiprêtre revient au récit de ses aventures : il

[1] De la stance 61 à la stance 171.

éprouva, dit-il, un nouvel échec et l'Amour vint lui-même discuter avec lui et lui donner des conseils. Dans cette discussion, Ruiz n'épargne pas son interlocuteur ; il l'accuse d'affaiblir toutes nos facultés et lui répète une anecdote assez semblable à notre fabliau du *Valet aux douze femmes*. Il y avait un jeune homme fort ami des plaisirs, il prétendait ne pas vouloir se marier avec une seule femme et assurait qu'il lui fallait au moins trois épouses. Tout le monde discutait en vain avec lui à ce propos ; enfin son père, sa mère et son frère obtinrent qu'il se contenterait de deux femmes ; qu'il en épouserait une seule d'abord et qu'il prendrait l'autre le mois suivant. Quand le terme fixé pour cette nouvelle union fut arrivé, on parla au jouvenceau du second mariage ; mais il rejeta ce propos bien loin. Son père avait un moulin ; le jeune homme, quand il était garçon, en arrêtait facilement la meule avec le pied, car il était très robuste ; il voulut renouveler cet essai, mais il échoua complètement. « Ah ! maudit moulin ! s'écria-t-il, que n'es tu marié aussi ! » Dans le fabliau du *Valet aux douze femmes* que je citais tout à l'heure, la conclusion est différente. On s'est emparé d'un loup très féroce et chacun varie sur le genre de mort à lui faire souffrir ; le jeune marié, qui avait assuré ne pouvoir se contenter de moins de douze femmes, opine pour que l'on en donne une à l'animal sauvage :

Donnez li fame, je vos pri
S'ert ausi come je sui honi,

Que miez nou pourrez vous occire
Ne son cors livrer à martyre [1].

Après son récit, Juan Ruiz apostrophe ainsi l'Amour :

« Tu es père du feu, parent de la flamme. Celui qui t'aime le plus brûle et se plaint le plus. Celui qui te suit, Amour, tu consumes son corps et son âme. Tu le détruis comme le feu détruit la branche sèche. Heureux ceux qui ne te connaissent pas ! Ils vivent dans le repos, ils ignorent la tristesse. Dès que l'on te rencontre on perd tout bien. Ceux qui t'appellent font comme les grenouilles qui demandèrent un roi. Les grenouilles dans un lac chantaient et jouaient, rien ne les gênait, elles étaient parfaitement libres. Elles crurent aux mauvais conseils du diable, et pour leur disgrâce, demandèrent un roi à don Jupiter ; elles demandèrent du souci. Jupiter leur envoya un soliveau, le plus grand qu'il put trouver. Le soliveau tomba dans l'étang et le bruit qu'il produisit fit taire les grenouilles ; mais elles trouvèrent bientôt que ce n'était pas là le roi qu'il leur fallait. Elles montèrent sur le morceau de bois autant qu'elles purent monter, puis dirent : « Ce n'est pas là le roi qui nous convient. » Elles demandèrent à Jupiter un nouveau souverain. Don Jupiter s'ennuya de leurs clameurs, il leur donna une vorace cigogne. Celle-ci se mit à parcourir le lac et le rivage, allant le bec ouvert et avalant sans peine deux grenouilles d'un

[1] *Fabliaux* publiés par Barbazan, Ed. Méon, p. 148, t. III. Cette donnée se retrouve avec quelques modifications dans les *Facéties de Domenichi*, les poésies d'Eustache Deschamps, les *Nouvelles en vers* d'Imbert. V. *Fabliaux* de Legrand, t. III, p. 383.

coup. Se plaignant à don Jupiter, les grenouilles dirent : « Seigneur, Seigneur, viens à notre secours, toi qui frappes et consoles ! Le roi que tu as accordé à nos imprudentes sollicitations nous donne de cruelles nuits et des jours plus mauvais encore. Son ventre nous ensevelit, son bec nous dévore, il nous mange par paires et nous détruit. Seigneur, protége-nous ! Tu nous a fait payer notre faute assez chèrement ; donne-nous ton appui, ôte de nous cette plaie. » Don Jupiter leur répondit : « Gardez ce que vous avez désiré, gardez le roi demandé par tant de cris. Il me venge de votre folie. Il vous pesait d'être libres et sans soins, souffrez puisque vous l'avez voulu. »

« Celui qui a ce qu'il lui faut n'a qu'à s'en contenter. Quand on peut s'appartenir, il ne faut pas se donner à autrui. La liberté, l'indépendance ne peuvent être achetées avec de l'or. Ainsi, continue l'archiprêtre en s'adressant à l'Amour, ainsi arrive à ceux qui t'invoquent. Ceux qui étaient leurs maîtres deviennent tes vassaux, tu ne cherches qu'à causer leur malheur, qu'à dévorer leurs corps et leurs âmes. Ils se plaignent de toi, mais leurs plaintes sont vaines tant ils sont enlacés dans ta forte chaîne ; ils ne peuvent s'arracher à leur pénible vie... Je ne veux pas de ta compagnie, va-t'en d'ici, mauvais garçon, tu donnes à l'esprit la lassitude et un travail sans raison. Des jours et des nuits tu es un adroit voleur, quand un homme est sans défiance tu lui voles le cœur, tu le donnes à qui ne l'aime pas, tu le tortures de mille douleurs. »

L'archiprêtre finit par accuser l'amour d'avoir pour alliés les sept péchés capitaux [1], et, selon son usage,

[1] Les sept péchés capitaux ont souvent été traités par les

raconte divers apologues. Tels sont ceux, entre autres, du *Chien qui lâche sa proie pour l'ombre*, du *Cheval et de l'Ane*, de *la Grue*, du *Loup et de la Chèvre*, de *la Corneille parée des plumes du Paon*. Je traduis cette dernière fable :

« Au paon la corneille vit faire la roue. Elle se dit avec envie : Je ferai mon possible pour être aussi belle qu'il est beau. Elle médita cette folie, et pour devenir blanche de noire qu'elle était, elle se dépouille, elle pèle son corps, sa tête. De plumes de paon elle vêt une nouvelle robe, et parée des atours d'autrui elle se rend à l'église. Ainsi vêtue en paon elle se trouve charmante et se mêle aux paons véritables. Un d'eux reconnut la ruse et les couleurs volées ; il arracha à la corneille toutes ses plumes et les jeta avec les immondices. La corneille parut alors plus noire qu'un hérisson. Celui qui veut ce qui n'est pas à lui et prétend sembler autre qu'il n'est, celui qui veu briller aux dépens d'autrui, perd à la fois et le sien et ce qu'il a dérobé. Celui qui se tient pour ce qu'il n'est pas est un fou et court à sa perte. »

Quelques années avant que Juan Ruiz empruntât cette fable à Phèdre, un poète italien l'avait aussi traduite ; ce poète, c'était Dante. Il est reconnaissable aux derniers traits de son apologue que nous allons mettre en pendant avec celui de l'archiprêtre de Hita.

« Quand le conseil des oiseaux se tient, de nécessité il convient que chacun se rende à cet appel. La cor-

poètes du moyen âge et entre autres par Ayala : *Rimado de Palacio*, st. 63 et suiv

neille, malicieuse et rusée, pensa à changer de robe et elle acheta les plumes de beaucoup d'oiseaux, et elle s'en habilla, et elle se rendit au conseil. Mais peu de temps elle y joua son personnage parce qu'elle paraissait belle sur toutes les autres. Chacun demandait : Qui est-elle ? Si bien qu'à la fin elle fut reconnue. Or. écoutez ce qu'il en advint : Tous les oiseaux l'entourèrent et sans plus tarder la pelèrent de telle sorte qu'elle resta toute nue. L'un disait : Voyez donc la belle fille ! L'autre disait : Elle mue ! Et ainsi ils la laissèrent en grande honte. Semblablement on voit chaque jour arriver d'hommes qui se font beaux de réputation ou de vertus qui ne leur appartiennent pas, qui, souventes fois, suent de la chaleur d'autrui, tellement qu'ensuite ils gèlent : Donc heureux qui vaut par soi-même. »

En parlant de la luxure, l'archiprêtre rappelle à l'amour qu'il rendit homicide le roi David quand celui-ci exposa à une mort certaine Urie, l'époux de Bethsabée. Il parle de la destruction de Sodome, de Gomorrhe, puis il mêle à ces souvenirs de la Bible l'histoire tant de fois répétée de Virgile et de sa perfide maîtresse. On sait qu'elle le laissa, dans un panier, suspendu à sa fenêtre et exposé à la dérision publique. Il se vengea en faisant par son art magique éteindre tout le feu qui se trouvait dans Rome. On ne pouvait s'en procurer qu'en s'adressant d'une manière peu honnête à la femme qui l'avait joué[1].

[1] La première édition de ce livre contenait une longue note sur Virgile magicien. Je la supprime et renvoie le lecteur au livre de Comparetti *Virgilio nel medio evo* ou à la *Revue des*

La gourmandise semble à Juan Ruiz une des plus redoutables alliées de l'amour. Ce fut elle qui poussa Loth à pécher avec ses filles. Au sujet de la gourmandise, le poète raconte une fable que Lafontaine nous a fait connaître sous ce titre : *Le Chien et le Loup*. Seulement, pour l'approprier à ses dires, l'archiprêtre y joint assez maladroitement une moralité qui ne dérive en rien de ce qui précède. La discussion continue ainsi à coups d'apologues. L'amour répond à Ruiz qu'il a bien tort de médire d'une passion qui fait le plus grand bonheur de l'homme ; il l'engage à écouter ses conseils, à lire Ovide et Pamphile ; il l'exhorte enfin à chercher une femme à la taille et à la tête petites, aux cheveux blonds, aux sourcils longs et bien tracés, aux yeux grands et brillants ornés de cils soyeux, aux oreilles délicates et dégagées, au cou long, au nez effilé, aux dents fines, égales, blanches, aux lèvres vermeilles, à la bouche petite, au visage blanc et uni. S'il rencontre une telle personne, que pour lui plaire l'archiprêtre ne néglige ni soins, ni peines, que surtout il éloigne de lui la paresse . Suit l'*Exemple des deux paresseux qui voulaient se marier*, exemple dans lequel, s'enchevètre l'anecdote tant de fois racontée dont Lafontaine a fait l'*Ane bâté* seulement ici il s'agit d'un agneau qu'à son retour, le peintre Pitas Payas trouva transformé en belier. Juan Ruiz a débité ce conte avec beaucoup d'es-

questions historiques, (avril 1873) dans laquelle j'ai donné une longue analyse de ce livre. Cette analyse a été aussi insérée dans mon volume *Folk-lore*.

prit, mais cela n'a pas désarmé Sanchez qui sans pitié a supprimé l'historiette[1].

Ce chapitre précède un morceau écrit avec verve, mais qui présente la répétition trop fréquente des mêmes pensées. J'en ferai connaître les principaux traits :

» Beaucoup fait l'argent, beaucoup on le doit aimer, d'un malotru il fait un homme d'importance, il fait courir les boîteux, parler le muet, celui qui n'a pas de mains veut saisir l'argent.

» Qu'un homme soit un manant, un rustre, l'argent le fait gentilhomme et lettré ; plus on en a, plus on vaut ; qui n'a point d'argent n'est pas son maître[2].

[1] Les amateurs de littérature comparée pourront dans l'édition de La Fontaine des *Grands écrivains de la France,* tome V, page 227, trouver à ce conte de nombreuses références auxquelles il faut ajouter un conte de Martin le Franc, signalé par M. Gaston Paris, Romania, tome XVI, p. 404, une nouvelle de Pietro Fortini, t. I, *seconda giornata, novella XI*, p. 286, et un conte de Sercambi indiqué par M. Raynold Koehler dans le *Giornale storico della letteratura italiana*, vol. xv, p. 181.

[2] Qui donnera le plus qu'il soit le mieux venu,
Laissez la mine à part, prenez garde à la somme,
Riche vilain vaut mieux que pauvre gentilhomme.
Je ne juge pour moi les gens sur ce qu'ils sont,
Mais selon le profit et le bien qu'ils me font ;
Quand l'argent est meslé l'on ne peut reconnoistre
Celuy du serviteur d'avec celui du maistre.

(*Régnier*, satire XIII).

. . . .

D'aymer povre homme ne lui chaille
Il n'est rien que povre homme vaille,

» Si tu as de l'argent tu auras tout espèce de consolations, plaisirs et joie, la faveur du pape ; tu achèteras le paradis, tu paieras ton salut. Où il y a beaucoup d'argent, grande est la bénédiction.

» J'ai vu à la cour de Rome où est la sainteté que tous faisaient à l'argent de grandes révérences, tous lui rendaient beaucoup d'honneurs et s'humiliaient devant lui comme devant un roi.

» L'argent faisait beaucoup de prieurs, de patriarches, de podestats ; à bien des ignares il donnait des dignités, il faisait de vérités mensonges, de mensonges vérités.

» Il faisait beaucoup de clercs et d'hommes ordonnés, beaucoup de moines et de nonnes, de religieux sacrés ; l'argent les rendait instruits, aux pauvres on disait qu'ils étaient ignorants.

» Il donnait beaucoup de jugements, de mauvaises sentences ; il était d'accord avec un grand nombre d'avocats pour intenter des procès dans lesquels il finissait toujours par avoir raison.

» L'argent brise les liens, enlève les fers et les chaînes. Celui qui n'a pas d'argent on l'oublie, partout l'argent fait de merveilleuses choses.

Et fut-il Ovide ou Hommer
Ne vauldroit-il pas ung gomer.

(*Roman de la Rose*, vers 14381.)

Il y a ici une certaine ressemblance entre Ruiz, Régnier et Jean de Meun. On peut remarquer que ce dernier a souvent été mis à contribution par Régnier dans sa satire XIII. Que l'on compare cette satire à partir du vers 166, et le *Roman de la Rose* au vers 13800 et suivants. On retrouve du reste dans Ovide, *Ars am*, *lib. II*, plusieurs idées dont les trois poètes ont profité.

» Je lui ai vu vraiment faire des merveilles où il abondait; à plusieurs qui méritaient la mort, il donnait la vie; d'autres étaient innocents et il les tuait; il en perdait beaucoup, il en sauvait beaucoup.

» Il enlevait au pauvre sa maison et sa vigne, ses meubles, ses légumes. Par tout le monde sont répandues sa gale et sa teigne. Où l'argent brille, l'œil guigne.

» Il fait des chevaliers avec des vilains, des comtes, des seigneurs avec des manants. Avec de l'argent tous les hommes peuvent marcher fièrement, chacun s'empressera de leur baiser les mains.

» J'ai vu l'argent posséder les meilleures habitations, hautes, somptueuses, peintes; des châteaux, des maisons de plaisance garnies de tours, avec de l'argent on peut les acquérir.

» J'ai vu l'argent manger des mets de diverse nature, revêtir de superbes étoffes, des broderies d'or, porter de précieux joyaux dans les fêtes, faire des cavalcades.

» J'ai vu des moines dans leurs sermons dénoncer l'argent et ses tentations, et pour de l'argent ils accordent le pardon, dispensent du jeûne et disent des prières...

» Où il y a beaucoup d'argent, il y a beaucoup de noblesse. L'argent est alcalde, il est juge renommé, il est conseiller, il est subtil avocat, il est alguazil, il est bailli, il est pourvu de tous les offices.

» L'argent est le grand moteur de tout, du maître il fait un esclave, de l'esclave un maître; tout dans ce siècle se fait par amour pour lui. »

Un de nos fabliaux offre plusieurs des traits satiriques que l'ont vient de lire. Legrand d'Aussy a donné un extrait de ce fabliau, on y remarque ce qui suit :

« A quoi dom Argent n'est-il pas bon ? C'est avec lui que l'on achète peliçons et manteaux d'hermine, chevaux et mulets, abbayes et bénéfices, cités et châteaux, les grandes terres et les jolies femmes. C'est lui qui fait déshériter un orphelin, absoudre un excommunié, rendre justice à un vilain et pardonner les injures plus efficacement que de beaux sermons. Rois ou comtes, bourgeois ou ribauds, il n'est personne qui ne l'aime et personne n'en rougit. Argent fait d'un vilain un homme courtois, d'un mélancolique un homme gai, d'un sot un homme d'esprit. Si vous avez affaire à Rome n'y allez pas sans lui, vous échoueriez ; mais avec lui je réponds du succès. Montrez-le quelque part, vous verrez aussitôt les boîteux courir, les filles trotter, vous inspirerez de l'amour, on vous appellera mon cœur. Enfin il termine les guerres, conduit les armées, illustre les familles ignobles, tire un voleur d'embarras et commande à toute la terre[1]. »

[1] *Fabliaux*, tome III, p. 245. Quevedo a aussi célébré le pouvoir de l'argent dans une pièce dont le refrain est : Puissant gentilhomme est don Argent :

Poderoso caballero
Es don Dinero.

Diego de Chica a écrit des vers sur le même sujet : « Et puisqu'il faut que j'emploie une plume si rude et si grossière, donne-moi, Argent, ton appui, car si grande est ta puissance que tu prêtes à celui qui te possède bien plus souvent, que ne lui donne la nature. Si d'un père commun descendent tous les hommes qui les fait si différents si ce n'est toi Argent ? Le roi, n'est pas d'une autre quintessence que le pauvre, le pape que le sacristain, c'est toi qui fais la différence etc. » *Primera parte de los flores de poetas ilustres.* Valladolid M. DCV, p. 28.

On voit que beaucoup d'idées sont communes aux deux poètes, et en présences d'autres emprunts faits à notre vielle littérature, on est tenté de croire qu'ici l'archiprêtre de Hita imita un de nos trouvères. On s'étonne qu'un homme aussi érudit que M. Victor Leclerc ait dit dans *l'Histoire littéraire de la France* : « Si l'archiprêtre de Hita, qui n'était point retenu dans ses caprices poétiques par une morale très sévère, avait été plus familier avec nos conteurs, il aurait pu en tirer des aventures plus gaies que les siennes [1]. » On a pu remarquer que Juan Ruiz connaissait au contraire notre ancienne littérature. Il lui prit *l'Histoire du jeune homme qui ne voulait pas épouser une seule femme*; il lui prit encore le *Fabliau de l'Ermite que le diable trompa avec un coq et une poule*[2]. Il raconte comment le diable, ayant persuadé à un ermite de boire du vin, lui conseilla d'avoir un coq qui lui apprendrait les heu-

Un romance peu ancien, d'ailleurs, offre beaucoup des idées qu'un trouve dans Juan Ruiz : *El trigo y el dinero*. Plusieurs poètes du nord ont traité le même thème Wolf, *Studien*, p. 109, note. Dans le livre d'Agrippa de Nettesheim: *De incertitudine et vanitate scientiarum* le chapitre de *Lenonia* contient des idées analogues à celles de Juan Ruiz, que Martinez de Toledo s'est certainement rappelées dans son *Corbachos* première partie ch. XIX. Inutile de rappeler les vers de Boileau :

Quiconque est riche est tout...

[1] *Hist. litt. de la France*, t. XXIII, p. 84. — On y qualifie peut-être de manière à mériter à l'auteur cette épithète, notres archiprêtre de *naïf*.

[2] Voir sur ce conte le premier volume des *Vieux auteur Castillans*, p. 237 à la note.

res et quelques poules pour que le coq ne s'ennuyât point, et comment la vue de ce petit sérail acheva de troubler la raison du pauvre solitaire, lequel finit par tuer une femme pour cacher un autre crime. Ce récit est mis dans la bouche de don Amour, qui, au sujet de l'ivresse, adresse à Ruiz les plus sages conseils et semble tout à fait prêcher contre son propre intérêt.

Plus tard nous retrouverons encore dans les vers de l'archiprêtre quelques autres traces d'emprunt faits à la France, mais il faut le remarquer, l'influence orientale a aussi fortement agi sur Juan Ruiz, on le reconnaît à ces nombreux apologues qui, comme dans le *Livre de Calila et Dimna*, interrompent sa narration et dont plusieurs ont une origine arabe. On avouera néanmoins que son œuvre reflète très souvent la littérature des trouvères. Il y a du Rutebeuf, du Jean de Meun dans le livre de Juan Ruiz. On y sent cet esprit libre, frondeur, caustique qui anime tant de nos fabliaux. Ici rien de mystique comme chez Gonzalo de Berceo, rien de grave comme dans le *Poème du Cid* ; des contes, des apologues s'enchevêtrant à la manière orientale, mais narrés avec une clarté, une précision qui semblent françaises. Ruiz n'a point de pieuses légendes à redire ; s'il parle des couvents, c'est pour faire un portrait satirique de ceux qui les habitent, c'est pour les montrer courant en foule au-devant de don Amour et se disputant l'honneur de le recevoir. Chez lui, point d'enthousiasme pour les hauts faits guerriers ; s'il s'occupe des chevaliers, c'est pour les peindre plus âpres au gain que désireux de gloire et trichant au jeu. Ruiz n'a guère d'espagnol

que sa langue, et encore y mêle-t-il grand nombre de mots d'origine étrangère; que le rythme qu'il imite des poètes ses prédécesseurs, et encore se lassant du quatrain monotorime, essaie-t-il de nouvelles formes de vers copiées tantôt des poètes de la langue d'oc, tantôt de leurs émules de la langue d'oil. C'est chez ces derniers qu'il paraît avoir trouvé le modèle de plusieurs pastourelles dont j'aurai à parler plus tard.

Il est un point cependant par lequel l'archiprêtre de Hita s'éloigne de nos vieux auteurs. Ces qualités de clarté, de précision, qu'on remarque dans leur style, on les retrouve aussi plus ou moins dans l'ordonnance de leurs œuvres. Le plan peut nous en sembler souvent défectueux, absurde même; mais enfin, il y a un plan, une succession d'idées, d'événements, une économie quelconque, une disposition méthodique. Je l'ai déjà dit: rien de cela dans la production étrange de Juan Ruiz, c'est le *fouillis* littéraire le plus bizarre, le *tohu-bohu* poétique le plus confus que l'on puisse imaginer. Voilà que, après sa longue discussion avec l'Amour, l'archiprêtre s'énamoure d'une dame de Calatayud, et qu'il nous fait longuement le récit décousu de cet épisode dans le courant duquel, un peu comme dans un rêve, il perd son identité pour se transformer en un certain don Melon de la Huerta. Avant d'aborder cette partie de l'œuvre de Juan Ruiz, je dois dire quelques mots d'un petit poème qu'il mit à contribution.

Un poète latin dont le nom est resté inconnu et qui paraît avoir vécu au XIIe siècle [1] composa sous ce titre

[1] *Hist. littéraire de la France*, t. XXIX, p. 435.

Dè amore inter Pamphilum et Galateam, un petit livre qui, comme d'autres œuvres érotiques, fut attribué à Ovide, qu'on a qualifié de comédie, qui primitivement n'était pas cependant coupé en actes et en scènes, mais auquel on a pu donner ensuite très facilement une forme dramatique, car il se compose de tirades et le dialogues débités par Pamphile, Venus, une vieille intriguante et une jeune fille[1]. Analyser ce poème, que dut connaître aussi l'auteur de *la Cèlestine*, serait ce nous semble inutile, puisqu'on en retrouve la marche et les principaux détails dans l'épisode assez long dont nous allons parler et qui en est une pariphrase. Mais en profitant des idées du poète latin,

[1] Cette division par actes est faite dans l'édition que nous avons consulté *Pamphilus de Amore cum commento familiari impressus* pour Claude Janmar. M. Gaston Paris nous apprend qu'au XIIIe siècle il en fut fait une traduction en français. Une autre traduction en vers aussi fut publiée par Antoine Vérard en 1494. Elle porte à la première page un quatrain commençant par ces mots *Livres d'amours* qui sont devenus le titre du volume. Il n'y a dans cette traduction aucune indication d'actes et de scènes. Ce livre rare se trouve à la Bibliothèque nationale, réserve. Il ne faut pas confondre, comme je l'ai fait autrefois, le petit poème de Pamphile et Galathée avec celui *de Vetula*, composé, dit-on, par Richard de Fournival mort vers 1260 et auteur du *Bestiaire d'amour*, (*Le chevalier français* au moyen âge par Gaston Paris paragraphe 100).Ce poème *de Vetula* a été traduit au XVe siècle par Jean Lefèvre ; la seule ressemblance entre les deux œuvres consiste dans l'énumération des moyens qu'un amant doit employer pour plaire à sa maîtresse et dans l'intervention d'une vieille intrigante à laquelle recourt Ovide, l'auteur prétendu du

l'archiprêtre conserve son originalité et l'on est surpris qu'un écrivain très versé dans la littérature espagnole ait indiqué ce passage de Juan Ruiz comme « un petit ouvrage burlesquement dramatique en cinq *autos*, écrit en vers hexamètres et pentamètres[1]. » Juan Ruiz n'a nullement songé à donner à son récit la forme dramatique, il continue à écrire en quatrains et sans traces de division par actes ou par scènes, sans dialogues comme les comprend la comédie. Il ajoute son nouveau récit à ce qui le précède, de même que s'il en était la suite toute naturelle. Sous ce titre : « *Comment l'amour quitta l'archiprêtre et comment doña Venus le castoya.* » Juan raconte qu'il s'éprit d'une belle et riche veuve de Calatayud et que, ne sachant comment lui plaire, il s'en alla trouver doña Venus :

« Madame doña Venus, femme de don Amour — lui dit-il — noble maîtresse, je m'incline devant vous, moi votre serviteur. Vous et l'Amour êtes maîtres de toutes choses, tous vous obéissent comme à leurs créateurs, rois, ducs et comtes et toute créature vous craignent et vous

poème, mais elle se joue étrangement de lui et se substitue à celle dont elle promettait les faveurs à son trop crédule client. Voir la *Vieille ou les dernières amours d'Ovide*, publ. par H. Cocheris.

[1] *La Célestine* traduite par Germond de Lavigne, *Essai historique*, p. 6, note. Dans l'introduction qui contient cette petite erreur on lit encore que « avant que l'Italie produisît Dante, l'infant don Manuel écrivait le comte Lucanor et Juan Ruiz lançait dans l'arène un poème burlesque, aîné de Gargantua de deux siècles. » Laissons à l'Italie ce qui lui appartient.

révèrent, accomplissez mes désirs et donnez-moi bonheur et succès, ne vous montrez envers moi ni indifférente, ni dédaigneuse, ni cruelle [1]. »

Le poète expose ensuite à doña Venus les motifs qui l'amènent ; il en reçoit des leçons empruntées en partie à l'*Art d'aimer* et continue à imiter le poème de Pamphile[2] tout en ajoutant divers apologues à sa paraphrase

Don Juan Manuel mourut en 1349 par conséquent près de trente ans après Dante l'archiprête, de Hita vers 1350, par conséquent une quarantaine d'années après Dante, mort, lui, en 1321.

[1] Unica spes vite nostre, Venus inclita, salve,
Quæ facis imperio cuncta subire tuo,
Quem timet alta ducum servitque potentia,
Supplicibus votis tu, pia, parce meis...

Pamphile.

Tu es cette chastellaine
Que sert et craint la puissance des rois
Des ducs aussi qui te rendent hommaige...

Livre Damours.

Sennora donna Venus, muger de don Amor,
Noble duenna omillome yo vuestro servidor;
De todas cosas sodes vos el Amor sennor :
Todos vos obedescen como a su fasedor,
Reyes, duques e condes e toda criatura
Vos temen e vos sirven como a vuestre fechura,
Complit los mios deseos et datme dicha e ventura,
No sue seades escasa, nin esquiva, nin dura.

J. Ruiz.

[2] Mettons encore sous les yeux de nos lecteurs un passage de Pamphile et de ses traducteurs. Il s'agit de l'adresse, de l'habileté dont doivent user les amants:

et en revêtant ses personnages du costume espagnol du XIV[e] siècle. La vieille Urraca, dont le surnom Trotte-couvents[1], indique assez qu'il n'y a rien de sacré pour elle, joue un grand rôle dans tout cet épisode.

Après avoir reçu les castoiements de Venus, l'archi-prêtre raconte comment il déclara son amour à doña Endrina.

« Ah ! Dieux! que doña Endrina s'avance belle sur la

Arte vel officio fac tamen ut foveat,
Ars animos frangit et fortes obruit urbes,
Arte cadunt turres, arte levatur onus
Et piscis liquidis depreditur arte sub undis,
Et pedibus siccis per mare currit homo.

PAMPHILE.

Par art dedans eaues courant,
Est prins le poisson en la rays.
Art froisse les fermes couraiges,
Art abat les fermes citez :
Par art choient les fors ouvraiges,
Tours, chasteaux en hault lieu montez,
Les grans fais, les pesants fardeaux,
Enfin art fait toutes bontez,
Art aussi fait faire tous maulx.

Livre Damours.

Con arte se quebrantan los coraçones duros
Tomanse las cibdades, derribanse los muros,
Caen las torres altas, alzanse pesos duros,
Por arte juran muchos, por arte son perjuros ;
Por arte los pescados se toman en las ondas
Et los pies enjutos corren por mares fondas.

J. RUIZ.

[1] Régnier dit de Macette :

place ! Quelle taille ! quel cou délicieux de grue ! quels cheveux ! quelle petite bouche ! quel teint ! quelle démarche ! Elle frappe avec les flèches de l'amour quand elle lève les yeux. Mais ce n'est pas là un lieu à lui parler d'amour. Je me sentais plein de trouble et de tremblement. Mes pieds et mes mains n'étaient plus maîtres d'eux. Je perdis le sens, je perdis la force ; la couleur de mon visage changea. J'avais pensé à des paroles pour les lui dire. L'émotion m'empêcha de les prononcer ; à peine je me connaissais et savais-je où j'allais, les mots ne pouvaient obéir à ma volonté [1]. »

L'archiprêtre use d'un prétexte pour aborder Endrina : il feint qu'une nièce qu'il a à Tolède l'a chargé de ses compliments pour la belle veuve ; après ce mensonge dit à voix haute, à voix basse il fait à Endrina la plus brûlante déclaration, Endrina refuse d'abord de croire aux paroles de Juan Ruiz — qui tout à l'heure va s'appeler tantôt don Melon Ortis, tantôt don Melon de la Huerta, don Melon du Potager, nom bizarre comme celui d'Endrina, qui signifie *Prune de Damas* et *Prunelle.* — Pourtant l'entretien se prolonge et l'amant finit par conduire Endrina sous un portique. En trois vers, le poète peint heureusement toute une situation. « Pas à pas, Endrina est entrée sous

Jour et nuit elle va de couvent en couvent !...

Et l'auteur de *Célestine :* « Elle ne manquait aucun couvent de moines ou de religieuses. »

[1] N'est-ce pas l'occasion de rappeler les vers de Dante :

Tanto gentile e tanto onesta pare
La donna mia quand'ella altrui saluta,

le portique, tour à tour hautaine et orgueilleuse, douce et bienveillante, les yeux abaissés sur la terre, elle s'est assise sur un banc. » Juan Ruiz, ou don Melon, poursuit ses protestations, atteste sa sincérité et supplie doña Endrina de lui accorder un rendez-vous. Ruiz raconte ensuite comment il eut recours à *Trotaconventos*, l'aïeule de Célestine, la rivale d'Auberée, de la vieille du *Roman de la rose*, et enfin de la *Macette* de Régnier :

« C'était une vieille revendeuse, de celles qui colportent des bijoux. De telles femmes préparent les lacs et dressent le piége ; en fait de ruses il n'y a pas de maîtres plus grands que ces vieilles besaces (*troyas*). Elles ont l'usage d'aller de maison en maison pour y vendre divers joyaux ; on ne se méfie pas d'elles, elles restent avec les femmes. »

Juan met la vieille au fait de ses amours, et celle-ci, pour donner plus de prix à ses bons offices, raconte à l'archiprêtre que sa belle est déjà recherchée par un riche prétendant, mais que cependant il ne faut pas perdre tout espoir. Elle se rend ensuite chez Endrina avec des bagues, de la toile et différents objets qui lui servent à s'introduire, puis elle entame un discours insinuant et patelin. Elle ne tarit pas d'éloges sur l'aimabla don Melon : c'est bien là l'homme qui est digne de la belle Endrina. Comment, étant si jeune, si gracieuse une pareille dame peut-elle, de la sorte, vivre dans la

Ch'ogni lingua divien tremando muta,
E gli occhi non ardiscon di guardare.

Vita Nuova.

retraite ? comment peut-elle se décider à ne se vêtir que de noirs habits ? Plus tard, Macette ne dira pas mieux :

. . . . . . Vous êtes si gentille,
Si mignonne, si belle et d'un regard si doux
Que la beauté plus grande est laide auprès de vous.
Mais tout ne répond pas aux traits de ce visage
Plus vermeil qu'une rose et plus beau qu'un rivage,
Vous devriez estant belle, avoir de beaux habits,
Éclater de satin, de perles et rubis. . .

Tout marche ensuite à peu près comme dans le poème de *Pamphile*. Après bien des démarches et des ruses, *Trotaconventos* invite Endrina à venir la voir, elle lui promet de lui apprendre divers jeux, elle lui offrira des friandises, il n'y a qu'un pas d'une maison à l'autre ; la pauvre Endrina se laisse entraîner à l'heure de midi, à l'heure où l'on dîne ; elle se rend chez la marchande et presque aussitôt don Melon vient heurter à l'huis. — Quel est ce bruit ? Est-ce le vent ? est-ce un homme ? Ah ! c'est don Melon de la Huerta ! Mais que veut-il ? pourquoi frapper si fort ? Il va briser la porte, il vaut mieux lui ouvrir, il dira ce qui l'amène et puis s'en ira aussitôt. Une fois introduit, don Melon, comme on le pense bien, ne s'en va pas et la vieille réparant le mal qu'elle a causé finit par marier les deux amants[1]. En terminant son petit poème, dont Sanchez a supprimé un certain nombre de vers, — Ruiz indique les auteurs qu'il a mis à contribution et

[1] De la stance 550 à la stance 865.

se fait d'eux une sorte de bouclier : « Si j'ai dit des vilenies, que j'aie pardon de vous, je l'ai fait d'après les livres de Pamphile et de Nason. »

Juan Ruiz pensant probablement que ce n'était pas assez de s'abriter derrière *l'Art d'aimer* et le poème de Pamphile, a cherché encore à racheter ce que son imitation pouvait avoir de peu moral par un sermon sur les dangers du fol amour :

« Que la femme se garde d'écouter trop facilement ; une petite parole peut être dangereuse, une graine de verjus suffit pour agacer les dents, d'une petite noix naît un grand arbre, d'un grain de blé naissent bien des épis. Beaucoup de désirs environnent les femmes et deviennent ensuite des rires et des moqueries qui leur ôtent leur réputation. Madame, que mes paroles ne vous irritent pas. Je vous prie d'examiner avec soin mes paroles et mes récits, comprenez comme elle doit l'être mon histoire de la fille d'Endrino. Je vous l'ai racontée comme un exemple et non parce qu'elle m'advint. Gardez-vous de mauvaises vieilles, de sourires de voisin et ne restez pas seule avec un homme si vous ne voulez pas être menée à mal (nin te llegues al espino). »

Après cette morale, sans aucune transition, Juan Ruiz recommence le récit de ses amours et raconte les services que lui rendit Urraca, qu'il a déjà célébrée sous le nom caractéristique de Trottecouvents. Par malheur, l'archiprêtre se brouilla avec cette estimable personne pour lui avoir adressé une plaisanterie qu'elle prit mal ; Trotaconventos alla tout dévoiler aux parents de la belle,

que Ruiz poursuivait de ses vœux. La dame fut séquestrée ; Juan réussit enfin à se raccommoder avec la vieille, et pour détruire la confiance que l'on avait eue dans ses révélations, celle-ci-contrefit la folle. Cette ruse réussit, on cessa de veiller sur la dame de Ruiz et tout le mal fut réparé ; mais peu après l'objet de ce nouvel amour fut enlevé de ce monde et l'archiprêtre resta plongé dans un profonde tristesse [1].

Juan Ruiz nous apprend ensuite que le mois de mars ramenait le printemps, quand il reçut la visite d'une vieille, laquelle s'en vint, à ce qu'il paraît, le gourmander sur sa manière de vivre.

L'archiprêtre donna au diable ces femmes « qui après avoir bu le vin disent du mal des lies, « et fit de cette rencontre le sujet de chants joyeux « que jamais dame, ajoute-t-il, n'entendit sans beaucoup rire. » Ces chants, on ne les trouve pas dans ses œuvres, et, dans le morceau qui suit, Juan Ruiz raconte un voyage qu'il fit aux environs de Ségovie et les aventures qu'il eut avec des montagnardes. Quatre pièces intitulées chacune *Cantica de serrana* (chanson de montagnarde) rappellent les grivoises bucoliques que nos vieux poètes nommaient des *pastourelles*. Ce rapport est une preuve de plus de l'influence exercée par l'ancienne littérature française sur le poète espagnol. Ticknor a été frappé, comme je le suis moi-même, de l'analogie qu'il y a entre les trouvères et l'archiprêtre de Hita et à propos de ces *Canticas de serrana* le critique américain dit :

[1] De la stance 866 à la stance 924, 1019.

« Si l'on rencontrait plus fréquemment dans la littérature française du nord des poèmes de cette espèce, on penserait que ce fut là que l'archiprêtre alla chercher ses modèles, car on remarque dans ses œuvres le style de celles des trouvères ; cependant nous ne croyons pas qu'aucune pièce de ce genre ait été composée, à une époque aussi reculée, au nord de la Loire [1]. »

Il me semble que Ticknor commet ici une petite erreur. Les *pastourelles* n'étaient nullement inconnues aux poètes de la langue d'oil. Thibaut de Champagne, Thibaut de Blazon, Richard de Semilly, Henri III duc de Brabant, composèrent des pastourelles ; tous vécurent au treizième siècle. Disons-le en passant, on serait tenté de supposer que Dante se rappela le début de quelques-unes de ces poésies :

L'autrier chevauchoie de lez Paris...
Je chevauchoie l'autrier la matinée...
L'autr'ier par une matinée...

quand il commença un de ses sonnets par ce vers :

Cavalcando l'altr'jer per un cammino...

Quant à Juan Ruiz on ne peut guère douter qu'il n'ait copié les pastourelles et qu'il n'ait quelquefois cherché à en reproduire les rythmes. En lisant la cantica :

Cerca la Tablada,
La sierra pasada,
Falléme con Aldara
A la madrugada.

[1] *History of spanish literature*, t. I, p. 74, note.

On se souvient des vers rapides de plusieurs pastourelles :

A une ajornée
Chevauchai l'autrier,
En une vallée
Près de mon sentier,
Pastore ai trouvée
Qui fet a proisier...

Ce fut sans doute à l'exemple de ces petits vers que Ruiz composa les siens, les premiers de ce genre que je connaisse dans la poésie castillane. Une autre cantica offre un mélange de rimes qui pourraient encore indiquer l'action de la France :

Pasando una mañana
Per el puerto de Malagosto
Salióme una Serrana,
A la asomada del rostro.
Fa de Maja, dis, donde andas
Que buscas o que demandas
Por aquesto puerto angosto [1].

[1] Je restitue ici à ces vers ce qui me semble leur véritable rythme ; ils ont à tort été imprimés comme s'ils ne formaient que quatre vers.

Vers 971 une autre cantica a de même été mal imprimée. Elle devait l'être ainsi, ce me semble ;

So la casa del cornejo
Primer dia de selmana
Vestida de buen bermejo
En comedio del vallejo
Encontre una serrana
Buena cinta de lana etc.

Dans ces imitations de la poésie française, Ruiz conserve, du reste, son originalité : il demeure le poète satirique et burlesque que nous avons appris à connaître ; ses tableaux se changent facilement en caricatures, surtout dans les récits dont ses canticas forment le complément. Tandis que nos poètes s'efforçaient de peindre les héroïnes de leurs pastourelles sous de charmantes couleurs, Ruiz s'amuse parfois à tracer des siennes les portraits les moins séduisants. Saint Amand eût été jaloux de la manière dont l'archiprêtre décrit une montagnarde qui gardait des vaches. Saint Jean, dans l'Apocalypse, ne vit pas pareille figure. Cette montagnarde avait une tête énorme, des cheveux plus noirs que les plumes d'une corneille, des yeux enfoncés et rouges ; son pied était plus large que le sabot d'une cavale, ses oreilles plus grandes que celles d'un âne. J'abrège cette description, dont le trait suivant suffit pour donner une juste idée : « Son petit doigt est plus gros que mon pouce, juge d'après cela des autres ; si quelque jour elle voulait te pouiller, tu croirais avoir sur la tête un arbre de pressoir. » Juan nous apprend que sur cette rencontre il fit deux petites chansons (*chanzonetas*) et une chanson de *trotalla* (sans doute une chanson à danser). Ces diverses pièces manquent dans les œuvres de l'archiprêtre, et l'on ne trouve que la *cantica* en petits vers dont j'ai cité le début. Cette dernière chanson de montagnarde paraît avoir été aussi inspirée par l'aventure dont Ruiz vient de faire le récit ; mais il y peint seulement la gardeuse de vaches comme belle et robuste. Dans nos pas-

tourelles, c'est toujours le chevalier, le voyageur, qui joint à de galants propos la promesse de robes de drap et de soie, de *fermaus d'or*, *huves* (coiffures), *corroies, couvrechiefs* ici c'est la montagnarde qui prend l'offensive, qui demande au poète des objets de parures et ajoute crûment : « Sans argent, point de marchandises. »

Les autres montagnardes que Ruiz a chantées ne montrent d'ailleurs ni plus de discrétion, ni plus de retenue, et, il faut en convenir, comme grâce et invention, la supériorité reste à nos pastourelles dont l'archiprêtre a sans doute voulu plutôt faire une parodie qu'une imitation [1].

Dans les montagnes où voyageait l'archiprêtre, il y avait un lieu de pèlerinage, Sainte-Marie du Gué. Juan s'y rendit, adressa une prière à la Vierge et composa, en son honneur, deux pièces dénuées de tout mérite sur la Passion. Elles se trouvent singulièrement placées entre les pastourelles et le combat de don Carnal (Carnaval) et de doña Quaresma (Carême).

Un jour que l'archiprêtre était à table avec don Jeudi-Gras, il reçut de doña Quasresma une missive ainsi conçue : « De moi, sainte Carême, servante du Sauveur, envoyée par Dieu à tous pécheurs, salut avec amour à tous les archiprêtres et clercs. Sachez que j'ai appris que, depuis un an environ, don Carnaval s'en va dévastant mes terres avec fureur, faisant mille maux et répandant beaucoup de sang, ce dont je m'irrite.

[1] De la stance 924 à la stance 1017.

Pour ces raisons, et en vertu de l'obéissance que vous me devez, je vous ordonne expressément qu'en mon nom, en celui de don Jeûne et de Pénitence, vous le défiiez, cette lettre reçue. Faites-lui savoir que d'aujourd'hui en sept jours, en personne et avec toutes mes troupes, j'irai le combattre, lui et ses alliés... » A la lecture de cette lettre et d'un défi adressé directement à don Carnaval, don Jeudi-Gras se leva de table tout joyeux en s'écriant : « Je suis le chevalier contre qui doña Quaresma aura à combattre ; je joûterai contre elle qui, chaque année, vient me surprendre. « On a déjà compris quel est l'esprit de ce petit poème : c'est une œuvre allégorique, genre faux et froid pour lequel j'ai peu de sympathie. Je dois reconnaître pourtant que Ruiz a raconté avec un talent réel et avec autant de gaîté qu'on peut en avoir quand on est en dehors de la vérité, la grande guerre de Carnaval et de Carême [1]. Mais, en dépit de cette verve dépensée si mal à propos, on ne peut prendre grand intérêt à l'énumération des troupes des deux adversaires, aux prouesses de don Jeûne, de don Mercredi des Cendres, aux exploits de don Déjeuner et de doña Marande — nous empruntons ce nom à notre vieux français, il rend le mot espagnol *merenda* (goûter), et lui conserve le genre féminin qu'il a dans cette langue. Don Carnaval, alourdi par la boisson, par de copieux repas, est attaqué par doña Quaresma. Remarquons-le, les armées des deux puissants ennemis sont composées justement

[1] Rabelais a raconté, dans *Pantagruel*, la querelle des andouilles et de Quaresme prenant (l. IV, ch. 35-36).

des animaux qui devraient leur être le plus hostiles. Don Carnaval a sous ses ordres tous les animaux gras, doña Carême tous les poissons ; c'est le contraire qui devrait avoir lieu, puisque le triomphe de Carnaval, de même que celui de Carême ne peut qu'amener la mort de leurs partisans. Quand on est dans un genre faux, tout est faux. Quoiqu'il en soit, les troupes de Carême font si bien leur devoir que Carnaval est complètement battu et même fait prisonnier. Il réussit à s'échapper et au bout de quarante jours envoie défier son adversaire. Mais celle-ci, affaiblie par l'abstinence, s'effraie à l'idée d'une nouvelle bataille et part pour Jérusalem où elle avait fait vœu de se rendre en pèlerinage [1]. Malgré l'esprit incontestable que Juan Ruiz a montré dans cet épisode, malgré de jolis vers et quelques détails plaisants, il me le semble, les rares écrivains qui se sont occupés de l'archiprêtre de Hita ont placé un peut trop haut ce poème burlesque. Il n'est, après tout, qu'une imitation. Pour peu que l'on se soit occupé de notre ancienne littérature, on a reconnu dans l'œuvre de Juan Ruiz la *Bataille de Karesme et de Charnage* [2]. Il est vrai que Juan Ruiz n'a pris dans ce fabliau que l'idée principale de son petit poème. Peut-être aurait-il gagné quelquefois à copier plus servilement son modèle. Ainsi la fin du fabliau est plus heureuse que celle de l'épisode de l'archiprêtre. Dans

[1] De la stance 1041 à la stance 1184.

[2] *Fabliaux* de Méon, t. IV, p. 80. Il existe du reste un grand nombre d'ouvrages où le mardi-gras et le carême sont personnifiés. (V. *Rabelaisiana*, p. 615-636).

le fabliau, Carême apprend que Noël est accouru au secours de Carnaval, et à cette nouvelle il se décide à demander la paix. Carnaval conclut un traité par lequel il est permis à Carême de se montrer durant quarante jours chaque semaine et chaques semaine deux jours environ :

> Ainsi devint Karesme hom
> A Dant Charnaige le baron.

L'archiprêtre, après nous avoir raconté la victoire de don Carnaval, nous fait le pompeux récit de l'alliance de celui-ci avec don Amour, récit qui rappelle quelques traits du fabliau que Le Grand a intitulé *Des Chanoinesses et des Bernardines* [1]. Carnaval et Amour sont accueillis avec enthousiasme par tout le monde, le second surtout ; clercs, laïques, frères, religieuses, chevaliers, s'avancent à la rencontre de don Amour en jouant de divers instruments dont le poète donne une nomenclature assez curieuse. C'est une procession folle qui se précipite au-devant de ce puissant suzerain, procession où l'on remarque l'ordre de Cîteaux, de Saint-Jacques de Calatrava, d'Alcantara, les frères du Carmen, ceux de Sainte-Eulalie, etc. Les religieuses ne sont pas en moins grand nombres que les moines, et l'archiprêtre de Hita a poussé l'impiété jusqu'à faire chanter par cette cohue dévergondée, et en les appliquant à la venue de l'Amour, les hymnes les plus solennelles de l'église [2]. Malgré toutes les précautions

[1] *Fabliaux* de Legrand, t. I, p. 279.

[2] Chaucer, que Ticknor a comparé à Juan Ruiz, offre des

oratoires qu'il prodigue, malgré les assurances de pieuse intention qu'en tant d'endroits Juan Ruiz s'est fatigué à répéter, il est bien difficile de voir ici autre chose que la dépravation d'un prêtre indigne.

On se dispute l'honneur de recevoir don Amour, les religieux lui offrent leurs abbayes avec leurs vastes réfectoires ; les prêtres séculiers prétendent qu'un tel logement ne saurait convenir à un aussi grand personnage. Les lits des religieux sont sans rideaux, leurs tables sans pain ; ils ont de grandes cuisines mais font maigre chair ; ils colorent leur eau avec un peu de safran. — Soyez notre hôte, s'écrient les chevaliers.— Ne les écoutez pas, disent les écuyers. Les chevaliers sont en retard quand il s'agit de combattre, mais ils sont prompts quand il s'agit de saisir le butin. Avec eux vous perdriez votre argent ; ils vous feraient jouer avec des dés pipés [1]. Laissez-les là, acceptez nos services. —

inconvenances du même genre. (V. *Essai sur la littérature anglaise*, de Chateaubriand, p. 8.)

[1] Baret ne s'est pas rappelé ce passage lorsqu'il a dit : « Juan Ruiz respecta la chevalerie encore trop sérieuse en Espagne pour entendre raillerie. » (*Histoire de la littérature espagnole*, p. 69). Baret a quelquefois des distractions de ce genre, comme quand il prétend que les œuvres du marquis de Santillana figurent en grande partie dans le *Cancionero de Baena*. Or il n'y a pas un vers dudit marquis dans ledit cancionero (Ib. p. 92). On pourrait joindre au livre de M. Baret un errata assez important, mais revenons aux chevaliers.

Pierre de Blois, qui vivait au douzième siècle en fait dans une lettre un portrait peu flatté : « S'il faut se mettre en campagne, ils sont plus soigneux de se pourvoir de batterie de cuisine que de bonnes armes. Ils ont des boucliers dorés, cherchant plutôt

Vous n'auriez pas grand plaisir avec les écuyers, s'écrient à leur tour les religieuses ; ce sont de pauvres hères. Venez avec nous essayer de notre cilice. Tous s'exclament qu'ils ne conseillent pas à l'Amour d'accepter un tel gîte, que les religieuses ne savent pas aimer franchement qui les aime, qu'elles sont parentes du corbeau et vont de *cras* en *cras* (de demain en demain), qu'elles ne tiennent jamais ce qu'elles promettent. Pourtant, si don Amour eût écouté l'archiprêtre, c'est bien l'offre de ces dernières qu'il eût acceptée. Tous les délices et tous les plaisirs du monde se trouvent parmi elles. Juan Ruiz lui-même eut, du reste, l'honneur de voir sa supplique agréée par l'Amour. Ce fut chez lui que ce puissant seigneur fit transporter sa tente. Cette tente devient le sujet d'une longue description qui semble une réminiscence d'un passage du *Poème d'Alexandre*. Dans ce passage que j'ai cité, le poète décrit allégoriquement les douze mois de l'année. Ce sont les mêmes sujets qui ornent la tente de don Amour. Janvier, Février et Mars y sont trois chevaliers, Avril, Mai et Juin trois jeunes gentilshommes, Juillet, Août et Septembre des *ricos hombres*,

à faire du butin qu'à combattre leurs ennemis, et ils les rapportent vierges et intacts; ils font peindre des combats et des batailles sur leurs écus et les harnais de leurs chevaux uniquement par ostentation et pour le plaisir de les regarder, car ils évitent tant qu'ils peuvent d'en venir aux mains. » (*Histoire littéraire de la France*, tome XV, p. 363). Dans le fabliau *Florence et Blanchefleur*, et dans celui qui est intitulé : *Hueline et Eglantine*, on trouve aussi des traits fort satiriques contre les chevaliers. (V. *Fabliaux* de Le Grand, t. I, p. 254).

Octobre, Novembre et Décembre trois laboureurs. Divers attributs servent à caractériser ces personnages [1].

Après le départ de l'Amour, Juan eut de nouveau recours, pour différentes intrigues, à l'habileté de Trotaconventos. Elle se charge de toutes ses négociations au récit desquelles se mêlent encore une fois de nombreux apologues et entre autres la fable *du Rat de ville et du Rat des Champs*. Elle est parfaitement racontée, et on peut la lire avec grand plaisir, même en se rappelant comment Horace et Lafontaine ont traité le même sujet. On rencontre, au milieu de ces apologues, un portrait que la vieille Trottecouvents fait de son protégé. Il était grand et fort, avait la tête non petite, le cou un peu court, les oreilles longues, les sourcils séparés et noirs comme du charbon, les cheveux noirs aussi ; il marchait droit comme un paon et avait le nez long, ce qui gâtait un peu l'ensemble de son visage. Ses gencives étaient vermeilles, sa bouche grande, sa voix sourde, ses lèvres plutôt grosses que minces et rouges comme du corail. Il avait les épaules larges, le poignet fort, les yeux petits et la vue un peu basse, la poitrine développée, le bras robuste, la jambe bien tournée et le pied mignon. Il paraît que ce portrait ne déplut pas à doña Garoza, mais l'affection qui la lia au poète fut, si l'on en croit ce dernier, un amour pur et dégagé de tout alliage sensuel. Malheureusement celle qui inspirait cet amour platonique mourut bientôt et laissa Ruiz dans une tristesse qu'il chercha à distraire par de

[1] De la stance 1184 à la stance 1289.

nouvelles aventures. Trottecouvents alla de sa part parler à une Moresque qui ne voulut pas l'écouter. Dans le chapitre suivant il n'est plus question de cette intrigue mal commencée. Ruiz y raconte qu'il composa un grand nombre de couplets joyeux et de chansons de danse pour des Juives et des Moresques — singulière occupation pour un archiprêtre — qu'il fit aussi des chansons pour les aveugles, les mendiants et les écoliers. Un de ces morceaux : *Comment les écoliers demandent pour l'amour de Dieu*, est placé un peu plus loin, au milieu de vers en l'honneur de la Vierge, et a été, à la fin du recueil, publié plus complètement d'après un autre manuscrit ; il n'offre d'ailleurs rien de remarquable. Les vers dans lesquels Juan Ruiz fait ainsi allusion à plusieurs de ses poésies fugitives se terminent par un regret donné à Trotaconventos, morte en servant le digne archiprêtre : *Maintenant bien des bonnes portes lui sont fermées qui jadis lui étaient ouvertes.* Mais ce n'était pas assez de ce regret exprimé en peu de mots, et Ruiz compose une longue lamentation sur les rigueurs de la mort. C'est une espèce de sermon, un souvenir de paroles qu'il put quelquefois adresser à ses paroissiens ; puis, au milieu de ces lieux communs funèbres, à côté de pensées pieuses, revient, comme un grotesque refrain, le nom de la vieille Urraca pour laquelle Ruiz invoque la miséricorde divine et qu'il voit déjà assise dans le paradis. Ruiz complète ce morceau inconvenant par l'épitaphe de Trottecouvents, épitaphe dans laquelle celle-ci souhaite à ceux qui gardent sa mémoire doux plai-

sirs d'amie. Viennent ensuite des conseils aux chrétiens sur la manière de vaincre le diable, le monde et la chair. A ce chapitre, qui est écrit sérieusement et qui ne présente rien de répréhensible au point de vue de la religion et de la morale, succède un éloge des petites femmes. L'archiprêtre ne veut pas, à ce sujet, écrire un long discours, car il a toujours aimé les courts sermons. Il veut célébrer les mérites des petites femmes : elles semblent froides comme la neige et brûlent comme le feu. Hors de chez elles, elles sont rieuses et gaies ; dans leur maison, elles sont avisées, agréables et actives. Pourquoi s'étonnerait-on du mérite des petites femmes ? Une petite pierre précieuse répand beaucoup de feu, il suffit d'un petit morceau de sucre pour donner à l'eau une grande douceur, le grain du piment est bien petit, une petite rose est pleine d'un grand parfum, un peu d'encens est plein d'odeur, un peu d'or a un grand prix, petit est le rossignol et il chante mieux que les plus grands oiseaux.

» La petite femme est sans égale, c'est un paradis terrestre, une grande consolation, soulas et joie sont là et meilleure en est la preuve que l'explication. Cherche toujours une femme petite ; le sage dit que dans les maux il faut choisir le moindre, donc la meilleure de toutes les femmes est la plus petite[1]. »

[1] De deux beautés qui l'agaçaient, Saint-Gelais choisit la plus petite.

La grande en fut, ce crois-je, fort despite
Mais de deux maux le moindre il faut choisir.

Après cette boutade heureusement écrite et terminée par un trait inattendu, on lit un chapitre sur don Furon, valet de l'archiprêtre, et que son maître avait voulu donner pour successeur à Trottecouvents. Ce don Furon était menteur, ivrogne, voleur, fourbe, tricheur, querelleur, gourmand, bavard, blasphémateur, sorcier, devin, débauché, ignorant et paresseux. A part ces quatorze défauts, on ne pouvait rien trouver de meilleur que don Furon[1]. C'est à peu près de la même manière que, deux siècles plus tard, Clément Marot parlait de son valet :

J'avois un jour un vallet de Gascongne,
Gourmand, ivrogne et asseuré menteur,
Pipeur, larron, jureur, blasphémateur,
Sentant la hart de cent pas à la ronde ;
Au demeurant le meilleur fils du monde[2]. »

Ces vers ont été aussi attribués à Cl. Marot. La même idée fait le sujet d'une épigramme de Baraton, p. 230. Les poètes populaires italiens ont célébré les petites femmes, à l'une d'elles est adressé ce *rispetto* :

Picculu è lu carrofalu é' ssai'ddora
Cchiù piccula la rosa e'ddora tantu !
Piccula ete la luna e dae splendore,
Cchiù piccule le stille e lucenu tantu,
Piccula sinti tie e fai l'amore,
Cchiu picculu su'iu e t'amu tantu,
Picculu lu pinniellu de pittore,
Li toi bedhizzi l'ha repinti tantu !

(*Canti pop. delle provincie meridionali*, vol. 1, p. 101.

[1] Du quatrain 1553 au quatrain 1600.

[2] *Epître au Roi pour avoir été dérobé.*

Ce chapitre sur don Furon est suivi d'une espèce de conclusion dans laquelle Ruiz dit que Notre-Dame étant le commencement et la fin de tout bien, il a composé quatre cantiques sur elle. Il parle ensuite de nouveau de la manière dont il faut comprendre son œuvre. Comme texte c'est un petit livre, mais la glose peut en être bien grande, car sous chaque fable se cache un sens qu'il faut trouver. Dans un petit bréviaire de plaisanteries, il a placé les leçons de la morale et de la piété. Il finit par demander à ses lecteurs, qu'en récompense des peines qu'il s'est données, ils veulent bien réciter en son intention un *Pater Noster* et un *Ave Maria*.

Il y a des instants où l'on est tenté de croire Juan Ruiz de bonne foi et peut-être l'était-il ? Cette conclusion est pleine de bonhomie et de candeur, et les pièces adressées à la Vierge ne manquent ni d'onction, ni d'enthousiasme. Ces pièces sont aux nombres de sept. La première est écrite en stances de huit vers. Le premier vers est octosyllabique et offre une rime au troisième, qui, de même que le second et le huitième, est composé de sept syllabes ; deux vers de huit rimant ensemble, suspendent jusqu'au dernier vers le retours des sons qui terminent le second et le quatrième vers.

La seconde pièce est composée de huit stances de sept vers, les six premiers de six syllabes, le septième de quatre. Chaque stance n'a que deux rimes, la première correspond à la troisième et à la cinquième, la seconde à la quatrième, à la sixième et à la septième.

Le morceau intitulé : de *l'Ave Maria*, présente un rythme moins fixe et que je ne comprends guère, un

mélange de vers de huit, sept, six et quatre syllabes, à rimes mêlées parmi lesquelles quelques terminaisons restent sans échos d'aucune espèce, sans consonnances ni assonances.

Le cantique de louanges de sainte Marie a été imprimé comme s'il se composait de quatrains et c'est à tort, car il comprend des stances de six vers. Les deux premiers ont seize syllabes, les quatre derniers huit, les trois premiers riment ensemble, ainsi que le septième, dont ils sont séparés par deux rimes nouvelles.

Le cantique suivant qui tient de la ballade, est fort compliqué comme forme. Il est en vers octosyllabiques et commence par un quatrain à rimes croisées. Le dernier vers de ce quatrain devient le premier de la stance suivante. La rime de celui-ci trouve une répétition dans le troisième vers, le second se termine par une consonnance que reproduisent le quatrième, le cinquième et le huitième vers, lequel forme à son tour le début d'une nouvelle stance ; deux rimes qui demeurent seules de leur nature, précèdent ce huitième vers.

Il y a dans ce morceau une recherche de difficultés qui rappellent et surpassent les tours de force rythmiques inventés par nos poètes du seizième siècle, et comme l'archiprêtre dit seulement avoir composé quatre cantiques en l'honneur de Notre-Dame on pourrait être tenté d'attribuer cette dernière pièce à une époque postérieure. On trouve cependant dans le cantique dont il s'agit, une allusion aux douleurs de la captivité, allusion qui peut presque passer pour une signature : « De

ce tourment que je ressens en prison sans le mériter, donne-moi de triompher. »

De aqueste dolor que siento
En presion sin merescer
Tu me dona estorcer.

Mais Lopez de Ayala fut longtemps privé de la liberté, cette pièce ne pourrait-elle pas lui appartenir ?

Le sixième cantique a été imprimé d'une manière défectueuse, il ne se compose pas de quatrains, mais de petits vers qui, je le crois, doivent être placés ainsi :

Quiero seguir
A ti flor de las flores,
Siempre desir
Cantar de tus loores,
Non me partir
De te servir
Mejor de las mejores, etc.

Les autres stances offrent quelquefois des variantes avec la leçon que je propose ici ; mais la répétition des syllabes identiques dans le corps des vers indique, je le crois encore, comment cette poésie doit être coupée.

Le dernier cantique en petits vers et à rimes mêlées ne me paraît donner lieu à aucune observation [1].

J'ai cru devoir m'arrêter plutôt sur la forme de ces sept pièces que sur les idées qu'elles offrent ; j'ai dit quelles qualités on pouvait louer dans cette série de compositions religieuses, mais ces qualités ne passe-

[1] De la stance 1600 à la stance 1662.

raient guère dans une traduction ou une analyse : l'une ou l'autre, en perdant le mouvement lyrique, n'auraient plus présenté que des lieux-communs.

L'impression favorable qu'a pu causer cette phase de l'œuvre de l'archiprêtre ne tarde pas à se modifier. On doute encore une fois de la piété de Ruiz en parcourant la *Chanson des Clercs de Talavera.* Cette pièce, il est vrai, peut n'être considérée que comme une satire. Juan raconte comment arriva à Talavera, de la part de l'archevêque don Gil[1], un mandement par lequel il était interdit, sous peine d'excommunication, à tout clerc d'avoir chez lui une femme mariée ou une jeune fille. Il peint ensuite — et il faut l'avouer — d'une manière très plaisante, la consternation, la douleur, les regrets de ceux à qui s'adressent ces ordres. Je n'en dirai pas plus sur ce chapitre où les hardiesses ne sont par ménagées. Il est bien difficile, vraiment, de ne pas voir là plutôt un tableau indécent qu'une leçon donnée à de mauvais prêtres et de ne pas excuser la sévérité dont l'archevêque de Tolède usa à l'égard de l'archiprêtre de Hita.

Cette *Chanson des Clercs de Talavera* termine le recueil de Juan Ruiz. La *Cantica* des écoliers, qui vient ensuite, est simplement, comme je l'ai fait observer ailleurs, la reproduction plus complète d'un morceau inséré au milieu des poésies en l'honneur de la Vierge.

La *Chanson des Clercs de Talavera* est suivie de cette

[1] Don Gil d'Albornoz. Perez de Guznan a célébré cet illustre personnage dans son poème *Los claros Varones*, St. 393.

indication : « Ceci est le livre de l'archiprêtre de Hita, lequel le composa étant en prison par l'ordre du cardinal don Gil, archevêque de Tolède.

> Laus tibi Christe, quem liber explicat iste
> Alfonsus Paratinez.

Telle est la composition du livre qu'a laissé Juan Ruiz, livre incohérent, déréglé, confus, mais après tout l'œuvre du plus grand poète qu'ait produit l'Espagne dans les premiers temps de sa littérature. A travers cette analyse aura-t-on entrevu quelque chose de cet étrange esprit, de cet écrivain insaisissable, qui, lorsque vous essayez d'esquisser sa physionomie, en change subitement, qui, ici, parle comme un moraliste, comme un saint, qui, là, devient aussi licencieux que les plus hardis trouvères ; de ce débauché qui chante avec une apparence de foi les gloires de la Vierge ; de cet archiprêtre qui fait des chansons à danser pour les Juives et les Moresque, qui se moque des ordres religieux, qui attaque la cour de Rome comme le fera Luther[1] ; de ce poète

[1] M. de Los Rios (*Hist. critica*, t. IV, p. 193), veut bien trouver ce chapitre digne d'estime et déclarer qu'il rectifie les erreurs d'autres critiques, mais il prétend que j'ai calomnié un prêtre plein des meilleures intentions. J'ai annoncé qu'à la fin de mon ouvrage je répliquerai aux observations de l'auteur espagnol. Mais dès à présent je dois le faire remarquer, lors de la première édition de ce livre je ne connaissais qu'un Juan Ruiz expurgé et la nouvelle édition de ses œuvres achève, ce me semble, de justifier mon jugement. Dans la discussion avec don Amour, durant onze quatrains, des fragments de psaumes

qui n'invente rien, qui imite Ovide et qui reste plus original que les auteurs qu'il pille? Rien de mobile comme l'aspect de son livre, les dessins les plus bizarres s'y succèdent, les figures les plus inattendues s'y forment comme au hasard, avec une rapidité singulière et sans liaisons. C'est une succession d'arabesques imprévues : cela est brillant et cela amuse par sa variété. Le mérite de ce recueil bizarre est dans la forme, dans le style, dans un rare bonheur d'expressions, dans un langage vif et imagé. Les comparaisons abondent chez Ruiz ; quatre ou cinq se suivent souvent pour exprimer une même pensée. Au premier abord, on serait tenté de voir dans cette prodigalité de métaphores l'influence

se mêlent à des vers plus que galants. Sanchez a supprimé tout le passage contenu entre la stance 441 et la stance 464. Autre suppression de la stance 538 à la stance 666. Juan Ruiz qui a déjà dit combien il trouvait doux l'amour des religieuses, revient à cette idée et la complète en ajoutant que c'est un grand péché, mais qu'il ne demande pas mieux que de le commettre, quitte à en faire pénitence. St. 1475. J'ai beaucoup de peine à croire à la vertu de l'archiprêtre de Hita, même en tenant compte des mœurs de l'époque. Je trouve donc que don Amador de Los Rios a pris trop chaudement la défense de Juan Ruiz. En France nous admirons Rabelais, Régnier, Ronsard, d'autres prosateurs ou poètes égarés dans le sacerdoce, sans les vouloir canoniser. — D. Marcelino Menendez y Pelayo, du reste, ne croit pas plus que moi à la pureté des intentions de l'archiprêtre de Hita : « Nunca he tomado por lo serio las repetidas salvedades morales que hace en su ingenioso y maleante libro el arcipreste de Hita. » *Historia de las ideas esteticas en Espa a* t. 1, p. 412. Menendez reconnaît d'ailleurs tout le talent de Juan Ruiz qu'il appelle « nuestro mayor poeta de los tiempos medios. »

de la poésie orientale, mais on retrouve cette exubérance dans Ovide[1] que Juan Ruiz sait par cœur. C'est du reste sans fatigue, tout naturellement, que l'archiprêtre esquisse trois ou quatre petits tableaux sur une même idée. D'autres fois il rencontre, pour rendre sa pensée, de ces vers qui prennent la concision pittoresqne d'un adage, de ces vers comme on en lit dans Régnier, dans Molière, dans Musset. L'archiprêtre de Hita a parfaitement le style, l'esprit qui convient aux fables : aussi il les a multipliées dans son livre. J'ai eu l'occasion d'en citer quelques-unes ; mais je n'ai pu les signaler toutes. Dans les poésies de Juan Ruiz les apologues sont au nombre de vingt-neuf en y comprenant une fable qui ne porte pas de titre spécial et qui se trouve à la suite de *l'Outarde et de l'Hirondelle* ; cet apologue, qui pourrait bien être une réminiscence du *Roman du*

[1] On pourrait en citer bien des preuves ; en voici une :

> Non avis utiliter viscatis effugit alis,
> Non bene de laxis cassibus exit aper,
> Saucius arrepto piscis retinetur ab hamo...
> (*Ars amat.* lib. I, v. 391).

Juan Ruiz a justement imité cette série de comparaisons :

> Si las aves lo podiesen bien saber et entender,
> Quantos lazos los paran, non las podrian prender;
> Quando el laso veen, ya las lievan a vender,
> Mueren por el poco cebo, non se pueden defender.
> Si los peces de las aguas quando veen el ansuelo
> Ya el pescador los tiene et los trae por el suelo;
> La muger vee su dano quando ya finca con duelo, etc.
> (St. 857.)

Renard et dans lequel nous voyons un loup recevoir le titre de *seigneur abbé* et remplir les saintes fonctions de prêtre, est d'ailleurs d'une extrême inconvenance. Les autres fables de Juan Ruiz sont tirées d'Ésope, de Phèdre, de nos fabliaux, des recueils orientaux ; quelques sujets identiques ont été traités par lui et par l'infant Juan Manuel : tel est *Le Renard qui mange les poules dans un poulailler*, tel est encore *Le Larron qui vendit son âme au diable*, dont le dénouement n'est toutefois pas le même chez les deux auteurs.

Le rôle de Juan Ruiz fut assez important pour que je termine ce chapitre par quelques-uns des jugements qui ont été portés sur le vieux poète.

Justice ne lui a pas toujours été rendue. Villemain ne parle pas de lui dans son *Cours de Littérature au moyen âge*. Dans son ouvrage sur la littérature du midi de l'Europe, Sismondi se contente de nommer dans une note l'archiprêtre de Hita *dont les poésies ne lui semblent pas assez piquantes pour mériter un extrait*[1]. Bouterwek n'est guère moins dédaigneux. Cinq lignes lui suffisent pour analyser le recueil de Juan Ruiz qu'il n'a certainement pas lu ; puis il ajoute : « On se fait aisément une idée du reste (pas si aisément) ; le temps n'a épargné qu'une partie de cette satyre qui se ressent de la grossièreté du siècle de l'auteur[2]. »

Clarus — le compatriote de Bouterwek — a rendu une éclatante justice à Ruiz. Peut-être même est-il allé

[1] T. III, p. 220. (Note).

[2] *Histoire de la Littérature espagnole*, t. I, p. 109.

bien loin lorsqu'il vante le talent de combiner du vieux poète. Après avoir parlé des regrettables obscénités que renferment ses poésies, il ajoute : « A part cela, l'archiprêtre s'élève très haut par une imagination ingénieuse, par des pensées vives, par la manière exacte, dont il peint les mœurs et les caractères, par une amusante mobilité, par la progression, l'intérêt qu'il sait mettre dans le développement de son œuvre et surtout par l'incomparable et profonde ironie dont il ne s'épargne pas les traits à lui-même. La vérité de ses couleurs, la grâce avec laquelle il conte ses apologues, sa gaieté, ses saillies, son talent de combiner, le mettent au-dessus non-seulement du prince Manuel et d'autres poètes espagnols qui le suivirent, mais encore de la plupart des poètes du moyen âge [1]. »

Wolf porte sur Juan Ruiz un jugement non moins favorable que celui de Clarus. Au commencement de son appréciation des poésies de l'archiprêtre de Hita, il rappelle que Cervantes et Juan Ruiz furent l'un et l'autre prisonniers et fait un rapprochement entre leurs œuvres. Revenant sur ce parallèle, il termine ainsi son étude snr le vieux poète castillan :

« Je crois avoir, par cet extrait, mis le lecteur en état de juger par lui-même si j'ai déshonoré le grand Cervantes en le comparant à notre poète. Est-ce que nous ne trouvons pas en lui une imagination puissante, une grande fidélité dans la peinture des caractères et des mœurs, peinture faite d'après nature, une viva-

[1] *Darstellung der sp. Lit.*, S. 399.

cité de description qui est quelquefois poussée à un effet dramatique, un esprit ingénieux et surtout cette profonde ironie à laquelle rien ne résiste, qui est particulière aux Espagnols, qui n'a son pendant que dans *l'humour* des Anglais, à laquelle ne peuvent être comparées ni la raillerie fine des Français, ni la moquerie bouffonne des Italiens, ni la satire pédantesque et lourde des Allemands. Si l'on tient compte du du temps et du degré de civilisation, on excusera certainement la rudesse de la forme, les excroissances mystiques et ascétiques, le langage abrupt et rude de notre archiprêtre, et l'on n'hésitera pas à le considérer non-seulement comme un poète supérieur à son siècle et aux Espagnols ses contemporains, mais encore comme un des poètes les plus remarquables du moyen âge [1]. »

M. de Puibusque a parlé plusieurs fois de Juan Ruiz ; j'extrais les lignes suivantes de l'*Histoire comparée de la littérature espagnole et de la Littérature française :* « Phédre et Ovide semblent les deux auteurs de prédilection de Juan Ruiz, mais au milieu de tant d'imitations il conserve une originalité puissante, et après tout, quoique l'ordre des dates lui refuse la priorité parmi les poètes espagnols, il est constant que personne avant lui n'avait fait œuvre de poète comme lui : l'invention, l'action, la couleur, tout ce qu'il ne pouvait trouver en Espagne, il l'a puisé dans son génie [2]. »

[1] *Studien zur Geschichte der spanischen und portugiesischen Nationalliteratur*, S. 134.

[2] T. I, p. 407.

Dosy a une brillante page [1] sur Juan Ruiz ; en voici quelques lignes : « Génie fécond s'il en fut, l'archiprêtre de Hita a dessiné avec une gaieté charmante la société espagnole au quatorzième siècle, la société féminine surtout. En le lisant on voit devant soi les chevaliers qui viennent les premiers quand on paie la solde, les derniers quand on marche à la frontière, joueurs de profession qui pipent les dés ; les juges peu scrupuleux et les hardis filous... les valets qui se distinguent par quatorze fameuses qualités, qui, pauvres pécheurs, observent si scrupuleusement le jeûne quand ils n'ont rien à manger ; les nobles dames vêtues d'or et de soie ; les délicieuses nonnes aux regards agaçants, aux *palabrillas pintadas*, et leur amie inséparable, Trotaconventos... les belles jeunes filles juives et moresques... pour lesquelles l'archiprêtre compose des chants de danse et des galops ; les paysannes de la Sierra de Guadarrama... aux larges hanches, aux robustes épaules. Tout cela revit pour nous dans les piquants croquis du vieux poète [2]. »

« L'archiprêtre de Hita — dit Sanchez — amena une nouvelle et heureuse époque pour la poésie castillane, tant par la quantité et la variété des rhythmes dans lesquels il exerça son agréable et facétieux esprit, que par l'invention, le style, la satire, l'ironie, la finesse, les saillies les maximes, les proverbes dont il abonde, que par la *moralité*, que par tout (*y por todo*). De sorte

[1] *Recherches*, etc., p. 386.

[2] *Poetas castellanos anteriores al siglo XV*, p. 420.

que rigoureusement nous pouvons l'appeler le premier poète castillan connu et le seul du moyen âge qui puisse lutter dans son genre avec les meilleurs poètes de l'Europe, et qui, peut-être, n'est pas inférieur aux meilleurs poètes latins. Les peintures poétiques qui brillent dans ses compositions montrent bien le talent et le génie du poète. »

Ticknor termine un examen malheureusement trop court de l'œuvre de Ruiz — il n'occupe guère que quatre à cinq pages — par les lignes suivantes :

« Le ton général de ses poésies est si varié qu'il est indéfinissable. Cependant il y domine un esprit satirique plutôt doux qu'aigre ; on remarque surtout cet esprit dans les passages plus graves et quand le poète s'abandonne à sa verve et le fait avec une hardiesse et une vigueur suffisamment démontrée dans ses vers sur la puissance de l'argent à Rome et sur la corruption de cette ville. D'autres fois, comme lorsqu'il parle de la mort, il est solennel et triste, et ses cantiques à la Vierge respirent toute l'onction de la piété catholique. Il est difficile de rencontrer dans l'immense champ de la littérature espagnole un livre offrant plus de variété dans les sujets et dans la manière dont ils ont été traités... Ce qui surprend le plus, ce qui cause le plus d'admiration, l'impression la plus grande que laisse la lecture des vers de Juan Ruiz, c'est le naturel, la fraîcheur, la vivacité qui y règnent. En cela l'archiprêtre est comparable à l'Anglais Chaucer, poète qui lui est de peu de temps postérieur. Et à ce point ne se réduit pas la ressemblance qui existe entre

les deux auteurs. Tous deux prennent leurs sujets dans la poésie française du nord, tous deux présentent l'informe mélange de dévotion et d'immoralité qui était si commun dans leur siècle. Tous deux montrent une profonde connaissance du cœur humain et réussissent la peinture des mœurs et des travers de leur époque. Tous deux furent par humeur satiriques et mordants, et créèrent dans leur patrie une nouvelle école de poésie populaire en employant de nouveaux mètres, en formant une versification qui, bien qu'en général irrégulière et grossière, est souvent fluide, vigoureuse et reste toujours naturelle [1]. »

M. Viardot s'exprime ainsi sur Juan Ruiz : « Un seul homme honore le quatorzième siècle. Comme ces génies puissants qui tirent leur force d'eux-mêmes et ne l'empruntent ni de là-propos des circonstances, ni de la protection du prince, il fut grand par lui seul et pour lui seul. Caché dans l'ombre d'une église de village, sa vie s'écoule si obscure que son nom même n'est pas arrivé jusqu'à nous. On le connaît sous celui d'archiprêtre de Hita, et ses ouvrages recueillis longtemps après sa mort ne lui ont pas tous survécu. Ce qui en reste suffit pour donner une haute idée non-seulement de son esprit, mais aussi de sa raison. L'on trouve avec étonnement dans ses vers cette liberté philosophique, cette maligne franchise d'un véritable sceptique [2]. »

[1] Tome I, chap. v, p. 75.

[2] *Études sur l'Espagne*, p. 137.

Je ferai quelques observations à propos de ce passage. M. Viardot qui d'ailleurs dans ses études sur l'Espagne, a le premier, en France, été équitable envers les victimes de Bouterwek et de Sismondi, M. Viardot dit que le nom de l'archiprêtre de Hita n'est pas arrivé jusqu'à nous. C'est une erreur, l'archiprêtre s'est nommé, dans son œuvre, au quatrain 549 :

Yo Joan Roiz el sobredicho arcipreste de Hita

M. Viardot ajoute que ses ouvrages ont été recueillis longtemps après sa mort ; or, le marquis de Santillana, de peu postérieur à Juan Ruiz, parle déjà, dans sa lettre au connétable de Portugal, du livre de l'archiprêtre. Ma dernière observation portera sur cette qualité de *véritable sceptique* décernée au vieux poète. Est-ce là vraiment un titre glorieux pour un prêtre surtout ! Et comment concilier *cette maligne franchise du véritable sceptique* avec les pieux cantiques qui, Ticknor l'a remarqué, ont si bien toute l'onction catholique ? Qu'est-ce que c'est que ce libre penseur qui chante la sainte Vierge ? Si Ruiz ne la chante pas par conviction, s'il ne l'invoque que pour dépister les persécutions, le véritable sceptique n'est plus qu'un hypocrite misérable. En vérité l'éloge est mince. On est surpris que M. Viardot n'ait pas cherché surtout à faire valoir les titres très-réels qui méritent à Juan Ruiz une place entre les grands poètes du moyen âge [1].

[1] *La Biographie universelle*, t. LXXX, p. 159, a inséré une notice signée de moi et de M. Gustave Brunet que, sans m'en prévenir, on m'a adjoint pour collaborateur. Je ne puis accepter

On a vu que le Marquis de Santillana a cité Juan Ruiz, mais il l'a fait très rapidement; dans son *Proemio* au connétable de Portugal, après avoir rappelé quelques poètes catalans, il ajoute que plusieurs Castillans, leurs contemporains, ont aussi composé des œuvres en vers comme *le livre d'Alexandre, les Vœux du paon et le livre de l'Archiprêtre de Hita.* On peut s'étonner que Santillana n'en ait pas dit plus de ce dernier, s'étonner surtout que Juan Ruiz n'ait pas laissé plus de traces dans l'histoire littéraire de son temps. Nous ne le voyons plus mentionné qu'une fois par un contemporain de l'illustre marquis, par un autre archiprêtre, par un archiprêtre de cette ville de Talavera dont les clercs ont inspiré une piquante satire à Juan Ruiz. Martinez de Toledo fit plus, du reste; que citer son spirituel devancier, il dut le lire et le relire et subit incontestablement son influence. Il fut en prose ce que le premier avait été en vers. Dans son *Corbacho*, livre devenu très rare et dont on devrait bien nous donner une nouvelle édition, il a laissé un tableau vivant de son époque. Il a, comme l'archiprêtre de Hita, la verve, la faculté d'observer, le trait incisif,

la responsabilité de cet article où l'on donne une idée tout à fait fausse de l'œuvre de l'archiprêtre de Hita. Comment M. G. Brunet a-t-il pu trouver dans les vers de Juan Ruiz l'*austérité sombre du Dante, la grandeur de l'Écriture, le charme des troubadours provençaux*?

Les contradictions que l'article en question présente avec la manière dont je viens de parler de l'archiprêtre de Hita m'ont paru rendre cette protestation nécessaire.

l'expression pittoresque, le talent de mettre en scène les personnages. J'aurais pu à chaque instant rapprocher des pages des deux écrivains. Le dernier offre vraiment un singulier indice d'atavisme littéraire. Malgré son grand mérite il a été oublié dans les biographies. Bouterweck, Sismondi, Villemain, Clarus, Viardot, Puibusque, Ticknor, ne semblent pas l'avoir connu; De los Rios ne lui a accordé que peu de pages. Le *Dictionnaire des littératures* n'en a parlé que d'après ce qu'en a dit M. Baret et M. Baret n'en a parlé que d'après ce que j'en ai dit moi-même dans la première édition de ce livre. Le savant Wolf, avec sa compétence habituelle, a fait de Martinez de Toledo un bel éloge, un éloge excessif peut-être. Dans la *Cour littéraire de D. Juan*, j'ai essayé de mettre en évidence ce remarquable écrivain, j'ai ensuite tenté (*Revue du monde latin*, avril 1884), de donner de lui un portrait plus achevé, je n'ai pas à y revenir, puisque l'Archiprêtre de Talavera n'appartient qu'au xve siècle, mais il m'a paru intéressant de montrer que Juan Ruiz a laissé un digne héritier et de dire que l'auteur de la *Célestine* pourrait aussi compter, sans doute, l'Archiprêtre de Hita au nombre de ses ayeux littéraires.

FIN DE LA SECONDE SÉRIE

BIBLIOGRAPHIE

Nous n'avons pas ici répété les titres de nombreux ouvrages qui, s'ils ont été consultés pour ce volume, ont également servi à la composition du précédent et qu'on trouvera indiqués à la bibliographie du tome premier.

OUVRAGES AYANT UN RAPPORT DIRECT AVEC L'ESPAGNE

Anales eclesiasticos y seculares de la muy noble e leal ciutad de Sevilla por Diego Ortiz de Zuniga-Madrid, 1677, in-folio.

Biblioteca española, par Juan Rodriguez de Castro. Madrid, 1781, 2 in-folio.

Bibliotheca hispana vetus par Nic. Antonio. Madrid, 1788, 2 in-folio.

Comedias de D. Pedro Calderon de la Barca. Madrid, Rivadeneyra, 1849, 4 in-8.

Compendio breve y muy provechoso para informacion de los que no tienen experiencia de las malas mugeres... compuesto por el bachiller Alfonso Martinez de Toledo, arcipreste de Talavera. Logroño, Mig. de Eguia, 1529, in-8, — plus connu sous ce titre *El Corbacho*.

Condc Lucanor con notas de Argote de Molina. Seville Diez, 1575, in-4.

Cronica de Cardeña, dans *España Sagrada*, tome XXIII. Madrid, 1766, in-12.

Cronicas de los Reyes de Castilla. Madrid, Rivadeneyra, 1875, 3 in-8.

Diccionario general de bibliografia española par Hidalgo, Madrid, 1862, 7 vol.

Divi Alphonsi romanorum et hispaniorum regis Tabulæ. Paris, Weckel, 1556, in-folio.

El libro de la caza por D. Juan Manuel, publ. por Baist Halle, 1880, in-8.

Histoire constitutionnelle d'Espagne, par Marina. Paris, Dondey-Dupré, 1854, 2 in-8.

Histoire d'Espagne par Romey. Paris, 1837-1841, 7 in-8.

Historia de la insigne ciutad de Segovia par Cosmenares. Madrid, Diego Diez, 1640, in-4.

Historia de la nobleza de Andaluzia par Argote de Molina. Seville, D. Diez, 1588, in-folio.

Libro de Monteria que mando escrevir el muy alto y muy poderoso rey Don Alonso de Castilla. Seville, 1581, in-8.

Obras de don Inigo Lopez de Mendoza, marques de Santillana. Madrid, 1855, in-8.

Poetas castellanos anteriores al siglo XV. Madrid, Rivadeneyra, in-8.

Rimas ineditas de don Inigo Lopez de Mendoza. Paris, Baudry, 1851, in-8.

OUVRAGES OFFRANT PARTIELLEMENT DES RAPPORTS AVEC L'ESPAGNE OU SE RATTACHANT A CES ÉTUDES.

Anecdotes tirées d'Étienne de Bourbon. Paris, Renouard, 1877, in-8.

Astronomie du moyen-âge par Delambre. Paris, Coursier, 1819, in-4.

Bibliotheca lusitana por Diogo Barbosa. Lisbonne, 1741, 4 in-folio.

Chanson d'Antioche, publ. par Paulin Paris. Paris, 1848, 2 in-12.

Chanson de la croisade contre les Albigeois, publ. par P. Meyer. Paris, Renouard, 1875, in-8.

Chevalier au Cygne, manuscrits, bibl. nationale, fonds français, Nos 781 et 12558.

Chevalier au Cygne publ. par Reiffenberg. Bruxelles, Hayer, 1846, in-4.

Chronique de Philippe Mouskes, publ. par Reiffenberg. Bruxelles, 1828, in-4.

Contes et joyeux devis de B. des Periers. Paris, Gosselin, 1841, in-12.

Contes de La Fontaine. Ed. des Grands écrivains. Paris, Hachette.

Contes populaires de la Lorraine par E. Cosquin. Paris, Vieweg, 2 in-8.

Cycle de la Croisade et de la famille de Bouillon par Pigeonneau. St-Cloud, Belin, 1877, in-8.

Decameron di G. Boccacio. Londres, 1787, 3 in-18.

Democritus ridens. Gedani, 1701, in-18.

Disciplina clericalis, le *Chastoiement d'un père à son fils*. Paris, Rignoux, 1828, 2 in-12.

Dolopathos. Paris, Jannet, 1838, in-16.

Doon de Mayence. Paris, Vieweg, 1859, in-16.

Exposition du système du monde par La Place. Paris, Crapelet, an VII, in-4.

Facetie di Domenichi. Florence, 1564, in-8.

Facéties de Poge. Paris, Willem, 1878, in-8.

Fiabe, novelle e racconti, racc. da G. Pitrè. Palerme, 1875, 4 in-12.

Fiore di virtù. Turin, 1875, in-32.

Gaufrey publ. par Guessard. Paris, Vieweg, 1859, in-16.

L'Elite des contes du sieur d'Ouville. Paris, Jouaust, 1883, 2 in-12.

Littérature française au moyen-âge, par Gaston Paris. Paris, Hachette, 1890, in-12.

Livres d'amours de Pamphile et Galathée. Paris, Vérard, 1494, in-8.

Livres dou Trésor de Br. Latini. Paris, impr. nationale, 1843, in-4.

Mireur des Histors. Bruxelles, 1886, 6 in-4.

Moyen de Parvenir. Nulle part 1600700504, 2 in-18.

Novelle di Pietro Fortini. *Le Giornate delle novelle dė novizi*. Florence, *il gionale di erudizione editore*, 1889, in-12.

Novelle de Sachetti. Florence, 1734, 2 in-8.

Pamphilus, de Amore. Paris, Claude Jaumer, 1497, in-8.

Portugal antigo e moderno par Augusto Soares d'Azevedo-Barbosa de Pinho Leal, Lisbonne, 1875-82, 10 in-8.

Rabelais. Paris, Jouaust, 1885.

Reali di Francia. Venise, Alvisopoli, 1821, in-8.

Recueil des historiens des croisades. Paris, impr. royale, 1844-1851.

Raynas de Portugal, par Fonseca Benevidez. Lisbonne, Castro, 1879, 2 in-8.

Ricerche intorno ai Reali di Francia par Pio Rajna. Florence, 1872, in-8.

Rondallayre par Maspons y Labros.

Roumans de Berte aus grans piés, publ. par A. Scheler. Bruxelles, 1874, in-8.

Veterum scriptorum... amplissima collectio par Martene, 1724, 1733, 9 in-folio.

Vieille (la) ou les dernières Amours d'Ovide, publ. par Cocheris. Paris, Aubry, 1861, in-12.

Virgilio nel medio evo par Domenico Comparetti. Livourne, 1872, 2 in-8.

PÉRIODIQUES

Archives des missions scientifiques et littéraires.

Bibliothéque de l'École des Chartes.

Enciclopedia de Sevilla.

Giornale storrico della letteratura italiana.

Revue des langues romanes.

Revue du monde latin.

Romania.

TABLE

Imprimerie DESTENAY, Saint-Amand (Cher).

APPRÉCIATIONS

DE LA PREMIÈRE ÉDITION DES VIEUX AUTEURS CASTILLANS

Extrait de l'Union du 7 juin 1862.

C'est ici un livre de science, mais que le lecteur se rassure, la science n'y a rien d'aride et de compassé, rien de froid. Son allure est élégante et libre, son langage simple et abondant. Comme elle est sûre d'elle-même, elle marche d'un pas ferme à travers les âges... Elle recueille, comme en se jouant, les faits, les récits, les anecdotes qui appuient ses observations, qui en égaient le fonds, qui en relèvent la forme. On sent tout de suite qu'on est avec un auteur maître de son sujet qui l'étreint, qui le domine, qui en marque les limites avec autorité, qui en dispose les détails avec goût. M. le comte de Puymaigre a eu de nombreux devanciers, mais il n'a pas eu de modèles à proprement parler... Arrêtons-nous car il faut finir. Aussi bien quelques développements que nous puissions donner à ces aperçus trop rapides, nous ne réussirions pas à indiquer à notre satisfaction tout ce que renferme d'intéressant, de vrai, sur ce sujet, le savant ouvrage de M. le comte de Puymaigre. Nous n'avons voulu, d'ailleurs, que rendre témoignage en faveur d'un des meilleurs livres que nous ayons sur les vieux auteurs Castillans et nous en avons dit assez si on a bien compris qu'il y a à le lire, autant de plaisir que de profit.

Moreau.

Extrait du Siècle du 14 janvier 1863.

Nous avons lu avec intérêt les deux volumes intitulés *Les vieux auteurs Castillans* que M. le comte de Puymaigre vient de publier. L'auteur a particulièrement étudié les origines de la littérature espagnole et analysé les œuvres qui l'ont constituée à partir du douzième siècle jusqu'au quatorzième... Les chapitres consacrés à Gonzalo de Berceo, à Juan Ruiz et même à l'*Amadis de Gaule* seront nouveaux pour la plupart des lecteurs français... Comme résumé fidèle de tout ce qu'on peut écrire sur les vieux monuments de la littérature espagnole depuis le poème du Cid jusqu'aux romances, l'ouvrage de M. de Puymaigre est très bon à consulter. On peut avoir confiance dans ses judicieuses appréciations. La traduction d'un certain nombre de romances ajoute de l'agrément à l'érudition de l'auteur et ces deux volumes méritent l'attention du public lettré.

Hippolyte Lucas.

Extrait de la Gazette du Midi du 27 juin 1863.

...Tels sont *Les vieux auteurs Castillans*. Nous avons éprouvé un véritable plaisir à étudier avec un aussi bon guide les premiers et héroïques débrouillements de la langue espagnole... M. de Puymaigre a fait preuve dans ce livre des plus vastes connaissances littéraires jointes à un goût délicat et exercé. Son livre, bien que touchant à l'érudition par plus d'un côté, se fait lire avec le plus grand plaisir.

A. Grancolas.

Extrait du Diario de Barcelone du 14 janvier 1874.

Ce n'est pas ici le lieu d'exposer ce que son pays et même les autres nations de l'Europe doivent aux études comparatives de Puymaigre. Quant à notre littérature nationale il suffit de citer, pour ceux qui ont connaissance des derniers travaux dont elle a été le sujet, l'excellent livre *Les vieux auteurs Castillans* qui a mérité de particuliers éloges de critiques accrédités et, ce qui est plus encore, de ceux qui ont spécialement étudié la matière, comme l'anglo-américain Ticknor, et parmi nous Don J.A. de los Rios et Don J. Fernandez Espino, dans sa récente histoire de la littérature espagnole.

Manuel Mila y Fontanals.

Extrait du bullëtin de Bouquiniste du 1er février 1862.

...Après une introduction savante et fort approfondie sur l'origine de la langue espagnole, M. de Puymaigre nous fait connaître par des analyses mêlées de citations traduites, de discussions, de rapprochements, le poème et la chronique du Cid, les poésies de Gonzalo de Berceo et de Lorenzo Segura... Toute cette partie du travail de M. de Puymaigre sera accueillie avec empressement par les amis de la littérature du Moyen-Age. Cet intérêt se soutient dans les pages consacrées au comte Lucanor et surtout aux poésies si singulières de l'archiprêtre de Hita, dont personne, jusqu'ici, ne s'est occupé en France, avec autant de détail, que M. de Puymaigre... M. de Puymaigre aura certainement le mérite d'apprendre beaucoup sur ce point, même aux plus savants... Je regrette de passer si rapidement sur un ouvrage qui par sa nouveauté, sa solidité, l'étendue et l'exactitude des recherches, mériterait un examen des plus approfondis.

E. Baret.
Professeur de littérature étrangère à la faculté de Clermont.

Extrait du Vœu National de Metz du 11 mai 1862.

En résumé *les vieux auteurs Castillans* mettent en lumière plus de vingt ouvrages de l'ancienne littérature espagnole et sur ces vingt ouvrages, quatre seulement ont été traduits en Français... Sans ce livre l'ancienne littérature espagnole ne peut être connue en France que de ceux qui parlent la langue espagnole, et, encore, la plupart des ouvrages dont s'est occupé l'auteur sont-ils fort rares et fort chers. C'est là le grand mérite de ces travaux qui ont coûté plus de six années de recherches à leur auteur. Ils ont ajouté une aile au monument grandiose de l'histoire littéraire générale et la limpidité du style, l'ingéniosité des aperçus, la sûreté des déductions donnent une valeur de plus à l'ordonnance et à la majesté des lignes de cet utile et grandiose édifice.

V. Vaillant.

Extrait de la Revue des provinces du 15 août 1864.

Le travail de M. de Puymaigre résume ou complète tous les travaux antérieurs sur le même sujet. Je ne crois pas que la littérature espagnole puisse être fouillée, scrutée, approfondie, d'une manière plus absolue... Ce que le lecteur appréciera lui-même c'est la méthode lumineuse de l'auteur, sa critique indépendante et sûre, sa conscience scrupuleuse, l'élévation de ses vues et l'intérêt puissant qu'il sait donner à ses récits à ses recherches, à ses appréciations.

F. Grimont.

Extrait de la Revue indépendante du 1er novembre 1864.

...M. le comte de Puymaigre vient de compléter l'œuvre de ses devanciers... Son livre formera, à coup sûr, le traité le plus complet que nous possédions sur ce sujet. Parmi les œuvres nouvelles, il en est peu qui puissent lui être comparées pour l'étendue des recherches et la savante justesse des appréciations.

H. DE CHARENCEY.

Extrait de la Discussion du 27 novembre 1864.

Nous sommes en retard avec le succès. La place est faite depuis une année à ce long travail... Il faut savoir gré à un archéologue chargé de monuments et de pierres tumulaires de n'être jamais lourd et de captiver, même les frivoles, par l'érudition... Nous attendons avec impatience que M. de Puymaigre dégage de leurs ténèbres actuelles l'esprit, le soleil et la poésie de deux autres siècles de l'aventureuse Espagne.

H. DE LACRETELLE.

Extrait du Correspondant du 25 juillet 1864.

M. Ticknor s'est proposé pour objet un tableau suivi du développement des lettres en Espagne. M. de Puymaigre s'est moins attaché à en présenter l'ensemble qu'à en faire ressortir les parties et les figures principales... M. Ticknor passe trop vite sur les détails... Un point qu'on peut lui reprocher d'avoir un peu négligé, c'est le fait des rapports fréquents entre la littérature espagnole et la littérature française et de l'action que celle-ci exerça sur celle-là, dès le commencement. Il appartenait à un Français de réclamer. M. de Puymaigre le fait avec

la plus parfaite courtoisie... L'appréciation de ces diverses compositions est précédée d'un fort bon travail historique sur le personnage qui en est l'objet et dont, sans cela, attendu les contradictions des poèmes qui le célèbrent, il serait difficile de se faire une juste idée. Entrant dans ces poésies M. de Puymaigre en détermine l'âge, l'origine, les vicissitudes et en donne des analyses pleines d'intérêt...

P. Douhaire.

Extrait de la Revue critique du 27 juillet 1873.

...Il vaut donc mieux s'en rapporter sur cette période (le moyen-âge) aux travaux de Ferdinand Wolf réunis dans ses *Studien* et à l'ouvrage de M. de Puymaigre, écrit dans un très bon esprit et qui, sur certains points, a réellement fait avancer la science.

Morel Fatio.

Extrait de la Patrie du 13 juin 1864.

La littérature espagnole est chez nous à cette heure une des plus étudiées, mais n'est pas encore cependant la moins inconnue. Les origines que M. de Puymaigre tâche de nous éclaircir pour la première fois, sont le point le plus ignoré, le plus ténébreux. Pour peu que l'on pénètre dans leur ombre avec ce savant guide, on ne tarde pas à s'en moins effrayer. On s'y trouve même bientôt à l'aise et comme chez soi, car dans le passé de la Castille littéraire, on retrouve en mille endroits notre France et ses poètes... Ce sont ces rapports constants, cette confraternité non interrompue que M. de Puymaigre s'attache surtout à étudier... On n'apprécie nulle part mieux que dans ce livre la force du tempérament espagnol...

Ed. Fournier.

Extrait de l'ouvrage de Ticknor : History of spanish literature third american edition. Boston 1864 t. III *p. 461.*

Le comte Th. de Puymaigre published at Metz and Paris « Les vieux auteurs Castillans » 2 vols 8° ; it is occupied entirely with the oldest literature of Spain, hardly coming below Lopez de Ayala, except in the case of the Ballads. In many respects it ressembles the *Darstellung der spanischen literatur im mittelalter*, von Ludwig Clarus, a pseudonyme for Wilhem Volk. But in one respect they notably differ. The German writer is one of the earnest mystics in the catholic church of our time and carries his religions feelings into his discussion of the earlier spanish literature, while count Puymaigre writes with strong good sense and philosophical composture. I was never able to make use of the work of Clarus, which i read carrefuly as soon at it was published in 1846, becanse its discussion of the carliest monuments of spanish literature was almost entirely drawn from the boocks themrelves, which, as the were no less open to me thon to him. I was equally bound to examine and judge. And if the same is to a large but not to an equal degree, true of count Puymaigre, it should be added that he is much more historical in his way of writing than Clarus, and takes wider comparative views, so that he comes, as it seems to me, to safer and more satisfastory results.

APPRÉCIATION

DU TOME I DE LA NOUVELLE ÉDITION

Extrait du journal de Bruxelles du 5 oct. 1888.

... L'ouvrage de M. de Puymaigre n'est pas seulement l'histoire des livres, mais encore celle des idées. Il dépasse de beaucoup le cadre habituel de la critique littéraire et se place de plein pied sur le terrain de l'histoire de la civilisation... Il réunit les

trois principales qualités d'un bon livre. Il est très savant, fort bien écrit et excellemment pensé.

G. KURTH.

Extrait du Mot d'ordre du 21 août 1888.

... Livre des plus instructifs, fort intéressant à tous points de vue. Résultat d'un travail de six années et de patientes recherches...

Extrait du Dix-neuvième siècle du 27 juin 1889.

... Ce volume est à proprement parler une histoire complète de l'ancienne littérature espagnole, des origines à Alphonse X... Le c^te^ de Puymaigre est un spécialiste estimé en France et à l'étranger, comme l'un des hommes les plus compétents sur la matière.

Extrait du Moniteur du 21 février 1889.

Il n'est peut-être personne en France qui connaisse la littérature espagnole mieux que M. le c^te^ de Puymaigre... En donnant de son ouvrage la nouvelle édition que nous sommes heureux d'annoncer, le savant écrivain est en droit de maintenir sans modification la thèse qu'il a été l'un des premiers à soutenir ; aucune des positions, par lui conquises, n'a été entamée... Revu et mis au courant de tout ce qui s'est publié depuis la première édition, son travail mérite de plus en plus d'être recommandé au lecteur sérieux.

EMMANUEL COSQUIN.

Extrait de l'Archivio per lo studio delle tradizioni popolari vol. VII *p. 272.*

... Con quella competensa ed autorità che vengono da studio scrupoloso e completo su la materia, l'illustre conte de Puymaigre ha preso a trattare quel periodo di storia letteraria che dalla fine del secolo dodicesimo va alla fine del quattordicessimo... Questo rapido annuncio sara per ora sufficiente: quando l'opera sara compiuta ne diremo con maggiore larghezza. Basta oraquesto soltanto, che essa ha un valore ed un utilita incontestabile, valore ed utilita che gli stessi dotti spagnoli ben a ragione le riconoscono.

S. Salomone Marino

Extrait de l'Estafette du 31 juillet 1888.

... Un livre sérieux fruit de sérieuses études.

Extrait du journal de St-Pétersbourg du 22 juillet (3 août) 1888.

... M. de Puymaigre a étudié son sujet avec amour, les rapprochements qu'il fait avec les autres littératures sont ingénieusement piquants. Il établit victorieusement l'influence française au début de la littérature de la Péninsule. Le public lettré attendra avec impatience l'apparition des deux autres volumes qui nous sont promis.

J. F.

Extrait de Paris du 26 juillet 1888.

... Le comte de Puymaigre... a fait une étude remarquable sur les vieux auteurs Castillans. C'est la plus complète que nous connaissions.

Extrait du Journal des Débats du 4 juillet 1888.

M. de Puymaigre nous offre une réimpression soigneusement revue de son plus important ouvrage... Elle se composera de trois volumes dont le premier qui paraît aujourd'hui va de la première rédaction du poème du Cid jusqu'au règne d'Alphonse X...

F. D.

Extrait du Matin du 9 juillet 1888.

... Le c^te^ de Puymaigre joint à la pureté et à la correction de la langue l'érudition d'un savant... Il vient d'en donner une preuve dans le livre les *Vieux auteurs Castillans*...

Extrait du Journal officiel du 26 février 1889.

M. G. Paris offre à l'Académie, de la part de l'auteur, M. de Puymaigre, une nouvelle édition de l'ouvrage intitulé : Les *Vieux auteurs Castillans*. Le premier volume, seul paru jusqu'à présent, est consacré pour la plus grande partie aux poèmes sur Apollonius et Alexandre et surtout au poème du Cid. Ces études destinées au public lettré ont obtenu la récompense qu'elles méritaient comme l'atteste la réimpression qu'en fait l'auteur.

Extrait de la España Regional du 2 février 1889.

... Es el conde de Puymaigre.. uno de los hombres mas illustres y de mayor renombre entre los que en Francia, Inglaterra y Alemania — en esta desde ultimos del siglo pasado — se dedican con no menos ahinco que provecho, y con una predileccion respecto de nuestra literatura en sus origenes... Recomendamos pues, á nuestros lectores el libro del conde de Puymaigre, como una de essas obras que cuando menos, se leen con gusto por las dotes de estilo y por la manera facil y amena de esponer los asuntos, y que ademas se estudian con provecho per lo mucho que en ellas se aprende.

Joaquin Rubió y Ors.

Extrait de la Tradition du 15 avril 1889.

M. le comte de Puymaigre est un des plus intéressants et des plus sympathiques érudits contemporains... M. de Puymaigre est tout à la fois linguiste, historien critique et traditionnaliste... C'est ce qui donne tant de charmes à ses travaux.

Extrait de l'Observateur français du 1er Mai 1889.

... D'une érudition aimable et sûre, possédant une palette d'une variété infinie de couleurs, M. de Puymaigre nous intéresse par les savantes discussions historiques et phylologiques qui èmaillent son ouvrage et nous prend par le récit des merveilleuses épopées dont il nous donne la substance.

Ch. Waternau.

Extrait du Monde du 23 avril 1889.

... La valeur de cet ouvrage, depuis longtemps épuisé, avait été universellement reconnue... Outre son intérêt pour l'histoire littéraire générale et pour l'histoire de la littérature espagnole en particulier, il en a un qui nous touche de plus près et qui tient au soin avec lequel l'auteur s'est attaché à mettre en relief les nombreux rapports existant entre cette littérature et la littérature française du moyen âge... Au mérite d'une érudition abondante et variée, accessible d'ailleurs aux simples lettrés et même aux gens du monde un peu instruits, M. de Puymaigre s'est attaché avec succès à joindre dans ses exposés ses analyses et ses citations, l'attrait des appréciations et des agréments d'ordre purement littéraire.

Marius Sepet.

Extrait de la Revue du monde latin du 1er juillet 1888.

... Sous ce titre se cache une histoire des origines de la littérature espagnole, d'une érudition aussi sûre que d'un charme exquis et rare dans ce genre d'ouvrage.

Extrait de la literatura española en Francia du 30 novembre 1889.

... Varias son las obras que ha escrito M. de Puymaigre sobre España : la que nos ocupa es una edicion nueva aumentada y corregida... En todas ellas se revela el conocimiento profundo que tiene de la literatura española, conocimiento que le da grandisima autoridad para discurrir sobre ella y le hace di-

gno de la gratitud de todos los amantes de las glorias literarias... Siendo semejante libro indispensable para el conocimiento de la antigua España.

E. Contamine de Latour.

Extrait de la Revue le Moyen âge nº de mai 1889.

Cette réimpression sera suivie de deux autres ; un deuxième volume exposera le développement de la littérature d'Alphonse X à la fin du xve siècle, un troisième sera consacré aux romances. Celui-ci va des origines au *libro de Alexandre* et sans avoir tout à fait l'allure d'une histoire, il offre un très réel intérêt et constitue le tableau le plus complet des premiers siècles de cette littérature, que nous possédions en langue française. L'auteur n'est pas toujours au courant des travaux spéciaux, surtout des travaux allemands, mais il a un sentiment très sûr de la valeur esthétique des œuvres qu'il apprécie et il relève habilement son exposé de remarques comparatives qui attestent une connaissance assez étendue des littératures romanes.....

M. Wilmotte.

Extrait du Polybiblion de juin 1889.

... Il suffit de parcourir les études réunies dans ce volume pour en saisir l'intérêt propre et aussi le rapport étroit avec les diverses branches de notre poésie du moyen âge... Ce livre a sa place marquée dans toute bibliothèque sérieuse... Ce sont les littératures du midi qui méritent assurément nos préférences, à cause de la communauté de race, de croyance et de génie et à cause aussi des analogies littéraires... Espérons donc

Extrait du Monde du 23 avril 1889.

... La valeur de cet ouvrage, depuis longtemps épuisé, avait été universellement reconnue... Outre son intérêt pour l'histoire littéraire générale et pour l'histoire de la littérature espagnole en particulier, il en a un qui nous touche de plus près et qui tient au soin avec lequel l'auteur s'est attaché à mettre en relief les nombreux rapports existant entre cette littérature et la littérature française du moyen âge... Au mérite d'une érudition abondante et variée, accessible d'ailleurs aux simples lettrés et même aux gens du monde un peu instruits, M. de Puymaigre s'est attaché avec succès à joindre dans ses exposés ses analyses et ses citations, l'attrait des appréciations et des agréments d'ordre purement littéraire.

Marius Sepet.

Extrait de la Revue du monde latin du 1er juillet 1888.

... Sous ce titre se cache une histoire des origines de la littérature espagnole, d'une érudition aussi sûre que d'un charme exquis et rare dans ce genre d'ouvrage.

Extrait de la literatura española en Francia du 30 novembre 1889.

... Varias son las obras que ha escrito M. de Puymaigre sobre España: la que nos ocupa es una edicion nueva aumentada y corregida... En todas ellas se revela el conocimiento profundo que tiene de la literatura española, conocimiento que le da grandisima autoridad para discurrir sobre ella y le hace di-

gno de la gratitud de todos los amantes de las glorias literarias... Siendo semejante libro indispensable para el conocimiento de la antigua España.

E. Contamine de Latour.

Extrait de la Revue le Moyen âge nº de mai 1889.

Cette réimpression sera suivie de deux autres ; un deuxième volume exposera le développement de la littérature d'Alphonse X à la fin du xve siècle, un troisième sera consacré aux romances. Celui-ci va des origines au *libro de Alexandre* et sans avoir tout à fait l'allure d'une histoire, il offre un très réel intérêt et constitue le tableau le plus complet des premiers siècles de cette littérature, que nous possédions en langue française. L'auteur n'est pas toujours au courant des travaux spéciaux, surtout des travaux allemands, mais il a un sentiment très sûr de la valeur esthétique des œuvres qu'il apprécie et il relève habilement son exposé de remarques comparatives qui attestent une connaissance assez étendue des littératures romanes.....

M. Wilmotte.

Extrait du Polybiblion de juin 1889.

... Il suffit de parcourir les études réunies dans ce volume pour en saisir l'intérêt propre et aussi le rapport étroit avec les diverses branches de notre poésie du moyen âge... Ce livre a sa place marquée dans toute bibliothèque sérieuse... Ce sont les littératures du midi qui méritent assurément nos préférences, à cause de la communauté de race, de croyance et de génie et à cause aussi des analogies littéraires... Espérons donc

qu'un accueil favorable sera fait partout à ce volume et encouragera l'auteur à ne pas retarder la publication des deux autres. Nous aurons ainsi, sous peu, amélioré, complété, mis à jour, l'un des plus importants ouvrages qui aient été consacrés, chez nous, à l'histoire littéraire de l'Espagne.

Léonce Couture.

L'ESPAGNE TELLE QU'ELLE EST

Par V. ALMIRALL

2e édition. — 1 volume in-18 jésus, broché, 3 fr. 50.

L'auteur de ce livre est un Catalan et un séparatiste, ou, pour parler plus exactement, un régionaliste. N'appartenant à aucun des partis qui divisent l'Espagne, il a la prétention de la dépeindre telle qu'elle est en réalité, dans sa décrépitude, et il justifie cette prétention. Les amateurs de poésie, qui ne voient l'Espagne qu'à travers la description des voyageurs se copiant les uns les autres, seront déçus à la lecture du livre de M. Almirall. Ils n'y trouveront ni les moines, ni les Figaros, ni les manolas traditionnels. Mais les hommes qui pensent rencontreront là les résultats sérieux d'une observation sincère et connaîtront l'Espagne réelle, c'est-à-dire un pays grand par son histoire et ses ressources, qui ne demande qu'à se relever de l'appauvrissement où l'a jeté son grand effort historique : la découverte et l'Assimilation de l'Amérique. *(Le Matin)*.

L'Espagne est le pays le plus attrayant à mes yeux. Il a le pittoresque de la nature, des monuments, avec une race superbe ; seulement il n'a pas encore le gouvernement qui l'unifie, qui aide et achève ses destinées. Mais dans cette agitation perpétuelle qui étonne l'Europe, il va toujours en avant ; il se développe. Philippe II a fait bâtir l'Escurial sur le plan d'un gril de saint Laurent. Il semble que l'Espagne soit ramenée de temps en temps sur ce gril ; elle ne veut pas s'y faire attacher, se débat, et comme elle a l'enthousiasme, l'éloquence, le courage, elle entretient sa foi par des victoires épisodiques qui lui présagent la victoire définitive.

M. Almirall est un Espagnol très indépendant. Dans son livre, l'*Espagne telle qu'elle est*, il ose dire des partis ce qu'un étranger ne peut et n'oserait dire. Il ne faut pas croire que son œuvre soit uniquement politique. Les croquis amusants se mêlent aux citations de la statistique. Ce livre est comme l'Espagne elle-même. Il a une bonne humeur inébranlable tout en constatant des misères. (*Rappel*).

L'auteur ne nous dissimule aucune des faces de la vie espagnole. L'organisation des partis, les luttes électorales, le rôle qu'y jouent bandits et gouverneurs, lui sont autant de motifs de croquis amusants en même temps que pleins d'enseignements. Le livre sera lu et discuté à Madrid comme à Paris.

(*National*).

Écrit par un Espagnol, ce livre est un coup d'œil synoptique sur l'Espagne, ses mœurs, ses goûts, son caractère, ses œuvres, son avenir probable. (*Gazette de France*).

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie Destenay.

